This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LETTRES

DE MONSIEUR L'ABBÉ

LE BLANC,

HISTORIOGRAPHE DES BATIMENTS DU ROI,

Cinquieme Édition de celles qui ont paru ſous le titre de LETTRES D'UN FRANÇOIS.

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc ſum.

TOME TROISIEME.

A LYON;

Chez AIMÉ DELAROCHE, Imprimeur-Libraire, à l'enſeigne de la Couronne & de la Roſe d'or, *rue Merciere, maiſon de la Boule du Monde & aux halles de la Grenette.*

M. DCC. LVIII.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

LETTRES D'UN FRANÇOIS.

LETTRE LXV.

A Monſieur l'Abbé de ROTHELIN.

De l'Académie Françoiſe, de l'honneur qu'elle fait à la Nation & de l'utilité dont elle eſt pour l'avancement des Lettres, du beſoin qu'auroient les Anglois d'une pareille Société pour perfectionner leur Langue.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

TANT que les Lettres ont été confinées dans les Colléges, les Sçavants ont exiſté inutilement pour la Société : ſemblables aux Prêtres Egyptiens, ils ne s'expliquoient que

dans une Langue qu'eux ſeuls pouvoient entendre. Servilement attachés à tous leurs Préjugés, ils ſe ſont moins occupés à rechercher la vérité, qu'à maintenir des erreurs accréditées. Dès que la Philoſophie a quitté la Langue de l'Ecole, & que les Muſes ont oſé parler la nôtre, les gens du monde qui ont cultivé les Sciences & les Arts, ont porté dans les unes cet eſprit de liberté & dans les autres ce goût qui leur ſont naturels. Montagne s'eſt ouvert de nouvelles routes vers la Sageſſe : pour inviter les autres à le ſuivre, il a ſemé de fleurs les ſentiers qu'il leur a tracés : il a banni du raiſonnement la ſéchereſſe de la Logique. Malherbe a communiqué à nos Muſes un ton plus décent & plus noble ; il leur a fait perdre la dureté qu'elles avoient encore de ſon temps ; enfin notre Langue qu'il a polie eſt devenue une Langue ſavante, & ce n'eſt qu'à l'Académie Françoiſe qu'elle eſt redevable de ce point de perfection où elle a été portée.

Nos Voiſins ſont forcés d'en

convenir : tout prévenu qu'étoit le célébre Dryden en faveur de la Nation, il a ſenti que l'Anglois ne pouvoit jamais devenir une Langue polie & réguliere, ſans le ſecours d'une Académie qui en fut uniquement occupée. Locke a auſſi propoſé à ſa Nation l'exemple des François. *La Politique de quelques-uns de nos Voiſins*, dit-il, *n'a pas jugé qu'il fût indigne du Public d'encourager & de récompenſer ceux qui s'attachent à perfectionner la Langue.* Le Docteur Swift s'eſt plaint de ce qu'un établiſſement auſſi glorieux pour les Lettres manquoient à l'Angleterre. Sous la Reine Anne, & dans le temps que le Comte d'Oxford étoit Miniſtre, ce Savant fit tous ſes efforts pour procurer à ſa Nation une *Académie Angloiſe*, ſur le modéle de la vôtre. On a de lui une Lettre à ce ſujet, qui prouve & quelle eſt parmi nous l'utilité, & quelle eſt dans les Pays étrangers la célébrité de l'Académie Françoiſe.

Le Docteur Swift a bien ſenti la néceſſité qu'il y avoit d'admettre les Gens de qualité dans une Compagnie

que l'on voudroit rendre honorable pour les Gens de Lettres, & à qui l'on confieroit le ſoin de perfectionner le langage, & d'épurer le goût en Angleterre. En effet, les Dorſet & les Rocheſter ; parmi nous les N** & les S**, en un mot ceux qui ont le bonheur de pouvoir honorer les Muſes en les cultivant, ſont ceux qu'elles ſe plaiſent le plus à favoriſer.

Je vous en fais juge, vous, Monſieur, qui avez apporté à l'Académie Françoiſe & l'un & l'autre titre, & qui joignez aux avantages de la naiſſance ceux des dons les plus précieux de l'eſprit, vous devez ſentir mieux qu'un autre l'utilité qui réſulte pour les Lettres de cette Aſſociation. Si ceux qui les profeſſent ſont meilleurs Juges de la Langue écrite, les Gens de qualité peuvent mieux décider de la Langue qui ſe parle. Les uns ont approfondi davantage les régles de la Grammaire & l'étymologie des mots, les autres ſont des témoins plus sûrs de l'uſage du monde. C'eſt le concours des uns & des autres qui peut ſeul perfectionner une Langue. La

Cour eſt le centre du goût & de la politeſſe. Nos Ecrivains ne peuvent puiſer l'un & l'autre que dans le commerce de ceux qui l'habitent. Les Comédies de Térence ſe ſentent de celui qu'il avoit avec Scipion.

Mais indépendamment de cette utilité réelle, il faudroit encore admettre les Gens de qualité à l'Académie Françoiſe, ſans quoi les Gens de Lettres eux-mêmes ceſſeroient bientôt de déſirer d'en être. Ceux qui prétendent à celle-ci ne peuvent être ſoupçonnés de vues intéreſſées ; elle ne promet point de penſions, elle ne peut donner que de la gloire. Les talens de l'eſprit y rendent tous les hommes égaux. Voilà ce qu'elle offre de flateur à l'amour propre, le premier mobile de toutes nos actions : celui qui eſt le plus grand par ſa naiſſance, ou le plus recommandable par ſon rang, penſe aſſez dignement de l'Homme de Lettres pour chercher à lui être aſſocié. Le Général d'armées, le front ceint des lauriers de la victoire, croit en relever l'éclat en y ajoutant ceux des Muſes qu'il vient

recevoir de vos mains. C'eſt ainſi que tour-à-tour il honore l'Homme de Lettres auprès duquel il prend place, & eſt lui-même honoré par celle qu'il occupe parmi vous. (*)

Les Protecteurs des autres Académies ne ſont que les Confreres de l'Académicien François. Vous, Monſieur, qui dans celle des Belles Lettres occupez ſi dignement à tous égards la place d'honoraire, n'avez-vous pas témoigné publiquement combien vous vous teniez honoré de celle que vous occupez à l'Académie Françoiſe? C'eſt cette égalité qui l'a fait rechercher juſqu'ici par tout ce que nous avons eu de plus grand dans les différentes parties de la Littérature. Tous ceux qui s'y ſont diſtingués ont voulu être d'une Compagnie où ces Héros qui ont été les défenſeurs de l'Etat, & ces Prélats reſpectables qui ont fait la gloire de

(*) L'Auteur s'eſt rendu à l'avis de pluſieurs de ſes amis de l'Académie, en faiſant réimprimer à la fin de ce Volume, la Lettre occaſionnée par l'Election de M. le Comte de CLERMONT, & qui ne peut être étrangere à ce Recueil, puiſqu'elle eſt en quelque ſorte une ſuite de celle-ci.

l'Egliſe Gallicane, ont ſouhaité d'être admis : à côté des noms des Corneilles & des Racines vous avez la ſatisfaction de trouver ceux des Villars & des Boſſuets.

Quel aiguillon n'eſt-ce pas pour tout homme qui ſe ſent quelque talent, que l'eſpoir de devenir membre d'un Corps auſſi illuſtre ! Tous les hommes ne ſe conduiſent pas par l'intérêt ; ceux qui font leur cour aux Muſes, ne recherchent communément que la gloire. Un de vos Confreres également recommandable par ſes talents, par ſes mœurs, & par l'amitié dont vous l'honorez m'a avoué plus d'une fois qu'il ne devoit la réputation qu'il s'eſt acquiſe qu'au déſir qu'il avoit eu dès ſa jeuneſſe de ſe rendre digne de la la place qu'il occupe aujourd'hui. A ſon exemple quels efforts ne fera pas un Homme de Lettres pour mériter d'être admis dans une Compagnie qui lui donne pour Confreres ceux qui occupent les premiers rangs dans l'Etat, & les premieres dignités dans l'Egliſe. Quoi qu'en diſent ceux

que le déſeſpoir de n'y pouvoir entrer fait parler, l'Académie Françoiſe eſt auſſi glorieuſe pour la Nation, qu'utile pour les Lettres ; le plus haut point d'honneur où celui qui les cultive parmi nous puiſſe atteindre, eſt de devenir un de ſes Membres.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXVI.

A M. le Chevalier DE BLANE.

Des Combats de Gladiateurs & du goût que l'on a en Angleterre, pour tous les exercices violents.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

C'EST au hazard qui m'a fait jetter aujourd'hui les yeux ſur les papiers publics que vous devez la Lettre que je vous écris ; ce ſont, à proprement parler, les Regiſtres des mœurs de la Nation : on y trouve ſouvent des choſes ſingulieres, & l'article que je vais vous communiquer, m'a paru de ce nombre. Ce ſont les défis de deux Braves, d'une eſpece inconnue parmi nous, & plus eſtimée peut-être ici qu'elle ne devroit l'être.

CARTEL.

» D'autant que moi, *George Biſhop* » de Shaftsbury dans le Comté de » Dorſet, Maître de la noble ſcience » de défenſe dans toutes ſes branches,

» ai été ici trés-injurié par M. Maguire, » en ce qui regarde celle de l'épée ; » je l'invite à ſe battre avec moi, à » toute outrance ſur le théatre. C'eſt » ce que déſire & ce qu'attend avec » empreſſement. Votre Serviteur, » *George Bishop.*

RÉPONSE.

» Moi, *Félix Maguire*, du Royaume » d'Irlande, maître de mon épée, » & qui me ſuis battu avec les plus » Illuſtres de ce Royaume, à ſçavoir, » M. Figg, M. Sparks, M. Sutton, » M. Johnſon, M. Gill, & autres » grands Hommes ; je ne manquerai » pas de joindre M. Bishop au lieu » & au temps dont il ſera convenu, » & je ſaurai maintenir contre lui » l'honneur dû à mon épée & à mon » Pays. Qu'il prenne garde ſur-tout » que je ne lui faſſe porter une paire » de béquilles, comme cela m'eſt déja » arrivé à l'égard de quelques-uns » de ſes Compatriotes. Votre Ser- » viteur, *Félix Maguire.*

Que penſez-vous, Monſieur, de la fanfaronade de ces vils Gladiateurs ?

ou ſi ce ſont des hommes courageux, quel dommage que leur courage ſoit ſi mal employé ! Le goût qu'ont les Anglois pour ces ſortes de ſpectacles, ne vous étonne-t-il pas ?

Quelle que ſoit la célébrité de ces deux Champions, je crois que vous me pardonnerez de ne pas pouſſer la curioſité juſqu'à vouloir être moi-même témoin de leurs hauts faits d'armes. Les Anglois nous reprochent notre répugnance pour ces combats barbares, comme l'effet de notre molleſſe ; ne ſerions-nous pas auſſi bien fondés à interpréter à leur déſavantage le goût qu'ils y prennent ? L'humanité ne doit-elle pas ſouffrir à voir des malheureux s'aſſommer à coups de bâtons, ou ſe couper par morceaux ? Sans accuſer le peuple, qui s'en fait un amuſement, d'être cruel, ne rougiſſons pas de fuir juſqu'à l'image même de la cruauté.

Il eſt aſſez difficile que ces ſpectacles n'inſpirent pas une ſorte de férocité. Après qu'on ſe fut appriſoiſé à Rome à voir des lions & des tigres s'entre-déchirer, ces combats

devinrent insipides au peuple ; il fallut pour les satisfaire, les faire battre contre des hommes. Les Romains se faisoient un jeu de ce que nous appellons aujourd'hui barbarie. Ils aimoient à voir répandre du sang, ils contemploient avec plaisir dans un Gladiateur expirant, le spectacle horrible des douleurs & des agonies de la mort. Ils avoient des maîtres, ou plutôt des monstres de férocité, qui apprenoient à ces infortunés à mériter les applaudissements du peuple, soit en souffrant avec constance, soit en mourant avec grace. Mais que prouve l'exemple des Romains, sinon qu'ils n'avoient pas autant de politesse qu'ils pensoient en avoir, & qu'ils étoient plus cruels qu'ils ne croyoient l'être ? Après tout, Grecs ou Romains, que nous importe ? Ne nous en laissons pas imposer par l'autorité des Nations ; ne reconnoissons que celle de la raison. De pareils spectacles sont indignes d'Etres qui en sont doués, & ne peuvent que faire honte à l'humanité. Les Sages en ont toujours eu horreur.

Si celui qui ſouffre eſt coupable, il n'a que ce qu'il mérite; Mais vous, qu'avez-vous fait, dit Sénéque, *pour mériter de le voir ſouffrir?*

Il faut avouer que ces combats de Gladiateurs Anglois ne ſont plus autant à la mode qu'ils l'ont été. Les honnêtes gens y ont preſque renoncé. On n'y voit guéres à préſent que la plus vile populace, ou cette claſſe d'hommes peut-être encore plus mépriſables que ceux de la lie du peuple, puiſqu'ils s'en rapprochent autant par les mœurs, qu'ils en ſont ſéparés par la naiſſance.

Je ne dois pourtant pas vous laiſſer ignorer qu'ici pluſieurs gens du premier rang font aſſez de cas de ce noble exercice pour vouloir l'apprendre eux-mêmes, & que quelques-uns d'eux regardent la ſcience du Gladiateur comme le premier mérite d'un Gentilhomme accompli. J'en connois un, c'eſt M. Spencer, frere du Duc de Marlborough, qui a fait ſon apprentiſſage ſous ce fameux M. Figg dont dont il eſt parlé ci-deſſus. Cet Anglois tient à tel honneur d'être élevé

de ce grand maître, qu'il l'a souvent à sa table : il le promet aux soupers d'apparat qu'il donne, comme on promet à Paris Gélyotte ou Chassé, & il ne faut pas le trouver étrange, chaque Pays a ses mœurs. En France on chante pour s'amuser ; ici l'on fait le coup de poing pour passer le temps.

M.r Figg dit un jour lui-même à une personne de ma connoissance, qui avoit l'honneur d'être d'un de ces soupers : *Monsieur, aucun homme n'a plus de compassion que moi pour les pauvres & les malheureux ; mais dès que je suis sur le théatre, si je vois de la chair il faut que je coupe.* Tels sont les propos de table dont cet homme célébre régale les Admirateurs de ses talents, ce qui doit assurément faire un convive fort agréable.

A l'égard des combats à coup de poing, la Noblesse en Angleterre n'y excelle pas moins que le Peuple. Un des Pairs du Royaume est encore aujourd'hui la terreur des Fiacres de Londres. J'ai connu à la Campagne un Chevalier Baronet qui y a fixé

ſa demeure, c'eſt un homme fort âgé, qui néanmoins ſe pique encore d'être le premier lutteur de toute la Grande Bretagne. Il y a quelques années qu'il a publié un Livre ſur l'utilité de cet art où il excelle. Comme il n'a pas fait d'auſſi grands Diſciples qu'il l'auroit ſouhaité, par zéle pour le bien public autant que par paſſe-temps, il l'enſeigne aujourd'hui gratis à ceux qui veulent bien recevoir ſes leçons. Un Membre du Parlement, Seigneur de ſon voiſinage, fut un jour lui rendre viſite; comme ils ſe promenoient enſemble en parlant de cet art merveilleux, & des avantages qu'on en peut retirer dans la ſociété, le vieux Chevalier ſaiſit ſon homme par derriere, & le jetta par-deſſus ſa tête. Celui-ci, un peu froiſſé de ſa chûte, ſe releve tout en colere... *Milord*, lui dit cet habile Lutteur, d'un ton grave & important, *il faut que j'aie bien de l'amitié pour vous. Vous êtes le ſeul à qui j'ai montré ce tour-là.* *

* Callibius hauſſa un jour un bâton qu'il tenoit pour en donner à Autolicus, homme diſpos &

Je m'imagine, car il faut toujours voir les choſes du côté le plus favorable, que ce ſont moins ces combats même qui plaiſent aux Anglois, que l'exercice qu'ils y prennent ; & ici en effet on en prend de toutes ſortes. En général, combien d'hommes exercent leur corps, combien peu exercent leur eſprit !

On pourroit mettre au rang des exercices les plus violents qui ſont ici en uſage, celui d'aller en carroſſe : il n'en eſt guéres à Londres qui ne puiſſent tenir lieu aux Anglois du trémouſſoir de M. l'Abbé de S. Pierre. Ceux qui ont ſoin de leur ſanté, donnent la préférence aux voitures les plus rudes. On ſe livre auſſi à d'autres exercices ſuivant les différentes infirmités dont on ſe croit menacé. On joue à la boule pour la gravelle ; pour les maux de tête on trotte à cheval.

Cependant, ſi l'aliment le plus ſain

roide à la lutte, ſur lequel le Philoſophe Xenophon compoſa jadis le livre de la lutte, mais lui qui entendoit les ruſes de la lutte, le ſaiſit ſoudainement aux cuiſſes, & l'enlevant en l'air, le jetta par terre à la renverſe. *Plutarque. Vie de Lyſander.*

devient

devient une eſpece de poiſon pour ceux qui en font un uſage immodéré, l'exercice, quelque néceſſaire qu'il ſoit à la ſanté, peut-être très-pernicieux pour ceux qui en abuſent. Pluſieurs Anglois mettent leur gloire à ſoutenir des fatigues, qui ſont le malheur de ceux dont la profeſſion eſt de les ſupporter. J'ai connu un jeune homme de qualité, qui ſe vantoit de courir plus vîte & plus longtemps qu'aucun Coureur d'Angleterre. Il avoit gagné à ce métier pluſieurs gageures conſidérables; & ſi l'on m'a dit vrai, il courut un jour de Londres juſqu'à Yorck ſans s'arrêter. A l'exemple de ceux qui vouloient obtenir le prix de la courſe aux Jeux Olympiques, & qui étoient obligés pour ſe mettre en état de le diſputer, de vivre ſobrement, de s'abſtenir de ragoûts; en un mot, de ſuivre en tout un régime aſſez génant: lorſque cet Anglois avoit de pareilles courſes à fournir, il s'y préparoit, pour ſe rendre plus léger, par des ſaignées, des purgations & des ſueurs violentes. C'eſt ainſi qu'aux

dépens de ſa ſanté même, qu'il a altérée, il a acheté la réputation d'être le premier Coureur d'Angleterre. Dans quelle claſſe mettrons-nous un homme qui paye ſi cher un mérite ſi frivole ? Dans celle des hommes ſinguliers, ou dans celle des inſenſés ? Que ne produit pas dans une tête mal organiſée la ridicule envie d'occuper les autres de ſoi !

En plus d'une Province d'Angleterre, de même qu'autrefois à Olympie & à Lacédémone, on voit auſſi de jeunes filles ſe diſputer le prix de la courſe : ce ſont communément des Villageoiſes fortes & robuſtes qui courent d'une vîteſſe étonnante.

Peut-être que ce goût, que les Anglois témoignent pour toutes les ſortes d'exercices, eſt une preuve qu'il leur eſt néceſſaire. Parmi les plaiſirs, ceux même qui paſſent pour arbitraires, viennent ſouvent de beſoins réels. Qui ſait ſi la qualité de l'air qu'on reſpire en Angleterre, & les aliments dont on s'y nourrit ne ſont pas cauſe qu'on y a plus beſoin qu'ailleurs de tout ce qui peut exciter

la tranſpiration ? Ces différents exercices ſont des recettes sûres contre le *Spleen ;* & je crois que généralement parlant, ils rendent les Anglois plus robuſtes que les François. Les hommes ſont d'autant plus forts, qu'ils font plus d'uſage de leurs forces.

Les Romains qui dans les commencements s'adonnerent aux exercices du corps pour ſe rendre plus guerriers, les cultiverent dans la ſuite pour la ſanté. C'eſt pour cela qu'Auguſte jouoit ſouvent au ballon. Mais je ne puis comprendre comment on peut ſe livrer à ceux qui dégradent la dignité de notre nature ! Comment des Etres, qui ont quelque ſentiment d'humanité, peuvent-ils voir comme des jeux ces aſſauts de vils Gladiateurs, qui les mettent de niveau avec les animaux, dont ils imitent la férocité !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXVII.

A Monſieur FRERET.

Des Auteurs Anglois & François, & des caracteres qui les diſtinguent, de la multitude de Livres qui s'impriment en Angleterre, &c.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J'AI reçu toutes les nouveautés littéraires qui ont paru au commencement de cette année, & que vous vous avez eu la bonté de m'envoyer. Pour commencer à m'acquitter envers vous, j'ai chargé le Courier de Milord Walde-Grave de cinq ou ſix Brochures politiques, & vous recevrez bientôt par M. Smith de Boulogne, un paquet plus conſidérable. Je vous envoie à mon tour ce qui a paru ici de plus ſupportable dans tous les genres de littérature.

Que nous ſommes ſtériles, nous autres François, en comparaiſon des Anglois ! On met au jour en ce Pays-ci plus d'Ouvrages en un mois, que

la preſſe de Paris n'en fournit en un an. Dans la ſeule année derniere, on en a imprimé près de quinze cents, (*) ſans compter toutes ces feuilles de nouvelles & de politiques qui paroiſſent tous les jours, & qui occupent un Peuple plus embarraſſé de ſon loiſir, qu'on ne l'eſt communément parmi nous. Les Anglois ne vivent & ne converſent pas autant les uns avec les autres, que le font les François. Ainſi, pour remplir les vuides de leur vie, ils ont plus beſoin de faire ou

(*) D'après les Journaux Anglois que j'ai parcourus, j'oſe aſſurer que l'année 1755 n'a pas été moins féconde que celle où cette Lettre a été écrite. Mai, Juin, Juillet & Août 1756, proportion gardée, ont encore plus produit. Chaque mois eſt de 140 à 150 Ouvrages nouveaux, en y comprenant les Brochures de toute eſpece. L'article des Sermons eſt de 15 à 20 par mois. *Le tremblement de terre de Lisbonne, la déclaration de guerre & la priſe de Port-Mahon,* ſont les ſujets qui en ont le plus fourni dans ces derniers temps, & qui ne ſont pas encore épuiſés. De ces diſcours les uns ſont en partie Philoſophiques, les autres preſque entierement Politiques, très-peu ſont faits réellement pour la Chaire de vérité. Ceux ſur les affaires du temps ont été prêchés la plûpart devant différentes *Aſſociations reſpectables d'Anti-Gallicans.* En Angleterre c'eſt faire une œuvre agréable, ſinon à Dieu, du moins à la Nation, que de payer au poids de l'or le zèle que des Orateurs mercenaires emploient à inſpirer au Peuple la haine du nom François.

de lire des Livres. Ce qui eſt à peu près égal pour le grand nombre de ces Ecrivains. Leur naturel les porte au ſilence, comme le nôtre nous porte à la diſſipation ; & le ſilence inſpire autant le goût de la lecture, que la diſſipation en éloigne. Peut-être même que de ce grand nombre de gens qui font ici des Livres, la plûpart ne ſe mêlent d'écrire, que parce qu'ils n'ont pas aſſez d'eſprit pour faire autre choſe. Nous n'avons nous-mêmes en France que trop d'Auteurs de cette eſpece, qui ne compoſent des Romans ou des Hiſtoires, que parce qu'ils ne ſont pas en état de faire d'autre métier. A Paris, les ſpectacles débauchent l'eſprit des jeunes gens : A peine ont-ils fréquenté ſix mois le parterre, qu'ils veulent à leur tour paroître, comme Auteurs, ſur le théatre. La Comédie Italienne, à qui l'on pourroit reprocher de jouer tant de miſérables Piéces, ſi elles n'y étoient ſouvent applaudies, eſt cauſe que beaucoup de Clercs déſertent de l'Etude de leurs Procureurs, & embraſſent par

pareſſe une profeſſion qui flate davantage leur amour-propre, mais qui ne demande pas plus de talents que celle qu'ils quittent; car il n'eſt point vrai, comme on le ſuppoſe, que même pour faire un mauvais Ouvrage, il faut encore avoir de l'eſprit, il ſuffit pour cela de s'en croire; & de toutes les erreurs de l'amour-propre, celle-ci eſt aſſurément la plus commune. (*)

Il eſt auſſi pluſieurs Auteurs, qui, de même que notre ancien Bellefort, n'écrivent que parce qu'ils ont une famille à entretenir. *Ils ont*, comme lui, *des moules auxquels avec grande promptitude ils jettent des Livres nouveaux : ce ſont autant de Recueils & de vaines narrations qu'ils copient les uns d'après les autres.*

(*) *On a vu à Paris un Auteur traduire en François tous les Auteurs Latins ſans ſçavoir ni le Latin ni le François.... On en voit d'autres enſeigner l'art de réuſſir à la Cour, ſans y avoir jamais mis le pied...., On en voit faire des Livres de Dévotion, ſans qu'ils aient ſeulement lû l'Evangile, & traiter les matieres de Religion, ſans d'autre étude que celle du Monde & des matieres profanes.* Entretiens ſur les Contes de Fées.

En Angleterre, en France, & ſur-tout en Hollande, combien y a-t-il d'Ecrivains aux gages d'un Libraire, qui, comme autrefois Du Ryer, travaillent à quarante ſols la feuille? C'eſt dommage que la plûpart d'entr'eux n'aient pas aſſez d'eſprit ou aſſez de talent pour s'appliquer uniquement à des Traductions. Les Libraires, à qui ils ſe vendent, les emploieroient plus utilement, & pour le Public, & pour eux-mêmes. *Il devroit*, dit Montagne, *y avoir quelques corrections des Loix contre les Ecrivains ineptes & inutiles, comme il y en a contre les Vagabonds & les Fainéants*: En beaucoup d'Auteurs, la manie d'écrire eſt une eſpece de rage, que rien ne ſçauroit contenir.(*)

D'Ablancourt a eu raiſon de dire, qu'il vaut mieux traduire de bons Livres, que de faire des Livres nouveaux, qui la plûpart n'apprennent rien de nouveau. Bayle avoit remarqué, qu'on ne s'étoit pas encore

(*) *Quatuor millia Librorum Didymus Grammaticus ſcripſit, miſer erat ſi tam multa ſupervacua legiſſet.*

aviſé de faire l'Hiſtoire des grands Criminels ; on a fait pis de nos jours en nous donnant *Les Cauſes Célébres*, qui ne ſont, à pluſieurs égards, que l'Hiſtoire de différents Scélérats, ou les Annales de la Greve. De pareils Ouvrages font honte à l'humanité, & peuvent être d'un uſage pernicieux dans la ſociété. Peut-être inſtruiront-ils plus d'Hommes pervers dans le crime, que les réflexions de l'Auteur n'en corrigeront.

Ce n'eſt point par la multitude des Livres qui paroiſſent tous les ans, que l'on peut juger de la ſupériorité d'une Nation ſur une autre en fait de Sciences, c'eſt par le goût, la ſolidité & l'utilité de ſes Ouvrages. Malgré cette grande fécondité des Ecrivains Anglois, les bons Livres ne ſont pas plus communs ici qu'ailleurs. Il s'y en imprimeroit sûrement beaucoup moins, ſi tous ceux qui ſe mêlent d'écrire étoient obligés ſeulement de ſçavoir leur Langue. Car ce ſeroit trop exiger d'eux, que de leur demander de l'ordre & de la correction dans leurs Ouvrages. La

Langue Angloiſe, comme vous le ſçavez, a peu de principes fixes; & vous conviendrez que la plûpart de ceux qui l'écrivent, n'en reſpectent aucun.

Ce qui augmente de beaucoup le nombre des mauvais Livres qui paroiſſent en ce Pays-ci, ce ſont, il faut l'avouer, la plûpart de ceux qui viennent du nôtre. On traduit à Londres tout ce qui paroît de nouveau à Paris, & cela ſans aucun choix, les plus miſérables Ouvrages, comme les meilleurs. De là ceux de nos Auteurs à qui l'on fait cet honneur, n'ont aucun ſujet de s'en énorgueillir; ** qui n'eſt connu que par les Exemplaires que l'Auteur en a donnés, vient de paroître en Anglois. Toute mauvaiſe qu'eſt la nouvelle Hiſtoire de Portugal, ſi elle eut ſeulement pû paſſer la mer, elle eût infailliblement été traduite. De pareilles productions, quoiqu'étrangeres, jointes à celles de même eſpece que leur climat leur fournit en beaucoup plus grand nombre, inondent la Littérature Angloiſe d'un déluge de barbarie & de mauvais goût.

Ce que je reprocherois le plus volontiers aux Auteurs Anglois, c'eſt de ne ſçavoir pas faire un Livre. Leurs Ouvrages les meilleurs manquent le plus ſouvent de méthode. Depuis quarante ans on a plus écrit en Angleterre ſur la Médecine, que dans tout le reſte de l'Europe; cependant en eſt-il rien ſorti que l'on puiſſe comparer à cet égard au Traité *De Morbis Venereis* de M. Aſtruc? Il n'eſt ici aucun de ceux qui ſont faits pour en juger, qui ne regarde cet Ouvrage comme le plus utile & le mieux fait qui ait paru depuis longtemps en Médecine. Mais en quelque genre que ce ſoit, & en France comme ailleurs, il eſt rare de réunir l'un & l'autre mérite. Beaucoup de nos Ecrivains ont le défaut préciſément oppoſé à celui des Anglois. Ils arrangent quelquefois des riens avec tout l'art & toute la méthode poſſible. C'eſt dommage que de pareils Auteurs n'aient rien à nous apprendre : on ſent que s'ils avoient eu de la matiere, ils auroient ſçu la mettre en œuvre. Auſſi notre façon de louer

un Ouvrage, eſt aujourd'hui de dire : *C'eſt un Livre bien fait, une Piéce bien écrite, un Diſcours bien arrangé :* Les Anglois au contraire diſent : *C'eſt un Livre plein de bonnes, ou d'excellentes choſes.*

Vous avez dû, Monſieur, remarquer encore une différence eſſentielle entre leurs Auteurs & les nôtres. Les Anglois qui traitent des Sciences abſtraites, ne cherchent pas aſſez à ſe rendre clairs, ils ſemblent toujours craindre d'en trop dire ; ils ſont auſſi avares de mots que prodigues d'idées. Tel eſt le caractere du célébre Bacon. Quatre lignes des principes Mathématiques de Newton, donnent la torture aux Geométres les plus habiles. Locke eſt peut-être le ſeul Auteur Anglois qui ait ſçu éviter ce défaut. Ceux au contraire qui écrivent des choſes de goût & d'agrément, péchent par trop de diffuſion & d'abondance : ils craignent toujours de n'avoir pas aſſez d'eſprit, ils entaſſent figures ſur figures. Ils s'écartent à tout moment de leur ſujet, pour ne point perdre les moin-

dres choſes qui y ont rapport ; & l'idée principale eſt ſouvent offuſquée par les idées acceſſoires.

Dans le premier cas, les Auteurs François ſont encore ſujets au défaut oppoſé à celui des Anglois. On a plus d'une fois reproché aux nôtres, d'étendre en un gros volume, ce qui ne feroit ſouvent que la matiere d'une Diſſertation de vingt pages. Un Auteur qui ſe défie trop de la pénétration de ſes Lecteurs, ne donne pas grande idée de la ſienne, & tel prend beaucoup de peine pour ſe faire entendre, que, malheureuſement pour lui, on n'entend que trop.

Pour ce qui regarde la maniere de traiter les choſes de goût & de pur agrément, vous avez raiſon de ſoutenir que ni les Anglois, ni aucune autre Nation de le peut diſputer aux François. M. Congreve, M. Addiſon, le Comte de Shaftesbury, le Docteur Swift, M. Pope & Milord Bolingbrooke, ne ſe ſont ſi fort diſtingués des autres Ecrivains de leur Patrie, que parce qu'ils ont autant étudié nos bons Auteurs du dernier ſiécle, que

les grands modeles de l'antiquité.

La prodigieuſe quantité de Livres qui s'impriment ici tous les mois ſur toutes ſortes de matieres, nous fait voir quel eſt le génie de cette Nation. Dans les productions Littéraires, chaque Auteur ne reconnoît de régle que ſon goût, j'euſſe peut-être auſſi bien fait de dire que ſon caprice. Tel homme même ſe mêle ici d'écrire, qui n'a appris ſa Langue qu'à la Halle (*). Un Cordonnier qui ſaura un remède de bonne femme, écrira ſur la Médecine. Rien n'eſt ſi aiſé que de faire des Livres, quand on ſe diſpenſe des ſoins que demandent le ſtyle, l'ordre & la correction.

A cet égard, comme à beaucoup d'autres, nous n'imitons que trop les Anglois. Nos Artiſtes de toute eſpece veulent auſſi ſe mêler de faire des Livres. Tel pourroit ſe diſtinguer par ſon talent qui perd ſon temps à en différer. Si la manie du ſiécle, &

(*) Locke ſe plaint de ce qu'en Angleterre on néglige trop la Langue maternelle. *Ils ſont* (les Anglois) *ſi éloignés*, dit-il, *d'en apprendre les regles, qu'ils ne ſçavent pas même qu'il y a une Grammaire Angloiſe.* De l'Education des Enfants.

peut-être un peu d'amour propre, n'aveugloient pas ces Meſſieurs, ils s'en tiendroient à leur profeſſion. Il en eſt de l'art d'écrire comme de tous les autres, il arrive ſouvent qu'on prend beaucoup de peines inutiles pour y réuſſir, mais très-certainement on ne peut le ſavoir ſans l'avoir appris.

Au reſte, je ſuis bien loin de condamner cette abondance de Livres. Les plus mauvais ne laiſſent pas d'être encore utiles à la Nation. Ils font vivre à Londres pluſieurs Ouvriers; ils ſoutiennent au dehors des Manufactures conſidérables de papier, & par conſéquent le Commerce. C'eſt ainſi qu'en effet, en quelque Pays que ce ſoit, ce grand nombre d'Ecrivains peut-être très-utile à un Etat, pourvu que d'ailleurs il y ait aſſez de Laboureurs, car on ne doit ſouffrir aucune Profeſſion qui puiſſe préjudicier à la culture des terres.

Il faut ſonger auſſi que tel Ouvrage nous paroit mépriſable, qui ne l'eſt pas pour une autre claſſe d'hommes. Combien en eſt-il que *Pierre de Pro-*

vence & *Jean de Paris* amuſent ? Il faut des Ouvrages pour la Ville, & d'autres pour la Province. Le Journal de Verdun eſt pour les Curés de Campagne, ce qu'eſt le Mercure pour les Chanoines d'une petite Ville. Perſonne ne ſe doute à Paris, de la réputation qu'a le S*** de la ** dans les Provinces. Enfin il eſt convenu qu'il y a peu de mauvais Ouvrages qui ne contiennent quelque choſe de bon. Ces jours paſſés, je trouvai moi-même dans un Livre Anglois, auſſi ignoré qu'il mérite de l'être, un morceau qui me parut agréable. Je vous l'envoie en François, pour que vous en puiſſiez faire part à vos amis. C'eſt ainſi que le métal le plus précieux ſe trouve ſouvent allié aux matieres les plus viles, c'eſt faire une choſe également utile & pour ſoi & pour les autres, que de l'en ſéparer.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

SUR

SUR
LA VANITÉ ET L'AMBITION
DE L'ESPRIT HUMAIN.

CICERON, dans le premier Livre de ſes *Tuſculanes*, fait voir ingénieuſement la fauſſeté des jugements que nous formons ſur la durée de la vie humaine comparée à l'éternité. Pour donner plus de force à ſon raiſonnement, il cite un paſſage de l'Hiſtoire Naturelle d'Ariſtote, touchant une eſpece d'inſectes commune ſur les bords de l'HIPANIS (*), qui ne vivent jamais au delà du jour où ils ſont nés.

(*) Fleuve de Scythie, qui porte aujourd'hui le nom de *Bog*.

Ariſtote dit, qu'il y a de petites bêtes ſur la riviere Hipanis, qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin, elle meurt en jeuneſſe; celle qui meurt à cinq heures du ſoir, elle meurt en ſa décrépitude. Qui de nous ne ſe moque de voir mettre en conſidération d'heur ou de malheur ce moment de durée? Le plus & le moins en la nôtre, ſi nous le comparons à l'éternité, ou encore à la durée des montagnes, des étoiles, des arbres & même d'aucuns animaux, n'eſt pas moins ridicule. Eſſais de MONTAIGNE.

» Pays, le grand nombre d'accidents,
» particuliers auxquels nous ſommes
» tous ſujets, les infirmités qui affli-
» gent notre eſpece, & les malheurs
» qui me ſont arrivés dans ma pro-
» pre famille, tout ce que j'ai vu
» dans le cours d'une longue vie, ne
» m'a que trop appris cette grande
» vérité : Qu'aucun bonheur placé
» dans les choſes qui ne dépendent
» pas de nous, ne peut être aſſuré,
» ni durable. L'incertitude de la vie
» eſt grande ! Toute une génération
» entiére a péri par un vent aigu.
» Une multitude de notre jeuneſſe
» imprudente, a été balayée dans les
» eaux, par un vent frais & inatten-
» du. Quels terribles déluges ne nous
» a pas cauſés une pluie ſoudaine ?
» Nos abris même les plus ſolides,
» ne ſont pas à l'épreuve d'un orage
» de grêle. Un nuage ſombre fait
» trembler les cœurs les plus coura-
» geux. J'ai vécu dans les premiers
» âges, & converſé avec des Inſectes
» d'une plus haute taille, d'une conſ-
» titution plus forte, & je puis dire
» encore d'une plus grande ſageſſe

» qu'aucun de ceux de la génération
» préſente. Je vous conjure d'ajouter
» foi à mes dernieres paroles, quand
» je vous aſſure que ce Soleil qui
» nous paroît maintenant au delà
» de l'eau, & qui ſemble n'être pas
» trop éloigné de la terre, je l'ai vu
» autrefois fixé au milieu du Ciel,
» & lancer ſes rayons directement
» ſur nous. La terre étoit beaucoup
» plus éclairée dans ces âges reculés,
» l'air beaucoup plus chaud, & vos
» ancêtres plus ſobres & plus ver-
» tueux. Quoiqie mes ſens ſoient
» affoiblis, ma mémoire ne l'eſt pas,
» je puis vous aſſurer que cet Etre
» glorieux a du mouvement. J'ai vu
» ſon premier lever ſur le ſommet de
» cette montagne, & je commençai
» ma vie vers le temps où il com-
» mença ſon immenſe carriere. Il a,
» pendant pluſieurs ſiécles, avancé
» dans le Ciel avec une chaleur pro-
» digieuſe, & un éclat dont vous ne
» pouvez avoir aucune idée, & que
» ſûrement vous n'auriez pu ſuppor-
» ter. Mais maintenant par ſon déclin
» & une diminution ſenſible dans ſa

» vigueur, je prévois que toute la
» nature doit finir en peu de temps,
» & que ce monde va être enseveli
» dans les ténébres en moins d'une
» centaine de minutes.

» Hélas, mes amis! combien ne
» me suis-je pas autrefois flatté de
» l'espérance trompeuse d'habiter tou-
» jours cette terre? Quelle magnifi-
» cence dans les cellules que je me
» suis moi-même creusées! Quelle
» confiance n'avois-je pas mise dans
» la fermeté de mes membres & les
» refforts de leurs jointures & dans
» la force de mes aîles! Mais j'ai
» assez vécu pour la nature & pour
» la gloire, & aucun de ceux que je
» laisse après moi, n'auront la même
» satisfaction en ce siécle de ténébres
» & de décadence que je vois qui
» est commencé.

LETTRE LXVIII.

A Monsieur le Président BOUHIER.

De la Chambre des Communes & des Elections.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

HEUREUX qui comme vous peut s'entretenir avec Platon ! C'est dans le commerce de ces grands hommes de l'antiquité que l'on puise cette saine Philosophie qui juge de tout & ne s'étonne de rien. Celui qui se l'est rendue familiere ne regarde plus l'injustice & l'erreur que comme les suites de la foiblesse presque inséparable de notre nature. Il n'est point surpris de voir ou des Particuliers, des Corps & des Nations entieres, tendre à un but & ne pas prendre les voies qui y conduisent; ou les vices de l'humanité, rendre inutiles les précautions de la plus sage politique.

L'ancienne Constitution d'Angleterre est assez peu connue, il n'est

pas aisé de faire voir de quelle maniere dans les commencements les Parlements ont été convoqués & tenus, & de suivre à cet égard toutes les variations des Loix, ou plutôt de l'usage, depuis la conquête (*) : deux cents ans après il ne paroît point encore de Chambre des Communes ; du moins est-il sûr que s'il y en avoit, elle ne s'assembloit que très-rarement.

C'est sous les Régnes de Henri VII. & de Henri VIII. qu'elle s'est mise en possession de l'autorité dont elle est aujourd'hui revêtue, & qui étoit auparavant exercée par la Chambre des Pairs. Les Membres de la Chambre basse du Parlement sont les grands Commissaires du Royaume, députés de toutes parts pour présenter au Roi & aux Seigneurs, les griefs de la

(*) Les Parlements long-temps avant & après la conquête se tenoient trois fois l'an ; à Pâques, à la Pentecôte & à Noël, durant l'espace de huit jours à chaque fois, ils continuerent ainsi avec quelques changements, soit pour le temps de les convoquer, soit pour la durée des Sessions, qui furent toujours très-courtes, jusqu'au régne d'Edouard III. dans la quatrieme année de ce Régne, cette Loi-ci fut faite : *Que les Parlements seroient tenus une fois chaque année, ou plus souvent.*

Nation, leur demander la réforme des abus, & s'il eſt néceſſaire, la punition de ceux qui en ſont les Auteurs.

Ce que l'Angleterre a conſervé de liberté, elle le doit ſans contredit, à la Chambre des Communes; mais peut-être a-t-elle montré plus de courage dans les temps orageux, que de vigilance dans les calmes apparents qui ont auſſi leurs dangers. Sans reprocher aux Anglois d'aujourd'hui d'avoir dégénéré de la vertu de leurs ancêtres, il eſt sûr que s'ils ont encore les mêmes principes, ils ne tiennent plus la même conduite; s'ils ſont auſſi jaloux de leurs priviléges, ils ne ſont pas auſſi attentifs dans le choix de ceux à qui ils confient le ſoin de les défendre.

La choſe la plus importante pour la Nation, c'eſt le choix de ceux à qui elle donne le droit de la repréſenter. Le Parlement lui-même n'eſt que le ruiſſeau, l'élection des membres qui le compoſent eſt la véritable ſource du bonheur ou du malheur du peuple. Si les élections étoient libres & exemtes

de corruption, le ruiſſeau, quand bien même il ſe ſeroit troublé dans ſon cours, redeviendroit à la fin auſſi pur que la ſource dont il couleroit; mais elle eſt preſque entiérement corrompue par l'or, le plus actif & le plus dangereux de tous les poiſons.

Lorſqu'il s'agit de nommer un Député à la Chambre Baſſe, l'homme le plus vertueux, le plus ſage, le plus zélé devroit toujours être préféré; cependant c'eſt communément le plus ambitieux & le plus prodigue qui l'emporte. Le Peuple payoit autrefois ceux qu'il chargeoit de la défenſe de ſes droits; aujourd'hui il vend ſon ſuffrage à celui qui y met le plus haut prix. Tout homme qui eſt en état de dépenſer beaucoup, eſt ſûr de ſe faire un parti; mais non pas d'être élu: celui de ſes concurrents qui aura dépenſé le plus, ſelon toutes les apparences, aura la pluralité des voix. Les uns entrent au Parlement pour payer leurs dettes, d'autres en ſont pour y rentrer. Pluſieurs ſe ruinent tous les jours à briguer en vain cet honneur; ſouvent auſſi ce ne ſont

pas eux-mêmes qui font cette dépenſe, ce ſont les principaux du parti qui les portent.

Tel eſt l'uſage que nos Voiſins font aujourd'hui de leur liberté ; tel eſt l'emploi de leurs richeſſes : elles ne ſervent entre les mains de ceux qui les poſſédent qu'à corrompre le peuple. Il eſt naturel que les petits tâchent de ſe concilier la bienveillance des Grands dont ils ont beſoin. Si le contraire arrive ici, & ſi l'on voit les ſupérieurs rechercher leurs inférieurs, c'eſt moins l'effet d'une ambition louable de parvenir aux honneurs, que celui d'une cupidité, telle que rien ne leur coûte pour la ſatisfaire.

C'eſt ainſi que chez les Romains, les Patriciens commencerent à ſapper la vertu & corrompre l'intégrité du Peuple en achetant ſes ſuffrages aux élections, ce qui porta le coup fatal à la République. *La probité*, dit un Auteur Anglois, *a toujours régné dans la Nation, tant que le bien public a déterminé les ſuffrages pour élire les membres du Parlement.* Il prétend que

l'Angleterre eſt entierement dégénérée, depuis que ceux qui briguent ces places, proſtituent leur honneur, & corrompent celui de la multitude qui les choiſit par la plus baſſe & la plus ſcandaleuſe vénalité. C'eſt en vain, dit-il, que tous les jours on en porte des plaintes à la Chambre des Communes; peut-on eſpérer de voir punir cette corruption par ceux qui ont le même crime à ſe reprocher. L'Accuſé, en pareil cas, conformément à nos Loix, eſt jugé par ſes Pairs, mais il eſt abſous par ſes complices.

Sans prononcer ſur ce fait, je ne crains pas du moins d'avancer que l'homme qui ſe vend eſt plus eſclave que celui qui eſt vendu par un autre, & porte le caractere d'une ſervitude qui dégrade davantage l'humanité. Nous ne pouvons répondre du fort; nous ne devons rougir que de nos fautes.

J'ai été témoin d'un exemple tout récent de cette corruption : c'eſt l'élection qui s'eſt faite la ſemaine derniere de l'un des Députés de la

ville de Windſor, élection dont on a beaucoup parlé, à cauſe des dépenſes exceſſives des deux Pairs du Royaume qui ſe ſont diſputés à qui l'emporteroit ; l'un eſt le Duc de S. Albans, Gouverneur du Château de Windſor ; l'autre eſt le Duc de Marlborough, aujourd'hui l'un des chefs du parti oppoſé à la Cour : le premier, c'eſt-à-dire le Miniſtre ſous ſon nom, pouvant dépenſer davantage, a remporté enfin la victoire.

Cependant les libertés du Peuple dépendent preſque entierement de celle de ſes ſuffrages à ces élections. Une des principales fonctions des Membres des Communes eſt de s'oppoſer aux entrepriſes de ceux à qui la partie exécutrice du pouvoir eſt confiée, & par conſéquent du Miniſtre, de qui la plûpart aujourd'hui tiennent en quelque façon leur miſſion. Ainſi tant qu'il aura le pouvoir d'influer ſur les élections, de maniere à les faire tomber ſur ceux qu'il plaît à la Cour de récommander, elle aura toujours, par le moyen de ces Députés, une ſupériorité de nombre

pour étouffer les plaintes contre l'adminiſtration la plus vicieuſe, multiplier les abus au lieu de les réformer, changer, ſinon la forme, du moins le fonds de la conſtitution, & faire paſſer en loi la volonté du Souverain. C'eſt l'avis du Chancelier Bacon, qui dit que l'Angleterre ne peut jamais être détruite que par les Parlements, & qu'il n'y a rien qu'un Parlement ne puiſſe faire.

Pendant ces temps d'élection, ceux qui y aſpirent, ou qui ſoutiennent les Aſpirants, ſont obligés de tenir table ouverte. Ils y ont quelquefois trois cents perſonnes à régaler par jour. Celui qui enivre le plus de peuple peut compter ſur un plus grand nombre de voix ; on fait ici tout ce qu'on veut du Payſan avec de la biere forte. S'il s'en trouve de ſobres, on les gagne avec de l'argent. A l'égard du Bourgeois intéreſſé, l'un vend ſon ſuffrage vingt guinées, l'autre ne le donne qu'à trente ; pourvu qu'on y mette le prix, on eſt ſûr de les tous avoir. N'eſt-il pas étonnant que ce ſoient là preſque les ſeules voies par

lesquelles un homme puisse obtenir l'honneur de veiller au salut de ses Concitoyens ?

Les Grands du Royaume qui veulent conserver leur crédit dans leurs Provinces, sont attentifs en tout temps à tenir leur cave ouverte pour tous les Payſans des environs ; une des principales fonctions du Sommelier est le soin de les enivrer. C'est, me dira-t-on, un effet de la magnificence des Seigneurs d'Angleterre ; je le crois, mais on ne peut nier que cette magnificence n'entretienne le peuple dans la crapule, & que cette profusion de biere ne soit cause que les Payſans & les Domestiques sur-tout, sont si peu sobres.

Il y a des gens qui poussent encore plus loin les égards pour le peuple. A ces spectacles tellement à la mode parmi les Anglois, & qui sont pour eux des occasions de débauche, du moins autant que d'exercice, aux courses de chevaux, j'ai vu de très-grands Seigneurs boire rasade sur rasade à la santé de la vile populace dont ils étoient entourés ; je les ai

vus, lorſque le Payſan faiſoit voler en l'air ſon chapeau, ôter eux-mêmes leurs perruques & dégrader pour lui plaire, non-ſeulement leur rang, mais l'humanité même. C'eſt là ce qu'ils appelloient ſe rendre populaire. Il eſt vrai que la multitude leur témoignoit ſa ſatisfaction par de grandes acclamations de joie; & je n'en ſuis pas ſurpris. La voie la plus ſûre de plaire au peuple eſt de prendre ſes vices.

On ne peut nier qu'un Sénateur Romain ne fût tenu à beaucoup de condeſcendance pour le dernier des Plébeïens. On ſçait que quand ils ſollicitoient une charge dans la République, ils s'abaiſſoient au point d'embraſſer les genoux de ceux dont ils briguoient les ſuffrages. Mais j'aimerois mieux la voie des ſpectacles par laquelle on achetoit la faveur du peuple de Rome, que celle dont on eſt obligé de ſe ſervir en Angleterre pour gagner l'Artiſan ou le Payſan. Du moins les ſpectacles n'abrutiſſent pas, & n'enfantent pas le déſordre, toujours inſéparable de l'ivrognerie.

Encore

Encore étoit-il défendu à Rome par la Loi *Tulliene* à tous les Candidats de donner ces jeux & ces fêtes au Public, de peur que ce moyen ne leur ſervît à obtenir les ſuffrages du Peuple. (*)

Il y a trois mois qu'en venant à Londres avec un des Membres du Parlement, nous paſsâmes à Leiceſter, le ſoir même qu'on y venoit de faire une élection ; celle-ci avoit tourné tout autrement que celle de Windſor, & le Parti oppoſé avoit eu le deſſus. Les rues, remplies de tous côtés d'un peuple ivre & inſolent, retentiſſoient des cris d'une joie brutale ; on y trouvoit des feux de diſtance en diſtance ; toutes les maiſons du Parti vainqueur étoient illuminées ; & l'on reconnoiſſoit le zéle du Propriétaire, au nombre de chandelles qui étoient ſur ſes fenêtres ; ſur ce pied-là, le plus grand ennemi qu'eut le Miniſtere en cette Ville,

(*) Du temps de Ciceron, P. Autronius Pœtus & P. Cornelius Sylla, après avoir été déclarés Conſuls, furent accuſés d'avoir corrompu les élections, & conformément à Loi *Calpurniene*, furent privés du Conſulat.

étoit un Boucher. Les rues étant ainſi fort éclairées, quelques particuliers reconnurent les armes du carroſſe ; ils nous dénoncerent au peuple qui courut après nous, en nous traitant de Whigs & de traîtres à la Patrie. Peu s'en fallut même que des injures on n'en vînt aux voies de fait, parce qu'on nous vit entrer dans une auberge où il n'y avoit pas de chandelles ſur les fenêtres.

La nuit précédente il y avoit eu des aſſemblées tumultueuſes de la populace, & des placards ſéditieux affichés à toutes les portes. On n'y parloit pas moins que de tout brûler & de tout égorger.

Voilà, Monſieur, le trouble & l'ivrognerie qui communément accompagnent les élections : lorſqu'elles ſe faiſoient tous les ans, ou du moins tous les trois ans, il n'y régnoit pas autant de déſordre & de confuſion. On ne voyoit pas alors les ſollicitations, les brigues, les diſputes commencer deux ans auparavant le choix d'un nouveau Parlement, comme on le voit aujourd'hui dans la

plûpart des Provinces. Et doit-on s'en étonner ? Il eſt naturel de diſputer avec plus de chaleur & d'animoſité un poſte d'honneur ou de profit dont on doit jouir pendant ſept ans, que celui dont l'exercice ſeroit limité à un ou à deux ans.

De pareils déſordres ſont encore arrivés autrefois chez les Romains ; mais la République étoit plus attentive à y remédier. Avant la Loi *Fannia* (*) les Bourgeois de Rome arrivoient ſouvent pris de vin aux aſſemblées où il s'agiſſoit de délibérer du ſalut de la Patrie. (**) Un pareil acte du Parlement ſeroit ici néceſſaire pour bannir l'ivrognerie de celles où

(*) La Loi *Fannia* régloit les dépenſes ſuperflues des banquets ; Cincius en fut le principal Auteur, ainſi que la Loi *Munérale* contre ceux qui corrompoient le peuple par des préſents pour obtenir des Charges.

(**) „ Dans la derniere Diete (*de Pologne*) il fut „ réſolu que l'on n'y allumeroit point de chandelle, „ afin que l'on ne vit point ceux qui dormoient, „ parce qu'il arrivoit bien ſouvent que comme les „ Polonois vont à la Diete ſur les trois ou quatre heures, en ſortant de table où ils ont bû plus que de „ raiſon on prenoit pour faire paſſer quelques articles, „ le temps de les propoſer, lorſque ceux que l'on „ ſavoit du ſentiment contraire dormoient.

Regnard, voyage de Pologne & d'Allemagne.

le Peuple choiſit les gardiens de ſes priviléges & les défenſeurs de ſa liberté.

A l'égard des dépenſes exceſſives que ſont obligés de faire ceux qui veulent être élus, qu'en arrive-t-il ? Que ces mêmes Députés, qui par ambition ſe ſont ruinés en entrant au Parlement, ſont obligés pour rétablir leurs affaires, de vendre enſuite à la Cour leurs ſuffrages & le Peuple même qui les a choiſis ſi imprudemment. La vénalité des uns eſt une ſuite de celle des autres. Ce n'eſt pas connoître les homme[illegible] d'attendre qu'ils ſacrifient l'i[illegible] leur fortune à celui de [illegible] L'unique moyen de le[illegible] bien public, eſt de l[illegible] leur avantage.

Quoique [illegible] vous rap[illegible] qu'ils n'o[illegible] tion, j[illegible] cette [illegible] terie [illegible] attr[illegible] du[illegible]

j'ai vu moi-même ſe paſſer à quelques élections de Membres du Parlement y eſt repréſentée d'une maniere aſſez naïve : c'en eſt le principal mérite. D'ailleurs vous y trouverez des traits de ce qu'ici l'on appelle *Humour* ; c'eſt-à-dire de ce ſel Anglois, que la prévention de nos Voiſins leur fait eſtimer beaucoup plus que le ſel Attique.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

ès-humble, &c.

le Peuple choisit les gardiens de ses priviléges & les défenseurs de sa liberté.

A l'égard des dépenses excessives que sont obligés de faire ceux qui veulent être élus, qu'en arrive-t-il ? Que ces mêmes Députés, qui par ambition se sont ruinés en entrant au Parlement, sont obligés pour rétablir leurs affaires, de vendre ensuite à la Cour leurs suffrages & le Peuple même qui les a choisis si imprudemment. La vénalité des uns est une suite de celle des autres. Ce n'est pas connoître les hommes que d'attendre qu'ils sacrifient l'intérêt de leur fortune à celui de leur Patrie. L'unique moyen de les attacher au bien public, est de leur y faire trouver leur avantage particulier.

Quoique les faits que je viens de vous rapporter, soient si publics qu'ils n'ont pas besoin de confirmation, je ne laisserai pas de joindre à cette Lettre un Ouvrage de plaisanterie sur le même sujet, & que l'on attribue à l'une des meilleures plumes du *Craft 's man*. L'image de ce que

j'ai vu moi-même ſe paſſer à quelques élections de Membres du Parlement y eſt repréſentée d'une maniere aſſez naïve : c'en eſt le principal mérite. D'ailleurs vous y trouverez des traits de ce qu'ici l'on appelle *Humour* ; c'eſt-à-dire de ce ſel Anglois, que la prévention de nos Voiſins leur fait eſtimer beaucoup plus que le ſel Attique.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE

A MONSIEUR CALEB D'ANVERS.

De Suſſex le 7. Août 1727.

MONSIEUR,

JE ſuis à préſent avec un Gentilhomme qui ſe préſente comme Candidat, pour l'élection d'un des Députés d'un certain Bourg de cette Province où il a été choiſi ſucceſſivement depuis près de vingt ans par le parti des Whigs, qui y a toujours été le plus fort. Mais pluſieurs des chefs étant mécontents de quelques actes du dernier Parlement, pour leſquels il a *voté*, lui ſont devenus abſolument contraires, & ne veulent plus entendre parler de lui. C'eſt pourquoi mon ami m'a prié de l'accompagner en ce Pays-ci. Il y a quinze jours que nous y ſommes. Durant ce temps il a fait toutes les choſes qui ſe pratiquent en pareille occaſion, pour ſe concilier ceux qui ont voix aux élections.

L'Ale a coulé conſtamment dans

les rues ; tout le monde a été careſſé, juſqu'aux bonnes femmes que l'on a fatiguées à force de les baiſer : enfin il y a eu une ſcene continuelle de débauche, d'ivrognerie & d'inſolence d'un côté, & de l'autre de flatterie, d'adulation & de baſſeſſes, telle que je ſuis ſi fatigué & ſi dégoûté de ce ſéjour, que je ſuis réſolu de le quitter à premiere occaſion où je pourrai en trouver un prétexte honnête ; car quel que ſoit le plaiſir que certaines perſonnes prennent à ces débats ; ils me cauſent à moi la peine la plus ſenſible, & me font preſque rougir de mon eſpece. J'ai regret de ne trouver par tout que des preuves de la corruption & de la perverſité humaine. Mais je m'oublie, & je me laiſſe aller à des réflexions Philoſophiques, lorſque je ne m'étois propoſé que de vous envoyer une ſimple relation du fait.

Un jour de la ſemaine derniere mon ami fit, ſuivant la coutume, une viſite circulaire à tous les Habitants du lieu, & leur demanda perſonnellement leurs voix pour l'élection, ou

l'influence qu'ils y pourroient avoir; il ſeroit impoſſible de vous raconter toutes les différentes réponſes que l'on nous fit à ce ſujet. Mais il y eut quelque choſe de ſi extraordinaire dans une conférence entre mon ami & un impertinent brouillon de Cordonnier, (qui, de même que le Tapiſſier du *Babillard*, paroît s'occuper plus de politique que de ſes affaires) que je vous envoie leur converſation mot pour mot, telle que je l'ai entendue, du moins autant que j'ai pu me la rappeller, m'imaginant que ce peut être un amuſement convenable pour vos Lecteurs dans la conjoncture préſente.

Je ſuis, MONSIEUR,

Votre, &c.

Dialogue entre Sir EDWARD COURTLY, *Chevalier, &* RALPH BRISTLE, *Cordonnier.*

La Scène eſt dans la Boutique du Cordonnier.

SIR EDWARD.

MAître Briſtle, votre humble ſerviteur.

BRISTLE.

Monſieur, je ſuis le vôtre.

SIR EDWARD.

Madame Briſtle ſe porte-t-elle bien? Toute la famille eſt-elle en bonne ſanté?

BRISTLE.

Pour de la ſanté nous n'en manquons pas; tout va bien ici hors la bourſe.

SIR EDWARD.

Oh ça, Monſieur Briſtle, je me flatte que je puis compter ſur vous à cette Election.

BRISTLE.

Quant à cela, c'eſt ce qu'il faudra voir, Monſieur. Il y a bien des cho-

ſes à examiner avant que de donner ma parole.

SIR EDWARD.

Que dites-vous-là, Monſieur Briſtle? vous voulez rire apparemment.

BRISTLE.

Non, Monſieur, je parle très-ſérieuſement.

SIR EDWARD.

Vous m'étonnez, j'aurois cru que vous n'auriez jamais abandonné vos anciens amis.

BRISTLE.

Abandonner mes amis, Monſieur..? Qu'entendez-vous par-là?

SIR EDWARD.

Hé mais, Monſieur Briſtle, ne m'avez-vous pas toujours fait la grace de m'accorder votre voix?

BRISTLE.

Cela eſt vrai, Monſieur, parce que je vous ai toujours pris pour un honnête Gentilhomme.

SIR EDWARD.

Je me flatte que vous n'avez pas lieu de me croire autre.

BRISTLE.

Cela ſe peut, Monſieur.... Je n'aime point à décider du caractere des gens, ſur-tout quand ils ſont au deſſus de moi.... Mais, grace à Dieu, je connois mieux le monde que le grand nombre de ceux qui y font figure.

SIR EDWARD.

Vous paroiſſez faché, Monſieur Briſtle.

BRISTLE.

Et quand je le ſerois, je ſuppoſe que vous vous en ſoucieriez fort peu.

SIR EDWARD.

En vérité, Monſieur Briſtle, vous me faites un grand tort. J'ai toujours honoré, comme je le devois faire, & vous, & votre famille, & je ſerois très-fâché d'encourir votre diſgrace.

BRISTLE.

Oh ſans doute!.... En ce temps-ci vous nous faites des compliments par deſſus la tête; vous nous tenez les plus beaux diſcours du monde: Mais auſſi-tôt que vous êtes parvenus

à vos fins, ſerviteur; il n'eſt plus queſtion de nous. Après cela penſez-vous que nous ſoyons gens à nous donner au diable pour vous rendre ſervice?

SIR EDWARD.

Que m'avez-vous demandé, Monſieur Briſtle, que je vous aie refuſé?

BRISTLE.

Comment m'auriez-vous refuſé quelque choſe? je ne vous ai jamais rien demandé, à ce que je penſe.... Ainſi je ne parle pas de cela.... Car entendez-vous, Monſieur?... j'aime mieux avoir de la peine à gagner mon pain & maintenir ma famille à la ſueur de mon front, que de dépendre de vous autres Grands.

SIR EDWARD.

Généralement parlant, il faut avouer qu'ils négligent trop leurs amis; mais pour l'amour de Dieu, Monſieur Briſtle, ne me puniſſez pas des fautes des autres.

BRISTLE.

Moi! A cet égard je crois que vous vous reſſemblez tous.

SIR EDWARD.

En vérité, Monſieur Briſtle, vous me jugez trop ſévérement. Pourquoi ne voulez-vous pas me mettre à l'épreuve ?

BRISTLE.

Vous mettre à l'épreuve ! Non, non, Monſieur, avec la grace de Dieu, j'eſpere que je n'aurai jamais beſoin venir là : c'eſt pour pour le coup que je me croirois bien expoſé à mourir de faim.

SIR EDWARD.

Pourquoi voulez-vous avoir de moi une opinion ſi déſavantageuſe ?

BRISTLE.

Parce que, voyez-vous, je ne puis penſer qu'un homme qui manque aux engagements qu'il a pris avec le Public, ſe croie jamais obligé de tenir ſa parole à un particulier : Regardez-moi bien, Monſieur Edward ; quoique je ſois un pauvre homme, j'ai de la probité, & j'ai à cœur le bien de mon Pays, peut-être plus que vous autres riches. Et ce que je vous en dis là, c'eſt moins pour mon propre

intérêt que pour l'avantage du Public!

SIR EDWARD.

Je vous prie, M. Briſtle, de me dire ce que c'eſt qui vous offenſe ſi fort.

BRISTLE.

Hé bon ! vous vous embarraſſez beaucoup de ce qui peut offenſer un miſérable comme moi !

SIR EDWARD.

Un *miſérable*, M. Briſtle ! Qu'entendez-vous par-là ? Pour moi, je ne penſe pas que la Loi faſſe aucune différence entre un Anglois & un autre. Nous ſommes tous libres, tous égaux.

BRISTLE.

Sans doute, Monſieur, je ſçais bien que nous ſommes tous également nés libres. La Loi nous déclare tels.... Mais....

SIR EDWARD.

Il y a plus, vous qui choiſiſſez les Membres du Parlement, vous êtes certainement plus grands que ceux que vous choiſiſſez. Nous ſommes ſeulement vos *Repréſentants*, c'eſt-à-dire vos créatures & vos ſerviteurs.

BRISTLE.

Oh cela eſt ſans contredit, c'eſt ainſi que vous vous exprimez avant que vous ſoyez choiſis; mais auſſitôt que vous êtes arrivés à la Capitale, là nos ſerviteurs deviennent nos maîtres & nous traitent en conſéquence.

SIR EDWARD.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas, Monſieur Briſtle, me faire connoître ce qui vous émeut ſi fort la bile ?

BRISTLE.

Qu'importe ? ce n'eſt pas à moi à me mêler des affaires d'Etat : je ſais bien que mes plaintes ne les redreſſeront pas.

SIR EDWARD.

Qu'en ſavez-vous, Monſieur Briſtle ? parlez toujours.

BRISTLE.

Hé bien, pour ne vous rien déguiſer, je n'aime point tant d'Impôts & de Taxes qui paſſent au Parlement. Nous en ſommes tellement accablés, qu'à peine un homme peut vivre de ſon travail. Je parie à préſent que

BRISTLE.

Je ne dis pas cela, & Dieu me préſerve d'accuſer aucun honnête homme d'en avoir, quoique je penſe que beaucoup d'entre vous en ont en effet, dont perſonne ne parle.

SIR EDWARD.

Mais comment cette Taxe ſur les terres vous affecte-t-elle ſi fort, Monſieur Briſtle ?

BRISTLE.

Comment, Monſieur ? parce qu'un homme n'a pas de terres à lui en propre, vous voudriez nous faire croire que cette Taxe ne nous eſt pas onéreuſe. Mais nous autres Payſans, quoiqu'il vous plaiſe de nous appeller & de nous croire groſſiers, nous ne ſommes pas pourtant ſi ſots. Je vais vous dire comment cette Taxe nous affecte. Lorſque ces jours paſſés, je fus avec mon argent, à celui de qui je loue la maiſon que j'occupe, il me dit que les Taxes lui devenoient tellement à charge, qu'il étoit obligé, pour s'indemniſer, d'augmenter mon loyer, & qu'il feroit la même

choſe à tous les Fermiers de ſes terres. Maintenant, Monſieur, ſi le Fermier paie davantage pour la terre qu'on lui afferme, il faut qu'il vende plus cher ſon bled & ſon bétail ; ce qui fait augmenter le prix de la viande, du pain & de la biere. La circulation ſe fait ainſi, & à la fin revient toujours à nous autres pauvres malheureux. La capacité de notre entendement va juſqu'à comprendre cela.

SIR EDWARD.

Je vous l'avoue, Monſieur Briſtle, il y a bien quelque choſe de vrai en ce que vous dites.... je vois que vous entendez très-bien les choſes.

BRISTLE.

Non, Monſieur, je ne ſuis qu'un ignorant, & je ne me donne pas pour autre choſe. Mais, pour parler à ma maniere, il n'eſt pas difficile de ſçavoir où le ſoulier bleſſe.

SIR EDWARD.

Cela eſt vrai, Monſieur Briſtle.

BRISTLE.

Mort non de ma vie, Monſieur, nous ne pouvons aller au marché ou

à quelque boutique de la Ville, ſans penſer aux Taxes & aux Impôts. Le ſavon, la chandelle, le ſucre, le ſel, l'empois, l'indigo, en un mot, toutes les choſes dont nous faiſons uſage, en ſont plus cheres : nous ne pouvons envoyer chercher un pot de biere ou une once de tabac, ſans nous ſentir de ces maudites Taxes, dont le fardeau nous accable.

SIR EDWARD.

Cela n'eſt que trop vrai, Monſieur Briſtle; mais je vous crois trop bon ſujet pour murmurer des dépenſes néceſſaires du Gouvernement.

BRISTLE.

Quoique je me plaigne, Monſieur, le Roi George & ſa Royale Epouſe n'ont pas un meilleur ſujet que moi en Angleterre.

SIR EDWARD.

J'ai donc raiſon de préſumer que vous ne voudriez pas les voir régner avec moins de ſplendeur que leurs Prédéceſſeurs.

BRISTLE.

Aſſurément non, Monſieur, j'aime

mieux encore qu'on leur donne plus que moins ; parce que par leurs vertus & leurs qualités Royales, ils paroiſſent l'emporter ſur les Princes qui les ont précédés.... Mais, Monſieur, eſt-il vraiſemblable que pour ſupporter la dignité de la Couronne, il faille aujourd'hui trois fois autant que ce qui étoit néceſſaire dans les Régnes précédents ?

SIR EDWARD.

Prenez garde, Monſieur Briſtle, vous ne faites pas attention aux dettes immenſes de la Nation, dont nous ſommes obligés de payer l'intérêt.

BRISTLE.

Oh, je vous demande pardon, Monſieur ; mais à la vérité je croyois que nos dettes avoit été payées en grande partie, & je ſuis ſûr qu'il y a quelques années que vous même vous nous avez dit qu'elles étoient bien près de l'être entierement.

SIR EDWARD.

Il eſt vrai que je vous l'ai dit ; auſſi en a-t-on payé une partie. Mais les troubles de l'Europe nous ont

cauſé tant de dépenſes extraordinaires que la diminution des anciennes dettes devient preſque inſenſible, par l'addition des nouvelles qu'on eſt obligé de contracter.

BRISTLE.

A ce prix, Monſieur, je ne vois pas comment elles peuvent jamais être payées. Car quoique par une pareille méthode, un particulier puiſſe conſerver ſon crédit pendant quelque temps, cependant vécut-il autant que le monde, il ne s'acquittera jamais.

SIR EDWARD.

Mais il faut eſpérer, M. Briſtle, que les différents qui ſont entre les Puiſſances de l'Europe ne dureront pas toujours, & lorſqu'ils ſeront terminés, & que la tranquillité générale ſera entierement rétablie, nous n'aurons plus rien à faire qu'à nous appliquer ſérieuſement à payer nos dettes.

BRISTLE.

Je voudrois bien voir arriver ce temps : car quoiqu'un ſi bel ouvrage

ne puiſſe être commencé trop tard au gré de bien des gens, je crois moi que le plutôt vaut le mieux.

SIR EDWARD.

Un peu de patience & toutes les choſes iront bien.

BRISTLE.

Hé ! de par tous les diables, Monſieur, je crois que nous n'avons eu que trop de patience.

SIR EDWARD.

Il y a long-temps que nous aurions pû être ſoulagés, ſi nous n'avions été arrêtés par les deſſeins ambitieux & dangereux de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne.

BRISTLE.

Je fais attention à tout cela, Monſieur, auſſi-bien qu'aux deſſeins de quelques autres ennemis, que je crois n'être pas moins dangereux.

SIR EDWARD.

Je n'entends pas ce que vous voulez dire, Monſieur Briſtle.

BRISTLE.

Tant pis pour vous, car je ne vous l'expliquerai pas.

SIR EDWARD.

Je ne penſe pas, Monſieur Briſtle, que vous nous ayez tourné caſaque. Vous avez toujours été un honnête Whig, & j'eſpere que vous me donnerez jamais votre voix à un Tori.

BRISTLE.

J'ai toujours été pour la conſervation de notre liberté & de nos biens, & ce ſera toujours ma façon de penſer. *Liberté* & *propriété*. Voilà quel étoit mon principe & quel je croyois être celui des Whigs; s'ils en ont changé, ce n'eſt pas ma faute, quant à moi je ſuivrai toujours les mêmes principes quelles que ſoient les perſonnes qui les épouſent... Mais puiſque vous parlez de tourner caſaque, ſongez à ceux qui ſont d'un rang plus élevé, & faites ce reproche à quelques-uns de vos amis à qui il conviendra beaucoup mieux... Ne pas donner ma voix à un Tori! ha ha ha. Le conſeil eſt plaiſant. Hé qu'ont donc fait les Whigs pour mériter de notre part d'être ſi fort favoriſés? Non, non, c'eſt une

vieille ruſe, dont nous ne ſommes plus les dupes : pluſieurs s'en ſont ſervis utilement pour nous faire donner dans le panneau. Mais le piege eſt éventé, & le temps nous a rendus ſages. Sûrement il faut que tous tant que vous êtes, Meſſieurs de la Ville & de la Cour, vous ayez bien mauvaiſe opinion de nous autres gens de Campagne, pour penſer que nous ſerons toujours à nous quéreller avec nos voiſins, à quitter nos affaires, perdre notre temps & en venir aux mains avec nos meilleurs amis, & cela pour de vains noms & des diſtinctions dont vous êtes les premiers à vous mocquer à la Ville. Non, Sir Edward, non, je n'ai déja que trop vu de ces ſcenes ridicules, & à l'avenir, je ne m'appliquerai, autant que je ſerai capable d'en juger, qu'à choiſir des gens de probité, par-tout où je les pourrai trouver, & de quelques noms qu'il vous plaiſe de les appeller.

SIR EDWARD.

Vous me paroiſſez très-fâché, Monſieur Briſtle, contre le dernier

Parlement, & la conduite de quelques gens en place, à ce que je vois, vous déplait fort. Mais réellement penſez-vous que d'autres gouverneront mieux les affaires ?

BRISTLE.

Peut-être non, Monſieur ; mais ſans l'eſpérance, les trois quarts du temps il faudroit ſe pendre. On doit croire tout homme honnête, juſqu'à-ce qu'il ait été éprouvé : ſi notre attente eſt trompée, notre pis aller ſera d'être préciſément comme nous étions auparavant.

SIR EDWARD.

Allons, Monſieur Briſtle, finiſſons cette diſpute & touchez là.

BRISTLE.

De tout mon cœur, je ne veux de mal à perſonne.

SIR EDWARD.

Voulez-vous me permettre de vous offrir un verre de vin ?

BRISTLE.

Non, Monſieur, cela eſt inutile ; j'ai toujours un baril de bonne biere, & qui eſt meilleure à mon avis que tous vos tripotages de cabaret.

SIR EDWARD.

Parbleu, j'y penſe à preſent; j'ai beſoin d'une paire de bottes, & de quelques paires de ſouliers; faites-moi le plaiſir de prendre ma meſure.

BRISTLE.

Monſieur, je ſuis obligé à toute perſonne qui veut bien s'adreſſer à moi; mais j'aime mieux ſervir un honnête Marchand dont j'ai la pratique conſtamment, qu'un homme riche comme vous, qui ne penſe à moi qu'en ce temps-ci.

SIR EDWARD.

Je ne puis nier que je n'aie été coupable de quelque négligence, en ne venant pas plus ſouvent parmi vous.... Mais ſi cette fois-ci, vous voulez me faire plaiſir, vous pouvez compter à l'avenir, ſur tout ce qui peut dépendre de ma reconnoiſſance.

BRISTLE.

Vous m'avez tenu le même langage la derniere fois,.... Mais vous pouvez faire tout comme il vous plaira.

SIR EDWARD.

Quoi ! je ne pourrai rien obtenir de vous !

BRISTLE.

En bonne foi pouvez-vous vous y attendre ?

SIR EDWARD.

Je crains que quelqu'un n'ait tâché de vous gagner. Si l'argent peut quelque choſe auprès de vous, Monſieur Briſtle, je me fais fort de vous en donner autant & plus qu'un autre.

BRISTLE.

Non, Monſieur; quoi que je ne ſois qu'un pauvre Cordonnier, que j'aie une nombreuſe famille, & que je fuſſe beaucoup plus excuſable de recevoir des préſents de cette eſpéce que quelques perſonnes que je pourrois nommer, cependant permettez-moi de vous dire, Monſieur, que je mépriſe de gagner de l'argent de cette façon, & que je voudrois que mon exemple eût aſſez de poids pour faire rougir les autres d'une pratique ſi ſcandaleuſe. Je dis plus. Je ſouhai-

terois que l'on pût faire revivre l'ancien uſage & que nous fuſſions obligés de payer ceux qui nous repréſentent, au lieu de recevoir de l'argent d'eux; ce qui à mon avis conviendroit bien mieux & nous ſeroit plus profitable.... Tout pauvre que je ſuis, je ne plaindrois pas dix ou vingt shellings par an, pour contribuer à faire ſubſiſter honorablement un homme de mérite, & qui ne nous trahiroit pas.

SIR EDWARD.

Je me flatte que vous ne nous croyez pas tous corrompus par la Cour & par les Miniſtres.

BRISTLE.

Je ne dis pas que vous l'êtes, mais je ſais ce que je penſe.

SIR EDWARD.

Hé quoi, Monſieur Briſtle?

BRISTLE.

Quoi? je penſe, Monſieur, que cela eſt fort honnête à vous de venir & de dépenſer quinze cents ou deux mille livres ſterling, ſans parler de l'obligation de vivre & de boire avec

une partie d'entre nous, gens ſales, ivrognes & groſſiers, & cela quelques fois deux ou trois mois de ſuite, ſans autre deſſein que celui de ſervir votre Pays.

SIR EDWARD.

Je vois bien qu'il eſt inutile pour le préſent de vous parler davantage. j'eſpere une autrefois vous trouver de meilleure humeur.

BRISTLE.

Vous êtes le maître de l'eſſayer ſi vous voulez.

SIR EDWARD.

Cela étant, Monſieur Briſtle, je vous ſouhaite le bon jour.

BRISTLE.

Bon jour, Monſieur.

LETTRE LXIX.

A Monſieur DU CLOS.

Que l'on doit regarder les Lettres des grands hommes comme des Portraits où d'ordinaire ils ſe ſont peints. Deux Lettres de l'infortuné Comte d'Eſſex.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS êtes d'une Académie où l'on recherche avec ſoin tout ce qui nous reſte des Hommes célébres, ſoit qu'ils ſe ſoient rendus tels par leurs vertus ou par leurs vices, par leurs infortunes ou par leurs proſpérités. Il ſuffit pour nous intéreſſer qu'ils aient joué des rôles remarquables ſur le théatre de ce monde. Nous portons la curioſité juſqu'à ſouhaiter de connoitre les traits de leurs viſages. Leurs Lettres ſont des monumens précieux où l'Hiſtorien peut découvrir leur caractere, & le principe de toutes leurs actions, & où le Philoſophe ſe plaît à étudier le cœur humain. La confiance de

l'amitié ou la foibleſſe de l'amour propre, y font quitter le maſque qui en impoſe à la multitude. On y voit que celui qui a ſauvé ſa Patrie, ne ſongeoit en effet qu'à occuper de lui la poſtérité. Le Héros n'y paroît plus qu'un homme.

Dans quelques Lettres qui nous reſtent de l'infortuné Comte d'Eſſex, il s'eſt mieux peint lui-même qu'il ne l'a été par aucun des Hiſtoriens qui ont parlé de lui. J'en ai choiſi deux que je crois que vous verrez avec plaiſir, & où vous reconnoitrez ce caractére violent & impétueux qui lui a fait perdre la tête ſur un échaffaut.

LETTRE du Comte D'ESSEX, à M. ANTOINE BACON.(*)

MONSIEUR BACON,

» JE vous remercie de votre Lettre » attentive & obligeante ; vous » tâchez de me perſuader ce que je » ſouhaite ardemment, & que je n'eſ- » pere que foiblement, c'eſt-à-dire, » qu'il eſt poſſible que je rentre dans » les bonnes graces de Sa Majeſté ; » mais vos raiſons au lieu de flater » mes eſpérances, les changent en » déſeſpoir. Vous dites que la Reine » n'a jamais eu deſſein de me ſou- » mettre à une condamnation publi- » que, ce qui montre ſa bonté : mais » elle y a conſenti, ce qui prouve » le pouvoir de mes ennemis. Je » crois très-fermement que les inten- » tions de Sa Majeſté n'étoient pas » de faire juger ma cauſe publique- » ment ; je me flate même que de- » puis la Sentence, elle compte me

(*) Frere de celui qui a été depuis Baron de Verulam, Chancelier d'Angleterre.

» rétablir pour me rappeller auprès
» de ſa Perſonne. Mais ceux qui,
» lorſque je ne pouvois les en em-
» pêcher, ont ſu profiter des occa-
» ſions, ceux qui ont amplifié & mis
» tout en uſage pour perſuader à Sa
» Majeſté la néceſſité de m'expoſer à
» la cenſure, ceux-là peuvent & vou-
» dront uſer des mêmes voies, pour
» m'empêcher de m'en relever. Vous
» dites que mes erreurs m'ont fait
» tort, & qu'ainſi je puis me corri-
» ger moi-même; cela eſt vrai: mais
» ceux qui ſavent que mes fautes
» peuvent me rendre ſage, & que
» ſi jamais je rentre dans les bonnes
» graces de la Reine, je ne m'expo-
» ſerai plus à les perdre, ceux-là,
» dis-je, ne me laiſſeront pas appro-
» cher de Sa Majeſté. Vous dites
» que la Reine n'oublie jamais en-
» tierement dès que ſon cœur s'eſt
» ſenti une fois obligé; mais je ne
» ſais ſi le temps ne l'a point chan-
» gée, ou plutôt je ſuis ſûr que les
» fauſſes impreſſions qu'on lui a don-
» nées de moi ont eu tout leur effet,
» puiſque je ne puis obtenir de plaider

» ma propre cauſe devant Elle. Je
» ſais ce que je dois à Sa Majeſté
» & pour m'avoir créé, puiſqu'en
» effet je ſuis ſa créature, & pour
» m'avoir racheté, car je n'ignore
» pas qu'elle m'a ſauvé d'une ruine
» totale. Cependant & pour ſa pre-
» miere amitié & pour ſa derniere
» protection, je ne puis que prier
» le Ciel pour Sa Majeſté; & main-
» tenant tous mes ſoins ſont de faire
» que mes prieres pour Elle & pour
» moi-même ſoient mieux reçues.
» Car grace à Dieu, ceux qui veu-
» lent faire croire à la Reine que je
» me ſuis contrefait avec elle, ne
» ſauroient faire croire à celui qui
» voit le fond des cœurs, que je me
» contrefais avec lui. S'ils ne peuvent
» ſouffrir que j'approche de la Reine,
» il n'eſt pas en eux de m'empêcher
» d'approcher de la Majeſté divine,
» comme je le fais tous les jours,
» à ce que j'eſpere. A l'égard de
» votre frere, je le regarde comme
» un très-honnête homme, & je lui
» ſouhaite toute ſorte de biens, ſur-
» tout pour l'amour de vous. Vous-

» même, je le ſais, vous avez plus
» ſouffert pour moi & avec moi,
» qu'aucun ami que j'aie. Mais je ne
» puis que déplorer mon ſort libre-
» ment comme je le fais. Cependant
» je vous conſeille de ne pas prendre
» le même parti que moi, je veux
» dire celui du déſeſpoir. Vous ſa-
» vez le tort que mes Lettres m'ont
» fait; ainſi prenez garde à celle-ci.
» Vous ſeul vous intéreſſant à mon
» ſort, je ne pouvois que m'expli-
» quer ouvertement avec vous pour
» le ſoulagement de mon cœur & du
» vôtre.

Votre tendre ami,

R. ESSEX.

Le Comte D'ESSEX à la Reine ELIZABETH.

» D'UN eſprit qui ne ſe plaît que
» dans le chagrin, d'une ame
» enflammée de paſſion, d'un cœur
» déchiré en piéces par les ſoucis, les
» regrets & les ennuis du voyage,
» d'un homme enfin qui ſe hait lui-
» même, & toutes les choſes qui lui
» conſervent la vie, quel ſervice peut
» attendre Votre Majeſté, puiſque
» ceux de ma vie paſſée ne m'ont
» mérité que le banniſſement & la
» proſcription dans le plus horrible
» de tous les Pays? Non, non, l'or-
» gueil & le ſuccès de mes ennemis
» ne m'autoriſent que trop à racheter
» ma vie malheureuſe de la priſon
» odieuſe de mon corps. Et en ce
» cas, Votre Majeſté n'aura pas ſujet
» de déſapprouver la maniere de ma
» mort, puiſque le cours de ma vie
» n'a pu lui plaire.

De Votre Majeſté

L'Exilé Serviteur, R. ESSEX.

Vous voyez, Monſieur, dans cette derniere Lettre un de ces traits de l'éloquence naturelle des paſſions, ſouvent ſupérieure à toutes celle de l'Art. Le ſentiment dans les hommes, même ordinaires, dicte l'expreſſion : l'homme qui a le plus d'eſprit, la cherche & ne la trouve pas toujours.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXX.

A Monſieur HELVETIUS.

Caractere de Shakeſpear. Quelques Scenes de ſes Piéces.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE ne ſuis pas ſurpris que vous ſoyez tenté de faire connoiſſance avec Shakeſpear. C'eſt de tous les Auteurs anciens ou modernes le plus original; quant à celui de ſes Contemporains qui a oſé ſe croire ſon égal, & peut-être ſon ſupérieur, il s'en faut beaucoup qu'il lui ſoit comparable en rien. Ben-Johnſon, comme M. Dryden l'a appellé lui-même, *n'eſt qu'un ſavant Plagiaire des Anciens.* Le premier eſt véritablement un grand génie, & vous êtes fait pour le ſentir. Quelques morceaux de ce Poëte traduits en notre Langue, doivent vous en donner la plus haute idée. Il y a même entre vous & lui plus de reſſemblance que vous n'en ſuppoſeriez

peut-être. Il excelle dans la partie qui vous eſt propre ; il a l'imagination auſſi riche que forte ; il peint tout ce qu'il voit, & il embellit tout ce qu'il peint. Dans les tableaux de l'Albane, les Amours de la ſuite de Vénus ne ſont pas repréſentés avec plus de grace que Shakeſpear n'en donne à ceux qui font le cortége de ſa Cléopatre, la deſcription de la pompe avec laquelle cette Reine ſe préſenta à Antoine ſur les bords du Cydnus, eſt un des morceaux de Poëſie des plus agréables que je connoiſſe. Le grand défaut de l'Auteur eſt de peindre également ſans goût & ſans choix tout ce qui ſe préſente à ſa fantaiſie. Quelquefois en liſant ſes Piéces, je ſuis ſurpris de la ſublimité de ce vaſte génie, mais il ne laiſſe pas long-temps ſubſiſter mon admiration. A des portraits où je trouve toute la nobleſſe & toute l'élévation de Raphaël, ſuccédent de miſérables tableaux dignes des Peintres de Taverne, qui ont copié Teniers. La réputation de ce Poëte eſt ſi grande, que je ne ſerai pas ſurpris que vous me ſoupçonniez

d'exagération ; ceux de nos François qui en ont parlé, l'ont loué & ne l'ont pas jugé ; cependant en attendant que vous preniez la peine d'apprendre l'Anglois, qui peut-être ne vous profitera pas tant qu'on a pu vous le perſuader, je veux vous donner des exemples de ce que j'avance. Dans les choſes de goût ils ſe font mieux ſentir que les raiſonnements.

Je choiſis exprès dans la premiere Partie d'HENRI VI. une Scene (*) qui, ſoit pour le fonds, ſoit pour la maniere dont elle eſt traitée, feroit honneur au grand Corneille ; auſſi eſt-il aiſé de s'appercevoir du cas que Shakeſpear en faiſoit lui-même par la peine qu'il a priſe de la rimer, contre ſon ordinaire, ce qui la rapproche encore plus du goût de celles de notre théatre. Ne vous arrêtez qu'au fonds de la Scene ; des Traductions, & ſur-tout en Proſe, rendent mal les beautés de la Poëſie.

(*) Acte IV.

TALBOT Pere, TALBOT Fils.

La Scene eſt ſur le champ de bataille où les Anglois viennent d'être mis en déroute par les François.

TALBOT *Pere.*

» O Mon fils ; je t'avois fait venir
» pour t'apprendre le noble mé-
» tier des armes ; afin que le nom de
» Talbot pût revivre en toi, lorſ-
» qu'uſé par les travaux, & accablé
» ſous le poids des ans, je ne pour-
» rois plus ſupporter les glorieuſes
» fatigues de la guerre, mais la fata-
» lité de mon étoile t'a amené à une
» Scene de carnage ; je crains pour
» toi ſon influence : le péril nous
» environne de tous côtés, c'eſt pour-
» quoi, mon cher fils, monte ſur ton
» courſier le plus vîte, & je t'appren-
» drai comment tu pourras éviter la
» pourſuite de l'ennemi par une fuite
» ſoudaine. Allons ; ne t'amuſe pas,
» il faut partir.

TALBOT *Fils.*

» Mon nom eſt-il Talbot ? Suis-je
» votre fils, & fuirai-je ? Ah ſi vous
» aimez ma mere, ne déshonorez

» ſon nom reſpectable en me forçant
» à une action indigne de celui qui
» vous doit le jour. Le monde dira :
» il n'étoit point du ſang de Talbot,
» puiſqu'il a fui lâchement lorſque le
» noble Talbot eſt demeuré.

TALBOT *Pere.*

» Fuis pour venger ma mort, ſi je
» ſuis tué.

TALBOT *Fils.*

» Celui qui fuiroit ainſi, ne revien-
» droit jamais.

TALBOT *Pere.*

» Si nous demeurons tous deux,
» nous ſommes tous deux sûrs de
» mourir.

TALBOT *Fils.*

» Hé bien, ſouffrez que je reſte ;
» & vous, mon Pere, fuyez. Votre
» perte ſeroit grande ; tout doit être
» permis pour la prévenir, la mienne
» ne ſera pas ſentie, mon mérite eſt
» encore inconnu. Les François au-
» ront peu ſujet de ſe glorifier de ma
» mort, ils triompheroient de la vôtre.
» En vous toutes nos eſpérances péri-
» roient. Votre fuite ne peut flétrir la
» gloire de votre renommée, la mien-

» ne me perdroit d'honneur ; je n'ai
» aucun exploit qui parle pour moi.
» Chacun dira que vous avez cédé
» pour attendre des temps plus heu-
» reux ; ſi je fuis, on dira que c'eſt
» par crainte. Que pourra-t-on eſpé-
» rer de moi, ſi dans la premiere occa-
» ſion je n'attends pas l'ennemi ? Je
» me jette à vos pieds, je vous de-
» mande la mort plutôt qu'une vie
» rachetée par l'infamie.

TALBOT *Pere.*

» Toutes les eſpérances de ta mere
» ſeront-elles enſevelies dans le tom-
» beau ?

TALBOT *Fils.*

» Oui, j'y conſens, plutôt qu'à dés-
honorer & ſon nom & le vôtre.

TALBOT *Pere.*

» Par mon autorité paternelle je
» t'ordonne de partir.

TALBOT *Fils.*

» Pour combattre l'ennemi je pars,
» mais non pour l'éviter.

TALBOT *Pere.*

» Tu peux ſauver par-là une autre
» moitié de moi-même.

TALBOT *Fils.*

» On ne la reconnoîtroit pas ſi je » prenois un parti ſi lâche.

TALBOT *Pere.*

» N'étant pas encore connu, tu n'as » pas de réputation à perdre.

TALBOT *Fils.*

» J'ai votre nom glorieux à ſou- » tenir, je m'en rendrois indigne par » la fuite.

TALBOT *Pere.*

» L'ordre de ton Pere te juſtifiera.

TALBOT *Fils.*

» Où ſera mon témoin quand vous » ſerez mort ? Si le péril eſt preſſant, » fuyons tous deux.

TALBOT *Pere.*

» Laiſſerai-je ici mes ſoldats com- » battre & mourir ? Ma vie n'a jamais » été ſouillée d'une pareille infamie.

TALBOT *Fils.*

» Et vous voulez que j'expoſe ma » jeuneſſe au plus honteux de tous » les reproches ! Je ne puis non plus » me ſéparer de votre côté, que » vous ne pouvez vous-même vous » partager en deux. Demeurez, par- » tez, faites ce que vous voudrez,

» je ferai la même choſe, car je ne
» veux pas vivre ſi mon pere meurt.

TALBOT *Pere.*

» Hé bien, il faut donc que je te
» diſe adieu, ô fils trop brave & trop
» malheureux ! A peine dans le Prin-
» temps de ta vie, voici ton jour
» fatal. Viens, à côté l'un de l'autre,
» vivons & mourons enſemble, &
» que nos ames, du ſein de la France
» s'envolent dans le Ciel, &c.

Cette Scene ſi touchante eſt ſuivie d'une nouvelle bataille. Ce Pere y ſauve la vie à ſon fils; ils ſe ſéparent encore dans la mêlée. Après pluſieurs excurſions ſur le théatre, le pere revient bleſſé; il cherche ſon fils de tout côté, des Soldats enfin l'apportent mourant. Voici les dernieres paroles du pere; où Shakeſpear, comme il lui arrive quelquefois, en voulant prendre le ton ſublime, s'éloigne un peu trop de la nature.

» Toi, ancienne Mort, qui ris de
» ton triomphe, bientôt à l'abri de
» tes inſultes, les deux Talbots pren-
» dront leur eſſor vers le Ciel, &
» en dépit de toi voleront à l'immor-

» talité. Et toi qui parois tout cou-
» vert de glorieuſes bleſſures parle à
» ton pere avant que d'expirer. *Brave*
» *la mort en parlant. Crois voir en elle*
» *un François & ton ennemi. Le pau-*
» *vre enfant ! il ſourit comme s'il vou-*
» *loit dire : Si la Mort eût été un Fran-*
» *çois, la Mort ſeroit morte aujour-*
» *d'hui* (*). Allons, abandonnez-le
» dans les bras de ſon pere. Je ſens
» que je vais rendre l'ame. Adieu,
» Soldats, j'ai ce que je ſouhaitois ;
» mes bras ſont le tombeau du jeune
» Talbot.

(*) En Anglois la mort perſonifiée eſt du genre maſculin, ce qui rend ce Vers difficile à traduire dans notre Langue. D'ailleurs l'expreſſion en eſt ſi gigantesque, qu'elle en devient puérile.

Brave Death'by Speaking, whether he will or no
Imagine him a frenchman and thi foe.
Poor boy he ſmiles, methinks, as who ſhould ſay,
Had Death been French, then death had dy'd to
day.

Le Traducteur remarque que dans l'Edition de *Sir Thomas Hanmer*, ces quatre Vers ont été renvoyés au bas de la Page, comme indignes du reſte de la Scene, cela ne prouve pas qu'ils ne ſont point de Shakeſpear. Si l'on vouloit dans chaque Scene en retrancher tout ce qui n'eſt pas digne de lui, il y en a grand nombre qu'il faudroit beaucoup abréger.

Dans la II. Partie d'HENRI VI. il y a une Scène d'un Pathétique tout différent, & preſque effrayante par la vérité dont elle eſt. Un Capitaine de Vaiſſeau vient annoncer au Roi que le Cardinal de Beauford eſt à l'article de la mort. Il a été frappé d'une maladie ſoudaine qui le tourmente & le rend furieux. Il blaſphême Dieu & maudit les hommes. Quelquefois il parle comme ſi l'ombre du Duc Humphrey (*) étoit à ſes côtés, d'autres fois il appelle le Roi, & croyant lui parler, il dit tout bas à ſon oreiller le ſecret dont le poids paroît l'accabler.

Le Théatre change, & repréſente le Cardinal agoniſant dans ſon lit, le pieux Henri eſt à ſon chevet, & les Seigneurs de ſa ſuite entourent le Mourant.

LE ROI.

» Comment ſe porte Milord? Beau-» ford, répondez à votre Souverain.

(*) Cet Humphrey, Duc de Glouceſter, a fondé la Bibliotheque d'Oxford.

LE

LE CARDINAL.

» Si tu es la mort, je te donnerai » des tréſors d'Angleterre aſſez pour » acheter une autre Iſle qui lui ſoit » comparable, pourvu que tu me » laiſſes vivre, & que tu me délivres » de ce que je ſouffre.

LE ROI.

» Quels ſignes de mauvaiſe vie » lorſque les approches de la mort » ſont ſi terribles !

WARWICK.

» Beauford, c'eſt ton Souverain » qui te parle.

LE CARDINAL.

» Je ſuis prêt à répondre à mes » Juges. N'eſt-il pas mort dans ſon lit? » où devoit-il mourir ? Puis-je faire » vivre les hommes bon gré mal- » gré eux ? Oh ! ſoulagez mes tour- » mens, & j'avouerai tout.... Com- » ment il eſt encore en vie ! Hé bien » montrez-moi où il eſt, je donnerai » mille livres pour le voir. Il n'a » point d'yeux. La pouſſiere les a » aveuglés. Peignez ſes cheveux, ils » ſont dreſſés comme des gluaux

» piquent ; mais je dis moi que c'eſt
» leur cire qui fait du mal. Je n'ai
» ſcellé qu'un Acte en ma vie, &
» depuis je n'ai plus été mon maître.
» Qui eſt cet homme-là ?

UN TISSERAND.

» C'eſt le Clerc de Chatam : il ſait
» lire & écrire.

CADE.

» O le monſtre ! c'eſt un vilain.

LE BOUCHER.

» C'eſt un ſorcier, il a dans ſa
» poche un Livre en lettres rouges...
» il peut faire des obligations, &
» ecrire la lettre de chicane.

CADE.

» Approche ici, coquin. Quel eſt
» ton nom ? As-tu coutume de l'écri-
» re ? ou as-tu quelque marque dont
» tu te ſerves comme font tous les
» honnêtes gens ?

LE CLERC.

» Monſieur, graces à Dieu, je ſuis
» trop bien élevé pour ne ſavoir pas
» écrire mon nom.

TOUTE LA POPULACE.

» Il avoue le fait. Qu'on l'emmene,
» c'eſt un ſcélérat & un traitre.

CADE.

» Qu'on l'emmene, ſoit ; & qu'il » ſoit pendu avec ſa plume & ſon » écritoire au cou.

On l'entraîne en effet, & la ſeule choſe qui m'étonne, c'eſt que Shakeſpear ne l'ait pas fait pendre ſur le Théatre. Quelques Scenes après, le Lord Say eſt pris par les Rebelles, le Peuple l'accuſe d'être la cauſe de l'augmentation des impôts, &c. Voici le Diſcours que lui tient Cade.... » Hé bien ? il aura pour cela la tête » coupée dix fois.

» Ah, c'eſt toi Say, toi Serge, » toi Lord Boucran, (*) te voilà à » préſent devant le Tribunal de notre » Royale Juriſdiction. Que peux-tu » répondre à ma Majeſté pour avoir » livré la Normandie à Monſieur » *Baſimecu* le Dauphin de France ? » Qu'il te ſoit connu par ces préſen- » tes & par moi le Lord Mortimer, » que je ſuis le ballai qui doit net- » toyer la cour des ordures telles que

(*) L'Auteur joue ſur le mot de *Say* qui ſignifie en Anglois une ſorte d'étoffe de Soie mince, & vient de notre ancien mot de *Saye*.

» toi. Tu as traitreuſement corrom-
» pu la Jeuneſſe du Royaume en
» érigeant une Ecole de Grammaire.
» Au lieu qu'auparavant nos grands-
» peres n'avoient d'autres Livres que
» des jettons & une taille. Tu as
» introduit l'Imprimerie dans ce Pays-
„ ci ; & contre les intérêts du Roi,
„ de ſa couronne & de ſa dignité,
„ tu as fait conſtruire un moulin à
„ papier. On te prouvera à ta face
„ que tu es toujours environné
„ d'hommes qui parlent de *Noms* &
„ de *Verbes*, & d'autres mots abo-
„ minables, qu'aucune oreille Chré-
„ tienne ne peut ſouffrir. Tu as établi
„ des Juges de Paix pour appeller
„ devant eux des pauvres gens, ſur
„ des matieres qu'ils ne ſont pas en
„ état d'entendre ; & parce qu'ils ne
„ pouvoient pas lire, tu les as pen-
„ dus, tandis que par cette raiſon
„ ils étoient les plus dignes de vivre,
„ &c. *On l'emmène pour lui couper la*
„ *tête.*

Voilà, Monſieur, de ces Scenes plaiſantes dont les Piéces de Shakeſpear ſont remplies. Quel dommage

qu'un homme qui a ſi bien connu la nature, ait employé un ſi grand talent à exprimer ce qu'elle a de plus bas, & qu'un génie preſque univerſel ait ignoré ou négligé les régles de ſon Art. Je ne ſais s'il a ſuivi ou s'il a formé le goût de ſa Nation. Ce que je ſais, c'eſt qu'aujourd'hui même les Anglois font encore trop de cas de cette miſérable plaiſanterie du vil Peuple qui ne doit faire rire que ceux qu'elle peint.

Un des articles où le Sophocle Anglois me paroît le plus louable, eſt celui de la Morale, on en trouve dans ſes Ouvrages des leçons admirables communément appuyées ſur ces exemples frappants qui leur donnent tant de force. Voici comment il fait parler un Prince qui ſent tout le poids de la Royauté dans la IV. Scene du IV. Acte d'HENRI V.

Le ROI, trois Soldats, JOHN BATES, ALEXANDRE COURT, MICHAEL WILLIAMS.

La Scene eſt à Azincourt.

COURT.

» CAmarade Jean Bates, n'eſt-ce » pas l'aube du jour qui com- » mence à paroître là-bas.

BATES.

» Je le crois, mais nous n'avons » pas trop le ſujet de ſouhaiter le » lever du Soleil.

WILLIAMS.

» Nous voyons le commencement » du jour, mais je doute que nous » en voyons la fin. Qui va là ?

LE ROI.

» Un Ami.

WILLIAMS.

» De quel Régiment ?

LE ROI.

» De celui de Sir John Erpingham.

WILLIAMS.

» C'eſt un brave & ancien Officier » & un fort galant homme. Dites- » moi, je vous prie, que penſe-t-il » de notre ſituation ?

LE ROI.

„ Il nous regarde comme des gens „ que la tempête a jettés ſur un banc „ de ſable, & qui attendent qu'un „ heureux flux les remette en pleine „ mer.

BATES.

„ Il n'a pas dit ſon ſentiment au „ Roi?

LE ROI.

„ Non. Et cela ne ſeroit pas con- „ venable; car entre nous, je penſe „ que le Roi n'eſt qu'un homme à „ peu près tel que moi. La violette „ ne ſent pas meilleur pour lui que „ pour moi. Le Ciel, la terre ne „ ſont pas autres à ſes yeux qu'aux „ miens. Tous ſes ſens ſont les mê- „ mes que les nôtres. Ecartez la „ pompe qui l'environne, ce n'eſt „ qu'un homme comme un autre, „ & quoique ſes affections s'élévent „ peut-être plus haut que celles de „ ſes ſujets; cependant lorſqu'elles „ ſont contrariées, il a les mêmes „ ſentiments. Lorſqu'ainſi que nous „ il voit des raiſons de craindre, ne „ doutez pas que la crainte n'ait ſur

„ ſur lui le même effet. Ainſi il ſeroit „ fort mal de lui en inſpirer, de „ peur que le Roi, laiſſant apperce- „ voir cette crainte, ne décourageât „ par là ſon armée.

BATES.

„ Malgré tout le courage qu'il peut „ témoigner au dehors, je crois que „ quelque froide que ſoit la nuit, il „ voudroit bien être dans la Tamiſe „ juſqu'au cou, & je voudrois auſſi „ qu'il y fût, & moi à côté de lui: „ à tout hazard nous ſerions là moins „ en danger qu'ici.

LE ROI.

„ Sur mon honneur je vous dirai „ ce que je penſe du Roi, je ne crois „ pas qu'il voulût être ailleurs qu'où „ il eſt.

BATES.

„ En ce cas je voudrois qu'il y „ fût ſeul; il ſeroit ſûr de ſe rache- „ ter, & la vie de pluſieurs malheu- „ reux ne ſeroit pas ſacrifiée.

LE ROI.

„ J'oſe dire que vous ne lui êtes „ pas aſſez peu attachés pour ſouhai- „ ter qu'il fût ſeul ici. Vous ne dites

„ ceci que pour connoître la façon
„ de penſer des autres, pour moi,
„ je vous aſſure que je ne mourrois
„ nulle part auſſi content qu'en la
„ compagnie du Roi, ſa cauſe étant
„ juſte & la guerre qu'il fait étant
„ honorable.

WILLIAMS.

„ C'eſt ce que nous ne ſavons pas.

BATES.

„ Cela eſt vrai, mais ce n'eſt pas
„ à nous à nous embarraſſer d'un
„ pareil examen; car nous en ſa-
„ vons aſſez, ſi nous ſavons que
„ nous ſommes les ſujets du Roi. Si
„ ſa cauſe eſt injuſte, l'obéiſſance
„ que nous lui devons, empêche
„ que le crime ne puiſſe retomber
„ ſur nous.

WILLIAMS.

„ Mais ſi la guerre eſt injuſte, le
„ Roi lui-même aura un terrible
„ compte à rendre. Lorſque tou-
„ tes ces jambes, ces bras, ces
„ têtes coupées dans une bataille,
„ ſe rejoindront enſemble au jour du
„ Jugement, & qu'on les entendra
„ crier : *Nous ſommes morts en tel*

„ *endroit*, les uns jurant, les autres
„ appellant un Chirurgien, ceux-ci
„ entre les bras de leurs femmes
„ qu'ils ont laiſſées miſérables après
„ eux, ceux-là auprès de leurs en-
„ fants qui n'ont plus eu perſonne
„ pour les nourrir, pluſieurs acca-
„ blés de dettes. Il eſt rare que ceux
„ qui meurent dans une bataille,
„ ſoient diſpoſés comme on doit l'être
„ à la mort. Et comment le ſeroient-
„ ils lorſqu'ils ne reſpirent que le
„ ſang ? Maintenant ſi tous ces hom-
„ mes ne meurent pas bien, combien
„ ne doit-on pas ſe trouver coupable
„ un Roi qui eſt cauſe de leur mort,
„ puiſqu'il ne leur eſt pas permis de
„ lui déſobéir ?

LE ROI.

„ A votre compte ſi un fils, que
„ ſon pere met dans le commerce,
„ ſe conduit mal & tombe dans la
„ diſſipation & dans la diſſolution,
„ ſon pere doit ſe reprocher ſa mau-
„ vaiſe conduite & ſa méchanceté ;
„ ou ſi un Domeſtique à qui ſon
„ Maître a commandé de porter de
„ l'argent, eſt attaqué par des voleurs

„ & meurt ſans confeſſion, vous ren-
„ drez ſon Maître reſponſable de ſa
„ damnation. Non, il n'en eſt pas
„ ainſi. Le Roi n'eſt point tenu de
„ répondre des actions particulieres
„ de ſes ſoldats, le Pere de celles
„ de ſon Fils, le Maître de celles de
„ ſon Domeſtique, &c.

„ Si ces Soldats meurent ſans pré-
„ paration, le Roi n'eſt pas plus cou-
„ pable de leur damnation qu'il l'étoit
„ auparavant des impiétés pour leſ-
„ quelles ils ſont punis. Tout Sujet
„ doit l'obéiſſance au Roi, mais
„ chacun eſt reſponſable de ſon ame.
„ C'eſt pourquoi chaque Soldat à la
„ guerre devroit faire comme un ma-
„ lade dans ſon lit, mettre ordre à
„ ſa conſcience : mourant ainſi, la
„ mort eſt un bonheur pour lui, s'il
„ ne meurt pas, n'a-t-il pas bien
„ employé ſon temps en faiſant une
„ telle préparation ? Dans celui mê-
„ me qui échappe, ce ne ſeroit pas
„ un péché de penſer que Dieu tou-
„ ché d'un ſacrifice ſi accompli, l'a
„ laiſſé vivre pour louer ſa bonté &
„ enſeigner aux autres comment ils
„ devroient ſe préparer à la mort

WILLIAMS.

„ Il eſt certain que tout homme „ qui meurt en état de péché, en „ ſubira ſeul le châtiment, & que le „ Roi n'eſt pas obligé d'en répondre.

BATES.

„ Je ne ſouhaite pas qu'il répondît „ pour moi, & cependant je ſuis „ déterminé à combattre vigoureu„ſement pour lui, &c.

SCENE V.

LE ROI *ſeul.*

„ AInſi l'on rend le Roi reſponſa„ble de tout. Nos vies, nos „ ames, nos dettes, nos femmes, „ nos enfants, nos péchés, on met „ tout ſur ſon compte. O fâcheuſe „ condition ! & cependant inſépara„ble de la grandeur, de ſe voir con„ tinuellement expoſé à la cenſure „ des hommes les plus déraiſonna„bles, qui, tout aveugles & tout „ inſenſés qu'ils ſont, ne reconnoiſ„ſent de lumiere & de ſageſſe que

„ dans leur façon de penſer ! Les
„ derniers des hommes peuvent jouir
„ de mille douceurs auxquelles les
„ Rois ſont obligés de renoncer. Et
„ qu'ont donc les Rois que les Par-
„ ticuliers n'aient pas auſſi, ſi ce n'eſt
„ cette pompe extérieure ! Et qu'es-
„ tu toi, pompe ſi impoſante, idole
„ à qui tout ſacrifie ? Quelle ſorte
„ de bien es-tu ? Ne fais-tu pas ſouf-
„ frir des douleurs plus cuiſantes à
„ celui qui reçoit, qu'à celui qui rend
„ les adorations ? Et comment le dé-
„ dommages-tu de tant de peines ?
„ Quelles ſont tes rentes, ô Majeſté
„ Royale ! montre-moi donc ce que
„ tu vaux, & pourquoi tu veux être
„ adorée ? Es-tu autre choſe qu'une
„ place, un rang qui engendre la
„ crainte & la terreur dans les autres
„ hommes, en quoi tu rends moins
„ heureux ceux qui ſont craints, que
„ ceux qui craignent ? Au lieu d'un
„ hommage agréable, quel breuvage
„ t'offre-t-on le plus ſouvent qu'une
„ flatterie empoiſonnée ? O Roi,
„ qui t'enivres de ta grandeur, ſois
„ malade & ordonne à la pompe qui

„ te ſuit, de te guérir ! Penſes-tu que „ l'ardeur de la fiévre cédera à tous ces „ vains titres que ſouffle l'adulation ? „ Se rendra-t-elle aux révérences ? „ Reconnoîtra-t-elle tes ordres com- „ me ceux qui tremblent ſous ta puiſ- „ ſance ? Non, vain fantôme, qui „ ſéduis tant de Princes, même en „ les rendant malheureux ; je ſuis un „ Roi qui te connois, & je ſais que „ le Sceptre, la Couronne, le man- „ teau Royal, tous ces vains orne- „ ments & toute cette pompe qui „ accompagne les Rois, ne peuvent „ leur procurer un ſommeil auſſi pro- „ fond que l'eſt celui d'un malheu- „ reux eſclave qui, l'eſtomac plein „ d'une nourriture commune & l'eſ- „ prit vuide de tout ſoin, s'aban- „ donne au repos, &c.

Dans la Piéce qui a pour titre : *La Vie & Mort de RICHARD II.* un ſimple Jardinier donne aux Rois les leçons les plus ſages.

LA

LA REINE. DEUX DAMES.

La Scène eſt dans un jardin.

LA REINE.

» QUel divertiſſement imagine-
» rons-nous ici dans ce jardin
» pour ſecouer le joug des inquiétu-
» des dont je ſuis accablée ?

UNE DAME.

» S'il plaît à Votre Majeſté, nous
» jouerons au jeu de boule.

LA REINE.

» Non, ma boule iroit peut-être
» auſſi de travers que ma fortune,
» & ainſi elle m'y feroit penſer.

UNE DAME.

» Madame, danſons.

LA REINE.

» Mes pieds peuvent-ils garder
» quelque meſure dans la joie, lorſ-
» que mon triſte cœur n'en garde
» aucune dans le chagrin. C'eſt pour-
» quoi point de danſe, ma mie.
» Cherchez quelqu'autre amuſement.

UNE DAME.

» Madame, nous vous ferons des
» contes.

LA REINE.

» De triſteſſe ou de joie ?

UNE DAME.

» De l'une & de l'autre, Madame.

LA REINE.

« Je ne veux ni des uns ni des » autres, ma mie. Un conte de joie, » comme elle me manque, ne peut » que me faire ſentir davantage mon » chagrin. Un conte de triſteſſe aug- » menteroit encore celle dont je ſuis » déja accablée. Je n'ai pas beſoin » qu'on m'entretienne de ce que j'ai, » & quant à ce que je n'ai pas, à quoi » me ſerviroit-il de m'en plaindre ?

UNE DAME.

» Hé bien, Madame, je chanterai.

LA REINE.

» Il eſt heureux pour toi d'en avoir » ſujet. Mais tu me plairois davan- » tage, ſi je te voyois pleurer.

UNE DAME.

» Je pleurerois, Madame, de tout » mon cœur, ſi cela pouvoit vous » ſoulager.

LA REINE.

» Si cela pouvoit me ſoulager, » je pleurerois moi-même & je n'em- » prunterois jamais une larme de toi. « Allons faire un tour ſous ces arbres.

» La triſteſſe de ces Pins s'accorde
» à merveille avec celle de mon
» ame. Mais, arrêtons-nous ; voici
» les Jardiniers. Ils vont parler du
» Gouvernement, car dans un temps
» de révolutions chacun s'en mêle.
» Ecoutons.

La Reine & les Dames ſe retirent.

UN JARDINIER ET DEUX GARÇONS JARDINIERS.

LE JARDINIER.

» TU vois là-bas cet arbre trop
» chargé d'abricots qui, comme
» des enfants déréglés, accablent leur
» pere de leur poids ; va le ſoulager,
» attache les branches qui pendent &
» ſoutiens avec des perches celles qui
» menacent le plus de rompre. Et toi,
» examine ces autres arbres, prends
» garde aux nouvelles branches qui
» s'élévent trop haut ; il faut leur
» couper la tête. Un arbre eſt com-
» me une République, où tout doit
» être maintenu à peu près dans une
» proportion égale. Pendant que
» vous ſerez ainſi occupés, je vais,

„ moi, arracher ces mauvaiſes her-
„ bes, qui n'ont de propriété que
„ celle de nuire aux plantes les plus
„ utiles, dont elles abſorbent la
„ ſubſtance.

UN GARÇON JARDINIER.

„ Mais pourquoi, dans un ſi petit
„ terrein & de ſi peu d'importance,
„ obſerverions-nous ſi exactement
„ l'ordre & la regle? Pourquoi nous-
„ autres Jardiniers entreprendrions-
„ nous de donner une eſpece de
„ modele de Gouvernement parfait,
„ lorſque tout le Pays, ce jardin
„ que la mer environne & défend
„ de toutes parts, eſt rempli d'her-
„ bes nuiſibles qui étouffent ſes plus
„ belles fleurs, que ſes arbres frui-
„ tiers ne ſont point émondés, que
„ ſes haies ſont ruinées, que ſes par-
„ terres ſont renverſés, & que les
„ herbes les plus ſaines, fourmillent
„ d'inſectes qui les dévorent.

LE JARDINIER.

„ Tais-toi. Celui qui eſt cauſe de
„ ce déſordre le paie lui-même main-
„ tenant aſſez cher. C'eſt un arbre
„ qui a perdu ſes feuilles & dont

„ la chûte eſt inévitable. Les mau-
„ vaiſes herbes qui croiſſoient à
„ l'abri de ſon ombre qui s'étendoit
„ ſi loin, & qui paroiſſoient le ſou-
„ tenir en conſommant ſa propre
„ ſubſtance, ſont entierement déra-
„ cinées par *Bolingbroke*; je veux
„ parler du Comte de *Will-shire*, de
„ *Bushy* & de *Green*.

UN GARÇON JARDINIER.

„ Quoi! ſont-ils morts?

LE JARDINIER.

„ Ils ne ſont plus. *Bolingbroke* s'eſt
„ rendu maître de la perſonne de ce
„ Roi diſſipateur. Quelle pitié qu'il
„ n'ait pas eu de ſon Royaume le
„ ſoin que nous avons de ce jardin,
„ où nous ſommes obligés de veiller,
„ de labourer ſans ceſſe, de retran-
„ cher à nos arbres fruitiers les bran-
„ ches gourmandes qui empêchent
„ le fruit de croître, quelquefois
„ même de faire des inciſions à leur
„ écorce, de peur qu'une ſéve trop
„ abondante ne les fatigue. S'il en
„ eût agi ainſi avec les Grands de
„ ſon Royaume qui s'élevoient trop,
„ ils auroient pu vivre pour porter,

„ & lui pour recueillir les fruits de
„ leur devoir. Nous retranchons
„ toutes les branches ſuperflues,
„ pour que celles qui portent du
„ fruit puiſſent vivre. S'il eût fait
„ comme nous, il porteroit encore
„ la Couronne que ſa pareſſe & ſa
„ fainéantiſe ont laiſſé tomber.

UN GARÇON JARDINIER.

„ Comment ! vous croyez donc
„ que le Roi ſera dépoſé.

LE JARDINIER.

„ Il n'a déja plus aucun pouvoir,
„ & il n'y a pas de doute qu'il ne
„ ſoit dépoſé. Un intime ami du Duc
„ d'Yorck a reçu hier au ſoir des
„ nouvelles très-fâcheuſes pour le
„ Roi.

LA REINE.

„ Je me meurs, & ne puis plus
„ garder le ſilence. O toi, l'image
„ d'Adam, dans ce jardin que tu
„ cultives, comment ta bouche oſe-
„ t-elle annoncer d'auſſi triſtes nou-
„ velles ? Quelle Eve ou quel ſer-
„ pent t'a ſuggéré de faire une chûte
„ pareille à celle du premier hom-
„ me ? Pourquoi dis-tu que le Roi

„ Richard eſt dépoſé ? A peine au-
„ deſſus de la terre que tu cultives,
„ oſes-tu te donner pour un Pro-
„ phête ? Dis où, quand & comment
„ as-tu appris ces fâcheuſes nouvel-
„ les ? Parle donc, malheureux.

LE JARDINIER.

„ Reine, pardonnez-moi. Je ſuis
„ bien loin de trouver du plaiſir à
„ annoncer un événement ſi terrible
„ pour vous. Cependant ce que je
„ dis eſt vrai. Le Roi *Richard* eſt
„ dans la puiſſance redoutable de
„ *Bolingbroke*. Leurs fortunes ſont
„ peſées enſemble. Le Roi eſt ſeul
„ de ſon côté, n'ayant pour lui qu'un
„ vain titre, ce qui le rend léger.
„ Le grand *Bolingbroke* a du ſien tous
„ les Pairs du Royaume, & avec
„ cet avantage il l'emporte ſur le
„ Roi *Richard*, qui ne peut plus
„ tenir contre lui. Allez à Londres.
„ Vous n'apprendrez que trop tôt
„ ſon malheur. Je ne dis que ce que
„ tout le monde ſait.

LA REINE.

„ Les mauvaiſes nouvelles ſe ré-
„ pandent avec tant de promptitude

„ qu'on croiroit qu'elles ont des aîles.
„ Comment ſuis-je la derniere à ſa-
„ voir celles qui me regardent ? C'eſt
„ encore une ſuite de mon malheur ;
„ je ne les apprends la derniere,
„ qu'afin que je puiſſe plus long-temps
„ conſerver dans mon ſein la douleur
„ qu'elles me cauſent. Allons, Meſ-
„ dames, allons à Londres, parta-
„ ger l'infortune du Roi de Londres.
„ Etois-je née pour cet état d'humi-
„ liation, pour être un jour le triſte
„ témoin du triomphe du grand *Bo-*
„ *lingbroke*. Jardinier, pour m'avoir
„ annoncé mon malheur, puiſſes-tu
„ voir périr les arbres que tu greffes!

Elle s'en va.

LE JARDINIER.

„ Pauvre Reine, ſi ton état pou-
„ voit devenir meilleur, je ſouhai-
„ terois moi-même que mon travail
„ fut ſujet à ta malédiction. Elle a
„ verſé ici une larme, dans cet en-
„ droit même je veux planter un
„ bouquet de rue. On verra bientôt
„ ici de la rue en ſigne de (*)

(*) L'Auteur joue ſur le mot. *Ruth*, en Anglois ſignifie pitié.

„ compaſſion & en mémoire d'une „ Reine pleurante & déſolée.

Ce dernier trait, Monſieur, vous fait voir comme quoi Shakeſpear a toujours allié le métal le plus groſſier à l'or le plus pur. Quel dommage qu'il ait vécu dans un Siecle où ce mélange étoit peut-être néceſſaire pour réuſſir !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXI.

A Monſieur DE BUFFON.

Erreurs des Anglois & des François dans les jugements qu'ils portent les uns des autres.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

QUOIQUE les Anglois voyagent beaucoup en France, le commun de la Nation n'en eſt pas moins ignorant ſur ce qui nous regarde. La plûpart de ceux d'entre nous qui quittent leur Pays pour aller chercher fortune ailleurs, ne ſont pas faits pour donner une idée avantageuſe de leurs Compatriotes; cependant, c'eſt d'après ces Avanturiers que le Peuple d'Angleterre juge des François. Bien des gens au contraire ont peut-être parmi nous une opinion trop favorable des Anglois: ils ne connoiſſent la Nation que par ce qu'elle a de plus poli. Ils croient qu'ils ſont tous faits comme quelques-uns de ceux qu'ils ont vus à Paris;

les grandes qualités de deux ou trois Hommes célébres qu'ils y auront connus, les rempliſſent d'une admiration dont le général profite, & qu'ils devroient borner aux Particuliers. Des hommes tels que Milord Bolingbroke, ou Milord Cheſter-Field, ſont rares, non-ſeulement dans leur Pays, mais dans leur Siécle même.

Autant celui qui quitte ſa Patrie pour ſe fixer dans un autre Pays doit-il être ſuſpect, autant doit-on augurer favorablement de celui qui ne fait que voyager pour s'inſtruire. On court un riſque égal de ſe tromper, en attribuant les vices de l'un ou les vertus de l'autre à leurs différentes Nations. Les Particuliers en doivent ſeuls recueillir tout l'honneur, ou ſubir toute la honte.

L'erreur groſſiere où ſont à notre égard les Anglois qui ne ſont pas ſortis de leur Iſle, leur eſt inſpirée par leurs Auteurs. Ceux de Théatre ont une attention continuelle à nous y peindre mépriſables. Leurs Ecrivains de toute eſpece exagérent

avec emphaſe l'abondance & la richeſſe de leur Pays. Il ſemble aux éloges qu'ils en font, que l'Angleterre ſoit la Terre promiſe, ou même le Paradis terreſtre. Au contraire, ils repréſentent la France comme un Royaume riche en apparence, mais pauvre en effet, où le faſte régne parmi les Grands, mais où tout le reſte vit dans la miſere. Dans le Cabinet d'Hiſtoire Naturelle d'Oxford, on montre parmi les curioſités, une paire de ſabots, que l'on appelle *Souliers des François*, comme la chauſſure commune de notre Nation. On a plus d'une fois déclamé au Parlement contre le Gouvernement François & *les Souliers de bois*, qu'on lui donne pour attribut diſtinctif. Auſſi le peuple croit-il communément que tous les François reſſemblent à ces malheureux Réfugiés, qui, dans les Caffés de Londres, lui inſpirent moins de pitié que de mépris. C'eſt d'après eux que leurs Auteurs Comiques peignent nos mœurs. Dans une de leurs Piéces, un Petit-Maître François laiſſe tomber un morceau

de fromage en tirant un mouchoir de ſa poche.

Il y a quelque temps que nous nous trouvâmes, M. Du Fays & moi, avec un de ces Anglois rempli de ces préjugés inſpirés contre nous & qui flattent ſi fort leur amour propre. C'étoit un homme aſſez conſidérable dans ſa Province, avant qu'il eût dépenſé une partie de ſon bien pour entrer au Parlement. Le Miniſtre qui avoit toujours diſpoſé de ſa voix, lui avoit promis de l'en dédommager; mais il ne l'avoit pas trouvé peut-être aſſez important pour lui tenir parole. Celui-ci, à qui cet honneur a coûté ſi cher, n'en a pas voulu une ſeconde fois au même prix. Actuellement il déclame contre le Gouvernement, dont il a ſi long-temps approuvé toutes les vues. Comme il a entendu parler les plus grands Politiques, il croit de bonne foi l'être devenu. Il n'a pas aſſez d'eſprit pour ſe douter de ſon ignorance. Quelque lourd même qu'il ſoit, il ſe croit plaiſant, abuſé comme la plûpart de ceux qui ſe piquent

de l'être, parce qu'il ſe trouve des gens plus ſots que lui, que ſes mauvaiſes plaiſanteries font rire.

Meſſieurs, nous dit-il, il faut que votre Pays ſoit bien pauvre, puiſque tant de gens ſont obligés de le quitter pour chercher à vivre en celui-ci. C'eſt vous qui nous fourniſſez de Maîtres à danſer, de Perruquiers, de Tailleurs & de Valets de chambre; & nous vous devons rendre cette juſtice, pour la friſure ou pour le menuet, les François l'emportent ſur toutes les autres Nations. Je ne comprends pas comment on aime ſi fort la danſe dans un Pays où l'on a ſi peu ſujet de rire. Quant à l'excellence de vos Perruquiers & de vos Tailleurs, il faut qu'elle ſoit l'effet des diſpoſitions naturelles. Le grand nombre de ceux qui viennent à Londres exercer leurs talents eſt une preuve, ce me ſemble, que chez vous on les eſtime plus qu'on ne les emploie : Je trouve ſur-tout qu'il eſt triſte de ne cultiver vos vignes que pour nous. Nos guinées ont pour vous de grands appas. Je m'imagine

que le bon vin eſt auſſi rare en France que l'argent, & je conſeillerois aux François qui l'aiment, de venir en Angleterre pour en boire.

Monſieur, avec votre permiſſion, lui répondit M. Du Fays, vous êtes dans l'erreur. L'eſpece de vin dont vous nous enlevez la plus grande partie, n'eſt pas de notre goût. Il bleſſe notre palais, autant qu'il flatte le vôtre : il n'eſt connu que dans nos Provinces maritimes, & l'on n'en fait venir à Paris que ce qu'il en faut pour la conſommation des Anglois qui y vivent. (*)

Si vous trouvez à Londres tant de François pour vous ſervir, c'eſt que vos gens du bel air ont la manie de vouloir être habillés, friſés, &

(*) Si M. Du Fays vivoit aujourd'hui, il ne tiendroit plus le même langage : à cet égard, comme à beaucoup d'autres, nos uſages ont fort changé ; le vin de Bordeaux ſe ſert à préſent aux meilleures tables de Paris, & l'on commence à l'y goûter. Ceux que ſon âpreté ne rebute pas, lui trouvent un parfum qu'ils préférent à celui de nos vins de Bourgogne. Ce ſeroit peut-être mal faire l'éloge d'un vin, que de dire que c'eſt celui des gens ſobres & que la raiſon le conſeille. Du moins le vin de Bordeaux a un mérite qu'on ne peut lui conteſter, c'eſt que s'il ne ſollicite pas ſon buveur, il le ſatisfait

poudrés comme nous. Ils ſont entêtés de nos modes, & ils paient fort cher ceux qui leur apprennent à ſe parer de nos ridicules.

Monſieur, continua-t-il, ſans faire attention à la réponſe de votre Confrere, (*) je ne connois pas les autres Pays, parce que je n'ai pas voyagé; mais cela ne m'empêche pas de ſoutenir que l'Angleterre eſt le plus riche de tous. L'abondance y régneroit encore bien davantage, ſi elle étoit gouvernée comme elle doit l'être. Tel que vous me voyez, j'ai été Membre du Parlement, & vous ſentez bien que j'en dois ſavoir quelque choſe. Je me repens même de n'y avoir pas fait plus de bruit, j'avois de quoi faire tête au Miniſtre comme un autre, mais dans ce temps là je ne le connoiſſois pas. Je n'ai que trop appris depuis à le connoître à mes dépens: un excès de confiance en lui, a altéré ma fortune; mais mon jugement eſt demeuré ſain. Je ſuis toujours pour la liberté & pour le Peuple. Comme c'eſt de lui

(*) M. Du Fays, mort en l'année 1739, étoit de l'Académie des Sciences.

que

que nous tenons toute notre autorité, c'eſt auſſi ſur lui que ſe fonde notre unique appui. Nous lui devons tout ce que nous ſommes; il nous doit tout ce qu'il eſt. C'eſt pour cela que lorſqu'il arrive quelque trouble, quelque rebellion dans la Populace, lorſqu'elle tire des priſons un coupable, & qu'elle conduit le Juge à la potence, (*) nous n'avons garde d'apporter du remede à de pareils déſordres; dans le fond, nous en ſommes bien aiſes, Nous n'oſons pas les favoriſer ouvertement; mais il n'eſt pas de notre intérêt de les empêcher. Nous ſommes obligés de ménager le Peuple, parce qu'à tout moment nous pouvons en avoir beſoin.

Mais, Monſieur, l'interrompis-je, ce mépris des Loix, & la vie des Hommes vous paroiſſent-ils de ſi petits objets? Bagatelle que tout cela, reprit-il, pour qui entend bien notre Gouvernement. Un Juge de plus ou de moins, n'eſt pas une affaire, nous en aurons toujours plus que nous ne

(*) Ce fait venoit d'arriver en Ecoſſe.

voudrons. Tout le but de notre politique, eſt d'empêcher que le Roi ne ſoit trop puiſſant ; c'eſt pour cela, qu'en lui accordant tout ce qu'il demande, argent, troupes, &c. nous parlons ſi fort contre l'augmentation journaliere de ſa puiſſance ; nous déclamons contre le pouvoir Monarchique ; nous nous déchaînons contre les Miniſtres, & cela d'un ton qui ſatisfait toujours le Peuple. Il faut nous entendre, quand nous traitons de ſemblables matieres, pour bien connoître & la nature & l'étendue de la liberté Angloiſe. Nous avons dans notre Chambre des Communes des gens qui parlent comme des Cicerons.

Monſieur, lui dis-je encore ; ne ſeroit-il pas plus raiſonnable de faire moins de fracas, & de n'accorder à la Cour que ce qui ne vous paroît pas contraire au bien du Peuple ? Et quand vous avez un Roi juſte, & qui ne cherche qu'à ſe faire aimer.... A ſe faire aimer, reprit-il, en éclatant de rire ! Voilà bien le langage du Pays où vous êtes né. A ſe faire

aimer ! Dieu nous préſerve d'un Roi qui en vienne à bout ; c'eſt ce qui pourroit nous arriver de plus funeſte. Nous deviendrions bientôt des François. Les Partiſans de la Cour ne manquent pas d'exalter à chaque occaſion la douceur du régne ſous lequel nous vivons. Le Roi & ſon Miniſtre, ne font, diſent-ils, aucun uſage ſévere ou cruel des Loix pénales, qu'ils trouvent le moyen de faire paſſer au Parlement ; mais il n'eſt point de danger plus à craindre pour la Nation, que cette modération & cette douceur même : on fait tout ce qu'on peut pour nous empêcher de ſentir le joug qu'on veut nous impoſer. Nous devons toujours ſuppoſer qu'un Prince, qui paroîtroit vouloir gagner l'amour de ſon Peuple, ne chercheroit en effet qu'à le ſurprendre. Non, Meſſieurs, nous n'aimerons jamais nos Rois, du moins je l'eſpere ; il eſt de notre intérêt de les haïr, quels qu'ils ſoient ; & moi, je vous déclare que je les haïrai toujours, tant qu'il reſtera la moindre chaleur dans mes veines.

N'eſt-il pas étonnant, Monſieur, que des Hommes tels que celui que je viens de vous peindre, puiſſent par leur argent ou par celui des autres, devenir Membres d'un Corps auſſi reſpectable que la Chambre des Communes, d'un Corps qui eſt chargé de veiller au ſalut & à la liberté de la Patrie ? D'un autre côté, elle eſt compoſée d'un ſi grand nombre d'hommes, qu'il eſt impoſſible qu'il n'y en ait que de capables & de bien intentionnés ; & l'intérêt des Anglois ne ſeroit pas qu'elle fût moins nombreuſe, la Cour en diſpoſeroit encore plus aiſément. (*) Dans les Républiques même, il eſt dangereux que l'autorité du Peuple ſoit entre les mains d'un petit nombre. Les Décemvirs devinrent les Tyrans de Rome.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

(*) La Chambre Baſſe eſt compoſée d'environ cinq cents perſonnes. Les Aſſemblées communes, ſont à peu près de deux cents cinquante.

LETTRE LXXII.

A Monſieur le Duc DE***

De l'Opéra de Londres. Comparaiſon des Opéra François, & des Opéra Italiens.

De Londres, &c.

MONSIEUR LE DUC,

IL y a ſouvent plus loin de tel homme à un autre homme, que de ce même Etre organiſé à l'extérieur comme nous, à l'individu de l'eſpece animale qui approche le plus de la nôtre. Les hommes ordinaires ont les cinq ſens qui nous ſont communs à tous, ſans qu'aucun leur ſerve de voie pour arriver à la ſageſſe, ſans connoître de plaiſirs, que les plaiſirs matériels. Ils paroiſſent poſſéder une ame en pure perte. Ceux que la Nature favoriſe, ont pour leur bonheur autant de ſens qu'ils ont de goûts. Ils ſont affectés de mille objets que les autres ne peuvent pas même appercevoir. La Poëſie, la Peinture, les Arts de toute eſpece, leur cauſent

des ſenſations que les premiers leur envieroient, s'ils en connoiſſoient tout le charme. Il eſt beaucoup d'hommes dont la Muſique ne frappe que l'oreille : heureux ceux, qui, comme vous, ont une ame qu'elle peut émouvoir ! Elle y diſſipe les vapeurs de la cruelle mélancolie, elle y porte la ſenſibilité la plus douce & la plus voluptueuſe ; au ſein de la triſteſſe même, elle procure une ſorte de plaiſir, & ce n'eſt qu'à cet Art puiſſant que l'on doit le mélange de deux ſentiments ſi oppoſés.

Lorſque j'arrivai à Londres, Farinelli, que vous avez entendu à Paris, en faiſoit les délices, & j'ai vu l'Opéra Italien dans toute ſa ſplendeur. Aujourd'hui, il eſt bien déchu de ſa gloire ; Farinelli eſt en Eſpagne, & quoique la plûpart des Connoiſſeurs ſoient aſſez contents de celui qui lui a ſuccédé, ce Spectacle n'eſt plus goûté. Les efforts de M. Handel pour y rappeller le Public ſont inutiles. La Salle eſt déſerte, les Entrepreneurs ſont ruinés :

Les Violons ſont déja renvoyés,
Tout interdits, ſans boire & point payés.(*)

En un mot, la chûte de l'Opéra Italien en Angleterre, qui avoit été tant prédite, eſt enfin arrivée. Le hazard a voulu que je fuſſe ici témoin de cette grande révolution. Les Anglois nous accuſent de beaucoup d'inconſtance & de légéreté dans nos goûts; mais ce n'eſt pas à eux à nous en faire le reproche; à bien des égards, ils y ſont plus ſujets que nous. Nous revoyons toujours avec le même plaiſir les beaux Opéra de Lulli, qui ont été compoſés il y a plus de ſoixante ans.

A quoi peut-on attribuer ce dégout général pour un Spectacle, dont les Anglois ont paru faire tant de cas, ſinon à la grande diſproportion qui ſe trouvoit entre les frais immenſes qu'il leur coutoit, & le peu de plaiſir qu'il procuroit à la plûpart d'entre eux? (**)

(*) L'Enfant Prodigue.

(**) NICOLINI autrefois avoit eu huit cents guinées pour un hiver. En 1738. on prétend que Farinelli en eut plus de ſix fois autant.

Il y a long-temps que M. Addiſſon s'étoit moqué du ridicule d'entretenir un Opéra dans une Langue étrangere, & que très-peu de gens entendent aſſez bien pour s'y amuſer. *Un jour*, (c'eſt ainſi qu'il en parle dans une de ſes Feuilles) *les Hiſtoriens qui feront mention de moi, diront que j'ai peint les mœurs de mon ſiecle, mais que l'enjouement de mon eſprit m'a fait outrer les choſes; car*, diront-ils, *ſi nous prenions à la lettre tout ce qu'il dit, il faudroit ſuppoſer que de ſon temps de nombreuſes Aſſemblées de gens de tous états, paſſoient toutes leurs ſoirées à voir des Pieces de Théatre dans une Langue qu'ils n'entendoient pas, ce qui ſeroit abſurde à imaginer.*

L'Opéra Italien, à proprement parler, n'eſt qu'un Concert; & un Concert de trois heures eſt trop long pour ceux qui n'en entendent pas la Langue. Les charmes de la Muſique ne ſont pas faits uniquement pour l'oreille; ils doivent toucher le cœur. L'expreſſion que les ſons donnent aux paroles, ne peut être bien ſentie que dans la Langue qui nous eſt

naturelle. Jugeons-en par le Récitatif de Lulli, qui nous plaît ſi fort à nous autres François, & qui fait rire les Anglois & les Italiens. Les uns & les autres ne ſongent pas que ce n'eſt point aſſez de connoître tous les mots d'une Langue, & qu'il faut la parler & l'entendre facilement, qu'il faut en quelque façon ſe l'être rendue propre, pour être affecté de la Muſique qui l'exprime. M. Addiſſon a judicieuſement remarqué que quand les Anglois diſent que notre Muſique ne vaut rien, ils ne prouvent autre choſe, ſinon qu'elle n'eſt pas de leur goût.

Le Récitatif eſt une Déclamation chantante, qui ne peut tirer ſa beauté & ſon expreſſion, que du rapport du chant avec l'accent particulier à chaque Langue. Je ne parle point ici de la prononciation des mots, mais de cette eſpece de ton, que, ſans s'en appercevoir, on donne à toute une phraſe : ce ton varie ſelon les différents caracteres des Nations, & la nature du langage qu'elles parlent. Le même Auteur qui avoit voyagé

en Italie, prétend que les Italiens ſe ſervent pour témoigner de l'admiration, des mêmes ſons qui ſont familiers aux Anglois pour exprimer la colere. De là, dit-il, il arrive à ceux de nos Spectateurs qui n'entendent pas l'Italien, de croire qu'un Prince eſt prêt à faire périr ſon Confident au moment où le premier ne fait qu'admirer la vertu de celui-ci.

L'Opéra dans ſa naiſſance à Londres, ne fut d'abord qu'une imitation du nôtre. Poëme & Muſique, tout étoit Anglois. On mit enſuite des paroles Angloiſes en muſique Italienne; mais la Langue de ce Pays-ci, a une rudeſſe qui s'accorde mal avec le Chant: ces nouveaux Opéra déplurent autant que les premiers. Bientôt après dans la même Scene, on fit parler l'un des Interlocuteurs en Anglois & l'autre en Italien. (*) Un pareil Spectacle tenoit preſque de la ridicule bigarrure de nos Opéra Comiques. Enfin les Anglois en ſont

(*) En 1707. dans un Opéra intitulé CAMILLA, Valentini chantoit en Italien & tous les autres Acteurs en Anglois.

venus aux Opéra purement Italiens; ſoit pour le Poëme, ſoit pour la Muſique dont ils ne ſont pas moins dégoutés que de ceux qui les avoient précédés.

Comme la vanité entre toujours pour quelque choſe dans toutes les actions des hommes, je ſoupçonne que ceux qui contribuoient le plus à ſoutenir l'Opéra de Londres, & les Dames ſur-tout, ne le fréquentoient ſi aſſidument, que pour faire croire qu'elles entendoient l'Italien; mais les Anglois qui ſont naturellement ſages, ont enfin ſenti le ridicule qu'il y avoit de s'aller ennuyer régulierement deux fois par ſemaine, pendant trois mortelles heures, pour mériter le titre de *Virtuoſe*. A la vérité, c'étoit le payer un peu cher. Peut-être auſſi que ſans avoir trop de goût pour l'Opéra Italien, pluſieurs autres, faute de pouvoir avoir un Opéra Anglois, ſoutenoient le premier pour faire tête au nôtre, & ne pas manquer d'un Spectacle qui fait un des ornements de Paris; les Anglois veulent qu'en tout, Londres

ſoit ſon émule, & les efforts qu'ils font pour lui procurer cet avantage, ſont un aveu tacite de la ſupériorité de notre Ville Capitale.

Lorſque j'ai dit que les Anglois ne s'amuſoient pas à l'Opéra, j'ai dû vous étonner par un paradoxe ſi étrange; mais j'oſe vous aſſurer qu'il ſuffit d'y avoir aſſiſté pour en être convaincu. Ils m'ont toujours paru écouter un Opéra comme ils auroient écouté un *De profundis* en Muſique, & j'en ai vu pluſieurs d'auſſi triſtes. Par là quelque pleine que fût la Salle, quelque belle & quelque éclairée qu'elle ſoit, je l'ai toujours regardée comme le plus fameux Temple qui ait jamais été conſacré à l'ennui, où des gens de tous états, le Peuple ſeul excepté, lui apportent leurs hommages. Lorſque j'y ai été, il m'a ſemblé que tout s'y reſſentoit de la préſence de la Divinité, & & moi-même j'y ai ſacrifié quelquefois comme les autres. Vainement vouloit-on me perſuader que cet air ſérieux, pour ne pas dire triſte, des Auditeurs, ne venoit que de leur

ſenſibilité aux charmes de la Muſique: cette douce & agréable mélancolie qu'elle inſpire, ſe peint ſur notre viſage tout autrement que l'ennui. Le ſentiment tendre ſe marque par des traits différents de ceux d'une affection triſte: du moins les baillements que j'y ai vu ſi fréquents, décident duquel des deux les Spectateurs étoient le plus occupés. Enfin, ce qui eſt arrivé aujourd'hui, la chûte totale de ce Spectacle, ne prouve que trop que je ne me trompois pas dans mes conjectures.

Eſt-il étonnant que les Anglois ſe ſoient ennuyés de l'Opéra Italien? Les trois quarts des Spectateurs ne comprenoient pas ce qui ſe chantoit, & il étoit naturel que Farinelli lui-même les fît bailler dès qu'il paſſoit des Ariettes au Récitatif. S'il eſt vrai que les Italiens excellent dans la Muſique au-deſſus des autres Peuples de l'Europe, (*) ce que doivent faire

(*) *Les Italiens..... autrefois les maîtres du monde, & aujourd'hui les maîtres de Muſique de toute l'Europe.* M. l'Abbé Cartaud, ESSAI ſur le GOUT.

des Nations ſages, c'eſt de former leur gout ſur celui des Italiens, & de profiter des beautés de leur chant, comme a fait Lulli, comme fait aujourd'hui Rameau avec tant de ſuccès, & non pas de renoncer à chanter dans leur Langue, comme ont fait les Anglois.

Vous voyez, Monſieur le Duc, que je ne prétends pas diminuer en rien le mérite de la Muſique Italienne, que l'Europe preſque entiere a adoptée, & dont, en France même, tous les gens qui ont du goût, reconnoiſſent la beauté. Mais en convenant de ſon excellence, je crois pouvoir blâmer un Opéra dans une Langue étrangere, dont le Poëme eſt communément auſſi froid dans le fond, que plat dans les détails. Je m'en rapporte à vous qui êtes un ſi grand juge & de la Poëſie & de la Muſique. Si ce ſont de ces Arts dont les ſeuls Maîtres peuvent juger, vous maniez auſſi habilement & l'une & l'autre Lyre. Parmi tant de Poëtes qui ont fait des Opéra Italiens, on ne compte qu'un Abbé Metaſtaſio.

Les Italiens ont la gloire d'être les Inventeurs de ce Spectacle, mais on on ne peut refuſer aux François celle de l'avoir perfectionné. A Londres, comme en Italie, il eſt encore deſtitué de tout ce qui contribue à la variété & à l'enchantement du nôtre. Je veux parler des Danſes & des Chœurs. Tels que ſont les Opéra Italiens, j'ai regret de les voir exécuter par des Acteurs, dont à la vérité, la voix eſt toujours juſte, ſouvent belle, admirable même ſi l'on veut, mais qui n'ont ni action, ni grace, ni contenance, & qui par leurs geſtes contraints & leurs attitudes choquantes, font ſouvent payer cher aux yeux le plaiſir des oreilles. Avec une figure aſſez belle, je n'ai vu perſonne avoir moins de nobleſſe & de grace que Farinelli, ſi ce n'eſt celui qui lui a ſuccédé. Les grimaces & les contorſions de la célébre Strada, étoient inſupportables: quand elle chantoit, elle avoit l'air de la Pythoniſſe, & pour avoir du plaiſir à l'entendre, il falloit abſolument renoncer à la voir.

On me dira que notre Opéra François a auſſi de grands défauts, j'en conviendrai ; que nos Auteurs ne ſavent pas la Muſique, j'ai regret que cela ſoit vrai ; que la plûpart chantent faux, le reproche eſt juſte ; que notre Récitatif eſt trop languiſſant, & notre Muſique, pas aſſez variée ; que celui qui conduit l'Orcheſtre y fait plus de bruit qu'aucun des inſtruments, &c. je ne diſconviens de rien ; mais avec tout cela, notre Opéra eſt amuſant, & celui de Londres étoit triſte. Le nôtre ſubſiſtera toujours, & les Anglois ont beau faire revenir de nouveaux Chanteurs d'Italie, ils auront peine à ſoutenir un Spectacle qui leur coutera toujours trop pour le plaiſir qu'il leur fera.

Il ſeroit à ſouhaiter, comme je l'ai déjà inſinué, que la ceſſation de l'Opéra Italien ici donnât lieu aux Anglois de tenter de nouveau d'en établir un dans leur propre Langue. (*) Si les ſuccès n'étoient pas d'abord plus

(*) Un Poëte qui paroît annoncer du talent pour ce genre, vient d'en faire la tentative. On trouve dans

plus heureux, ils pourroient avec le temps s'y accoutumer, & leur Langue y gagneroit beaucoup. Elle a grand beſoin d'être adoucie, & la Muſique pourroit y contribuer plus que toute autre choſe. Les Poëtes ſe trouveroient forcés de rejetter petit à petit ce grand nombre de ſyllabes rudes, & ces fréquents hiatus qui ſont un obſtacle à l'harmonie de

dans un Journal Littéraire, (*THE MONTHLY REVIEVV, for Auguſt.* 1756.) l'extrait d'un Ouvrage lyrique totalement dans le goût de nós grands Opéra. Il eſt intitulé LEUCOTHOE'. Le Journaliſte, d'ailleurs très-judicieux, qui en fait la Critique, ne lui refuſe le titre d'Opéra que parce que le Poëme finit tragiquement. Il faudroit donc auſſi le refuſer, je ne dis pas à beaucoup des nôtres, mais à la célébre DIDON de l'Abbé Métaſtaſio, le premier peut-être de tous les Opéra Italiens. Cet Ecrivain, à pluſieurs autres égards, parle avantageuſement de cet Ouvrage Dramatique. Il n'oſe cependant ſouſcrire à ce que dit le Poëte dans ſa Préface, que quiconque a la moindre étincelle de goût, doit être révolté du ridicule, pour ne pas dire de la barbarie, de traveſtir les Piéces de Shakeſpear en Opéra, & de les larder d'Ariettes d'Auteurs tous différents. C'eſt ce que l'on fait actuellement ſur les Théatres de Londres, car que n'y fait-on pas pour y attirer le peuple? On voit que ce Cenſeur, dont la Critique ſe fait lire avec plaiſir, ménage, ſans l'adopter, le goût de ceux qui encouragent un ſpectacle ſi bizarre, & qui ſelon lui-même ne fait qu'*émaſculer* le Prince du *Drame* Anglois.

leurs Vers, & qui font que la force de l'expreſſion eſt ſouvent achetée par la dureté des nombres. Je ne doute pas que les Opéra de Quinault n'aient augmenté la douceur de notre Poëſie Françoiſe.

Cependant on ſonge ici à tout autre choſe. Les Anglois qui ne regardoient l'Opéra que comme un Concert, n'en veulent plus qu'un qui leur coute moins, & où l'on puiſſe ſe paſſer d'habits & de décorations. Sur ce Théatre où les charmes de la Danſe n'avoient pas encore été admis, il n'y aura plus d'autres Acteurs que ceux qui en étoient auparavant les Spectateurs, & ils y danſeront eux-mêmes à l'avenir tout à leur aiſe. Ne penſez pas que je badine; ce que je vous dis là eſt vrai à la lettre. On propoſe une ſouſcription de ſix cents perſonnes, qui doivent donner chacune dix guinées par an, pour avoir déſormais au lieu où eſt aujourd'hui l'Opéra, un Concert & un Bal deux fois la ſemaine pendant l'hiver. Pour ceux qui n'aiment ni la Danſe ni la Muſique, il y aura une Salle à jouer

qui ne ſera peut-être pas la moins remplie. Cet établiſſement, s'il a lieu, peut devenir très-dangereux pour les Anglois, qui ne ſont déja que trop portés au jeu. Il ſeroit bien plus ſage de rétablir l'Opéra même tel qu'il étoit. Après tout, il vaut mieux s'ennuyer trois heures de temps, que de riſquer de ſe ruiner dans une minute.

La ſageſſe du Gouvernement Anglois a ſenti toute la conſéquence d'un pareil projet. Le Roi a témoigné que ce ſeroit lui déplaire que de prendre des Souſcriptions ; mais cette déclaration peut ſervir d'encouragement à tous ceux qui ſont oppoſés au Miniſtere. La Ducheſſe de Queen's-bury en a donné l'exemple en ſouſcrivant la premiere. Tel eſt l'eſprit de Parti, le zele du bien public dont il ſe pare, eſt ce qui le touche le moins & l'intérêt général eſt ſouvent ſacrifié à la paſſion des particuliers.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC.

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXIII.

A Monſieur DE CREBILLON.

Des Spectacles de cruauté que Shakeſpear s'eſt plu à expoſer dans ſes Pieces, Extrait de la Tragédie de Titus Andronicus.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

NOTRE Théatre vous a de grandes obligations. Corneille étoit d'un genre trop élevé pour avoir des imitateurs; ceux de Racine n'avoient copié que ſes défauts: l'Amour qui eſt l'ame de toutes leurs Pieces n'y parle qu'un langage mou & efféminé. La gloire de notre Scene tragique alloit s'éclipſer, lorſque vous l'avez augmentée par le nouveau genre dont vous l'avez enrichi. Né avec ce génie heureux, qui au lieu d'avoir beſoin de modelle, eſt fait lui-même pour en ſervir aux autres; vous êtes le premier, parmi nous, qui ayiez ſu porter au plus haut point la terreur & la pitié, les deux grands objets de la Tragédie.

Dans Atrée & Thyeſte, l'un des Chef-d'œuvres de notre Théatre, la terreur & la pitié ſe ſuccédent tour à tour, & quelquefois marchent d'un pas égal. Je ne ſais ſi l'aſpect du cruel Atrée me fait plus frémir que la vue du malheureux Thyeſte ne m'attendrit. Mais avec autant de force qu'aucun Auteur qui ait jamais chauſſé le Cothurne ſur quelque Théatre que ce ſoit, vous n'avez porté la terreur que juſqu'où il eſt permis de l'inſpirer. Un goût ſupérieur vous a fait ſentir qu'il y a un point où l'émotion peut être trop forte, & par conſéquent déſagréable.

D'ailleurs dans vos Ouvrages la terreur naît plus de la force des ſentiments & de l'énergie des expreſſions que de l'horreur du Spectacle, Atrée n'égorge pas Pliſthene aux yeux du Spectateur, & l'ombre d'Egyſte me fait frémir ſans que je la voie.

Il n'en eſt pas ainſi de Shakeſpear, quoique perſonne n'ait donné plus de force que lui à ſes expreſſions, la terreur qu'il inſpire eſt dûe principalement aux Spectacles affreux qu'il

expoſe ſous les yeux. Dans ſa Tragédie du *Maure de Veniſe*, on voit Othello étouffer ſa femme dans ſon lit. Quant à la pitié, Fletcher un autre ancien Poëte Anglois réuſſit bien mieux à l'émouvoir que Shakeſpear. Mais puiſque vous voulez ſavoir juſqu'où celui-ci a pu porter la férocité ſur le Théatre, je vais vous faire l'extrait d'une de ſes Piéces les plus remarquables par l'horreur de l'action. Celle-ci vous ſurprendra infailliblement; mais ſouvenez-vous de grace que vous m'avez prié d'en choiſir une de celles qui ſont les plus oppoſées à nos mœurs & à notre goût. Songez auſſi que Shakeſpear vivoit ſous le régne d'Elizabeth, dans un temps où l'on ne ſavoit en France ce que c'étoit que Tragédie, que lui-même il a ignoré les regles du Théatre, & qu'enfin cette Piéce eſt du nombre de celles qu'on ne joue plus depuis long-temps. (*)

(*) M. Pope, l'un des plus grands admirateurs de Shakeſpear prétend qu'il n'y a que quelques Scenes de cette Piece qui ſoient de lui. C'eſt auſſi l'opinion de Sir Thomas Hanmer; mais quel que ſoit l'Auteur de cette Tragédie, il eſt du moins certain que

Extrait de TITUS ANDRONICUS, *Tragédie de Shakeſpear.*

Noms des principaux Perſonnages que le Poëte introduit ſur la Scene.

SATURNINUS, Fils de l'Empereur de Rome, & enſuite Empereur lui-même.
BASSIANUS, ſon Frere.
TITUS ANDRONICUS, Général Romain contre les Goths.
MARCUS ANDRONICUS ſon Frere, Tribun du Peuple.
TAMORA, Reine des Goths, Captive.
LAVINIA, Fille de Titus Andronicus.
MARCUS, QUINTUS, MUCIUS, LUCIUS } *Fils de Titus Andronicus.*
ALARBUS, CHIRON, DEMETRIUS } *Fils de Tamora.*
AARON, un Maure aimé de Tamora, &c.

TITUS ANDRONICUS revient à Rome triomphant des Goths, & amene Tamora leur Reine & ſes

Shakeſpear y a travaillé, & elle ſuffit toujours pour le but que l'on s'eſt propoſé, de montrer juſqu'où la férocité a été portée ſur le Théatre Anglois.

trois Fils captifs. Titus a perdu à la derniere bataille pluſieurs de ſes Fils dont il apporte les cercueils. Selon les Loix de Rome, un des Fils de Tamora eſt condamné à être ſacrifié ſur le Tombeau des Fils de Titus pour appaiſer les Manes de ces Guerriers. La Reine l'implore vainement, pour obtenir la grace de ſon fils, le Général Romain ordonne qu'il ſubiſſe la rigueur des Loix.

On doit nommer à Rome un nouvel Empereur, Titus eſt aimé du Soldat, il a pour lui la voix du Peuple. Cependant ce généreux Romain au lieu d'en profiter & de briguer l'Empire pour lui-même, demande & obtient les ſuffrages du Peuple pour Saturninus, Fils de l'Empereur qui vient de mourir. Ce Prince par reconnoiſſance veut couronner Lavinia. A peine en a-t-il fait la propoſition, que Baſſianus ſon frere la lui enléve ſous ſes yeux même. Baſſianus eſt ſecondé par les Freres de Lavinia. Titus leur pere veut courir après pour arracher ſa Fille à ce téméraire Raviſſeur. Ses Fils s'oppoſent à ſon

paſſage. Il en tue un ſur la place. Saturninus témoin de ce châtiment, au lieu de punir lui-même ſon Frere, la ſeule cauſe de tout ce déſaſtre, jure de ſe venger de l'affront qu'on lui fait, ſur Titus qu'il ne peut ſoupçonner d'y avoir la moindre part, & qui n'a que trop témoigné ſon déſaveu par la mort d'un de ſes Fils. L'Empereur, pour commencer ſa vengeance, épouſe Tamora, devenue l'implacable ennemie du Général Romain, depuis qu'il a ſacrifié aux Manes de ſes Fils un de ceux de cette Reine captive. Voilà, Monſieur, ce que contient le premier Acte; ne craignez rien pour les autres, je vous en réponds d'avance, l'Auteur ne mollira pas, & ſon imagination lui fournira aiſément de quoi répondre à ce que promet un pareil début.

Le II. Acte ſe paſſe dans une Forêt où l'Empereur chaſſe avec toute ſa Cour. Shakeſpear y repréſente la nouvelle Impératrice Tamora, uniquement occupée d'un Maure qu'elle idolâtre : elle perd la chaſſe exprès pour ſe trouver à un rendez-vous

qu'elle lui a donné. Elle parle déjà de l'emmener en quelque grotte, lorſqu'elle eſt ſurpriſe avec lui par Baſſianus & Lavinia qui lui reprochent de s'être écartée pour jouir d'un tête à tête avec un homme auſſi mépriſable par ſon état, que révoltant par ſa figure. Sur ces entrefaites les Fils de l'Impératrice arrivent, elle les excite à la venger. Ils poignardent par ſon ordre Baſſianus frere de ſon nouvel Epoux. Elle ne borne pas là ſa vengeance ; elle leur ordonne de violer Lavinia. Ces Princes, dignes fils d'une telle mere, ont la cruauté de lui obéir.

Pendant que cette action abominable eſt ſuppoſée ſe commettre derriere le Théatre, deux Fils de Titus viennent exprès pour tomber dans une foſſe, où Aaron, cet honnête Maure, leur a dreſſé une embuche. Le Cadavre de Baſſianus y eſt : Les deux Freres auſſi malheureux qu'innocents ſont accuſés de l'avoir aſſaſſiné.

Démétrius & Chiron reviennent ſur le Théatre & y laiſſent Lavinia

qu'ils ont violée & à qui ils ont coupé la langue & les deux poings, pour lui ôter toute voie de révéler leur crime. Le ſang lui dégoute encore de chaque côté de la bouche, & ſe mêlent aux larmes qui coulent de ſes yeux. C'eſt dans cet état qu'elle paroit dans toute la Piece & preſque à chaque Scene.

Au III. Acte, Titus, qui ignore encore le malheur de ſa Fille, s'efforce inutilement d'obtenir la grace de ſes Fils condamnés à mourir, comme aſſaſſins de Baſſianus. Dans cette ſituation, Marcus, frere de ce Pere malheureux, lui amene ſa déplorable Fille ainſi mutilée. Il devine en partie les horreurs qui ſe ſont paſſées. L'impreſſion que doivent faire ſur un Pere tant de malheurs à la fois, eſt peinte dans cette Scene avec toute la force poſſible. Les cheveux en dreſſent ſur la tête; mais ne vous attendez pas que je traduiſe de pareils morceaux. Ces détails ſont trop affreux pour ne pas bleſſer l'imagination; c'eſt bien aſſez pour moi d'entrer dans le détail des horreurs

que la Scene offre aux yeux des Spectateurs. On ne peut ſe figurer ſans frémir toutes celles que doit éprouver ce Vieillard infortuné. Il a tué un de ſes Fils ; il eſt prêt à en perdre deux autres ſur l'échaffaut. Sa Fille eſt devant ſes yeux dans un état plus terrible que la mort même. Le ſort n'a pourtant pas mis le comble aux malheurs qui lui ſont réſervés. Shakeſpear trouvera bien le moyen de lui en faire eſſuyer de nouveaux & de plus grands encore, s'il eſt poſſible.

Tandis que Titus demande vengeance au Ciel, le ſcélérat de Maure vient de la part de l'Empereur lui propoſer, comme une grace, de racheter la vie de ſes deux Fils ; mais il faut pour l'obtenir, que lui ou Marcus ſon frere, ou Lucius ſon quatrieme fils, ſe coupent une main. Il ne faut pas chicaner le Poëte ſur les moyens, il les trouve tous bons pour augmenter l'horreur de ſa Piéce. Après un combat de généroſité très-pathétique entre ces trois Romains, le Vieillard prévient & ſon Fils &

ſon Frere, & donne ſa main à couper au Maure, ſans que l'un ou l'autre s'en apperçoive. Un inſtant après, ce monſtre exécrable revient inſulter à ce Vieillard malheureux, & lui préſente d'un côté la main qu'il vient de lui couper, & de l'autre les têtes de ſes deux Fils. Rappellez-vous que Lavinia, telle que je vous l'ai peinte, eſt là préſente; & ſongez, s'il eſt poſſible d'imaginer un tableau plus affreux & plus dégoutant. Ou plutôt tirons le rideau ſur des objets ſi horribles, qui ne peuvent qu'inſpirer des ſentiments déſagréables: il vaut mieux que vous perdiez quelque choſe de cette Piece, que de vous les laiſſer trop longtemps ſous les yeux.

Avant que d'en venir au dénouement, & pour vous délaſſer en chemin (car le récit de tant de cruautés doit vous avoir fatigué), il eſt bon de vous dire, que le principal événement du IV. Acte eſt l'accouchement de l'Impératrice qui met au monde un vilain petit Maure; ou pour mieux dire, l'exacte reſſemblance de ſon pere. Tamora ordonne

qu'on l'étouffe ; mais Aaron, qui n'a d'humain que la tendreſſe & l'aveuglement d'un pere envers ſes enfants, arrache le petit monſtre des mains de la Nourrice, le baiſe, le careſſe, & en un mot, lui ſauve la vie.

Si les crimes commis dans cette Piece ſont affreux, la vengeance qui doit les expier, ne vous inſpirera pas moins d'horreur. Lucius, le ſeul fils qui ſoit reſté au malheureux Titus, après s'être ſauvé de Rome, revient au bout de quelque temps avec une Armée puiſſante de Goths. Pendant ſon abſence, Titus, qui n'a ſurvécu à ſes malheurs que pour ſe venger de ſes ennemis, a contrefait le fou, afin de les mieux tromper. Ils lui croient l'eſprit entierement aliéné. La coupable Tamora eſpére de le faire donner dans un piége qu'elle lui tend. Elle vient le trouver avec ſes deux Fils, Chiron & Démétrius : elle eſt déguiſée ainſi que ſes Fils ; elle ſe dit la Vengeance, accompagnée du Rapt & du Meurtre. Le Vieillard feint de s'y tromper, & accepte le bras qu'elle vient lui offrir,

pour venger la mort de ſes Fils. Par les conſeils de cette méchante femme, l'Empereur a fait propoſer à Lucius, qui tient Rome inveſtie, une entrevue chez ſon pere, Lucius l'a acceptée: l'Impératrice eſpére y ſacrifier le Pere & le Fils à ſa fureur. Elle ſort, & laiſſe ſes deux Fils ainſi déguiſés auprès de Titus. Je n'ai pas cru devoir m'arrêter à tout ce qui, dans cette Tragédie, bleſſe ſi fort la vraiſemblance: ſans les détails de quelques morceaux pathétiques, on la prendroit plutôt pour le délire d'une imagination déréglée, que pour l'Ouvrage d'un grand Poëte.

L'Empereur & l'Impératrice doivent venir dîner chez Titus: le moment des vengeances eſt arrivé. A peine Tamora eſt-elle ſortie, qu'il fait ſaiſir Chiron & Démétrius par ſes Domeſtiques; de la ſeule main qui lui reſte, il leur enfonce à l'un après l'autre un poignard dans la gorge, tandis que Lavinia ſa fille ſoutient de ſes deux bras mutilés le baſſin, où il fait couler leur ſang.

Lucius arrive, quelques moments

après avec l'Empereur & l'Impératrice. Ils ſe mettent à table, & l'on voit Titus habillé en Cuiſinier, qui ſert à Tamora un pâté compoſé de la chair de ſes Fils. Il a déja ôté ce qui reſtoit de vie à ſa malheureuſe fille. Bientôt après il interrompt cet abominable feſtin, en avertiſſant la Reine qu'elle a mangé de ſes enfants, & ſoudain il poignarde cette coupable Princeſſe. L'Empereur venge la mort de ſa femme ſur Titus; Lucius venge celle de ſon pere ſur l'Empereur. A l'égard du déteſtable Maure, il eſt condamné à être enterré tout vif, & n'a d'autres regrets que de n'avoir pas commis plus de crimes. Quelle Scene! Quel carnage! Comment un homme a-t-il pu imaginer un pareil Spectacle! Quelle devoit être la férocité de ceux qui pouvoient s'en amuſer?

Je finis, Monſieur; car je m'imagine que vous n'êtes pas moins las que moi de tant d'horreurs. Quelque méchants que ſoient les hommes, je doute qu'il y en ait d'auſſi abominables que le Maure ſanguinaire & la

cruelle Tamora. Corneille a fait, dit-on, les hommes plus vertueux & plus grands qu'ils ne ſont. On a reproché à Euripide de les avoir fait trop méchants ; mais Shakeſpear les a faits plus ſcélérats peut-être que la Nature humaine ne le comporte.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXIV.

A Monſieur DUCLOS.

De l'Hiſtoire, & de ſon utilité. Que le goût des Anglois pour les Mathématiques leur fait négliger d'autres Sciences; qu'ils n'ont d'autre Hiſtoire de leur propre Pays que celle de Rapin de Thoyras.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

L'Intérêt que je prends à ce qui vous regarde, doit vous répondre du plaiſir que m'a fait la nouvelle que vous m'apprenez, je ſuis charmé qu'on ait aſſez tôt ſenti l'excellence de votre plume, pour la deſtiner à l'uſage le plus glorieux pour vous, & le plus utile pour la Nation. Autant l'Hiſtoire du regne de Louis XI. eſt remarquable, autant elle eſt peut-être difficile à écrire; il eſt flatteur pour vous que ce ſoit cette raiſon qui ait déterminé le choix de l'Ecrivain. Ceux qui vous ont confié un

travail si important & si pénible, savent quels sont & votre courage & vos talents ; ils ont prévu que les difficultés ne pourront servir qu'à relever le mérite d'un Ouvrage où vous aurez le bonheur de les vaincre. Avec l'imagination la plus brillante, vous possédez cette Métaphysique d'esprit qui remonte à la source des choses, qui apperçoit également & les conséquences dans les principes, & les causes dans les effets, & qui porte la lumiere sur tout ce qu'elle traite : Vous connoissez les hommes, vous aimez la vérité ; que d'avantages, pour réussir dans le genre de travail que vous avez entrepris !

D'ailleurs je ne crains pas de dire que parmi nos Auteurs, nous avons d'excellents modeles, & je m'en rapporte bien à votre goût pour les choisir. Que de Philosophie ne trouve-t-on pas dans M. l'Abbé de Saint Réal ? Quel sage & judicieux Ecrivain que M. l'Abbé de Vertot ! Peut-on refuser au savant Auteur de la Vie de Julien, la gloire d'avoir marché dignement sur leurs traces ?

Vous êtes dans le cas de Plutarque & de tous les Hiſtoriens : que les faits que vous écrivez ſoient en tout & par tout véritables, c'eſt l'ouvrage d'autrui ; qu'ils ſoient préſentés dans un jour qui éclaire vos Lecteurs & les forme à la vertu, ce ſera votre ouvrage. Guichardin ſi louable à d'autres égards, me paroît en ce point repréhenſible ; comme il croyoit les hommes méchants eſſentiellement, il ne s'eſt point propoſé de les rendre meilleurs. Il impute toutes les actions de ceux dont il a écrit l'Hiſtoire, à de mauvais principes. *Cela me fait craindre*, dit Montaigne, *qu'il y ait un peu du Vice de ſon goût, & peut-être eſt avenu qu'il ait eſtimé d'autrui ſelon ſoi.* Ceux qui penſent mal de l'humanité, ne doivent pas s'attendre qu'on penſe jamais bien d'eux. Hobbes en laiſſant voir trop de prévention contre les hommes en général, ne fait que prévenir ſes Lecteurs contre lui-même.

Les ténébres de l'ignorance la plus profonde ſont préférables aux fauſſes lumieres de cette Philoſophie qui fait

profeſſion *de ne pas croire aux honnêtes gens.* C'eſt toujours la faute de celui qui n'en connoît pas. Comment ſe peut-il que dans la ſociété on trouve des perſonnes qui oſent ſoutenir une opinion auſſi monſtrueuſe ? Rendons cependant juſtice à ceux qui en prononçant contre les autres hommes, ſont forcés de s'envelopper eux-mêmes dans la proſcription générale: c'eſt moins la dépravation de leur cœur que l'excès de leur orgueil, qui leur fait ſoutenir un ſentiment ſi défavorable à l'eſpece humaine. Ils ont l'air de s'accuſer, mais ils ſe louent en effet ; ils ſeroient bien fâchés qu'on les crût auſſi méchants que les autres hommes, ils veulent ſeulement paſſer pour être plus éclairés ; & pour dire la vérité, l'opinion qu'ils affectent de ſoutenir ne prouve pas plus l'un que l'autre.

L'Hiſtoire eſt une des parties de le Littérature que nous avons le plus cultivées, ſoit que ceux d'entre nous qui s'y ſont adonnés y aient été déterminés par l'utilité publique, ou par leur goût particulier : c'eſt au

contraire celle où les Anglois ſe ſont le moins exercés. (*) Il eſt étonnant qu'ayant produit tant d'autres beaux Ouvrages, & que jaloux comme ils le ſont de la gloire de leur Nation, ils aient pris ſi peu de ſoin d'en écrire les faits mémorables. L'Hiſtoire au premier aſpect ſemble n'offrir que le recueil des crimes & des infortunes.

(*) Pour toute réponſe aux Critiques qui ſe ſont plaints de ce que j'ai oſé avancer ici, je me contenterai de citer le témoignage du Juge le moins ſuſpect & le plus éclairé ſur cette matiere. Milord BOLINGBROKE dans ſes *Lettres ſur l'Hiſtoire* qui n'ont paru qu'après ſa mort, & long-temps après celles d'un François, s'exprime ainſi : „ Notre Nation „ a fourni tant en bien qu'en mal une matiere auſſi „ ample pour l'Hiſtoire qu'aucune Nation qu'il y ait „ ſous le Soleil ; cependant pour écrire l'Hiſtoire il „ faut que nous cédions la palme très-certainement „ aux Italiens, aux François, & peut-être même aux „ Allemands. Les deux ſeuls morceaux d'Hiſtoire „ que nous ayions qui ſoient en quelque ſorte com„ parables aux Anciens ſont le Régne d'HENRI VII. „ par Milord Bacon, & l'Hiſtoire de nos Guerres „ Civiles par le Chancelier Clarendon. *Lettre VI.* (Milord Bolingbroke eût placé au même rang L'HISTOIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE ſous les quatre Princes de la Maiſon de STUART, que M. HUME vient de publier, en deux volumes *in*-4°. ſi elle eût paru de ſon temps.) „ *Abeſt Hiſtoria Litteris „ noſtris*, dit-il encore ailleurs, Nous avons plus „ de ſujet de faire cette plainte, *que nos Ecrivains „ ont entierement négligé l'Hiſtoire*, que Ciceron „ n'en avoit de la mettre dans la bouche d'Atticus. „ *Lettre VIII.*

du genre humain. Ces grands événements, ces révolutions d'Empires, qui nous intéreſſent ſi fort à la lecture, ont fait le malheur des Peuples devenus par là ſi célébres. Les Anglois auroient-ils craint qu'un récit fidelle de ce qui eſt arrivé parmi eux, & une peinture vraie de leurs mœurs, ne démentîſſent ſur pluſieurs points les éloges outrés qu'ils font quelquefois & de la ſageſſe du Gouvernement, & du caractere des Peuples de leur Iſle ? Polydore Virgile eſt le premier qui ait donné une Hiſtoire d'Angleterre. Sans les François, ſans Rapin de Thoyras, les Anglois n'auroient pas encore d'Hiſtoire de leur Nation, qui pût ſe faire lire. (*) Parmi les Auteurs qui ont écrit les événements de leur temps, le Chancelier Clarendon, & le Docteur Burnet, ſont preſque les ſeuls qui méritent de paſſer à la poſtérité. On a accuſé l'un & l'autre de partialité ;

(*) Le Traducteur de ces Lettres annonce au Public que M. Carte & M. Guthrie feront bientôt ceſſer ce reproche par celle qu'ils ſont prêts à publier.

ſans entrer dans cette diſcuſſion, il me paroît du moins que le ſecond s'eſt s'eſt moins attaché que le premier *à inſpirer quelqu'envie à ceux qui le liront, de devenir meilleurs.* (*) L'un n'eſt ſouvent qu'un Prélat de Cour, l'autre eſt toujours un grand homme.

Enviſageons l'Hiſtoire du côté de ſon véritable objet, c'eſt l'Ecole la plus ſûre de la Politique & de la Morale. Les malheurs des autres ſont les meilleures leçons que nous puiſſions recevoir; ce ſont autant d'inſtructions propres à nous donner de la prudence & de l'habileté. La ſageſſe humaine n'eſt que le fruit de l'expérience. Les Anglois ont trop négligé une partie ſi eſſentielle à la formation des mœurs. D'un autre côté ils ſont louables en ce qu'ils n'ont pas comme nous le mauvais goût d'écrire tant de faits ſi peu capables d'intéreſſer la poſtérité. On ne trouve pas chez eux ce grand nombre de Mémoires particuliers dont l'Auteur eſt le principal Héros, &

(*) Préface du Docteur Burnet.

que l'envie d'occuper le Public dicte plus ſouvent que le deſſein de lui être utile. Cependant il n'eſt rien de ſi difficile que d'écrire ſes propres Mémoires : en général il y a moins à gagner qu'à perdre, par la vanité ou l'amour propre, qui doivent faire qu'un homme ne ſe blâme pas autant d'un côté, & que de l'autre il ſe loue plus qu'il ne le mérite. Cette crainte a plus d'une fois arrêté Ciceron dans le deſſein qu'il avoit de travailler lui-même à l'Hiſtoire de ſon Conſulat. Ceux d'entre les Anglois qui ſe ſont diſtingués par de grandes actions, ſe ſont contentés de les faire, & ont dédaigné de les écrire. Il s'en faut beaucoup que les François ſoient ſi modeſtes, ou ſi inſenſibles : celui qui a une Armée à commander, ou à conduire quelque Négociation, publie lui-même volontiers ſes Mémoires, c'eſt-à-dire, ſon éloge, & quelquefois l'ouvrage de ſa vanité devient le monument de la petiteſſe de ſon Eſprit. De pareils Ecrivains ne laiſſeront pas le monde plus heureux & meilleur pour y avoir figuré & pour avoir voulu

l'endoctriner. Car, selon la remarque de Pline, le caractere de la véritable gloire consiste à faire ce qui mérite d'être écrit & à écrire ce qui mérite d'être lu. Il faut pourtant avouer que ceux mêmes d'entre nous qui, en écrivant, n'ont eu d'autre but que d'illustrer leurs noms, ont aussi souvent contribué à l'utilité publique. L'Histoire générale peut tirer de grands secours de ces Mémoires particuliers. Tels sont entr'autres ceux du Cardinal de Retz. D'ailleurs si nous avons des Rabutins & des Jolys, nous avons aussi des Sullys & des Comines.

La plûpart des Histoires Grecques & Romaines, ont été écrites par ceux qui étoient à la tête des affaires, ou qui y avoient la plus grande part; mais nos François, si nous en exceptons Philippe de Comines, n'ont pas suivi le sage exemple de ces anciens Historiens. Salluste parle à peine de soi. César, dans ses Commentaires, ne se montre que par ses grandes actions. Parmi nous, chacun écrit l'Histoire de sa vie; ici l'on

n'écrit pas même celle de ſa Nation. Chez un Peuple où ceux qui jouent les plus grands rôles, ont ſi rarement l'ambition de publier leurs Mémoires, il a dû paroître extraordinaire qu'un Comédien (*) de nos jours ait eu la vanité de faire imprimer les détails importants de ſa vie. On peut mettre ce fait au rang des ſingularités de ce Pays-ci ; quant à l'Auteur, je laiſſe aux Anglois à lui fixer la place qu'il mérite.

Le goût preſque général des Anglois pour les Mathématiques, eſt peut-être cauſe du peu d'application qu'ils donnent au genre hiſtorique. Ils n'ont pas ſuivi à la lettre les conſeils du Chancelier Bacon : l'Hiſtoire eſt une des parties eſſentielles qu'il recommande ſi fort dans ſes Ouvrages,

(*) *An Apology for the Life of Mr. Colley CIBBER Comedian, and late Patentee of the Théâtre Royal; with an Hiſtorical view of the Stage during his own time Writen by him ſelf London* 1740.

Le Fils de ce Comédien qui exerce la profeſſion de ſon Pere, dont il n'a pourtant pas les talents, n'a pas laſſé de ſuivre, du moins en partie, ſon exemple dans deux Diſſertations ſur les Théatres qu'il a fait imprimer en 1755. Il eſt aiſé d'appercevoir que le principal but qu'il s'y eſt propoſé a été d'y faire ſon Apologie & la Satyre de ſes Rivaux.

par l'utilité dont elle peut être & au bien Phyſique & au bien Moral des hommes : Montaigne, M. de Thou & Deſcartes, ſont des Philoſophes d'une eſpece différente, qui chacun dans leur Patrie ayant éclairé leur ſiecle & concouru à ce but général de l'avantage de la Société, méritent également le titre glorieux de Précepteurs du genre humain. Ainſi Bacon veut que ſelon nos différentes facultés, qui ſont la mémoire, l'imagination & la raiſon, nous cultivions les Sciences qui y ont rapport, & que nous nous appliquions à connoître la volonté du Créateur, ſoit par la recherche des merveilles de la Nature, ſoit par celle des événements qu'il plaît à ſa Providence de permettre, & dont l'enchaînement ne peut étonner que l'eſprit aſſez orgueilleux pour vouloir juger de la Sageſſe ſuprême.

Peut-être eſt-il difficile de cultiver avec ſuccès & l'Hiſtoire & la Philoſophie : il ſemble que l'étude des choſes éloigne de celle des faits ; quoique l'une & l'autre ſoient également

ſubordonnées au raiſonnement, les bornes de l'eſprit ſont telles, que celui qui eſt occupé de Sciences abſtraites, n'eſt ſenſible qu'à la combinaiſon des idées que ſon calcul lui préſente. Il ſemble preſque que la plûpart de ceux qu'on appelle Géométres aient beſoin d'Algébre pour penſer. La grande vogue où la Géométrie eſt aujourd'hui en France, nous menace peut-être des mêmes inconvénients qu'elle a entraînés en Angleterre. Le calcul refroidit ſouvent le génie, ſans le dédommager de ce qu'il lui fait perdre. Il y a long-temps que l'on a dit que la Géométrie ne redreſſe que les eſprits droits.

Il en eſt de certaines Sciences comme des goûts : elles s'excluent mutuellement. Ceux qui s'adonnent à rechercher les merveilles de la Nature, font trop peu de cas des connoiſſances d'un autre genre. Un Phyſicien n'eſt pas plus ſenſible aux graces d'un Ouvrage d'eſprit, qu'un Curieux de coquilles à la beauté d'un tableau. Je ne parle point ici de quelques hommes extraordinaires, qu'il plaît

à la Nature de favoriſer, & qui répandent eux-mêmes les fleurs ſur la ſéchereſſe des matieres les plus abſtraites. Un Fontenelle ne tire point à conſéquence.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXV.

A Monſieur le DUC DE NIVERNOIS.

Sur le Poëme de LEONIDAS. *Qu'en Angleterre, l'eſprit de parti; en France, les intrigues peuvent procurer une ſorte de ſuccès à des Ouvrages médiocres, mais qui bientôt après retombent dans l'oubli.*

De Londres, &c.

MONSIEUR LE DUC,

AVANT l'illuſtre Auteur de la Henriade, aucun François n'avoit encore pu s'élever au ſublime de la Poëſie Epique. Ceux qui avoient oſé tenter ce vol ambitieux, privés des aîles du génie, s'étoient trop confiés à celles qu'ils avoient empruntées de l'Art. L'effor qu'ils ont pris, n'a ſervi qu'à rendre leur chûte plus éclatante.

Quelque bruit qu'ait fait en Angleterre le Poëme de LEONIDAS, celui qui en eſt l'Auteur n'a pas été plus heureux. Cet Ouvrage eſt de ceux

qui ne devant leurs ſuccès qu'aux intrigues de leurs Partiſans, ſont deſtinés à périr avec le temps qui les a vu naître. Il excite aujourd'hui votre curioſité ; mais ſi jamais on vient à le traduire en notre Langue, il ne répondra pas à votre attente.

En ce Pays-ci, encore plus que dans le nôtre, le ſort d'un Livre dépend ſouvent de ceux qui le protégent. Le Paradis perdu, qui fait aujourd'hui tant d'honneur au Parnaſſe Anglois, n'a pas été connu du vivant de l'Auteur. Il n'avoit pour amis que ceux de Cromwel, qui ſongeoient plus à ſubjuguer leur Patrie, qu'à y faire fleurir les Arts. C'eſt M. Addiſſon qui a retiré Milton de l'oubli, où le Parti qu'il avoit épouſé, l'avoit fait tomber ſous le régne de Charles II.

Lorſque j'arrivai à Londres, l'Auteur de Léonidas y jouiſſoit de la réputation la plus brillante ; mais il la devoit plus au choix qu'à l'exécution de ſon ſujet. En effet, on ne peut trop le louer d'avoir cherché à inſpirer à ſes Compatriotes l'amour de la

Patrie

Patrie & le zele de la liberté. Mais il n'a pas été auſſi heureux dans les moyens qu'il a imaginés pour y parvenir, que ſage dans le but qu'il s'étoit propoſé.

Cependant, Milord Carteret, Milord Cheſter-Field, Milord Bathurſt, M. Pulteney, M. Windham; en un mot, tous ceux que les uns nomment les Partiſans de la liberté, & les autres les ennemis du Miniſtere, ſe propoſerent de procurer à l'Auteur une fortune durable, au cas que celle de l'ouvrage ne le fût pas. Léonidas paſſa quelque temps pour un Poëme digne du grand Milton; ceux qui ne s'y connoiſſent pas en crurent le cri public, & ſe perſuaderent que c'étoit leur faute, ſi la lecture de ce nouveau chef-d'œuvre ne leur avoit fait aucun plaiſir. Bien peu même avoient alors le courage de l'avouer. Le débit en fut prompt. L'Auteur en retira douze mille livres ſterling de ſon Ouvrage; & bientôt après, un ſuccès ſi éclatant lui procura un mariage très-avantageux; ce qui ſe trouve ſans exemple parmi nous. Il ne faut

pourtant pas s'y tromper, & prendre pour une preuve du goût que l'on a pour les Arts en Angleterre, ce qui n'eſt que l'effet de l'eſprit de Parti. Il y avoit ici des Poëtes à marier avant M. Glover.

Je n'entreprendrai pas de vous faire connoître la fable de ce Poëme, puiſqu'en effet, il n'y a aucune imagination : ce n'eſt qu'une gazette auſſi froide que détaillée, d'un événement qui s'eſt paſſé il y a deux mille ans, & qui fait plus d'effet dans le ſimple récit de l'Hiſtorien, qu'orné de toutes les fleurs du Poëte. Mais pour lui rendre juſtice, je ne dois pas vous laiſſer ignorer qu'il y a quelques beautés de détail. Tel eſt cet éloge de la liberté.

» O Nature ! Mere indulgente de » tous les hommes, tu ne reſtrains » pas à une Nation choiſie le ſenti- » ment de la gloire, le courage & » toutes les vertus héroïques qui élé- » vent l'ame, & rendent la vie illuſ- » tre. Ta main bienfaiſante en répand » le germe dans tous les Pays ; mais » il faut que la Liberté, ſemblable au

» Soleil, échauffe ces ſemences gé-
» néreuſes : elle ſeule fait éclore &
» fleurir les vertus ; le vent de l'op-
» preſſion en ſéche & détruit les ten-
» dres eſpérances. De-là ces rejet-
» tons infructueux, le faux honneur,
» la valeur féroce, & la cruelle am-
» bition infectent le cœur humain ;
» de-là il arrive que le pouvoir effré-
» né dépeuple ſi ſouvent la terre, &
» que les hommes courageux deſtinés
» à être la pâture des animaux car-
» naciers, baignent les plaines de
» leur ſang.

Ce Poëme eut mérité une partie de ſon ſuccès, s'il s'y trouvoit beaucoup d'endroits ſemblable à celui-ci ; mais s'il y a quelques fleurs, c'eſt peu de dire qu'elles y ſont rares ; il faut avouer qu'on ne peut les trouver ſans traverſer des déſerts très-arides. Léonidas cauſe plus d'ennui à ſes lecteurs, qu'il ne leur inſpire d'amour pour la liberté. Il a de quoi laſſer la patience de ceux qui veulent qu'en les inſtruiſant on les amuſe, & peut-être faut-il, pour le lire, tout le courage dont l'Auteur a eu

beſoin pour le compoſer. Je me garderois bien d'en porter un jugement ſi ſévere avec tant d'aſſurance, ſi aujourd'hui que la chaleur de ſes Partiſans eſt rallentie, ce n'étoit un ſentiment adopté par tous les Anglois. Ce Poëme eſt tombé ; & quelque aide que lui prête le Docteur Pimbreton, il ne ſe relevera pas de ſa chûte. C'eſt ainſi que les *Voyages de Cyrus*, après avoir fait tant de bruit à leur naiſſance, ſont aujourd'hui dans le plus parfait oubli, & qu'un Ouvrage que ſes Partiſans croyoient deſtiné à vivre autant que l'immortel TELEMAQUE, n'a eu que le ſort de ces Romans, dont on ne s'occupe à Paris que pendant quinze jours. Un Parti en Angleterre, en France les brigues des femmes, peuvent mettre un Ouvrage à la mode : mais s'il n'a pas un vrai mérite, leurs efforts ſont inutiles, le Public ouvre bientôt les yeux, & le réduit à ſa véritable valeur. Combien avons-nous vu de fois les Femmes entraîner une foule de Spectateurs à une Piece de Théâtre ; & ce que nous ne pouvons

avouer qu'à notre honte, à un Sermon même, où il ne devoit y avoir que des Auditeurs ! A Paris, tout Auteur qui aura l'adreſſe de ſe concilier une douzaine de femmes à la mode, peut faire beaucoup de bruit ; & ce n'eſt pas choſe difficile, puiſqu'elles n'ont elles-même d'autre moyen de ſoutenir leur réputation, que de travailler continuellement à établir celle de leurs Partiſans. Mais il n'y aura jamais d'Auteur eſtimé du Public, que celui qui aura fait des Ouvrages vraiment eſtimables.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXVI.

A M. le Marquis DE LOMELLINI, Envoyé Extraordinaire de la République de Genes.

Eloge du Prince de CANTEMIR. *Qu'il faut des caracteres & des talents totalement différents pour réuſſir dans les ſciences ou dans les affaires, qu'il eſt rare que la même perſonne ſoit également propre aux unes & aux autres. Lettre du Chancelier* BACON *au Roi* JACQUES *I.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE ne puis devoir qu'aux bontés dont Milord Walde-Grave (*) m'honore, les ſentiments qu'il vous a inſpirés en ma faveur : quelque difficile qu'il me ſoit de les juſtifier, je voudrois être à portée de vous témoigner combien j'en ſuis flatté. Mais il ne m'eſt pas encore permis

(*) Ambaſſadeur d'Angleterre à la Cour de France.

de tourner les yeux vers la France. Ma miſſion n'eſt pas remplie, je ne vous dis pas que je reſterai ici tant que j'y trouverai à m'inſtruire. Ce ſeroit m'engager peut-être à y paſſer ma vie ; ſeulement je ſuis réſolu de ne pas quitter l'Angleterre, que je n'aie tiré quelque fruit des connoiſſances que j'y ſuis venu chercher.

Vous verrez inceſſamment à Paris l'homme du monde le plus à portée de vous donner toutes les lumieres que vous me demandez ſur ce Pays-ci; c'eſt M. le Prince de Cantemir ; ſa Cour vient de le nommer Ambaſſadeur à celle de France. Les Anglois qui ſe connoiſſent en mérite, le regardent comme un des Miniſtres étrangers qui en a le plus ; & moi, qui ai l'honneur de le voir aſſez ſouvent, j'oſe vous annoncer d'avance que vous ſerez bientôt amis. Vous avez tous deux les mêmes goûts. Avec autant de talents pour ſe diſtinguer dans les ſciences, que pour négocier les plus grandes affaires de l'Europe, il ne dédaigne pas d'aſſocier les Muſes à la politique. Il eſt le premier qui ait

fait un Ouvrage méritant le nom de Poëme en Vers Ruſſes. Il travaille actuellement à une Imitation de quelques Satyres d'Horace & de Deſpréaux, adaptée aux mœurs de ſa Nation. (*) Ainſi, dans les occupations de ſon choix, comme en celles que ſon devoir lui preſcrit, il ne perd jamais de vûe l'avantage de ſa Patrie.

La Nature lui a accordé, comme à vous, celui de ſes dons dont elle eſt le plus avare, je veux parler de cet eſprit univerſel qui eſt également propre à tout. Quelques préventions que l'on ait en faveur des Gens de Lettres, l'expérience a démontré qu'il y en a peu qui ſoient capables des grandes affaires. L'eſprit de contemplation qui leur eſt particulier, ne leur permet pas toute l'activité qu'elles demandent; les uns n'y

(*) Cet Ouvrage vient de paroître ſous le titre de SATYRES DE M. LE PRINCE DE CANTEMIR, à Londres chez Jean Nourſe 1749. M. l'Abbé de Guaſco qui en eſt le Traducteur, y a joint une Hiſtoire de la vie de l'Auteur, & l'on oſe dire que l'un & l'autre juſtifient ce qui eſt dit ici de M. le Prince de Cantemir.

donnent pas, les autres ne ſont pas capables d'y donner l'application néceſſaire : en un mot, ils ſont plus propres à inſtruire les hommes qu'à les conduire. Le peu de ſoin que la plûpart d'entr'eux apportent à leurs affaires particulieres, n'annoncent que trop qu'ils ne ſont pas faits pour celles du Gouvernement.

C'eſt par une eſpece de pareſſe Philoſophique qu'un Savant s'enferme dans ſon cabinet pour vaquer à la méditation. Celui qui a paſſé ainſi une partie de ſa vie, devient preſque incapable de toute autre occupation ; il ne peut trouver à de nouveaux objets aſſez d'attraît pour s'y livrer tout entier. Quoiqu'il en coûte à notre orgueil, avouons-le de bonne foi, notre eſprit agit auſſi méchaniquement que toutes nos autres facultés. Quand il a pris un certain pli, il eſt difficile de lui en faire prendre un autre ; ce qu'il a acquis de lumiere ne l'éclaire que dans la route qu'il s'eſt choiſie ; & lorſqu'il veut faire un nouvel uſage de ſes forces, il ſe trouve contraint de

reconnoître qu'il n'en a que dans le genre où il les a exercées. Nous devons tout ce que nous ſommes à l'habitude. On dit communément qu'elle eſt une ſeconde nature. M. de Fontenelle, qui ne dit pas comme tout le monde, demanda un jour à ce ſujet, quelle étoit la premiere.

L'Etranger qui, arrivant à Paris, laiſſa voir tant de ſurpriſe de ce que Corneille n'étoit pas admis au Conſeil d'Etat, a témoigné plus d'eſtime pour ce grand Poëte, que de connoiſſance de l'eſprit humain. Si le Cardinal de Richelieu eût été capable de faire le Cid, il n'eût peut-être pas rendu ſon Miniſtere ſi fameux : d'ordinaire on n'excelle dans une partie qu'aux dépens de quelqu'autre. Tel peut écrire une conjuration, qui ne viendroit pas à bout de la diſſiper. En fait de politique & de morale, la pratique & la théorie ſont des choſes toutes différentes, & les plus beaux diſcours ne concluent rien pour les actions. Corneille qui a ſi bien démêlé, dans Othon, toutes les ruſes & toutes les intrigues des Courtiſans, étoit

l'homme du monde le plus ſimple dans ſa conduite. Salluſte qui s'eſt élevé avec tant de force contre la corruption de ſon ſiecle, étoit lui-même de mœurs ſi peu exactes, que le Cenſeur fut obligé de le reprendre en plein Sénat de ſa mauvaiſe vie.

L'Angleterre eſt le Pays où les Gens de Lettres ſont le plus ſouvent parvenus aux premieres places de l'Etat; mais il s'en faut beaucoup qu'ils aient toujours répondu à ce que la Nation ſe croyoit en droit d'attendre d'eux. M. Steele a été renvoyé de la Chambre des Communes comme un Ecrivain factieux. M. Addiſſon devenu Secrétaire d'Etat, n'a pas ſoutenu la réputation qu'il s'étoit acquiſe par ſes Ouvrages. La gloire du Chancelier Bacon s'eſt éclipſée dans la place de Chancelier. Le Chef de la Juſtice ne s'eſt pas trouvé innocent au Tribunal où il avoit ſi ſouvent préſidé; la Chambre des Pairs dont il avoit été l'oracle, ſe trouva forcée de le proſcrire & de flétrir ce nom aujourd'hui ſi glorieux

dans les Lettres. (*) Il ſe peut que cet illuſtre Magiſtrat ait eu les mains nettes, mais ſûrement ſa conduite n'a pas été irréprochable. Si ſon cœur a été pur, il n'a eu ni l'eſprit aſſez vigilant pour prévenir ſa diſgrace, ni l'ame aſſez forte pour la ſupporter. En un mot il ne s'eſt trouvé Philoſophe que dans ſes Ecrits. Sa chûte eſt une preuve de la foibleſſe de l'humanité, dans les hommes mêmes qui paroiſſent les plus grands. (†) Il nous reſte de lui pluſieurs Lettres qui font peine à lire quand on les compare avec ſes autres Ouvrages. Celle dont je vous envoie la Traduction peut ſuffire pour vous donner une idée des autres; s'il y inſpire la pitié, ce n'eſt qu'aux dépens de ſon courage. L'aveu qu'il eſt contraint d'y faire, juſtifie les pourſuites de ſes ennemis. Que j'ai

(*) Par le Jugement de la Chambre des Pairs, il fut condamné à une amende de 40000. liv. à être empriſonné dans la Tour tant qu'il plairoit au Roi : il fut déclaré incapable de tout office, place ou emploi: &c.

(†) *If parts allure thee, think how* BACON *Shin'd. The wiſeſt, brighteſt meaneſt of mankind.*

de regret de voir ceux qui, à de certains égards, font tant d'honneur à la nature humaine; ſujets, à d'autres, ou à des foibleſſes qui la dégradent, ou à des vices qui la déshonorent.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE du Chancelier BACON au Roi d'Angleterre JACQUES I.

» JE vous ai porté autrefois les » gémiſſements de la colombe en » faveur des autres, c'eſt maintenant » pour moi-même que je vous les » apporte; je me ſers de ſes aîles » pour voler aux pieds de Votre Ma- » jeſté : j'y cherche un aſyle favo- » rable, & il n'y a pas huit jours » que je me flattois de m'y préſenter » dans une ſituation plus glorieuſe.

» Lorſque je rentre en moi-même, » je ne vois pas ce qui a pu exciter » contre moi une ſi terrible tempête; » je n'ai jamais été, comme Votre

» Majeſté le ſait, l'Auteur d'aucun » Conſeil violent; j'ai toujours ſou- » haité de conduire toutes les choſes » par la douceur. Je n'ai point été » un avide oppreſſeur du Peuple; je » n'ai point été arrogant, inſup- » portable, ou odieux dans mes diſ- » cours & dans ma conduite; je n'ai » point hérité de mon pere la haine » publique; j'ai toujours fait connoî- » tre mon zele & mon attachement » pour ma Patrie, d'où vient donc » qu'on cherche à me perdre? Car » voilà les ſujets qui d'ordinaire ex- » citent les murmures & les mécon- » tements.

» Pour la Chambre des Commu- » nes; c'eſt-là que ma réputation a » commencé, & aujourd'hui il faut » qu'elle en ſoit le tombeau. Cepen- » dant, dans le Parlement même, à » l'occaſion du Meſſage touchant la » Religion, leur ancienne amitié » pour moi s'eſt ranimée; ils ont dit » que j'étois toujours le même hom- » me, & que ma probité ne faiſoit » que s'illuſtrer davantage.

» A l'égard de ceux qui compoſent

» la Chambre Haute, ces jours mê-
» me & avant ces troubles, ils ſem-
» bloient me recevoir dans leurs bras,
» trouvant en moi une candeur qu'ils
» regardoient comme la vraie mar-
» que d'une ame droite, & qui eſt
» ſans détours & ſans replis.

» On me reproche de m'être laiſſé
» corrompre par les préſents. Mais
» lorſque le Livre des cœurs ſera
» ouvert, le mien, je l'eſpere, ne
» ſera pas trouvé coupable d'avoir
» été corrompu, & d'avoir ainſi trahi
» mon miniſtere & vendu la Juſ-
» tice. Néanmoins je puis être foi-
» ble & avoir participé aux abus du
» temps. (*)

» C'eſt pourquoi lorſqu'il faudra
» répondre à mes Juges, je ſuis ré-
» ſolu à ne pas défendre mon inno-
» cence par de vaines ſubtilités, mais
» à leur parler le langage que mon
» cœur me parle, en excuſant, di-

(*) *Son principal défaut*, dit M. Addiſſon, *paroît avoir été l'excès de cette vertu qui excuſe une multitude de défauts. Il eut tant d'indulgence pour ſes Domeſtiques qui en abuſoient, qu'elle lui fit perdre ces richeſſes & ces honneurs, qu'une ſuite de mérite lui avoient fait acquérir.*

» minuant, ou confeſſant ingenument
» mes fautes, priant Dieu de me les
» faire connoître à fonds, & qu'au-
» cun endurciſſement de cœur ne
» puiſſe me ſurprendre, ſous l'appa-
» rence d'une plus grande pureté de
» conſcience. Mais pour ne pas trou-
» bler Votre Majeſté plus long-temps,
» après lui avoir demandé pardon de
» cette longue & triſte Lettre, ce
» que je déſire, comme le cerf altéré
» déſire la fontaine, c'eſt que je
» puiſſe être inſtruit par mon incom-
» parable ami (*) qui vous remettra
» cette Lettre, des diſpoſitions de
» Votre Majeſté. Je ſais que votre
» cœur eſt un abyme de bonté com-
» me je ſuis un abyme de miſere. J'ai
» toujours été votre créature, & ne
» me ſuis jamais regardé que comme
» l'uſufruitier de moi-même; la pro-
» priété de tout ce que je ſuis étant à
» vous; maintenant je m'offre à Vo-
» tre Majeſté comme une oblation,
» pour que vous faſſiez de moi ce
» qui conviendra le mieux à l'honneur

(*) Le Marquis de Buckingham.

de

» de votre Juſtice, à la gloire de » votre clémence, & au bien de » votre ſervice, demeurant comme » un morceau d'argile dans les mains » gracieuſes de Votre Majeſté.

Fr. S. ALBAN, Chancelier.

Mars, 25. 1621.

LETTRE LXXVII.

A Monſieur l'Abbé SALLIER.

Critique du Théatre Anglois, & ſurtout des Auteurs de cette Nation, qui ont mal parlé de ceux du Théatre François, dont le plus ſouvent ils ne ſont que les Plagiaires.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J'Ai adreſſé pour vous à M. Smith de Boulogne, la nouvelle Edition du Livre du célébre M. de Moivre, ſur *les Jeux de hazard*; c'eſt un préſent qu'il vous prie de recevoir comme un témoignage de ſon amitié, & un tribut de ſon eſtime. Je vous envoie en même temps la Liſte de ſes autres Ouvrages qu'il m'a donnée lui-même. Je vous ferai chercher les différents Livres de Géométrie que vous me demandez; & je vous les enverrai par la même voie, dès que j'aurai pu les raſſembler. Vous ne vous contentez donc pas de converſer avec Homere

& Platon, vous voulez auſſi connoître Newton & Clarke; après vous être rendu maître de toutes les Langues, vous voulez encore embraſſer toutes les Sciences. Il eſt heureux de n'avoir dans ſes connoiſſances pour bornes, que celles que la Nature a preſcrites à l'eſprit humain.

On ne peut, non plus, trop louer & votre zele pour les Lettres, & les ſoins que vous prenez pour augmenter ſans ceſſe la Bibliothéque du Roi, dont la garde vous eſt confiée. L'Erudition Angloiſe eſt, pour ainſi dire, un nouveau fleuve, dont vous voulez faire couler les richeſſes dans cet Océan immenſe de Littérature. Vous y avez déja placé les Ouvrages immortels des plus célébres Géométres; les Anglois ont un nombre prodigieux d'excellents Livres dans toutes les parties qui dépendent de la Phyſique, & particuliérement en Méeine; ils ont auſſi beaucoup écrit & avec ſuccès ſur la Politique, ſur le Commerce & ſur l'Agriculture. (*)

(*) Les meilleurs de ces Ouvrages ont été traduits depuis. C'eſt une obligation que nous avons

Le bon ſens, qui leur eſt particulier, a déterminé la plûpart de leurs Auteurs à faire de leur eſprit l'uſage le plus utile à la Société. Ceux qui ont écrit des Ouvrages d'agrément, ſont en bien plus petit nombre, & n'ont pas été ſi heureux : les Anglois ont peu d'ouvrages en ce genre qui ne

à l'encouragement que donnent aujourd'hui au Commerce ceux à qui cette partie ſi importante de l'adminiſtration eſt confiée, obligation que nous avons plus particuliérement à celui d'entr'eux qui a lu tous ces Ecrits dans leur Langue originale, & qui, pour le bien public, eſt un Citoyen auſſi zélé, qu'éclairé ſur les objets du Commerce. Le Lecteur qui s'en occupe, trouvera une liſte de ces différents Traités à la ſuite des Diſcours Politiques de M. HUME; * le meilleur Livre qui ait paru ſur ces matieres, au jugement de M. le P. de Monteſquieu. (Le mien pourroit être ſuſpect.) L'Auteur a par-tout enviſagé le Commerce en homme d'Etat; il a prévu, ce que tout le monde reconnoît aujourd'hui, que la premiere guerre qui s'allumeroit en Europe ſeroit une guerre de Commerce. Il va plus loin : il prétend que déſormais le Commerce ſera le ſeul mobile qui déterminera les Nations civiliſées à faire la guerre ou à conclure la paix ; & à cet égard il pourroit encore avoir raiſon. Parmi les Auteurs modernes il en eſt peu qui aient embraſſé tant & de ſi grandes matieres, & peut-être n'en eſt-il aucun qui les ait approfondies comme lui.

* *Il a paru en Saxe en 1745 une Edition in-8°. extrêmement belle, de cet Ouvrage, d'après celle de Paris. Nous nous promettons d'en donner inceſſamment une nouvelle, de même forme, & qui ne le cédera en rien à celle de Saxe.*

nous ſoient pas connus, ou qui méritent de l'être. Ils ne devroient pas ſe faire une peine d'en convenir, ils ont bien de quoi prendre leur revanche à d'autres égards. Ce n'eſt pas leur intérêt ſeulement, c'eſt la raiſon même qui doit leur faire regarder les parties les plus eſſentielles de l'eſprit comme les plus flatteuſes.

On a reproché, Monſieur, à l'ingénieux Auteur des *Lettres ſur les Anglois & ſur les François*, (*) d'être plus amuſant qu'inſtructif; quoiqu'il fût ſans prévention, ſes Jugements ne ſont pas ſans partialité : ſes goûts particuliers lui ont tenu lieu de préjugés; on pourroit dire de lui qu'il a l'eſprit François, mais qu'il a le cœur Anglois. Il n'eſt pas difficile de le convaincre d'erreur ſur plus d'un point; & notamment lorſqu'au lieu d'examiner les choſes par lui-même, ce qu'il étoit très-capable de faire, il s'en eſt fié à ce qu'il a oui dire. Un Ecrivain exact ne doit pas prononcer ſur des témoignages ſi ſuſpects.

(*) M. DE MURALT.

Tous les hommes ſont jaloux de la gloire de leur Nation ; s'en rapporter uniquement à eux ſur ce qui intéreſſe l'honneur de leur Pays, ce n'eſt pas les faire connoître, c'eſt adopter leurs préventions.

L'Auteur de ces Lettres remarque, que parmi les Ecrivains Anglois (que, ſelon toutes les apparences, il ne connoiſſoit pas bien) il ſe trouve moins de Plagiaires que parmi ceux des autres Nations. *Pour les Larcins*, dit-il, *on aſſure qu'il s'en trouve moins chez eux qu'ailleurs, ſi vous en exceptez le Théatre, c'eſt-à-dire, la bagatelle.* Rien n'eſt plus oppoſé à la vérité que ce fait qu'il rapporte d'après ce qu'il a entendu dire. Aucun Peuple ne commet cette eſpece de brigandage Littéraire avec plus d'effronterie que les Anglois. (*) L'Auteur même ſans y penſer, fait entendre par ce

(*) Dans la *Lettre ſur le Voyage d'Eſpagne*, on fait le même reproche aux Auteurs Eſpagnols d'aujourd'hui, & en particulier au P. Feijoo, que l'on aſſure devoir aux François tout ce qu'il y a de bon dans ſes Ouvrages ; mais le témoignage d'un Ecrivain qui montre tant de partialité contre une Nation ſi reſpectable doit néceſſairement être ſuſpect.

prétendu éloge, que leurs Ecrivains ſont auſſi Plagiaires qu'ils peuvent l'être. Ce n'eſt guere que dans les Ouvrages de pur bel eſprit, que l'on pratique la ſorte de vol dont nous parlons. Aſſurément ce ne ſera ni dans la Théologie, ni dans la Juriſprudence. Quant à ce qui regarde les Sciences abſtraites, & toutes celles qui dépendent du calcul & de l'expérience, comme la Géométrie, l'Aſtronomie, &c. les Anglois ſont ſi riches eux-mêmes, qu'ils n'ont pas beſoin de ſe parer des richeſſes des autres. Dans ces Sciences ils ont l'avantage ſur les autres Peuples de l'Europe. D'ailleurs, les découvertes que l'on y fait, en quelque Pays que ce ſoit, ſont bientôt connues; & il eſt difficile à tout autre qu'à celui qui en eſt l'Auteur, de s'en faire honneur. Si nos Académiciens ont fait quelques nouvelles expériences ſur l'électricité des Corps, peuvent-ils ravir aux Phyſiciens Anglois la gloire d'avoir apperçu les premiers une vertu, que l'on ne connoiſſoit pas encore dans la matiere? Les

Mémoires des Académies, & les Journaux des Savants, rendent des comptes fidelles de tout ce qui ſe trouve de nouveau dans les Sciences, & offrent à chaque Auteur une voie pour revendiquer publiquement ce qui lui appartient.

Pour ce qui eſt de la *Bagatelle*, puiſqu'en effet le Théatre n'eſt autre choſe aux yeux d'un Philoſophe qui s'eſt retiré du monde; ſi, comme le dit M. l'Abbé du Bos, dans ſes excellentes Réflexions ſur la Poéſie & ſur la Peinture, *ce qui conſtitue le Plagiaire, c'eſt de donner l'Ouvrage d'autrui comme ſon propre Ouvrage:* il n'y a nulle part des Ecrivains auſſi Plagiaires que la plûpart de ceux du Théatre Anglois. (*a*) Sans parler de

(*a*) Shadvvell, dans ſa Préface des *Amants impertinents*, Comédie qu'il a priſe des *Fâcheux* de Molière, s'exprime ainſi: *J'avoue ingénument mon vol, & j'en ſuis honteux, quoique j'aie devant les yeux l'exemple de quelques-uns qui n'ont encore écrit aucune Piece ſans en dérober la plus grande partie, & qui (ſemblables aux hommes tellement accoutumés à mentir qu'ils ſe croient eux-mêmes) à la fin auſſi par une habitude de voler, regardent le bien qu'ils ont dérobé comme le leur propre, ce qui eſt ſi lâche & ſi bas, que je ne puis m'empêcher de croire que celui qui ſe fait une habitude de dé-*

ceux qui ne ſont que médiocres, M. Congreve doit une partie de ſes ſuccès à Moliere, de qui il a emprunté pluſieurs de ſes caracteres: quelque art qu'il ait employé à les accommoder au goût de ſa Nation, le déguiſement Anglois n'empêche pas qu'on ne les reconnoiſſe. Dans l'une de ſes Pieces, on retrouve la Coquette du Miſantrope, (*a*) dans l'autre, il copie les traits les plus heureux du Tartuffe. (*b*) Quelquefois il

rober l'eſprit des autres, voleroit toute autre choſe s'il le pouvoit faire avec ſûreté. En ce cas, Shadvvel lui-même qui fait ici ſa Confeſſion de ſi bonne foi, n'étoit pas un homme à qui l'on pût confier ſa bourſe. Dans ſes autres Ouvrages où il n'en convient pas, il eſt auſſi plagiaire qu'aucun de ceux à qui il en fait le reproche. Dryden lui-même, un de ceux qui le mérite le plus, n'a pas laiſſé de crier comme les autres contre le brigandage: *Mais tel eſt le caractere des Auteurs de notre âge, qu'ils font des Pieces entieres, & cependant écrivent à peine un mot, & que dans cette anarchie de l'eſprit, volant par-tout, ils appellent leur bien ce qui n'eſt que leur butin.* Prologue d'Albumazar.

(*a*) THE VVAY OF THE WORED.

(*b*) THE DOUBLE-DEALER. Dans cette Piéce *Maskwell* eſt le Tartuffe de Moliere, habillé à l'Angloiſe, & qui joint à la ſcélérateſſe de cet Impoſteur toutes les reſſources & toutes les fourberies de Scapin. *Myladi Froth* eſt la Philaminte des Femmes Savantes. *Brisk* eſt le Triſſotin, *Cinthia* la Hen-

prend des Scenes entieres, qu'il ne fait que traduire mot à mot, comme celle de M. Dimanche dans le Feſtin de Pierre. (*a*) Cependant il ne parle dans aucune de ſes Préfaces, ni du Théatre François, ni de Moliere, en cela plus raiſonnable que les Ecrivains du Commun, qui traduiſent miſérablement, ou pillent effrontément nos meilleures Pieces, & traitent enſuite Racine d'écolier, & Moliere de petit génie. (*b*)

riette. La ſeule différence qui ſe trouve dans les Scenes Angloiſes, c'eſt qu'au lieu d'y parler de la Lune & des Etoiles, l'entretien roule ſur Ariſtote, Horace, le P. Rapin, ou Madame Dacier. Il y a auſſi une Scene où Madame *Pliant*, de même que la Beliſe de Moliere refuſe des hommages qu'on ne lui offre pas, & ſe fâche contre *Mellfort* de ce qu'il lui témoigne une paſſion dont il ne lui dit pas un mot. De plus la Scene du III. Acte, n'eſt qu'une copie de la Scene de Médiſance dans le Miſantrope. Dans ces derniers temps M. Fielding l'a un peu mieux déguiſée au III. Acte de ſa Comédie : LOVE IN SEVERAL MASQUES, dont Moliere lui a auſſi fourni l'idée. La premiere Scene du premier Acte de la Piece intitulée : THE TEMPLE-BEAU, du même Auteur, eſt priſe de celle du III. Acte du Miſantrope, entre Arſinoë & Célimene.

(*a*) LOVE FOR LOVE.

(*b*) Le NON JUROR de M. Cibber eſt le Tartuffe de Moliere. Cette Piéce eſt remarquable non-ſeulement par le mal qu'on y dit des François, mais

Vous connoiſſez, Monſieur, le Caton de M. Addiſſon, une des Tragédies qui fait le plus d'honneur au Théatre Anglois; je vous demande en bonne foi ſi la Scene la plus frappante de cette Piece, celle où Caton reçoit Décius, Ambaſſadeur de Céſar, n'eſt pas une copie de cette belle Scene de Corneille, où Sertorius, dans les mêmes circonſtances que le Caton Anglois, reçoit Pompée, Ambaſſadeur de Sylla, à peu près de la même maniere :

„ Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où je ſuis.

Ce Vers contient en ſubſtance tout l'Eſprit, qui de la Scene Françoiſe, a paſſé dans la Scene Angloiſe. Il ſemble que M. Addiſſon auroit dû parler de l'Auteur qu'il a ſi heureuſement imité, & à qui il doit la grandeur & la dignité avec laquelle il fait parler tous ſes Perſonnages. Car il faut convenir que cette Piece

par l'art ſingulier de cet Auteur auſſi mal adroit que plagiaire, qui d'une des meilleures Comédies de notre Théatre a trouvé le ſecret d'en faire une des plus pitoyables du Théatre Anglois.

eſt moins la production de ſon génie, que l'effet de ſon goût & le fruit de ſes réflexions. Auſſi ne doit-on la regarder que comme un extrait de pluſieurs de celles de Corneille qu'il a pour ainſi dire fondues enſemble. Mais les Anglois ſe piquent de génie, & rougiroient d'avouer qu'ils nous doivent quelque choſe. On pourroit néanmoins faire un aſſez gros Volume des ſeuls titres d'Ouvrages traduits ou imités des Auteurs François, & donnés par ceux de ce Pays-ci pour Originaux.

M. Coſte, qui a ſi bien mérité de la République des Lettres, & qui ſur toutes ſortes de matieres eſt reconnu pour homme digne de foi, me dit un jour que le Comte de Shaftesbury lui ayant lû un de ſes Ouvrages, il lui reprocha de n'avoir ni reconnu les obligations qu'il avoit aux Auteurs François à de certains égards, ni rendu toute la juſtice qu'il leur devoit à d'autres. Milord Shaftesbury promit de réparer ſa faute dans une Préface, qu'il lut en effet quelque temps après à ſon ami. L'Ouvrage

parut imprimé au bout de quelques jours, mais ſans Préface. M. Coſte lui en demanda la raiſon. Le Comte de Shaftesbury lui avoua qu'il n'avoit oſé la publier, de peur d'indiſpoſer contre lui tous ſes Lecteurs. Quelque grand Philoſophe que fût cet Anglois, il ne l'étoit que juſqu'à ce point-là. Il craignoit que ſa Nation ne lui rendît pas juſtice, s'il avoit le courage de la rendre à la nôtre, & il n'eſt pas le ſeul qui ait été retenu par un ſemblable motif. *Je ſais*, dit un autre Auteur Anglois, *que pluſieurs perſonnes reprochent à M. Prior, d'avoir imité quelques Auteurs François, ſans les nommer; mais je crois qu'ils ont tort; parce que quelque jolie que ſoit une choſe en elle-même*, il ſuffit pour la rendre mépriſable à preſque tous les Lecteurs Anglois, de mettre au titre que c'eſt une imitation d'un Auteur François : *& je connois pluſieurs Ecrivains ingénieux, qui par cette ſeule conſidération ont été obligés de ne point publier le nom des Auteurs qu'ils ont imités, ou quelquefois plutôt traduits, quoiqu'ils ne faſſent aucune*

difficulté de le dire à leurs amis. (*a*)
Il eſt à la vérité de certaines Tragédies modernes, dont les Auteurs ne nous doivent rien; & celles-là ont l'air trop original pour n'être pas aiſées à reconnoître. Telle eſt une Piece dont l'Héroïne, après avoir été la Maîtreſſe d'un Roi, en punition de ſa faute, eſt réduite à mendier inutilement ſon pain de porte en porte, & meurt, après avoir été trois jours ſans manger, dans les bras de ſon Mari, qui revient exprès pour lui pardonner ſon infidélité. (*b*) Telles ſont encore celles dont un Voleur eſt le Héros, & dont la Cataſtrophe ſe paſſe au gibet; (*c*) ou celles dont

(*a*) Extrait d'une Lettre ſur la nouvelle Edition des Œuvres de M. Prior. Londres, chez T. Johnſon. 1720.

(*b*) La Tragédie de JEANNE SHORE. Dans une d'Otvvay, Caïus Marius eſt repréſenté perſécuté par la faim & par la ſoif, autant que par Sylla. Dans une Comédie de Beaumont & Fletcher, (LE VOYAGE DE MER) au III. Acte, la Scene eſt dans une Iſle déſerte, où des malheureux ayant à leur tête le Chirurgien du Vaiſſeau, veulent tuer une femme pour aſſouvir la faim qui les dévore.

(*c*) Le Marchand de Londres ou l'HISTOIRE DE BARNEVELDT, Piéce nouvellement traduite par M. Clément.

les Perſonnages ne ſont que chanter, boire & danſer pendant les quatre premiers Actes, & où quand le cinquieme arrive, l'Auteur les égorge tous pour finir ſa Piece. (*a*).

J'avoue, & l'intérêt ou l'honneur de ma Patrie ne peuvent me faire déguiſer la vérité : J'avoue, dis-je, que quelques-uns de nos Auteurs ont pratiqué cette eſpece de vol, que je prends la liberté de cenſurer dans ceux d'une autre Nation. Il en eſt qui ont tranſporté dans leurs Pieces des Scenes heureuſes du Théatre Anglois, ſans parler des Auteurs de qui ils les ont empruntées. Apparemment qu'ils ſe ſont crus en droit d'uſer de repréſailles. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt

THE TWO NOBLE KINSMEN.

BONDUCA. Il y a au ſecond Acte une Scene où quatre hommes, la corde au cou, plaiſantent ſur le ſupplice auquel ils ſont condamnés.

Au III. Acte du BLOODY BROTHER, un Cuiſinier, un Sommelier & un Panetier, condamnés à la potence, qui fait la décoration du Théatre, arrivent tous crois la corde au cou, & chantent chacun un couplet de chanſon rélatif à leur état & à leur ſituation préſente.

(*a*) Voyez une Tragédie de M. Porter, intitulée THE VILLAIN.

une pratique qui n'eſt ni ancienne, ni commune ſur notre Théatre. Ceux qui en ont été l'honneur, ont été ſouvent d'heureux imitateurs, mais jamais de lâches Plagiaires.

J'ajoute à cette Lettre un petit Ouvrage, qui vient ici aſſez à propos. Le hazard l'a fait tomber entre mes mains. On a uſé d'adreſſe pour le faire copier d'après l'exemplaire d'un Auteur qui eſt ici en réputation pour le Théatre, & que la diſcrétion ne me permet pas de nommer.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

*LE SUPPLÉMENT DU GÉNIE,**

Ou l'Art de composer des Poëmes Dramatiques, tel que l'ont pratiqué plusieurs Auteurs célébres du Théatre Anglois.

CETTE méthode a un avantage considérable sur toutes les autres, c'eſt de donner les mêmes facilités pour réuſſir dans le Tragique ou dans le Comique ; elle tient lieu de talent à ceux qui veulent s'appliquer à l'un ou l'autre genre ; & ſoit pour l'imagination, ſoit pour l'arrangement de la Fable, elle donne de

(*) Pluſieurs Lecteurs Anglois ſe ſont trompés à cette Piece, & sûrement lui ont fait de beaucoup trop d'honneur en l'attribuant au Docteur Swift, ou à quelqu'autre Ecrivain de leur Nation; elle eſt de l'Auteur de ces Lettres, qui dans cette occaſion a cru devoir emprunter le maſque Anglois; mais peut-être eſt-il étonnant qu'il n'ait pas été reconnu de ceux mêmes qui les ont traduites ainſi qu'ils l'avouent eux-mêmes par la Note ſuivante :

Comme cet Ouvrage étoit manuſcrit lorſque M. l'Abbé Le Blanc l'a traduit, nous ſuppoſons qu'il eſt reſté tel : car nous n'avons pu rien découvrir de ſemblable, imprimé, & nous avons été par conſéquent obligés de le traduire de nouveau d'après le François. C'eſt une ironie ſur les Poëtes Anglois, qui en pillant les Auteurs François en ont très-mal parlé, ou qui ont tâché de céler leurs larcins.

l'invention à ceux qui n'en ont pas.

Si, par exemple, il vous prend envie de faire une Tragédie, il eſt inutile de vous échauffer la tête à chercher quelque nouveau ſujet, & à l'arranger ſuivant les régles d'Ariſtote : les régles même ne doivent pas vous arrêter ; elles ne ſont faites que pour les ſots, & ne ſervent qu'à réfroidir le génie de ceux qui s'y ſoumettent, prenez tout ſimplement une Tragédie de Corneille ou de Racine à votre choix, changez-en le titre & les noms des Perſonnages ; appellez BAJAZET *la Sultane*, IPHIGÉNIE *la Victime ;* ou de MITRIDATE, faites un *Conſtantin.* (a) Vous conſerverez la

(a) Dans la Tragédie Angloiſe qui porte ce titre la Scene où Conſtantin ſurprend le ſecret de Fauſta, n'eſt qu'une Traduction de la Scene où Mitridate trompe Monime.

M. Cibber a mis le Cid ſur le Théatre Anglois ſous le nom de la *Fille Héroïque.* Il avoue bien que ſa Piece n'eſt qu'une imitation de celle de Corneille, mais quoiqu'il ait été éclairé par la Critique de l'Académie Françoiſe dont il a fait uſage ſans la citer dans ſa Préface, la plupart des changements qu'il a fait au Cid n'ont ſervi qu'à en réfroidir les Scenes. L'Auteur Anglois s'eſt fort applaudi d'avoir reſſuſcité le Pere de Chimene pour qu'elle pût épouſer Rodrigue, ſans bleſſer ſon honneur ; & n'a pas pris garde qu'il étoit par-là tout

Piece comme un fondement pour bâtir votre édifice. *Les François nous fournissent les matériaux, mais nous sommes les Architectes, & nous savons seuls les mettre en œuvre.* (a) *Ainsi que leur Langue, leur Génie est frivole & léger, en comparaison du génie Anglois.*

Vous pourrez laisser subsister le premier Acte, tel qu'il se trouvera dans votre Original, sans y rien ajouter de votre invention, mais comme les François se contentent d'être naturels dans leurs récits, & qu'ils sont trop simples pour nous, vous aurez soin de charger les vôtres, & de les enfler le plus qu'il vous sera possible.

l'intérêt du sujet. C'est ainsi qu'un Peintre commun qui veut retoucher le tableau d'un grand Maître, substitue à quelques légers défauts qu'on y a repris, de beaucoup plus grands qu'il n'apperçoit pas, & gâte en effet un dessein de Raphaël en croyant le corriger.

(a) Ce sont les expressions d'un Auteur du Théâtre Anglois, mais je ne puis me souvenir où je les lûes. Je suis fâché que celui qui a écrit cette Méthode n'ait pas eu l'attention d'appuyer par des citations toutes les choses extraordinaires qu'il y avance. Peut-être est-ce parce qu'elles lui ont paru trop notoires. Je tâcherai de suppléer à ce défaut par quelques Notes que j'ai faites moi-même en lisant les Ouvrages du Théatre Anglois.

Vous prendrez pour cela dans Shakeſpear la quantité d'épithétes fortes & hardies qui vous ſera néceſſaire, & vous en emploierez deux à chaque Vers, c'eſt la proportion ordinaire. Les Vers François ſont de mauvais modeles, ils ſont d'un froid à nous glacer : les nôtres au contraire ſont comme le tonnerre, ils en ont le feu, le bruit & l'éclat. En tout genre d'écrire, nous ſommes aujourd'hui ſupérieurs aux François, *& nous pouvons auſſi aiſément les vaincre avec nos plumes, que nos Ancêtres les ont vaincus avec leurs épées.* (a)

Vous donnerez à chaque Roi que vous introduirez dans votre Piece, deux ou trois douzaines de Gardes, pour relever la nobleſſe & la dignité de ces rôles, qui, faute de cette invention n'en impoſent pas aſſez dans les Pieces de Corneille même. Il dit dans l'examen de ſon Cid, qu'il n'a oſé faire accompagner Don Diégue au troiſieme Acte par ſes amis, attendu que les Comédiens n'emploient à ces perſonnages que des

(a) Dryden. *Eſſai ſur la Poëſie Dramatique.*

Moucheurs de chandelles, qui ne ſavent quelle contenance tenir ; mais les nôtres valent mieux que ceux de nos Voiſins, & ſont auſſi accoutumés à repréſenter des Princes ou des Miniſtres dans un Conſeil, qu'à jouer leur rôle naturel dans des cohues, ou dans des émotions populaires. Rien ne marque mieux la médiocrité de la Scene Françoiſe, que de voir un ſi grand Auteur commettre une pareille abſurdité, pour accommoder ſa Piece au Théâtre. (*a*) Quelques Auteurs modernes de cette Nation ont ſagement reconnu l'erreur des Maîtres qui les ont précédés, & commencent en cela à ſuivre notre exemple, pour donner plus de grandeur à leurs Perſonnages, & plus d'élévation à leurs Pieces. A un Héritier du Trône, vous lui donnerez douze Gardes, & aux Princes ordinaires au moins ſix. Pour une Reine, ou pour une Princeſſe du Sang, quatre Suivantes ſuffiront ; une pour lui répondre, ou ſimplement pour l'écouter,

(*b*) Préface de *la Fille Héroïque*.

& les trois autres pour la ſoutenir, au cas que vous jugiez à propos de la faire tomber en foibleſſe dans quelques-unes de vos Scenes. Vous donnerez auſſi à chaque Reine ou Princeſſe, un petit Page qui ne les quittera pas pendant toute la Piece, attendu qu'il eſt auſſi eſſentiel à la dignité de ces rôles, que néceſſaire aux Actrices qui les repréſentent. Ce petit Perſonnage muet eſt très-agiſſant, il eſt à une Héroïne de Théatre comme ſon ombre, il la ſuit dans tous ſes mouvements, & de plus a le ſoin de ranger la queue du manteau de la Princeſſe à chaque pas qu'elle fait; nos femmes ſe démenent beaucoup dans la paſſion, & il ſeroit à craindre qu'allant & venant, le volume énorme de ces queues ne les fît tomber, ce qui troubleroit infailliblement la Scene.

Comme il eſt avantageux de préparer de bonne heure les eſprits à l'intérêt qui doit les émouvoir; ſi vous vous défiez de votre premier Acte, finiſſez-le par un Concert de Muſique, qui ſuppléera au défaut

de pathétique dans les expreſſions.(a)

Vous ouvrirez votre ſecond Acte par un changement de Scene, qui offre aux Spectateurs une décoration Théatrale, ſoit la grotte d'un Magicien occupé à conjurer les Démons, (b) ſoit l'intérieur d'un Temple où tout un Peuple eſt attentif aux cérémonies de ſes Prêtres. (c) Dans le premier cas, vous conſulterez notre Shakeſpear, le premier homme du monde pour les conjurations & les magies; dans l'autre vous aurez recours aux Opéra de Quinaut. Vous

(a) THE MOURNING BRIDE', de M. Congréve commence par un Concerto. Le V. Acte de la Tragédie intitulée: THE *FAIR* PENITENT, débute par une Muſique & des Chants effrayants. Les Chants des Prêtres de Thor & de Woden qui ſe préparent à leurs horribles ſacrifices ouvrent le IV. Acte de celle intitulée THE ROYAL CONVERT. Dans THEOPOSE au I. Acte on fait la cérémonie du Baptême. Au III. Athenais va recevoir le Sacrement de Confirmation, après quoi l'on chante une Paſtorale. Au IV. Deux petits Amours chantent pendant le ſommeil de Théodoſe. Au V. Athenais qui s'eſt empoiſonnée fait chanter encore pendant que le poiſon opere. Cette Tragédie eſt toute tirée du Roman de Pharamond. Il y a des Chanſons dans beaucoup de Tragédies Angloiſes qu'il ſeroit ennuyeux de citer. Voyez *la Belle-Mere Ambitieuſe*, *l'Amour tyrannique*, *le fatal Mariage*, &c.

(b) *Montéſume* depuis peu traduit en François.

(c) CLEOMENES, Acte III. BONDUCA, Acte III.

ajouterez de plus à votre Piece, deux ou trois Perſonnages de votre invention, pour doubler l'intrigue, & embarraſſer davantage l'action principale, qui péche toujours chez les Auteurs François par ſon trop de ſimplicité. Vous imiterez à cet égard le goût des Eſpagnols, & ſi vous entendez leur Langue, vous vous aiderez des Pieces de Caldéron & de celles de Lopes de Véga. Ne vous tourmentez pas l'eſprit pour les faire parler & agir conſéquemment pendant toute la Piece. Lorſque le caractere d'un Héros eſt indécis, il tient les Spectateurs dans une plus grande perplexité; s'il eſt vicieux & vertueux tout enſemble; s'il eſt, dans une Scene, différent de ce qu'il aura paru dans une autre; (a) il ne vous en ſera que plus aiſé de lui faire prendre le parti le plus convenable pour vous tirer d'affaire.

Avec la permiſſion que vous avez de changer de Scene autant de fois qu'il vous plaît, & de la tranſporter

(a) ROLLO. MELANTIUS. KING AND NO KING de Fletcher.

où bon vous ſemble, il vous ſera aiſé d'amener ces nouveaux Acteurs, quand & comme vous voudrez. (*a*) Il eſt même inutile de les annoncer dès le premier Acte; ils piqueront d'autant plus la curioſité, qu'on ne ſaura ni d'où ils viennent, ni à qui en veulent.

Pour rompre l'uniformité de la Piece, qui eſt toujours un défaut pour nous, il ne ſeroit pas mal de faire un Plaiſant d'un de ces Perſonnages poſtiches. Nos Spectateurs n'aiment pas qu'on les occupe longtemps du même ſentiment, il faut pour leur plaire les faire pleurer &

(*a*) Dans la Tragédie d'Antoine & Cléopatre, de Shakeſpear, la Scene s'étend auſſi loin que les bornes de l'Empire Romain. Au II. Acte la I. Scene eſt en Sicile, la II. à Rome, la III. à Alexandrie, la IV. ſur les côtes d'Italie près de Miſene, & la V. ſur les Galeres du jeune Pompée. C'eſt ainſi que ce Poëte en un clin d'œil, vous fait paſſer d'une extrémité du monde à l'autre. Les Poëtes Dramatiques Anglois à ſon exemple ont pris la même licence. Ils ſont ſi connus pour donner dans ce défaut, que les citations ſeroient ici ſuperflues. On peut faire le même reproche aux Auteurs du Théatre Eſpagnol qui ont de commun avec les Anglois, le mépris des Régles, de la vraiſemblance & de toute ſorte de bienſéance. Voyez *le Théatre Eſpagnol* de M. du Perron de Caſtera.

rire tour à tour, & quelquefois en même temps. Les François, faute de cette reſſource *& pour trop craindre de nous faire rire, nous font ſouvent dormir.* (*a*)

Sur le Théatre Anglois, il faut être plus hardi. D'un pied vous chauſſerez le cothurne, & de l'autre le brodequin. Vous ferez ſuccéder, auſſi ſouvent qu'il vous ſera poſſible une Scene bouffonne à une Scene pathétique. (*b*) *Nous qui ſommes un Peuple ſérieux, nous venons au Théatre pour nous y divertir; les François qui ſont gais, y vont pour être ſérieux. C'eſt à l'honneur de notre Nation, que nous avons augmenté, inventé & perfectionné cette maniere d'écrire plus agréable au Théatre, qu'aucune qui ait jamais été connue de toute autre Nation ancienne ou moderne, c'eſt la Tragi-Comédie* (*c*). Telle eſt la pratique

(*a*) Dryden.

(*b*) Voyez dans le *Séjan* du célébre Ben-Johnſon, le Rôle de Médecin.

(*c*) Eſſai ſur la Poëſie Dramatique de Dryden. Quoique dans la Note ci-deſſus on ait déja parlé des Pieces Eſpagnoles, on ne peut s'empêcher de remarquer ici que Dryden ne les connoiſſoit pas,

inviolable de Shakeſpear & de ſon Rival Ben-Johnſon (*a*), elle a depuis été ſuivie avec ſuccès par nos plus grands Tragiques, tels que Beaumont, Fletcher, Otway, Southern & autres (*b*). Comme eux, vous aurez l'attention de paſſer des Vers à la Proſe, toutes les fois que vous quitterez le Tragique pour le Comique, & notamment dans tous les Dialogues de la lie du peuple; car pour plaire au nôtre, il faut lui donner de temps en temps de ces Scenes de cohue, où il puiſſe ſe reconnoître. Si vous voulez enlever ſes ſuffrages, ou plutôt réunir ceux de tous les

ou qu'il a feint de ne les pas connoître, pour faire honneur aux Anglois de l'invention de la Tragi-Comédie, ſi peu goûtée aujourd'hui parmi nous: elle eſt plus ancienne & plus commune ſur le Théatre de Madrid que ſur celui de Londres; toutes les Pieces ſérieuſes de Lopes de Véga & de Caldéron ſont de ce genre, & à proprement parler les Eſpagnols ont peu de véritables Tragédies.

(*a*) *Jules Céſar*, *Hamlet*, &c. de Shakeſpear. *Séjan*, *Catilina*, &c. de Ben Johnſon.

(*b*) *Veniſe ſauvée*, d'Otway, une des Pieces les plus Tragiques du Théatre Anglois eſt coupée à chaque Scene par une intrigue du Comique le plus bas & le plus trivial. *Oroonoko* & le *Fatal Mariage* de Southern, ont le même défaut, ou plutôt c'eſt celui de beaucoup de Tragédies Angloiſes où il y a d'ailleurs de grandes beautés.

états, tirez parti de toute cette canaille que vous aurez ramaſſée dans les rues ; raſſemblez-la dans une place publique autour de quelque mécontent du Gouvernement, Comte ou Baron, Ouvrier ou Marchand : là, tracez quelque bonne Scene de révolte, qui, dans le cas de beſoin, puiſſe ſervir de modele (*a*). Rien ne chatouille tant les oreilles Angloiſes que ces diſcours qui tendent à exciter des ſoulévements contre l'autorité. Pour le langage convenable à chaque Profeſſion & les plaiſanteries qui ſont à la portée d'un Portefaix, ou de tel autre homme auſſi conſidérable dans la Populace, & dont après avoir échauffé les eſprits vous pourrez avoir beſoin pour leur donner un peu de relâche, vous conſulterez encore les grands Maîtres & les Fondateurs de notre Théatre (*b*) ; car les François n'y entendent rien. *Ces Scenes burleſques, mélées avec la*

(*a*) CUPID'S REVENGE, de Beaumont & Fletcher, Acte IV.

(*b*) Les Auteurs modernes n'ont fait à cet égard que copier Shakeſpear, Ben-Johnſon & Fletcher.

Tragédie, ont ſur nous l'effet de la Muſique dans les entr'Actes; elles nous repoſent après les grands mouvements (*a*). Ce qui nous oblige à les écrire en proſe, c'eſt qu'il faut faire parler les différents perſonnages, ſuivant la dignité ou la baſſeſſe de leur état (*b*). La Piece même ne peut qu'y gagner, puiſqu'elle en eſt plus variée.

Quoique nous ayions banni la rime de notre Théatre, nous l'admettons encore pour faire valoir les beaux endroits d'une Scene; & malgré la répugnance que nous avons pour les régles de toute eſpece, c'en eſt une établie parmi nous dans le genre Dramatique, que de rimer les derniers Vers de chaque Acte. Ainſi, de façon ou d'autre vous y amenerez quelque comparaiſon fleurie, priſe des objets les plus riants de la Nature, ou quelque Deſcription pompeuſe

(*a*) Dryden.

(*b*) Les Piéces du Théatre Anglois, qui ſont moitié Comiques, ſont écrites partie en Vers, partie en Proſe, comme *Oroonoko*, &c. Dans les Comédies mêmes qui ſont en Proſe, les Scenes de ſentiment ſont ſouvent écrites en Vers. Ce mélange ſe trouve dans les Pieces les plus célébres, comme THE PLAIN-DEALER, THE CARLESSE HUSBAND, &c.

d'intérêt : gardez-vous bien de vous arrêter à toutes ces obſervations puériles ; ces regles ne ſont que réfroidir l'imagination ; donnez à la vôtre tout ſon eſſor. Ne vous faites pas de ſcrupule de tranſporter, s'il le faut, la Scene de Rome à Conſtantinople, ou de Londres à la Caroline. N'épargnez pas non plus le temps néceſſaire pour le développement de votre intrigue. Si huit jours ne vous ſuffiſent pas, prenez-en quinze, prenez un mois, prenez un an. *Quoique de pareilles licences ſoient des fautes ; commettez-les hardiment, parce qu'elles conviennent au génie Anglois.* (*a*) Vos Comédies, vos Tragédies ſont des repas que vous donnez au Peuple : pourvu que les viandes que vous leur apprêtez ſoient du goût des Conviés, vous devez peu vous ſoucier des regles de la cuiſine. *J'aime mieux*, dit Martial, *que mes ragoûts plaiſent aux Conviés qu'aux Cuiſiniers.*

Il n'y auroit pas de mal de terminer cet Acte par une Scene de nuit ;

(*a*) Epître Dédicatoire de l'*Amour Triomphant.*

c'eſt

c'eſt alors que les prodiges dans le Ciel font le plus d'effet, & que les revenants inſpirent plus de terreur; & en ce cas, pour garder la vraiſemblance, vous ferez paroître Céſar en bonnet de nuit, & Oedipe en chemiſe (*) Si vous traitez un ſujet auſſi terrible que celui de la vengeance du meurtre de Laïus, n'allez pas imiter les François, & dérober aux Spectateurs tout le pathétique de cette Piece, faute d'expoſer à leurs yeux le tableau touchant de la peſte. (†) Les Vers ne peuvent en donner qu'une foible idée. Vous tâcherez d'en rendre toute l'horreur en jonchant le Théatre de Corps morts, en y faiſant paroître des figures preſque inanimées, qui marchent à peine, & qui augmentent à chaque inſtant

(*) *Jules Céſar, Macbeth, Oedipe, &c.*

(†) Peut-on en offrir un plus attendriſſant que celui que le P. Folard rend en quatre Vers dans ſon Œdipe ?

„ L'Epoux en embraſſant ſon Epouſe éperdue,
„ Lui ſouffle dans le ſein le poiſon qui la tue,
„ Et le Fils, ſecourant les Auteurs de ſes jours,
„ Tombe & meurt à leurs pieds pour prix de ſon
„ ſecours.

le nombre des cadavres, qui feront la décoration de votre Théatre. (*) Voilà de ces grandes Scenes qui ſont dans la Nature, & que les François n'ont pas l'eſprit d'imaginer.

Je ne nierai pas qu'avec les privileges dont nos Poëtes jouiſſent, la chaleur de la compoſition ne puiſſe les emporter trop loin. Il aura pu vous arriver dans les deux premiers Actes de votre Piece, d'avoir tellement multiplié les incidents que vous n'aurez plus ni le temps, ni l'eſpace néceſſaires pour la repréſentation, & que vous ne ſaurez comment mettre le Spectateur au fait de tout ce qui doit ſe paſſer. Pour vous tirer d'embarras, amenez ſur la Scene un perſonnage particulier à notre Théatre, que nous appellons *Chorus*; il annoncera tout ce que ceux qui ſont néceſſaires à l'action ne peuvent ſavoir, ou ne doivent pas dire, ou bien il fera exécuter une Pantomime dont il expliquera les geſtes & qui vous conduira à de nouveaux événements,

(*) Voyez l'*Oedipe* Anglois.

ce qui vous épargnera le temps & le travail que vous auriez été obligé d'employer pour le Dialogue. (a) C'eſt pour de ſemblables inventions que nos grands Maîtres ſe tirent adroitement des pas les plus difficiles, & je ne crains pas de dire que le génie Anglois trouve le moyen de briller juſques dans ces Scenes muettes.

Au troiſieme Acte, il faut vous éloigner encore plus de votre Original François. Songez, par quelque voie que ce ſoit, à faire périr un de vos Perſonnages, afin d'avoir au moins pour les deux derniers une ombre à votre commandement. Surtout, de quelque mort que vous faſſiez choix, gardez-vous bien d'en dérober le ſpectacle aux yeux des Juges de la troiſieme galerie. Quelle mal-adreſſe à l'Auteur de l'Electre Françoiſe qui auroit pu faire de l'ombre d'Agamemnon tout ce qu'il auauroit voulu, de ne l'avoir pas fait paroître une ſeule fois dans ſa Piece! il eſt réſervé à quelque génie plus

(a) THE PROPHETESS de Beaumont & Fletcher, Acte IV. Scene I.

heureux d'apprendre à nos Voiſins le parti que l'on peut tirer au Théatre d'une ombre quelle qu'elle ſoit. Comment ces apparitions effrayantes ne leur inſpireroient-elles pas la même terreur ? Elle eſt fondée ſur la crédulité aux revenants, qui doit être, pour le moins, encore auſſi commune à Paris qu'à Londres. Il ne paroit pas, & je ne croirai jamais que la Philoſophie ait fait plus de progrès parmi eux que parmi nous.(*)

Je dois ajouter que notre Peuple ſe plait à voir repréſenter les agonies & les horreurs de la mort. Il a cela de commun avec celui de l'ancienne Rome. Il eſt accoutumé à applaudir l'homme qui meurt de bonne grace, & communément en pouſſant le dernier ſoupir, un Héros

(*) Dans la Piece de *Richard II.* on aſſaſſine ce Roi ſur ce Théatre, de la maniere dont l'Hiſtoire rapporte ce fait. Dans la Tragédie *du Duc de Guiſe*, on le poignarde aux yeux des Spectateurs. Dans celle d'*Othello*, on voit ce Maure étouffer ſa femme dans ſon lit, &c. Dans *Tamerlan*, une des Pieces modernes les plus régulieres, Bajazet fait étrangler Monéſes ſur le Théatre, &c. Dans *le Double Mariage*, Acte I. Julia appliquée à la torture, pendant toute la Scene, laſſe la cruauté des Bourreaux & du Tyran.

trouve le moyen de faire rire les Spectateurs. (*) C'eſt la vue du ſang qui inſpire la terreur dans la Tragédie ; & quoi qu'en diſe Horace, on ne doit rien ſouſtraire aux yeux de ce qui peut frapper l'imagination. (†) Les François, par trop de timidité, au lieu de Tragédies fortes, nous donnent des Elégies doucereuſes. S'ils nous reprochent comme un défaut d'expoſer aux regards des Spectateurs des actions trop cruelles, *cette faute eſt du nombre de celles qu'ils n'ont pas l'eſprit de commettre.* (§) D'ailleurs il ſuffit que

(*) Ces ſortes d'imitations ſont d'ordinaire ridicules de ſa part du Poëte, & toujours beaucoup plus de la part de l'Acteur.

(†) Dans la Tragédie de *Thierry & Theodebert* de Beaumont & Fletcher, la Reine Brunhalt, tandis qu'on chante & qu'on danſe ſur le Théatre, profite d'un moment favorable pour faire aſſaſſiner l'un de ſes fils par un ſcélérat qu'elle a caché exprès derriere le dais. Elle fait enſuite empoiſonner l'autre. Au V. Acte, Theodebert, après avoir été longtemps ſur la Scene environné de ſes Médecins, expire dans les bras de ſa femme, qui au même inſtant meurt de douleur.

(§) Dryden.

Acte III. Scene I. du BLOODY BROTHER, le Capitaine des Gardes du Prince arrive, la tête du Chancelier à la main. Scene II. Rollo poignarde ſon frere dans les bras de ſa mere. Au V. Acte le meurtrier éprouve le même ſort ; ſon Capitaine

cet uſage ſoit établi ſur notre Théatre, pour que vous deviez le ſuivre. Vous devez vous maintenir dans tous les droits qui vous ont été acquis par ceux qui vous ont précédé. Voici comme s'exprime un des zélés Défenſeurs des Libertés de notre Théatre : *Je regarde à préſent les licences comme la grande Charte de la Poéſie Dramatique : & je ſuis trop bon Anglois pour perdre ce que mes Ancêtres ont gagné pour moi.* (*)

C'eſt dans cet Acte-ci, que ſi vous avez deux Princeſſes rivales, vous devez vous efforcer de peindre toute la rage avec laquelle le Sexe ſe livre aux emportements de l'amour & aux fureurs de la haine. A cet égard, la délicateſſe des Auteurs François eſt ridicule : ils veulent qu'une Reine jalouſe & outragée, conſerve de la dignité, même dans l'excès de ſa paſſion. Sur leur Théatre, Roxane

des Gardes aidé de la fille de Baudouin renverſe le Prince, le frappe de pluſieurs coups de poignard, qui lui en porte auſſi un dans le cœur & tous deux meurent en même temps.

Dans la Tragédie de BONDUCA, Acte IV. Scene II. Caratach ſe préſente auſſi une tête à la main, &c.

(*) Le même.

furieuſe dit à peine deux mots à l'Eſclave qui lui enleve ſon Amant : dans ces moments où l'on ne reſpecte rien, elle n'oſe ſe livrer à ſes tranſports, de peur de bleſſer la politeſſe Françoiſe. Cette dignité eſt abſolument contraire à la Nature. Les paſſions ſont les mêmes dans tous les hommes. La jalouſie réduit les plus grandes Princeſſes aux ſentiments & au ton des femmes du commun ; & un Poëte eſt obligé de peindre tout avec vérité. Imitez le judicieux M. Dryden, qui, en pareil cas, fait parler Cléopatre & Octavie, (*) comme les Harangeres de Billings-Gate, *parce que*, comme il dit très-bien, *quoiqu'elles fuſſent l'une, une Romaine, & l'autre, une Reine ; elles étoient toutes deux femmes. Les Poëtes François n'auroient oſé riſquer une Scene entre ces deux Princeſſes ; ou, au cas qu'ils l'euſſent hazardée, tout ſe ſeroit paſſé en quelques froides*

(*) Dans la Piece qu'il a intitulée : *Tout pour l'Amour*, ou *le Monde, bien perdu.* C'eſt de tous les Ouvrages Dramatiques de ce Poëte, celui où il a mis le plus d'art, & c'eſt une des meilleures Tragédies du Théatre Anglois, elle eſt traduite dans le *Pour & Contre* de M. l'Abbé Prevôt.

civilités ; mais il n'y auroit eu aucune aigreur dans les réparties, de peur de bleſſer la dignité de leurs caracteres, & la modeſtie de leur Sexe. J'ai prévu, continue-t-il, *l'objection, & je l'ai mépriſée.* (*) En cela il n'a fait que ſuivre ce que dicte le bon ſens, que l'on doit préférer au goût François, & il avoit devant les yeux l'exemple de Shakeſpear, c'eſt-à-dire, de celui de tous les Poëtes anciens ou modernes qui a été le plus fidelle à la Nature. (†)

(*) Préface de la Piece dont il eſt queſtion.

(†) Voyez dans *Henry VI.* premiere partie, la querelle du Duc de Glouceſter & du Cardinal de Beaufort, & celle de la Reine Marguerite & de la Ducheſſe de Glouceſter.

Dans la Tragédie de *Richard III.* Acte IV. la Scene XVI. entre la Reine Marguerite & la Reine Eliſabeth, toutes deux Reines détrônées.

Au II. Acte de la *Belle-Mere ambitieuſe*, on peut voir auſſi une Scene du même ton, entre Memnon, Artaxerce & Artémiſe.

Voici dans un autre genre un trait du naturel de Shakeſpear. C'eſt le Roi Henri V. qui fait ainſi ſa déclaration d'amour à la Princeſſe Catherine de France qu'il doit épouſer. *Toi & moi entre S. Denis & S. George, ne ferons-nous pas un petit garçon, moitié François, moitié Anglois, qui ira à Conſtantinople prendre le Turc par la barbe? Qu'en penſes-tu ma belle Fleur de lys? &c.*

Il en eſt de même de vos Héros : ne riſquez pas de dégrader leur caractere ſous prétexte de l'ennoblir, & d'ôter à la paſſion toute ſa force, en voulant mettre de la décence dans leurs diſcours. L'Art ne fait que déguiſer la Nature, au lieu de la parer. Voyez, lorſqu'il eſt queſtion d'injures, quelle eſt l'éloquence des Héros de l'Iliade. Achille en colere doit parler comme un Porteur de chaiſes. M. Rowe, qui avoit profité de la lecture d'Homere, nous a donné dans la Tragédie d'Ulyſſe, deux Scenes, qui ſont des chefs-d'œuvre en ce genre. Dans l'une, Ulyſſe, qui n'eſt point encore reconnu, repouſſe avec courage le mépris & la brutalité des Princes amoureux de ſa femme, & eſt tout prêt à faire le coup de poing avec eux à notre maniere d'Angleterre. (*) Dans l'autre, la querelle entre Télémaque & le Roi de Samos, par une gradation d'injures, s'échauffe au point qu'il en coûte la vie au dernier. (†) Ce choix de ce que

(*) Acte I.
(†) Acte IV.

tels, préférables aux ſentiments Romaneſques qu'ils prêtent à tous leurs Perſonnages. *En vain chercheroit-on dans Racine l'Hippolyte d'Euripide*, remarque ce Poëte, auſſi merveilleux dans ſes Pieces que judicieux dans ſes Critiques, *au lieu de ce jeune Héros ennemi déclaré de l'amour, on n'y trouve que Monſieur Hippolyte.* (*)

Les anciens Auteurs du Théatre François, n'étoient ni ſi délicats, ni ſi affectés. La Phédre de Garnier paroît avoir été faite pour le nôtre; la derniere Scene du troiſieme Acte, y feroit un grand effet. Mais il s'en faut beaucoup que le caractere de Phédre ſoit par-tout auſſi fort & auſſi ſoutenu que celui de Nourmahal. Le conſeil d'accuſer Hippolyte, ne vient que de la Nourrice. Dans la Piece Angloiſe, la paſſion de la Reine pour le fils de ſon Epoux, eſt ſi violente, qu'elle ne la connoît pas aſſez pour en rougir, & ſi effrenée, que ne pouvant rien obtenir de lui, elle le veut empoiſonner. La Morale du

(*) Préface d'*Aureng-Zebe*.

Théatre François eſt trop rigide, pour permettre aux Auteurs d'y peindre ces grands mouvements de la paſſion. Quelle chaleur peut-il y avoir dans leurs Scenes, lorſqu'ils n'oſent rien mettre en action? M. Cibber, notre Poëte *Lauréat*, & par conſéquent, celui qui eſt le plus en droit de nous donner des régles, après avoir ſi heureuſement corrigé le Cid, a été forcé d'avouer que ce qui avoit empêché ſa Piece, de réuſſir autant que celle du Poëte François, ce n'eſt pas qu'il y ait moins de beautés dans la ſienne, c'eſt qu'il en a voulu rendre tous les Perſonnages encore plus vertueux que ceux de Corneille. Peu de nos Auteurs ont donné dans cet excès. Nous nous plaiſons à la repréſentation des Scélérats du premier ordre. Nous autres Anglois nous avons le cœur ſi tendre, que quelque criminels que ſoient ceux qu'on nous expoſe ſur la Scene, nous ſommes toujours prêts à les plaindre, pour peu qu'avant que de mourir, ils témoignent de repentir. Mais on ne connoit pas ſur le Théatre François ces Criminels

d'un ordre ſupérieur, qui ſont l'ornement du nôtre, & *ce qui empêche que leurs Auteurs n'embraſſent ces grands caracteres, c'eſt que le génie François eſt trop étroit.* (*)

M. Rowe, à qui notre Théatre a de ſi grandes obligations, nous a donné dans la Belle-Mere Ambitieuſe, une Scene en ce genre, qui eſt un chef-d'œuvre, par la vérité avec laquelle il peint & fait agir la paſſion effrenée d'un Vieillard. Mirza tient à Ameſtris les diſcours les plus convenables à ſon amour; las de perdre ſon temps en paroles, il entreprend, malgré l'impuiſſance de ſon âge, de ſe rendre heureux par la force. (†) Il s'épuiſe en efforts inutiles. La

(*) Cibber, Préface, de qui *la Fille Héroïne.*

(†) Voyez le III. Acte de la Tragédie de *Valentinian.* L'Auteur n'a point fait de difficulté d'y rendre au naturel les propos & les actions du Prince le plus diſſolu. Les diſcours artificieux de Phorba & d'Ardélia qui ſont qualifiées dans la Piece *two of the Emperor 's Bawds*, & les chanſons les plus laſcives n'ayant pu ébranler la vertu de Lucina, l'Empereur a recours à la force pour ſatisfaire ſon infâme paſſion.

Au IV. Acte il déclare à tous ſes Courtiſans qu'il n'en eſt aucun dont la femme ne lui ait accordé

Princeſſe, en ſe débattant, lui ôte ſon poignard, & lui porte un coup mortel. Voilà la Nature. Mirza parle & agit en Vieillard paſſionné, & Ameſtris en femme vertueuſe. Il eſt vrai que cette Princeſſe qui a défendu ſon honneur avec tant de courage, en eſt punie à l'inſtant même. Orchanes qui arrive, la livre au Vieillard qui la demande, & qui n'ayant pu la déshonorer, a du moins la conſolation de ſe venger & de la poignarder avant que de rendre le dernier ſoupir. (*) C'eſt une de ces Scenes ſi communes ſur notre Théatre, qui repréſentent la Nature dans toute ſa vérité. Si le crime y triomphe ſouvent, ſi la vertu y eſt malheureuſe, l'imitation des mœurs n'eſt en cela que plus fidelle. C'eſt ainſi que les choſes arrivent communément dans ce monde. Sur le Théatre, l'Auteur

ſes faveurs, quoi qu'il n'ait pas pris grande peine pour les obtenir. Deſpréaux a dit :

„ Le Latin dans les mots brave l'honnêteté.

La plûpart des Auteurs du Théatre Anglois ſont apparemment perſuadés que leur Langue a le même privilége.

(*) *La Belle-Mere ambitieuſe*, Acte V.

fait mourir à ſon choix un Scélérat dans le repentir ou dans l'endurciſſement, ſelon que cela convient mieux à la variété de ſa Piece.

Si le principal Héros de votre Tragédie ſe trouve accablé ſous le poids de ſes malheurs, vous lui ferez apporter un lit de repos, ou, s'il l'aime mieux, il ſe couchera par terre, (*) &

(*) Cette action eſt commune dans les Tragédies Angloiſes, elle y paſſe pour l'expreſſion de la plus grande douleur. Dans celle d'ATHELSTAN, qui a eu un ſi grand ſuccès en 1756, & dont le mérite eſt prouvé par les 500 livres ſterling qu'elle a valu à l'Auteur, un pere, dans l'obſcurité, porte dans le ſein de ſa fille, un poignard qu'il deſtinoit à punir un lâche Raviſſeur, déſeſpéré d'avoir commis un parricide involontaire, *il ſe jette par terre à côté d'elle, il ſe releve, il traverſe le Théatre, il ſe met à ſes genoux*, &c. Qu'il me ſoit permis d'abord de faire remarquer au Lecteur que ce dénouement eſt copié d'après celui de la Tragédie d'*Electre*, quoiqu'il en ſoit la contre-partie. Dans celle-ci, c'eſt le fils qui tue ſa mere, dans la Piece Angloiſe c'eſt le pere qui tue ſa fille, & tous les deux par une erreur pareille. L'Auteur qui nous a donné l'extrait d'Athelstan auroit dû s'en appercevoir. Des nouveautés étrangeres, qui n'ont rien de neuf pour nous, groſſiſſent, mais n'enrichiſſent pas un Journal. Il eſt vrai que la maniere de repréſenter ces Scenes empruntées de notre Théatre, les rend tout autres. Ceux qui nous propoſent de l'imiter n'en ſentent pas le ridicule à la lecture. *Cette vivacité d'action & de jeu* que l'on voudroit nous faire adopter eſt peut-être plus puérile que *propre à exprimer*, comme on le dit, *des tranſports dignes d'un parricide*.

& vous lui ferez chanter quelques *parricide*. L'Acteur n'a ſouvent beſoin de mettre tant de Feu & de mouvement dans ſon jeu, que parce que l'Auteur qui eſt de glace, ne lui inſpire rien. Ce n'eſt que faute d'élévation que, pour frapper le Spectateur, l'un & l'autre ont recours à des petiteſſes qui peuvent être dans la Nature, mais qui aviliſſent la majeſté de la Tragédie. Le génie retréci ne trouve jamais de champ aſſez vaſte pour s'exercer : il n'eſt point de bornes qui arrêtent une imagination étendue. *Dans l'eſpace de ſix pieds quarrés*, pour me ſervir des termes d'un Critique moderne, Oreſte, ſur notre Théatre, entrevoit un chemin qui le conduit aux Enfers ; il y deſcend, ſon aſpect épouvante les ombres, il entend, il exprime lui-même leurs gémiſſements, non *par des cris doux & mélodieux*, mais par les vrais accents de la Nature. Il apperçoit Egyſte, & lorſqu'il recule en prononçant ce Vers :

Que vois-je?... dans ſes mains... la tête de ma Mere!

il la fait voir aux Spectateurs.

J'avoue qu'il ſeroit plus commode & pour l'Auteur & pour l'Acteur de repréſenter un perſonnage dans la même poſition, qui, tantôt à genoux ou étendu par terre, tantôt ſe promenant en long & en large ſur le Théatre, laiſſeroit échapper de longs ſoupirs, ou prononceroit de ces diſcours entrecoupés qui, à la vérité, caractériſent le trouble des paſſions, mais plus ſouvent encore le déſordre des idées du Poëte.

Les Anciens ont défini la Tragédie, un Poëme pour les Rois ; la dignité eſt de ſon eſſence. Lorſqu'on prétend qu'elle nuit plus qu'elle ne ſert, lorſqu'on veut nous y faire renoncer, ce n'eſt que parce qu'on ſe ſent dans l'impoſſibilité d'y atteindre. On a reproché à M. de la Motte d'avoir eu les mêmes raiſons pour vouloir nous dégoûter des Tragédies en Vers. Parmi les Fables de la Fontaine, qui ne ſont pas moins faites pour les Philoſophes, que pour les enfants ; il en eſt une au V. Livre dont l'application ſeroit aiſée à faire. L'imitation de la Nature, eſt le prétexte ; le manque de talent, eſt le motif qui inſpire tous ces Prédicateurs de réforme.

chanſons qui puiſſent l'endormir ; ou bien vous ajouterez un intermede à cet Acte, & vous l'ornerez de quelque danſe pour égayer ſes eſprits & ceux de vos Spectateurs. (*) Vous prendrez ces idées de Ballets dans les Opéra François, (†) ou dans les Contes des Fées. Ainſi, l'ingénieux Auteur de l'Amour Tyrannique, fait évoquer par un Magicien, Nakar & ſa bien-aimée Damilkar, à qui il ordonne de réjouir en ſonge Sainte

(*) Dans *Tamerlan*, Arpaſie eſt étendue ſur un lit de repos ; on lui chante l'éloge du Sommeil pour l'endormir.

Dans la Tragédie de *Neron*, Britannicus fait chanter une chanſon pour ſe conſoler de la mort d'Octavie ſa ſœur.

Dans celle d'*Antoine & Cléopatre*, Antoine, qui a perdu l'Empire de l'Univers, demande de la Muſique pour adoucir ſa mélancolie.

Au V. Acte de *Valentinian*, Tragédie de Beaumont & Fletcher, la Scene repréſente la chambre à coucher de l'Empereur, il vient d'être empoiſonné, il paroit dans un fauteuil éprouvant les douleurs les plus cruelles ; pour les ſoulager & lui rendre plus douce la mort qu'il attend, aux yeux des Spectateurs, on lui chante les airs les plus voluptueux.

Voyez auſſi THE BLOUDY BROTER, BONDUCA, THE QUEEN OF CORINTH, & preſque toutes les autres Tragédies des mêmes Auteurs.

(†) Dans *Montéſume*, les Eſpagnols danſent des Sarabandes avec des caſtagnettes, &c.

Catherine. Damilkar l'invite à l'amour par des chanſons, & l'on danſe autour de la Sainte. Amariel, ſon Ange gardien, deſcend au ſon d'une douce Muſique, une épée enflammée à la main; les Génies fuient, & l'Ange menace Damilkar de l'enchaîner cinquante ans ſous terre, ſi elle oſe reparoître davantage & troubler la Sainte. Vous pouvez auſſi finir votre troiſieme Acte par quelques cérémonies religieuſes où les Prêtres chanteront & danſeront; où tous les Acteurs feront chorus. C'eſt ainſi que mêlant la Muſique & la Déclamation, la Tragédie & l'Opéra, le Pathétique & le Bouffon, le Sacré & le Profane, les Anges & les Génies, vous pouvez donner à votre Piece une variété & un degré de perfection, où les François ne peuvent atteindre.

Le quatrieme Acte, ſelon toutes les apparences, faute d'action, manquera de chaleur dans l'Original que vous aurez choiſi. Pour en donner au vôtre, tachez d'y faire entrer une ou deux batailles, vous les moulerez

ſur la mémorable bataille d'Azincourt, (*) de Shakeſpear, le modele de toutes les batailles du Théatre Anglois. De froids Critiques voudroient en vain nous ſoumettre à la Poëtique d'Ariſtote : *Le génie Anglois réclame par-tout la liberté ; il eſt au deſſus des regles des Anciens, trop reſſerrées pour notre Théatre. Quoique leurs modeles ſoient réguliers*, dit très-bien un de nos Auteurs, *ils ſont trop petits pour la Tragédie Angloiſe, qui demande à être bâtie dans une plus grande proportion.* (*)

Enſuite, pour inſpirer plus de terreur (†) à vos Spectateurs, vous

(*) Voyez l'Hiſtoire d'Henri VI.

(*) Dryden.

(†) Ces apparitions d'ombres, ces ſuppreſſions de lumiere, ces bruits de tonnerre qui font rire le commun des Spectateurs judicieux, bien plus qu'ils n'effraient le gros du Parterre, ſont de petits moyens que la majeſté de notre Tragédie avoit rejettés juſqu'ici, & que Melpomene a vu depuis peu avec ſcandale, employés ſur la Scene Françoiſe. Il y a tout lieu de craindre que ces innovations ne ſoient une preuve de ſa décadence, & que nous n'ayions recours à des modeles étrangers, que par l'incapacité d'atteindre à ceux que nos grands Maîtres nous ont laiſſés. Du moins ils ne ſeroit pas difficile de dire pourquoi quelques-uns de nos Auteurs & de nos Acteurs affectent d'établir ſur notre Théatre la maniere Angloiſe de traiter

obſcurcirez votre Théatre, vous repréſenterez des prodiges en l'air, un ciel de ſang, deux ſoleils, des eſprits aériens qui ſe battent, &c. (*) Vous accompagnerez ces décorations, de tonnerres & d'éclairs. Tout ce vacarme enſemble épouvante, & a un effet merveilleux ſur notre Théatre. (†) Alors vous ferez ſortir de terre un ſpectre en chemiſe enſanglantée;

les ſujets & de jouer les rôles : elle a ſes commodités, on y trouve des reſſources qui ſuppléent au talent. Quelques tentatives de nos Tragédies modernes ſont des degrés qui pourroient nous conduire avec le temps à voir auſſi l'échaffaut Anglois tranſporté ſur la Scene Françoiſe, pour y inſpirer plus de terreur.

D'un autre côté, ſous prétexte d'éviter le chant, & d'approcher de la Nature de plus près, à quel point de familiarité ne deſcend pas tous les jours notre Déclamation Tragique? N'a-t-on pas beaucoup de ſujet de ſe glorifier des progrès de l'art, lorſque l'on fait rire le Parterre aux endroits les plus ſublimes de Corneille? Il ne rit ſûrement pas de l'Auteur, quoi qu'en penſent ceux qui excitent un mouvement ſi étranger à la Tragédie. Et en effet, on donne aux Perſonnages les plus nobles un ton de bourgeoiſie qui les dégrade : au lieu de faire tous ſes efforts pour s'élever juſqu'à ſon rôle, on n'omet rien pour le rabaiſſer juſqu'à ſoi. Il doit être permis d'élever ſa voix contre le progrès d'un mauvais goût qui déshonore un théatre, juſqu'ici l'objet, à tous égards, de l'admiration des Etrangers.

(*) *Sophonisbe*, Acte II.

(†) *Jules Céſar.*

les morts des dernieres batailles pourront vous fournir une demi-douzaine d'ombres ſubalternes, que vous ne ferez paroître que pour lui ſervir de cortége. (*) Pour la politeſſe avec laquelle les ſpectres veulent être traités, lorſqu'on a beſoin de leur faire expliquer les raiſons de leur apparition, vous conſulterez Shakeſpear; aucun homme n'a mieux ſu que lui parler aux revenants.

Vous ramenerez, pour terminer cet Acte, votre Héros victorieux au bruit de l'artillerie, des tambours & des trompettes : cette muſique guerriere, & le ſpectacle de l'Armée que vous ferez paſſer en revue ſur le Théatre, ſerviront à délaſſer le Spectateur qui aura été trop ému pendant les Scenes précédentes. (†)

(*) Au IV. Acte de *Macbeth*, on voit les ombres de huit Rois paſſer en revue ſur le Théatre.

Il en paroit auſſi huit au V. Acte de *Richard III.* &c.

Dans *l'Oedipe* Anglois, l'ombre de Laïus paroit accompagnée de trois autres, & revient pluſieurs fois ſur la Scene.

L'ombre de Sylla ouvre la Tragédie de *Catilina*, de Ben-Johnſon, par un Monologue de cent Vers. Voyez auſſi *Montéſume*, *la Conquête de Grenade*, &c.

(†) C'eſt l'uſage du Théatre Anglois. Voyez *Tamerlan*, *Oroonoko*, &c.

Si votre Piece a pris une autre tournure, & qu'une Princeſſe éperdument amoureuſe ait perdu à la bataille le Héros l'objet de ſa tendreſſe, il eſt naturel que l'excès de ſa douleur dérange ſa raiſon; & en ce cas vous la ferez revenir, folle, ſur le Théatre, habillée en Bergere ou en déshabillé, tout comme vous voudrez. Vous la ferez danſer & chanter tant que vous le jugerez à propos; ce qui vous tiendra lieu d'un quatrieme intermede. Nous devons à Shakeſpear cette heureuſe invention, (*) & nos meilleurs

(*) La mort de Polonius, pere d'Ophélie, la fait devenir folle. Elle vient ſur le Théatre dire & chanter des bouffonneries. Tragédie d'*Hamlet*, Acte IV.

Dans la Tragédie du *Roi Léar*, la folie de ce Prince eſt le principal ſujet du IV. Acte. Il faut convenir que la Nature y eſt rendue avec une grande vérité, & les Anglois font le plus grand cas de ces ſortes de tableaux. Je ne ſuis pas ſurpris que le peuple, qui ſe fait un plaiſir du ſpectacle de Bedlam, les trouve ſi touchants; mais je le ſuis du ton dont en parlent les Auteurs qui ſont le moins prévenus en faveur de Shakeſpear & de leur Théatre: ils ne font point de difficulté de placer la peinture de la folie de ce Vieillard malheureux au rang des chefs-d'œuvre de leur grand Tragique. Il en eſt une autre de Rowe, qu'ils n'eſtiment guere moins; c'eſt celle d'Alicie dans la Tragédie de JANE SHORE.

J'ajouterai que le récit de la folie de Clémentine dans le Roman de *Grandiſon*, qui a fait bâil-

Auteurs l'ont imité en cela avec ſuccès. (*) C'eſt ainſi que ſur notre Théatre la fécondité du génie Anglois a imaginé mille reſſources pour varier le plaiſir du Spectacle ; reſſources toutes inconnues ou interdites à la froide exactitude des François. Si Corneille ne ſe fût pas attaché ſcrupuleuſement à l'Hiſtoire, & s'il eût oſé imiter la liberté de quelques-uns de

ler tant de Lecteurs à Paris, a fait verſer beaucoup de larmes à Londres. C'eſt un des efforts de génie, dont en Angleterre on ſait le plus de gré à l'Auteur, & qui a le plus contribué au grand ſuccès de l'Ouvrage. On y trouve des traits ſi naturels, ſi vrais, ſi touchants, qu'on doute ſi en cette partie l'Auteur ne l'emporte pas ſur Shakeſpear lui-même. Seroit-ce que les originaux, dont la repréſentation affecte ſi fort les Anglois, ſeroient plus communs parmi eux que parmi nous ? Ils ont les paſſions ſi fortes, que je ne ſerois pas ſurpris que l'amour tournât en effet plus de têtes à Londres qu'à Paris, où on le traite ſi légerement. Auſſi je croirois volontiers que, proportion gardée, Bedlam eſt plus peuplé que nos Petites-maiſons. Les Anglois me répondront que la choſe ſeroit peut-être égale, ſi on renfermoit à celles de la rue de Sévres tous ceux qui en ont aux environs de Paris de privilégiées, qui ne font que rendre leurs folies plus éclatantes. A cela que répliquer ?

(*) Otway & Southern, deux des plus grands Tragiques Anglois. Au V. Acte de *Veniſe ſauvée*, après la Scene de l'Echaffaut, une douce Muſique annonce Belvidéra, femme de Jaffier, qui eſt devenue folle. Il y a une Scene à peu près ſemblable au V. Acte de l'*Innocent Adultere*.

nos Auteurs, Camille, après la mort de ſon cher Curiace, au lieu de ſe livrer à des fureurs qui obligent ſon frère à ſouiller ſon bras par un parricide, & le Poëte à ajouter à ſa Piece un Acte froid & languiſſant, Camille, dis-je, qui irrite Horace par ſes imprécations, auroit pu l'attendrir par ſes folies. Quoi de plus intéreſſant que de voir une jeune & belle perſonne à qui la douleur a tourné la tête, & qui ne peut ni rire ſans faire pleurer, ni pleurer ſans faire rire. De pareils accidents ſont une ſuite de la foibleſſe du Sexe, & nos Angloiſes préférent le déſordre touchant de ces Scenes, à tout ce que la paſſion peut inſpirer de plus fort & de plus pathétique. Ce ſont celles qui leur font verſer le plus de armes.

Les fureurs d'Oreſte ſur le Théatre François, ou dans Euripide même, n'ont rien qui affecte auſſi puiſſamment que ces différents mouvements de folie gaie & bizarre, qui tiennent le premier rang dans le tableau des miſeres humaines.

Vous avez encore un moyen de produire le même effet dans votre Tragédie, & qui peut vous être d'une plus grande reſſource, puiſqu'il ne tient qu'à vous de vous en ſervir à tous les Actes. C'eſt d'amener ſur la Scene le *Fou du Roi.* (*) On peut aiſément tirer parti de ce Perſonnage, ſoit pour la plaiſanterie, ſoit pour la morale de la Piece. Comme il n'eſt pas obligé de rien reſpecter, vous pouvez vous ſervir de lui pour dégrader les Rois & la Royauté même, hardieſſes qui réuſſiſſent toujours chez un Peuple libre.

C'eſt un moyen reçu pour lancer impunément les traits les plus envenimés contre le Prince, ſes Courtiſans ou ſes Miniſtres, & c'eſt l'unique pour leur dire à tous leurs vérités. Ainſi, du Fou du Roi, vous ferez votre véritable Sage.

Si la nature de votre ſujet le permet, vous pourrez auſſi tranſporter la derniere Scene de cet Acte dans une priſon, & y faire paroître un

(*) *Le Roi Léar.*

de vos Héros chargé de fers, tourmenté par la faim, & prêt à expirer faute de nourriture. (*)

C'eſt dans le dernier Acte qu'il faut employer toutes les reſſources de votre génie, pour étonner & faire trembler tous les Spectateurs. Commencez par ramener votre ombre ſur le Théatre, elle y fera renaître la terreur; & afin de l'entretenir, vous ferez reparoître votre ſpectre de Scene en Scene, & vous l'annoncerez toujours par de grands coups de tonnerre: (†) Si vous l'aimez mieux, vous ferez faire à l'un de vos Perſonnages un pacte avec le Diable: Shakeſpear vous initiera dans les myſteres du Grimoire, & dans la maniere de conjurer l'eſprit malin; (§) c'eſt de ce grand Maître, qui a laiſſé des modeles en tout genre, que les Auteurs d'Oedipe ont appris à le faire paroître ſur le Théatre avec dignité. Après en avoir tiré parti dans le cours de la Piece, ſoit pour effrayer vos Spec-

(*) *Cléomenes*, Acte V. JANE SHORE.
(†) Tragédie d'*Oedipe*.
(§) *Henri VI.* II. Partie, Scene VIII. du I. Acte.

tateurs, ſoit pour annoncer énigmatiquement la cataſtrophe, vous ferez expirer le terme de la convention au cinquieme Acte. Alors le Diable déguiſé en honnête Gentilhomme, viendra s'emparer de celui qui ſe ſera donné à lui. (*) Ce qui peut inſpirer au Peuple une crainte ſalutaire de l'Enfer.

Le ſon d'une cloche eſt encore d'une grande reſſource pour notre Tragique. (†) C'eſt à vous à voir ſi vous en pouvez faire uſage dans

(*) *Le Duc de Guiſe.*

(†) *Veniſe ſauvée*, *Oroonoko*, & pluſieurs autres Tragédies. Dans celle de *Macbeth*, Acte II. Scene IV. le ſon d'une cloche annonce l'aſſaſſinat du Roi.

THE ISLAND PRINCESS commence par un ſon de cloche effrayant, au II. Acte on entend un bruit encore plus terrible, c'eſt celui de tout un Peuple qui crie au feu ſur le Théatre; ce n'eſt pourtant qu'une Tragi-Comédie.

Le II. Acte du *Chevalier de Malte* commence par un bruit qui n'allarme guere moins & qui eſt beaucoup plus fort, c'eſt celui du canon. Il s'y donne un combat de mer, la Scene eſt ſur un des Vaiſſeaux qui ſe battent.

Le II. Acte du *Double Mariage*, eſt dans le même cas, il ſe paſſe ſur un Vaiſſeau qui eſſuie un combat des plus opiniâtres. Le bruit du canon y fait une baſſe continuelle, qui tient lieu d'accompagnement aux Scenes de Matelots, de Mouſſes, &c. qui ſe ſuccedent.

votre Piece, & à choiſir la Scene où il fera le plus d'effet.

Vous conſerverez le mieux que vous pourrez tout le pathétique des diſcours que vous trouverez dans votre Original; mais vous y parlerez davantage contre les Rois, que les François ménagent toujours trop; vous y ajouterez une Satyre contre les Miniſtres, une tirade ſur les Loix, deux mots ſur la Religion, & un long éloge du Gouvernement Anglois. Lorſque vos Perſonnages n'auront plus rien à ſe dire, vous les ferez tous s'entretuer les uns les autres; ſeulement, pour obſerver la décence Théatrale qui veut que la vertu ſoit traitée autrement que le crime, vous ferez périr les plus coupables les premiers. A la derniere Scene la Princeſſe qui viendra pour ſauver le Héros de la Piece, le trouvant expiré, ſe poignardera elle-même, & tombant au milieu de ce tas de corps morts, dont le Théatre ſera jonché, expliquera avant que de mourir la morale de la Piece aux Spectateurs, & leur donnera des leçons de bien.

vivre. (*) Celui de nos Auteurs qui a corrigé l'Andromaque de Racine, (†) n'a pas manqué de faire revenir cette Princeſſe au cinquieme Acte, non-ſeulement pour ordonner la pompe funébre de Pyrrhus ſon nouvel Epoux, mais pour nous découvrir le but moral de cette Tragédie, qui ſans une pareille attention, pourroit échapper au plus grand nombre de ceux qui la voient repréſenter.

Il faut convenir qu'un échaffaut eſt ce qui termine le mieux une Piece tragique, qui doit être terrible, & ſur-tout à la fin. En ce cas il ne faut épargner rien de ce qui peut en augmenter l'horreur : il y faut étaler les haches, les poignards & tous les appareils du ſupplice. Si la dignité du Perſonnage l'exige, vous aurez ſoin de faire tendre l'echaffaut de velours noir. (§) Mais tous les ſujets ne ſont pas

(*) THE TRAGEDY OF JANE SHORE. THE FAIR PENITENT, THE MOURNING BRIDE. TAMERLANE. THE INNOCENT ADULTERY. VENICE PRESERV'D. SIR WALTER RALEIGH. ORONOOKO. LONDON'S MERCHANT, &c.

(†) M. Phillips THE DISTREST MOTHER.

(§) THE TRAGEDY OF JANE GRAI. THE ROYAL CONVERT.

aſſez heureux pour comporter ce ſpectacle théatral (*) Il ne convient guere qu'aux Pieces où il eſt queſtion de conſpiration, de trahiſon ou de vol, & il eſt difficile de l'ajuſter à celles que nous empruntons des François. A ce défaut, vous pouvez, ſi bon vous ſemble, terminer votre Piece par un enterrement, accompagné de toute ſa pompe funébre. (†)

(*) La derniere Scene de *Veniſe ſauvée* ſe paſſe ſur l'Echaffaut. La derniere Scene de *l'Amour tyrannique* s'y paſſe auſſi. Dans *Amboyna*, dans le *Fatal Mariage*, dans *Montéſume*, on voit différentes perſonnes appliquées à la torture. Dans cette derniere Piece, au milieu des tourments que l'on y fait ſouffrir à ce Prince Américain, il diſpute ſur la Religion avec un Prêtre Eſpagnol.

Dans notre Tragédie rien n'eſt ſi commun que les potences, les roues & les gibets, que des exécutions repréſentées avec toute leur ſolemnité, que des têtes ſans corps & des corps ſans tête, que des batailles données, des meurtres commis & des morts qu'on enleve en grand nombre.... Telle eſt notre politeſſe. Le Comte de Shaftesbury, *Avis à un Auteur.*

(†) *Aureng-Zeb*, Tragédie de Dryden, finit par la pompe funébre d'une Princeſſe Indienne, qui va ſe faire brûler avec le corps de ſon mari. La I. Partie de *Henri VI.* commence par le convoi du corps du feu Roi. La II. par une Noce. Dans la Tragédie de *Richard III.* Acte I. Scene VI. On voit pareillement arriver le convoi funebre du Roi Henri VI. *Lady Anne* mene le deuil. *Henri VIII.* autre Piece de Shakeſpear, finit par le baptême de la Reine Eliſabeth. Cette Princeſſe, ſous le regne de laquelle ce Poëte a vécu, & qui aimoit fort ſes Pieces, a

S'il vous reſte un Héros malheureux qui ſoit déſarmé, & que l'on veuille empêcher de diſpoſer de ſon ſort, il pourra ſuivre l'exemple de notre Oedipe, & ſe jetter par les fenêtres pour vous tirer d'affaire. (*)

Votre Piece ainſi finie, vous ferez faire par un Ami un Prologue & un Epilogue; ou ſi vous n'avez perſonne qui veuille ou qui puiſſe vous louer dignement, vous ferez vous-même l'un & l'autre, & vous aſſurerez que l'un eſt d'une *main inconnue*, & l'autre d'une *perſonne de qualité*. Au reſte ne vous croyez pas obligé d'y être modeſte, vous avez devant vos yeux l'exemple de nos plus grands Auteurs, qui y ont fait ſans ſcrupule l'éloge de leurs talents & de leurs productions. (†) Le Comédien qui prononce

vraiſemblablement aſſiſté à la repréſentation de celle-ci. Les Tragédies de Beaumont & Fletcher ſont auſſi remplies de ces ſortes de ſpectacles. L'Acte I. des TWO NOBLE KINSMEN, & le III. du MAD LOVER finiſſent par des enterrements.

(*) Voyez l'*Oedipe* de Dryden & de Lee, & *la Vie & Mort du Roi Jean*, de Shakeſpear.

(†) Ben-Johnſon, Prologue de la Piece intitulée EVERY MAN IN HIS HUMOUR. Dans la plûpart des autres il fait ou ſon éloge, ou la Satyre de ſes Rivaux.

prononce ces Vers, eſt cenſé parler de ſon chef, ou au nom de la troupe, & un Auteur n'a point à rougir de l'encens qu'il s'y donne. Vous ſuivrez l'uſage établi, d'y dire autant de mal des Ouvrages de ſes Rivaux, que de bien des ſiens. (*) Enſuite vous viendrez aux affaires politiques ; ſi vous êtes un Poëte de Cour, (†) vous pourrez tirer de ces petites Pieces, le parti que les François tirent de leurs Prologues d'Opéra. (§) Vous y louerez le Gouvernement : ſi au contraire vous en êtes mécontent, vous déclamerez contre le Miniſtre, pour le forcer à vous donner une penſion ; ſi la Nation eſt en paix ; vous demanderez la guerre ; ſi elle eſt en guerre ;

Rivaux. Il a conſacré toute une Comédie à ſa louange. C'eſt le POETASTER. Ses ennemis ſont joués dans ce Perſonnage, & il ſe célebre lui-même dans celui d'Horace.

(*) Farquhar, Prologue de SIR HARRO WILDAIR.

(†) Dryden. Farquhar. Rowe. Cibber. THE BEAUX STRATAGEMES, THE TWIN-RIVALS, THE CARELESS HUSBAND, &c. Prologues, THE KIND IMPOSTOR, THE RECRUITING OFFICER, &c. Epilogues.

(§) Perſonne n'a mieux ſu tirer parti de cet uſage établi au Théatre Anglois, que le Roi Guillaume. Des Auteurs qui lui étoient vendus inſpirerent au Peuple la haine que ce Prince avoit pour Louis XIV. Rowe, Auteur de *Tamerlan*, fut celui dont il ſe ſervit le plus utilement.

vous demanderez la paix ; & vous parlerez bien ou mal de nos Voiſins, ſelon qu'ils ſeront pour ou contre nous. (*) Pour aſſurer encore plus le ſuccès de votre Piece, faites réciter votre Epilogue par l'Actrice chérie du Public, que vous habillerez en homme ; & aſſaiſonnez-le d'un bout à l'autre de ces plaiſanteries, qui obligent les Dames à ſe couvrir le viſage de leurs éventails. (*)

(*) Voyez le Prologue & l'Epilogue d'AMBOYNA, Piece faite ſous Charles II. contre les Hollandois. Amboyne eſt une des Iſles Moluques, & celle qui produit le plus de Girofle.

(*) M. Wicherley, Epilogue d'une de ſes Comédies (THE COUNTRY WIFE.)

Nos Epilogues modernes ſont farcis d'indécences & d'obſcenités. M. Fielding, Epilogue de *l'Avare*. Les termes de l'Auteur qui contiennent une Critique ſi judicieuſe, ſont pourtant trop obſcenes pour qu'il ſoit permis de les traduire littéralement en notre Langue. Cet ingénieux Ecrivain eſt tombé lui-même ailleurs plus d'une fois dans le défaut qu'il reproche aux autres.

Cet uſage eſt ſi général ſur le Théatre Anglois, que le judicieux M. Pope lui-même n'a pu s'en garantir dans l'ingénieux Epilogue qu'il a fait pour la Tragédie de JANE SHORE. L'Auteur des Eſſais ſur les Ecrits de ce Poëte célebre, qui ont paru l'an paſſé (1756.) fait retomber le reproche de cette licence ſur la Nation même. *L'Ami de M. Rowe*, dit-il, *n'y a pas épargné ce prétendu badinage & ces plaiſanteries indécentes ; que, par une étrange corruption du goût & des mœurs, le Specta-*

Enfin, pour donner à votre Piece tout son lustre, il faut l'accompagner à l'impression d'une Préface du même ton que votre Prologue & votre Epilogue, ou d'une Epître Dédicatoire qui en tienne lieu. Faites-vous honneur de ce que le P. Rapin & les meilleurs Critiques François ont écrit sur le Poëme Dramatique; parlez-y beaucoup des regles du Théatre, pour faire voir, que si vous ne les avez pas suivies, ce pas que vous les ignoriez, dites que *les François ne s'y attachent si scrupuleusement, que parce que c'est un peuple bas & servile; que les Anglois au contraire ne les méprisent, que parce qu'ils aiment la liberté en tout, & qu'ils ont un génie supérieur à toutes les regles:* dites que *ni les défauts de notre Théatre, ni les beautés du Théatre François ne sont pas assez considérables pour que les Auteurs de cette Nation puissent entrer en concurrence avec les nôtres;* (*) qu'*enfin pour*

teur attend dans tous les Epilogues, même après les Pieces les plus sérieuses & les plus pathétiques. Il veut toujours qu'on y encourage le vice, & qu'on y tourne les Maris & les Mariages en ridicule.

(*) Toutes ces phrases sont familieres aux Au-

la fécondité & l'invention, les Anglois l'emportent ſur les Auteurs de toutes les Nations & de tous les temps. Vous finirez par dire que pour votre Piece en particulier, *vous pouvez vous vanter hardiment de n'en avoir emprunté aucun trait d'ailleurs.* (*)

teurs Anglois. Voici les propres paroles de Dryden dans ſa Préface de la CONQUETE DE GRENADE. *Je ne ſoumettrai point mes caracteres aux regles du Théatre François, où l'amour & l'honneur ſe péſent par dragmes & par ſcrupules; cependant où j'ai voulu donner des modéles d'une vertu exacte, comme ſont dans cette Piece les rôles d'Almahide, d'Oſmin, & de Ben-Saïda, je puis hardiment défier le meilleur d'entr'eux.* Au Prologue de la premiere Partie, il dit encore: *Puiſſent ces Barbouilleurs de papier, dont le métier eſt de traduire une farce peſante en un ſtyle encore plus peſant, être ſujets à ces impôts que l'Etat juge à propos de mettre ſur les denrées de France dont la pire eſpece eſt l'eſprit.* Cependant dans cette Piece ſi vantée, la plûpart des grands rôles ſont entierement pris dans différents Romans François, comme le *grand Cyrus, Ibrahim, Guzman*, en un mot perſonne n'a tant emprunté des François que Dryden qui les a ſi maltraités. Corneille, Racine, Quinaut, La Fontaine; Scarron, Scudery, La Calprenede, &c. Voilà les ſources où ce Poëte Anglois, qui a tant de célébrité a puiſé la plûpart de ſes Ouvrages de Théatre. THE MOCK ASTROLOGER, eſt le *Feint Aſtrologue*, de T. Corneille. SIR MARTIN MARALL, eſt pris de l'*Etourdi* de Moliere. Dans la Comédie intitulée: LOVE IN A NUNNERY, il a emprunté pluſieurs de ſes caracteres du Roman Comique.

(*) Congreve. Préface de ſa Comédie du DOUBLE DEALLER, qui ſe trouve priſe du *Tartuffe*, du

Si votre Piece, après avoir réuſſi ſur nos Théâtres, venoit à être connue par hazard, & condamnée par quelques Critiques François de mauvaiſe humeur, ou trop prévenus en faveur de ce qu'ils appellent les regles & la décence, s'ils s'aviſent d'y reprendre ces manques d'unité de temps, de lieu & d'intrigue, &c. défauts, ſi c'en ſont, que vous avez eu raiſon de commettre, pour ouvrir une carriere plus libre & plus vaſte à votre imagination; s'ils vous reprochent enfin les manques d'exactitude de toute eſpèce que vous aurez rachetés par tant d'autres beautés qui leur ſont étrangeres, (*) réclamez

Miſantrope & des *Femmes Savantes* de Moliere & du Conte de la Fontaine, *le Mari cocu, battu & content.*

(†) „ *L'exactitude* eſt un terme vague qu'on emploie ſans ſignification & ſans préciſion. C'eſt „ perpétuellement l'ennuyeux jargon des Critiques „ François & de leurs Partiſans, que les Ecrivains „ Anglois ſont généralement incorrects. S'ils veulent dire que parce que leurs Auteurs tragiques „ ont évité les irrégularités de Shakeſpear, & qu'ils „ ont ſuivi un arrangement plus méthodique dans „ leurs Fables, que par cette raiſon leur *Athalie* „ eſt préférable à *Léar*; l'idée eſt abſurde. Les déclamations qui abondent dans quelques-unes de „ leurs Tragédies les plus parfaites, peuvent être

les Loix de votre Pays ; vous ne pouvez être jugé que par vos Compatriotes, & *il eſt injuſte que les François aient ici aucune autorité juſqu'à-ce qu'ils nous aient conquis.* (*)

„ regardées comme auſſi contraires à cette eſpece „ de Poëſie, & à la fin qu'on s'y propoſe, que les „ Fous ou les Foſſoyeurs de Shakeſpear. *Eſſai ſur les Ecrits & le génie de M. Pope.* Qui ne s'étonneroit du degré d'aveuglement où le préjugé peut entraîner les eſprits! Voilà un Ariſtarque moderne qui ne ſe fait pas de ſcrupule de comparer la Piece, qui eſt peut-être le chef-d'œuvre des Théatres; à un Ouvrage marqué au coin de l'extravagance autant qu'à celui du génie. M. de la Place a ſagement fait de ſe borner à donner un extrait du *Roi Léar*. Cette Tragédie aſſurément ne mérite pas d'être traduite. Le Lecteur peut s'en fier au jugement qu'en porte ce Traducteur judicieux. Quant aux Plaidoyers du grand Corneille, il faut avouer que quelque beaux qu'ils ſoient, ils ſont déplacés au Théatre & ne peuvent paroître naturels dans une Tragédie. Nos Critiques l'ont remarqué long-temps avant ceux d'Angleterre. Mais que dire de celui qui les met en parallele avec les propos des inſenſés que Shakeſpear n'a introduit dans ſes Pieces que pour faire rire la populace?

(*) Dryden. Préface de la Tragédie d'*Antoine & Cléopatre*. Dans cette même Piece le rôle de Dolabella eſt pris de celui d'Antiochus dans la Tragédie de *Bérénice* de Racine, & il n'eſt pas difficile de reconnoître dans Antoine celui de Titus. Ni ce Perſonnage, ni aucun des Héros amoureux de Racine, que ce Poëte Anglois a cenſurés ſi ſévérement, n'ont rien d'auſſi fade que le titre qu'il a donné à ſa Piece. TOUT POUR L'AMOUR, OU LE MONDE BIEN PERDU. Antoine plongé dans la molleſſe perd l'Empire de l'Univers : c'eſt ce que Dryden appelle LE

avoir pris toutes ces pré-
, vous devez être morale-
du ſuccès de votre Ouvra-
s le cas pourtant, car il
t prévoir, où il vous arri-
uelque diſgrace, ne perdez
rage; il vous reſte encore
urce de l'impreſſion. Notre
Ben-Johnſon, qui, tout grand
, n'a pas toujours été heureux,
recours plus d'une fois; com-
, appellez du Spectateur tumul-
au Lecteur tranquille. Si après
troublé la repréſentation de
votre Piece, on vous faiſoit l'affront de refuſer d'entendre l'Epilogue qui en fait l'éloge, vengez-vous, tout eſt permis à votre reſſentiment; armez-vous des traits de la Satyre, & apprenez au Public à ne plus s'écarter du reſpect dû aux Auteurs en général & à vous en particulier. (*)

MONDE BIEN PERDU. Racine mérite d'être critiqué pour avoir mis ſur la Scene des Héros trop efféminés, mais ce n'étoit pas au Poëte Anglois à lui en faire un reproche.

(*) Voyez l'Ode de Ben-Johnſon imprimée à la ſuite de ſa Piece intitulée : THE NEW INN OR THE LIGHT HEART, *qu'il publie*, dit-il, *telle qu'elle n'a jamais été repréſentée, attendu qu'elle a été très-*

POUR LE COMIQUE, vous observerez à peu près la même méthode que je viens de prescrire pour le Tragique ; c'est-à-dire : que vous prendrez une Comédie de Moliere, de Regnard, ou de tel autre Auteur François, (*) dont il faudra outrer

négligemment jouée par les Comédiens du Roi, & plus mal encore écoutée & censurée par d'autres Sujets de Sa Majesté.

(a) Le *Mamamouchi* est pris du Bourgeois Gentilhomme & de Pourceaugnac. *Les Cocus de Londres*, de l'Ecole des Femmes, & du Mari cocu, battu & content, de la Fontaine. Les *Amants ridicules*, de Dom Bertrand de Cigaral. *L'Esprit de Campagne* de l'Amour Peintre. *L'Essai de l'Amour Conjugal* du Malade imaginaire. La XIV. Scene du III. Acte de LOVE IN SEVERAL MASQUES est imitée de la VIII. du II. Acte de George Dandin. Dans la Comédie, THE RIVAL MODES, la derniere Scene du III. Acte est prise de l'Homme à bonnes fortunes.

Souvent aussi des Pieces Angloises, quoique données pour originales, ne sont que de pures Traductions. L'*Anatomiste* de Ravens Croft, c'est Crispin Médecin, de Poisson. Le *Non-Conformiste* de Cibber, n'est autre que le Tartuffe de Moliere. La *Mépriſe* de Vanbrugh est une Traduction du Dépit amoureux. THE CONFEDERATION, autre Piece du même Auteur, est une Comédie dont il n'a fait que le titre. Elle est traduite littéralement des Bourgeoises à la Mode, de Dancourt. Il n'est pas si étonnant qu'un de nos Auteurs François l'a remarqué, que cet Ecrivain Anglois ait fait tant de Pieces à la Bastille ; cela ne prouve autre chose, sinon qu'on lui permettoit d'avoir des Livres, des plumes & de l'encre, qu'il entendoit assez bien notre Langue, & qu'il écrivoit facilement dans la sienne.

ſous les caracteres, & embrouiller davantage l'action : vous ſerez toujours le maître au cinquieme Acte de la débrouiller, quand & comme vous voudrez. Sur notre Théatre, il n'eſt pas néceſſaire que le dénouement ſoit naturel. Il ſuffit qu'il ſoit imprévu. Si pour le fonds & les détails d'une Piece, notre uſage n'eſt pas de tirer tout de nous-mêmes, *ce n'eſt pas faute d'invention que nous empruntons des François ; c'eſt uniquement par pareſſe.* (*a*) *Car nous pouvons le dire à l'honneur de notre Nation, elle ne peut manquer dans aucun âge d'Ecrivains en état de diſputer l'empire de l'eſprit avec quelque Peuple de l'Univers que ce ſoit.* (*b*)

Ainſi vous ferez du Miſantrope ; non pas un Philoſophe chagrin, qui bleſſé des ridicules & de l'injuſtice de ſon ſiecle, fuit les hommes, de peur d'être obligé de les flatter ; mais un Marin groſſier & brutal, qui ſe plaît à heurter tout ce qu'il rencontre, & affecte d'aller par-tout répandre

(*a*) Shadwell, Ecrivain médiocre.

(*b*) Dryden. Eſſai ſur la Poéſie Dramatique.

le fiel & l'amertume de ſa bile. (*a*) La politeſſe recherchée des François leur fait manquer les ſujets les plus heureux. Nos Auteurs, plus fidelles à la Nature, la peignent telle qu'elle eſt, ſans parure, ſans art, ſans aucun ornement étranger; & nous ne croyons pas que rien de ce que les hommes ſe diſent ou peuvent ſe dire, doive être ſupprimé au Théatre. Ainſi, notre ingénieux M. Vanbrugh, pour conſerver le caractere des femmes, & exprimer le dépit qu'elles ont quand on les refuſe, fait ſoufleter Eſope (*b*) par une veuve, à qui il ne veut pas accorder ce qu'elle lui demande; & il donne par là une vérité & une chaleur à ſa Piece, qui n'eſt pas dans le froid Auteur François, de qui il en a emprunté le ſujet. Dans les fourberies de Scapin, un Valet donne des coups de bâton au Pere de ſon Maître, & cela eſt aſſez plaiſant. Mais Farquhar ne s'en tient pas-là; comme il étoit Comédien lui-

(*a*) Voyez THE PLAIN-DEALLER de M. Wicherley, Comédie tirée du Miſantrope.

(*b*) *Eſope*, Acte IV.

même, ainſi que Shakeſpear, il ſavoit juſqu'où il falloit aller pour faire effet ſur notre Théatre. Dans une de ſes Pieces, (*a*) un Pere déguiſé, eſt aſſommé de coups par ſon fils, qui le reconnoît; cela produit un Comique bien plus vif. *C'eſt ainſi que la meilleure Piece Françoiſe acquiert encore, entre les mains du plus médiocre Ecrivain Anglois.* (*b*)

Quelques Auteurs modernes du Theatre François ont introduit dans leurs Pieces la Folie perſonnifiée, un être imaginaire dont il eſt impoſſible de donner une idée juſte, & qui par conſéquent ne peut faire aucun effet. Le Bon-Sens Anglois rejette ces froides imaginations, il exige en tout de la vérité & de l'action; voulez-vous égayer votre Piece par une Scene de folie, tranſportez *Bedlam* (*c*) ſur

(*a*) THE INCONSTANT, Acte III.

(*b*) Shadwell. Préface de l'*Avare*, Piece imitée de Moliere.

(*c*) Les Petites Maiſons de Londres. Au II. Acte de la Piece intitulée : *Le Triomphe des Dames*, la Scene eſt en effet à *Bedlam*, & les Fous qui y ſont renfermés ſont le ſujet d'un Intermede.

Dans une Comédie de Beaumont & Fletcher [*le Pellegrin*] Acte III. la Scene VI. repréſente un

le Théatre ; le lieu peut vous fournir & des plaiſanteries & un ſpectacle qui ne ſeroient pas du goût des François, mais qui charmeront à *Drurylane* (*a*) & à *Covent's Garden* les honnêtes gens de la troiſieme Galerie.

Le peu d'invention de Moliere, eſt cauſe que ſes Comédies ſont trop ſimples. Pour remédier à ce défaut, vous marierez à celle dont vous ferez choix, deux nouvelles intrigues toutes différentes ; elles produiront d'autant plus de variété, qu'elles y ſeront plus étrangeres. C'eſt ainſi qu'en ont uſé pluſieurs de nos Auteurs, & entr'autres le judicieux M. Wicherley. (*b*) Nous aimons la variété par deſſus

Hôpital de fous ; on y calme les accès de fureur de quelques-uns par les charmes de la Muſique.

Voyez auſſi THE NICE VALOUR OR THE PASSIONATE MADMAN. THE MAD LOVER. THE MAID IN A MILL. A WIFE FOR A MONTH, &c.

(*a*) *Drurylane* & *Covent's Garden*, ſont les deux endroits où l'on joue la Comédie à Londres. La troiſieme Galerie eſt ce que nous appellons les troiſiemes Loges.

(*b*) Dans ſa Comédie intitulée : THE COUNTRY WIFE. Toutes les Scenes heureuſes de cette Piece ſont priſes de l'Ecole des Maris & de l'Ecole des Femmes, de Moliere. Le rôle principal n'eſt qu'une imitation indécente de celui d'Agnès dans l'une, & de celui d'Iſabelle dans l'autre.

tout. La ſimplicité des Grecs nous feroit périr d'ennui ; nous préférons la maniere de Térence, qui mêle toujours deux actions. Il eſt inutile que vous preniez beaucoup de peine à les lier enſemble ; c'eſt ce dont le plus grand nombre de Spectateurs ſe ſoucie le moins ; ils ſont accoutumés au découſu des intrigues, des Scenes, & même du Dialogue : l'eſprit & cette plaiſanterie ſinguliere dont nos Voiſins, tout jaloux qu'ils ſont de la gloire de notre Théatre, avouent eux-mêmes qu'ils n'ont point d'idée ; voilà tout ce que nous exigeons, & ce à quoi vous devez vous attacher le plus. Si vous vous bornez à ne fondre que deux Pieces dans la vôtre, il faut que l'une & l'autre intrigue partagent également chaque Acte, de façon que des deux on ne puiſſe pas diſtinguer quelle eſt la principale. (*a*)

(*a*) La plûpart des Comédies Angloiſes ſont dans ce cas ; une des plus remarquables, eſt celle qui eſt intitulée : THE SPANISH-FRYAR, OR THE DOUBLE DISCOVERY. Voyez auſſi THE SPANISH CURATE. THE HUMOROUS LIEUTENANT. THE CHANCES, & pluſieurs autres Pieces de *Beaumont* & *Fletcher*.

Les Pieces Eſpagnoles ſont fort compliquées, & ne le ſont pourtant pas encore aſſez pour nous : cependant à quelque point que la vôtre le ſoit, tâchez à la derniere Scene du cinquieme Acte, de raſſembler tous vos perſonnages, à moins que dans le cours de la Piece vous n'en ayiez mis quelqu'un hors d'état de ſe préſenter, ſoit qu'il ſe ſoit tellement enivré qu'il ne puiſſe pas reparoître, ou qu'il ſoit bleſſé de façon à être obligé de garder le lit. Quoique diſent de certains Critiques, *il eſt bien plus difficile de conduire ainſi deux intrigues à la fois, chacune à ſon dénouement particulier, que de conſtruire une Piece qui n'en ait qu'une, & dont toutes les parties ſe répondent & ſe ſoutiennent mutuellement.* (a)

Pour ces ſortes d'intrigues ſecondaires, ſi votre imagination ſe trouve en défaut, vous aurez recours aux petits Romans & aux Contes de Bocace & de la Fontaine, & vous préférerez les plus libres, ce ſont ceux qui réuſſiſſent le mieux ſur notre

(a) Epître Dédicatoire du *Moine Eſpagnol.*

Théâtre. (*a*) C'eſt ainſi qu'autrefois les Italiens compoſoient leurs Comédies de quatre ou cinq Contes, & que les premiers Auteurs François entaſſoient eux-mêmes dans leurs Pieces trois ou quatre de celles de Térence & de Plaute.

Parmi les nouveaux perſonnages dont vous enrichirez la vôtre, tâchez d'y introduire un Petit-Maître François, (*b*) que vous copierez d'après les Avanturiers qui viennent chercher fortune dans notre Iſle, ou d'après quelques pauvres Réfugiés ridicules du Caffé de Slaughter. Ces rôles produiſent un grand Comique ſur notre Théatre : les coups de pied qu'un Valet donne à un Marquis poltron tiennent lieu de plaiſanterie, c'eſt celle qui fait le plus rire la populace & même les Bourgeois de Londres, & le ſuccès de votre Ouvrage

(*a*) Southern, dans l'*Innocent Adultere*, a mis en action le Conte de la Fontaine, *le Purgatoire*; la Scene ſe paſſe dans un cimetiere; on y chante, & enfin on y reſſuſcite le Mari jaloux.

(*b*) Voyez le rôle du Comte *Bel-air*, dans une Comédie qui a pour titre : *The Beaux Stratagem*. Celui de *Monſieur Marquis* dans *Sir Harri Wildair*.

dépend du plaiſir que vous leur procurez. A cet égard même, nous ſommes tous faits comme le peuple, nous aimons à voir les François vilipendés, honnis, bafoues. Pluſieurs de nos Pieces ne ſe jouent ſi ſouvent qu'à cauſe des traits injurieux contre cette Nation, dont elles ſont farcies. Lorſque par une politique qui eſt au deſſous de nous, ou pour imiter la politeſſe de nos Voiſins dont nous n'avons que faire, on a voulu ſupprimer ſur notre Théatre quelqu'un de ces traits outrés de mépris ou de haine, qui y avoient été tant de fois applaudis, le célébre Auteur du *Craftsman*, (*a*) le brave champion des libertés & des droits du Peuple Anglois, s'eſt élevé avec juſtice contre cette infraction des privileges de la Nation, & a couvert de ridicule & d'opprobre ceux qui avoient entrepris de réformer nos plaiſirs.

Si vous mettez ſur le Théatre le Miniſtre d'une Paroiſſe, ou le Chapelain d'un Seigneur, faites-en des Athées, ou du moins donnez-leur

(*a*) Vol. 4. N°. 149.

quelques

quelques rôles bas & ridicules, & en pareil cas celui d'un Mercure doit avoir la préférence. (*a*) C'eſt celui qui, par le contraſte de la robe, produit le plus plaiſant effet. A l'égard de ceux de cette Nation qui voudroient avoir une Religion ſans Prêtres, l'unique moyen d obtenir leurs ſuffrages eſt de leur repréſenter des Prêtres ſans Religion. (*b*) A ces conditions, quelque miſérable que ſoit votre Piece, vous êtes ſûr de la voir applaudie par tous les ennemis de la haute Egliſe. Si vous n'avez point

(*a*) Pour l'origine de cet abus, il faut remonter juſqu'à Shakeſpear. Il fait jouer aux Prêtres dans ſes Pieces les rôles les plus odieux & les plus infâmes. Voyez dans la Piece intitulée : VIRTUE IN DANGER, le rôle du Chapelain. Celui de *Foy-gard*, dans celle que j'ai plus d'une fois citée : THE BEAUX STRATAGEM. Celui du Curé dans la Comédie intitulée : THE SCORN FULL LADY, Acte IV. Scene I. THE SPANISH CURATE, Acte V. Scene II. &c.

(*b*) *C'eſt une choſe abominable que la licence que l'on prend ſur nos Théatres. On y expoſe continuellement le Clergé à la riſée des Eſprits libertins, c'eſt un uſage conſtant de n'y introduire aucun Miniſtre que pour lui faire jouer le perſonnage d'un ſot, d'un ivrogne ou d'un ſcélérat. Dans aucune autre partie du monde Chrétien ou du Payen même, on n'a jamais ſouffert une pareille licence, ou plutôt on n'en a jamais entendu parler.* Réflexions ſur le bien public.

de Miniſtre, vous revêtirez un de vos Valets de ſes habits, lorſqu'à la fin de la Piece vous voudrez marier les différents Perſonnages que vous aurez introduits. C'eſt un uſage reçu ſur notre Théatre; & la plûpart des mariages ne s'y font pas autrement. (a) Je vous conſeille auſſi, attendu l'utilité que votre Patrie en peut retirer, d'admettre des Moines dans votre Comédie, & c'eſt à vous à les traiter avec le mépris que vous avez pour eux, & que vous devez inſpirer à vos Compatriotes. (b) A l'égard des Chefs de notre Egliſe, ils ſont plus du reſſort de la Tragédie, Shakeſpear les y a attaqués ouvertement. Nos Poëtes aujourd'hui ſont plus retenus; quand ils en veulent faire des portraits odieux, ils introduiſent dans leurs Pieces des Prêtres des

(a) Conſultez les Comédies de Farquhar, de Cibber, de Wicherley, de Congréve même, le Comique Anglois le plus ſage & le premier de tous. Voyez THE OLD BATCHELOR, Acte IV. Scene VII. Au V. Acte du DOUBLE DEALER, des deux Perſonnages ſont déguiſés en Miniſtres. Voyez auſſi THE PROVOK'D. WIFE, &c.

(b) THE SPANISH FRYAR, *Le Moine Eſpagnol* déja cité. A WIFE FOR A MONTH.

faux-Dieux, qui n'y paroiſſent que pour y être accablés d'injures; nos Auteurs ont l'adreſſe de faire connoître au peuple quels ſont ceux à qui ils en veulent. En coëffant un de leurs Perſonnages du Turban d'un Mufti, ils ſe mettent en droit de le traiter avec toute ſorte d'ignominie, & attaquent ainſi avec plus de hardieſſe & plus d'avantage, nos Seigneurs ſpirituels, qui ſont les véritables objets de leur Satyre. (*a*)

Pour vous conformer au goût du plus grand nombre de vos Spectateurs, ménagez quelque part dans votre Comédie, une ou deux Scenes de Taverne; (*b*) & autant que votre ſujet vous le permettra, trouvez le moyen d'y introduire des filles de

(*a*) Dans *Don Sebaſtien de Portugal*, le Mufti joue le rôle du plus grand des Scélérats. Voyez auſſi celui de *Magas* dans *la Belle-Mere Ambitieuſe*.

(*b*) Au III. Acte de la Comédie intitulée : THE PROVOK'D WIFE, il y a une Scene de Taverne, où l'on fume & où l'on chante des Chanſons indécentes, & qui bleſſent également & les mœurs & la Religion.

Au premier Acte de LOVE IN A WOOD, de Wicherley, la ſeconde Scene ſe paſſe au Cabaret, & preſque tout le III. dans un mauvais lieu.

Dans une autre du même, THE GENTLEMAN DANCING MASTER, le I. Acte ſe paſſe au Cabaret & avec des filles débauchées.

joie & des Voleurs de grands chemins. (*a*). La vue d'un homme noyé dans ſon ivreſſe, eſt la meilleure leçon de tempérance ; & le moyen le plus ſûr d'inſpirer de l'éloignement pour la mauvaiſe compagnie, eſt d'expoſer les dangers que l'on y court. Tel eſt le but moral du célebre *Opéra du Gueux*, (*b*) de M. Guay, & de

Voyez THE COXCOMB, CUPID'S REVENGE, THE HUMOROUS LIEUTENANT, THE MAD LOVER, THE WOMAN HATER, RULE A WIFE AND HAVE A WIFE, de Beaumont & Fletcher. Dans toutes ces Pieces la Scene eſt ſouvent dans de mauvais lieux. Le nom que l'on donne aux infâmes qui les tiennent, & celui des malheureuſes que le vice y raſſemble, ſe trouvent annoncés tout uniment à la tête de l'Ouvrage. Leucippe ; *a Bawd.* Baccha, *a Strumpet.* Julia, *a Whore.*

(*a*) *Gibbet*, un Voleur de grand-chemin eſt un des principaux Acteurs d'une des Comédies de Farquhar. THE BEAUX STRATAGEM.

Dans un autre THE TWIN RIVALS, il ſe paſſe une Scene entiere dans un mauvais lieu. Dans celle de l'*Inconſtant*, du même, Oriana déguiſée en Valet, délivre ſon Amant du péril où il ſe trouve dans une Compagnie de Coupe-Jarrêts.

(*b*) Dans cette farce ſcandaleuſe & ſi vantée des Anglois, la Scene eſt toujours en priſon ou dans des repaires à voleurs. Dans la Piéce intitulée : THE FORTUNE HUNTERS, une partie du V. Acte ſe paſſe en priſon. Une Femme déguiſée en homme, y vient trouver ſon Amant. Ces déguiſements ſont très-communs ſur le Théatre Anglois, & l'Amant lui-même s'y trompe comme les autres. Voyez LOVE AND A BOTTLE. THE PLAIN DEALER. A WIFE FOR A MONTH, &c.

plusieurs autres Pieces de notre Théatre, qui ne scandalisent que ceux qui ne s'apperçoivent pas de l'utilité que la Jeunesse en peut retirer. Ne vous faites aucun scrupule d'y faire paroître ces Personnages de l'un & l'autre Sexe, qui font de tous les métiers, sinon le plus criminel, du moins le plus infâme; (a) *Ce seroit offenser nos Dames que d'imaginer que la représentation de pareils Personnages puisse les*

Dans la Comédie intitulée : *le Buisson du Gueux*, il y a continuellement sur la Scene une vingtaine de Mendiants; la joie dégoutante qu'ils y étalent, ne peut qu'attrister quiconque ne leur ressemble pas.

Un Journal Littéraire qui, depuis quelques années, paroît à Londres tous les mois, annonce dans celui de Mai 1736, une Comédie en deux Actes, intitulée : LE FAUX GUEUX, *nouvellement imprimé à Londres, chez Henderson, & telle qu'elle se représentoit alors à Dublin avec grand applaudissement.* Voici le jugement que le Journaliste porte de cette Piece. *Nous ne pouvons en aucune maniere ajouter foi au titre de cette Comédie. Un Ouvrage aussi bas n'a jamais pu être représenté sur aucun Théatre, à moins que ce ne soit devant des Gueux, des Voleurs & des personnes prostituées.*

(a) Les Auteurs Anglois sont tellement accoutumés à introduire ces Personnages scandaleux sur la Scene, qu'à la tête de la Piece, ils ne craignent pas de les nommer par leurs vrais noms. Par exemple. *Sir Toby Cuisse. A Knigh, A Pimp.* Voyez les noms des Personnages de la Comédie intitulée : THE SHE GALLANTS, 1724, &c.

bleſſer. (*a*). Un Auteur Comique doit peindre les mœurs de ſon temps, & montrer le vice dans toute ſa difformité, puiſqu'il a la hardieſſe de paroître dans le monde avec tant d'effronterie. Pour prouver juſqu'où va la licence des mœurs de votre ſiecle, expoſez vous-même ſur le Théâtre les excès les plus ſcandaleux, & ne craignez pas de préſenter à vos Spectateurs le tableau des actions qu'ils ne craignent pas de commettre. (*b*) S'il s'en trouve pour qui de pareilles peintures ſont dangereuſes, c'eſt leur faute; vos bonnes intentions empêchent que l'on ait rien à vous reprocher. Ainſi, lorſqu'au troiſieme Acte

(*a*) Farquhar. Préface des *Généreux Rivaux.*

(*b*) Dans une Comédie de Miſtriſſ Cent-livre, aux indécences ſcandaleuſes qui ſe commettent ſur le Théatre, on ne ſe douteroit pas que la Piece eſt d'une Femme. Toutes celles de Farquhar ſont remplies de Scènes de cette eſpece, celles même de Congréve. Voyez THE OLD BATCHELOR, Acte IV. THE DOUBLE DEALLER. THE WILD GALLAND. LIMBERHAM. EPSOM'S WELLS. THE COUNTRY-WIFE, &c.

Au IV. Acte de *la Vertu en Danger*, Bérinthia tient des diſcours qui bleſſent toute pudeur, & il y une Scene d'Adultere, dont il eſt étonnant que l'on ſouffre la Repréſentation chez un Peuple qui a des Loix.

d'une de nos Comédies, (*a*) dont la Scene se passe dans un mauvais lieu, on voit une fille débauchée dans son lit, & un libertin en chemise, prêt à y aller prendre place, tomber par une trape dans un cloaque d'infection, dont un instant après il reparoît tout couvert; il est aisé de sentir que l'Auteur qui l'expose dans un pareil état aux yeux des Spectateurs, veut par là apprendre aux jeunes gens à se défier des filles de mauvaise vie, & leur inspirer, par la punition de ce Débauché, une juste horreur pour ces misérables créatures dont le commerce est si dangereux. Une Scene de cette espece, découvre les épines qui sont cachées sous les roses.

N'oubliez pas, car c'est une chose essentielle, de faire battre au moins une fois deux ou plusieurs de vos Personnages, & qu'il y ait un peu de sang répandu pour plaire à la troisieme Galerie. (*b*) Si deux freres se

(*a*) THE ROVER, le Ravisseur.

(*b*) Dans cette Piece les différents Personnages se battent jusqu'à six fois. Dans les *Dames rivales*, deux femmes déguisées en hommes se battent. Dans un autre, *le Duel des Petits-Maîtres*, deux

trouvent rivaux en amour, ne craignez pas de bleſſer la décence de notre Théatre, en leur faiſant mettre l'un contre l'autre l'épée à la main, vous pouvez les faire battre tant qu'il vous plaira, (*a*) pourvu qu'ils ne tombent pas morts ſur le Théatre. Comme il vous eſt défendu de tuer perſonne dans la Comédie, ſi vous voulez y ajouter quelques Scenes de Revenant, pour en jouer le rôle, vous ferez revenir quelqu'un des Pays étrangers, qui paſſera pour mort dans votre Piece. (*b*).

Femmes l'épée à la main puniſſent à coups de pieds la lâcheté de deux hommes qui ſe battent avec des fleurets. Au IV. Acte du *Chevalier de Malte*, des Femmes font le coup de piſtolet. Le II. finit par un combat en champ clos dans toutes les regles de la Chevalerie, & le V. par une Aſſemblée ſolemnelle de l'Ordre où préſident deux Evêques, & où l'on dégrade un Chevalier qui s'eſt deshonoré par de vilaines actions.

V. auſſi *le Remede d'Amour*, ou *la Fille Guerriere*.

(a) *Dans nos Pieces nouvelles auſſi-bien que dans les anciennes, dans la Comédie comme dans la Tragédie, notre Théatre ſouvent n'eſt qu'une Scene de carnage. Dans notre Comédie on voit des Duels, des Combats, ſouvent de pluſieurs perſonnes, des bleſſures reçues, quelquefois même le Chirurgien qui y met l'appareil, &c.* Le Comte de SHAFTESBURY. *Avis à un Auteur.*

Voyez THE TWIN RIVALS.

(*b*) SIR HARRY WILDAIR.

Vous pouvez auſſi, pour rendre votre comique plus piquant, placer quelquefois la Scene dans un Couvent, & introduire un Amant auprès de ſa Maîtreſſe, déguiſé en Religieux, (*a*) ou donner un rendez-vous dans une Egliſe après l'heure de Vêpres. (*b*) Notre Théatre a de grands priviléges ; ce que nos Voiſins traitent d'indécence ou d'impiété, ne nous paroît à nous qu'un pur badinage.

(*a*) THE INCONSTANT. LOVE IN A NUNNERY. Dans la Comédie de *Monſieur Thomas*, Acte V. Voyez la Scene entre une Abbeſſe & ſes Religieuſes.

(*b*) AU III. Acte de la Comédie LOVE MAKES A MAN, la Scene eſt dans une Egliſe d'où le Peuple ſort de Vêpres.

Le IV. Acte du *Chevalier de Malte* ſe paſſe tout entier & pendant la nuit dans une Egliſe. Un Gentilhomme qui doit partir de grand matin, y vient faire ſes prieres en ſecret ; aprés beaucoup de ſoupirs qu'il a entendus, & qui l'ont appellé près d'un monument, il en voit ſortir une belle Dame que l'on y a enfermée toute vivante. Un breuvage qu'on lui a donné exprès, l'a plongée dans un ſommeil léthargique qui la fait paſſer pour morte : elle ſe réveille, mais preſque ſans connoiſſance. Le Gentilhomme aidé de ſes Valets l'emporte. Un Scélérat à l'infâme paſſion duquel on devoit la livrer, vient chercher ſa proie, la lanterne à la main, & ne trouve plus qu'un cercueil vuide. Cette Piece eſt comme pluſieurs autres, des mêmes Auteurs, qu'ils n'ont pu caractériſer. Sans exagérer en rien, on peut dire que l'Acte en queſtion ne tient ni au Comique, ni au Tragique, ni même au genre mitoyen ; mais

Si vous y introduiſez quelques Femmes ſavantes, ſuivez l'exemple de ceux d'entre nous qui ont ajuſté celles de Moliere à notre Théatre. Le Comique François s'étoit contenté de les faire diſcourir de Vers & de Phyſique. Un de nos Auteurs a beaucoup enchéri ſur lui. Dans ſa Comédie, des femmes obſervent la circulation du ſang dans un poiſſon à travers un microſcope. (*a*) Vous pourrez faire faire à celles que vous mettrez en Scene des expériences ſur l'Electricité des Corps, ou telles autres que vous jugerez à propos. Les choſes frappent toujours plus quand elles ſont miſes en action. Moliere a eu le bonheur de trouver

il eſt vrai qu'il n'eſt pas étranger au Théatre Anglois, qui admet indifféremment & les Scenes qui ne ſont d'aucune de ces trois eſpeces, & celles où toutes les trois ſont confondues. Devons-nous regretter d'être privés de ſpectacles tels que ceux-ci? Le Théatre François ne paroîtra pauvre qu'à des yeux aſſez peu éclairés, pour eſtimer de ſemblables richeſſes. On peut avoir un intérêt particulier à les mettre en crédit. Il eſt certainement plus aiſé de faire des Pieces Romaneſques, telles que celles dont il eſt ici queſtion, que des Tragédies comme *Mérope*, ou des Comédies comme *le Méchant*.

(*a*) THE BASSET TABLE.

assez souvent des sujets qui prêtoient beaucoup au Théatre; faute de génie, il ne les a pas fait valoir. Le Caducée de Mercure ne lui sert de rien dans son Amphitrion. Voyez les miracles qu'il opére entre les mains de notre célebre Dryden, (a) & les divertissements ingénieux dont l'imagination de ce Poëte inventif a embelli la Comédie trop uniforme du prétendu Plaute François.

Dans toutes vos Pieces, de quelque genre qu'elles soient, Comique ou Tragique, occupez-vous du moins autant de la décoration & de l'arrangement de votre Scéne que du sujet que vous devez y traiter. Les moments de la vie humaine que vous vous proposez d'y représenter, sont autant de tableaux que vous devez mettre sous nos yeux : vous n'en trouverez aucun au Théatre François digne d'être copié. Le grand Art de peindre y est encore totalement ignoré & des Auteurs & des Acteurs. Parmi les modernes nous sommes les seuls qui ayions imité & même surpassé les

(a) THE TWO SOSIAS.

Grecs dans cette partie eſſentielle du *Drame*. Il me ſeroit aiſé de le prouver par pluſieurs exemples ; je me contenterai de vous en rapporter un, & je crois devoir, pour votre inſtruction, m'arrêter à vous détailler toutes les beautés du chef-d'œuvre que je choiſis. Il a fait le ſuccès *du Mari négligent*, Comédie reconnue pour l'Ecole de mœurs la plus parfaite du Théatre Anglois. (*a*)

Au cinquieme Acte, la Scene dont je veux parler repréſente une chambre à coucher, meublée régulierement ; on y voit deux perſonnes dormant profondément chacune dans un fauteuil ; l'état où elles paroiſſent annonce leur laſſitude. L'un des perſonnages, eſt *Sir Charles Aiſé* dont l'habit eſt déboutonné & la tête nue, (ſa perruque eſt près de lui ſur le plancher ;) l'autre, eſt une Femme de chambre, dans un pareil déſordre ; (c'eſt celle de ſa femme) l'honnête *Miladi Aiſé* entre. Quel tableau pour pour elle & pour le Spectateur ! On ranimeroit par là la Piece la plus

(*a*) THE CARELESS HUSBAND de M. *Cibber*.

languiſſante. Sur notre Théâtre une Actrice n'eſt point génée par ce qu'on appelle décence & honnêteté de mœurs. Elle y peut ſans ſcrupule étaler ce que partout ailleurs les plus effrontées ſont obligées de voiler. C'eſt l'eſprit de la Scene qu'elle doit rendre, & l'Auteur eſt auſſi intéreſſé qu'elle, à l'effet que ſont capables de produire des attraits que l'on peut expoſer en public, ſans bleſſer nos mœurs.

Autant ce tableau eſt raviſſant pour les Spectateurs qu'il eſt bon d'échauffer, autant il eſt cruel pour une Epouſe vertueuſe qui ne s'y attend pas. *Miladi Aiſé* ouvre les yeux, elle les ferme; elle les leve au Ciel, elle les fixe à terre; elle approche, elle recule. Elle joint les mains en regardant attentivement ſon Mari, l'inſtant après, pour ne le plus voir, elle porte ſa main gauche ſur ſes yeux. Quelle variété d'actions toutes naturelles à l'aſpect d'un objet qui doit lui déchirer le cœur! Enſuite elle reſte immobile & les bras croiſés. Elle eſt pétrifiée. Enfin elle

ouvre la bouche. Elle prononce des mots mal articulés.... qui à peine ſont des ſons.... qui ne ſont que des ſoupirs..... des gémiſſements tout au plus..... Un moment après le déſordre de ſes diſcours annonce celui de ſon ame.

Ecoutons-la parler.... *Vertu.... Patience, Raiſon, protégez-moi. Apprenez-moi à ſupporter un aſpect qui me tue, ou laiſſez-moi croire qu'un ſonge menteur en impoſe à mes ſens. Outragé par une vue ſi funeſte, le devoir peut porter la main ſur le ſein même de l'amour. Je puis du moins quitter le maſque de la patience.... l'éveiller dans ſon crime.... lui parler juſqu'à ce qu'il rougiſſe.... que dis-je?.... Peut-être que ſes yeux courroucés.... & alors.... je ſuis perdue.... les larmes que je ne puis retenir ſont le ſeul ſoulagement qui me reſte... Mon devoir me défend de l'inſulter.... Lorſque je fis vœu de lui obéir...* (Remarquez, à toutes ces interruptions, le déſordre d'une ame violemment agitée, mais extrêmement tendre; déſeſpérée, mais honnête; le langage en un mot des paſſions & l'image fidelle de la

Nature.) *Peut-être que la faute vient de moi.* (Il faut avoir bien peu d'amour propre & beaucoup de vertu pour faire une pareille réflexion. Il eſt rare de trouver des femmes qui en ſoient capables.) *Sans doute l'amour ne m'a pas formée avec tous ces petits agrémens qui échauffent l'amour dans un cœur...* (Il n'y a pas moins de Philoſophie que de modeſtie dans ce diſcours : on ne doit pas conclure de ce qu'elle dit, qu'elle manque en effet de ces prétendus agrémens, mais qu'elle n'y attache pas un grand prix, & que ſi elle n'avoit un Mari à qui elle voudroit plaire, elle n'en feroit aucun cas.) *La faute en eſt quelque part.... Mais le Ciel ſait ſeul ce que nous mériſons l'un & l'autre... Ha!...* (C'eſt une expreſſion de ſurpriſe d'autant plus difficile à rendre, qu'elle la témoigne un peu tard : elle demande beaucoup d'intelligence de la part de l'Actrice. Car, en faiſant attention à cet endroit, on verra que la bonne Dame s'étonne & s'attendrit en même temps, & que par conſéquent ce *ha!* doit être prononcé de maniere

à exprimer ces deux ſentiments tout à la fois. Il faut qu'il ſoit articulé avec douleur, & même un peu traîné, & que par là on s'apperçoive qu'il part d'un cœur ulcéré, mais où le reſſentiment commence à s'affoiblir. En effet, *Miladi Aiſé* n'avoit d'abord vu que le crime de ſon Mari ; elle ne voit à préſent que le danger où il eſt:) *la tête nue & dans un ſi profond ſommeil!* (Cette phraſe doit être prononcée de ce même ton attendri, mais d'une voix plus baſſe. C'eſt une réflexion qu'elle fait en elle-même, & que l'on doit lire dans ſes yeux, quand même elle diroit rien.) *Hélas! tandis qu'il eſt ainſi expoſé à l'inclémence de l'air, le Ciel offenſé peut le ſurprendre dans ſon crime.... Une maladie languiſſante peut le rendre l'exemple ſévere du châtiment dû à ceux qui violent les Loix ſacrées du Mariage.... Non.... L'amour & la pitié n'y peuvent conſentir...*

Elle détache alors ſon mouchoir de ſon cou, & en couvre la tête de *Monſieur Aiſé*, de peur qu'il ne s'enrhume. Voilà ce qui s'appelle une action

action vraiment théatrale, vraiment intéreſſante, vraiment grande; car indépendamment des agitations de ſon cœur peintes ſi naïvement par ſes diſcours entrecoupés, dans ſes moments de ſilence elle en a dû reſſentir de plus fortes encore, qu'une Actrice, qui entend la Scene muette, doit exprimer par ſon viſage & par ſes geſtes. Quels efforts n'a-t-elle pas dû ſe faire réellement pour prendre ainſi la choſe en douceur, & ne pas donner vingt ſoufflets à la ſoubrette effrontée, qui vient d'outrager ſa Maîtreſſe ſi cruellement & dans ſa propre chambre! Quel pathétique ne jette pas ſur toute la Scene cette perruque que l'art du Maître place à terre ſi naturellement! Quoi de plus énergique que ce témoin muet! Quel objet pour un cœur ſenſible, & quelle matiere à réflexions pour un eſprit qui penſe. Nous avons vingt Tragédies, où des têtes coupées que l'on tient par les cheveux, & que l'on préſente aux Spectateurs, ne produiſent pas plus d'effet au Théatre que la tête nue de *Sir*

Charles Aiſé. Quoi de plus ſimple, de plus naturel & de plus vertueux en même temps, que l'action de cette tendre Epouſe, qui pour épargner un rhume à ſon Mari, qui ne l'a que trop bien mérité, aime mieux elle-même en courir le riſque, en ſe privant pour lui de ſon mouchoir de cou. Qu'on parcoure toutes les Pieces du Théatre François, on n'y trouvera pas une Scene de cette vérité & de cette beauté.

La *Conſtance*, du *Préjugé à la mode*, dont nos Voiſins eſtiment ſi fort la modération & la vertu, & qui eſt à peu près dans la même poſition que *Miladi Aiſé*, eſt bien loin d'atteindre à la perfection de ce modele. Elle étale de beaux ſentiments, & puis c'eſt tout. La *Conſtance* Angloiſe penſe, parle, agit en femme philoſophe, en femme forte.

La différence des deux Pieces eſt bien plus grande encore dans la partie qui tient à l'imagination. Le cinquieme Acte de la Comédie Françoiſe n'offre qu'un ſeul tableau où l'on reconnoît la ſtérilité des Peintres

François. Le lieu de la Scene eſt voiſin d'une ſalle où l'on donne un Bal; pourquoi n'y pas faire paſſer en revue des Arlequins, des Pierrots, des Scaramouches & autres Maſques, qui meubleroient & varieroient le fonds du Théatre, & par-là donneroient plus d'agrément & de vérité à l'action? Pourquoi n'entend-on pas du moins le bruit des violons qui en ſont ſi près? Les acceſſoires font valoir le fonds, ils aident à l'illuſion, & c'eſt là ce qui manque toujours aux Scenes Françoiſes. On veut me perſuader que l'action ſe paſſe dans l'appartement d'un Bourgeois, & je vois le veſtibule d'un Palais où il n'y a pas ſeulement une chaiſe pour s'aſſeoir.

Je n'entrerai point dans les détails pour la maniere dont chaque Scene doit être meublée ſur notre Théatre. Ils dépendront toujours de l'action particuliere que vous avez à repréſenter, & que vous ne pouvez rendre complette que par là.

A tout événement je vous conſeille de prendre un grand eſpace, il vous ſera toujours plus aiſé de vous y

retourner. Que l'on voie d'un côté un claveſſin & des violons, de l'autre des tables diſpoſées pour diverſes ſortes de jeux de cartes, de tric-trac, &c. Pour vous faire ſentir les avantages de toutes ces préparations, je ſuppoſe que vous vouliez mettre ſur la Scene le Maître en Droit de Bocace. La Femme de M. le Docteur eſt amoureuſe de l'Ecolier, mais elle a encore aſſez d'honnêteté pour ne vouloir pas faire les premiers pas; elle veut plus adroirement amener le jeune homme à ſes fins. Les échecs ſont là, elle lui propoſe d'en jouer une partie: le mouvement des différentes Pieces occaſionne d'abord de ſa part des plaiſanteries qui raſſurent la timidité d'un Ecolier; bientôt les attaques & les défenſes, qui font toute la ſcience de ce jeu, lui donnent lieu de s'avancer ſans ſe compromettre, elle tient des diſcours à double ſens, on y répond ſur le même ton, on a commencé par mettre le jeune homme en belle humeur, on l'amene au ſentiment, il s'explique, & la partie d'échecs aboutit enfin à

une déclaration d'amour. Une déclaration d'amour aux échecs eſt peut-être ce qu'on peut imaginer de plus heureux & de plus Théatral. (*a*) Si le Mari les ſurprend, la Scene n'en devient que plus intéreſſante ; en continuant à ſe parler à double ſens, on ſe dira les plus jolies choſes du monde, ſans qu'il y comprenne rien, & il applaudira lui-même à toutes les agaceries que l'on fera à ſa Femme. A ce jeu encore, l'Ecolier ſera le Maître.

Le cas peut auſſi arriver, que votre eſprit ſe trouve tellement épuiſé, que vous ne ſachiez plus que faire dire à vos Acteurs, & que cependant vous ayiez beſoin d'eux pour ce qui doit ſuivre, alors ayant diſpoſé la Scene, comme je l'ai propoſée, vous êtes maître d'arranger entr'eux différentes parties de Whisk, (*b*) ou bien de faire venir un *Virtuoſe* Italien, à qui vous ferez exécuter une Sonate, (*c*) pour vous tirer d'embarras &

(*a*) *Le Vicaire Eſpagnol*, Acte III. Scene IV.

(*b*) Sorte de jeu de Cartes qui ſe joue en Angleterre.

(*c*) THE CONSCIOUS LOVERS, Acte II. Scene I.

mettre fin à l'ennui qui aura pu gagner vos Spectateurs.

Si vous prenez le parti de raſſembler vos Perſonnages dans un mauvais lieu, c'eſt une preuve que vous y avez été; peignez exactement ce que vous y avez vu, & n'omettez rien de tout ce qui peut en retracer l'image dans toute ſa vérité. Vous pouvez vous fier pour le reſte aux Acteurs : vous en trouverez toujours qui ne manqueront pas de diſpoſition pour rendre au naturel les Scenes de ce genre que vous aurez imaginées; ils les repréſenteront avec cette ſupériorité que la confiance leur donne toutes les fois qu'ils ſont sûrs de faire plaiſir aux Spectateurs.

Si le Théatre repréſente une taverne, faites y ranger pluſieurs tables couvertes de pots de Biere, de jattes de Ponch, de bouteilles de Vin de France ou de Portugal, d'Eſpagne ou du Rhin, ſelon le rang & les facultés des perſonnes qui doivent s'y enivrer. (a) Les pipes, & tout

(a) LOVE PILGRIMAGE. THE COXCOMB. THE HONEST MAN'S FORTUNE. WIT AT SEVERAL WEAPONS.

l'attirail des Tabagies, doivent auſſi entrer dans la compoſition de votre tableau ; le plancher doit être couvert d'écorces de citron, de verres caſſés & de vin répandu.

N'oubliez pas, ſur-tout, d'y mettre en évidence le vaſe auquel ceux qui font de longues ſéances à la taverne ſont forcés d'avoir ſouvent recours. S'il eſt quelques Spectateurs dont la délicateſſe ſe trouve bleſſée à la vue de ſemblables objets, le plus grand nombre vous ſait gré de votre attention à ne rien négliger de ce qui peint nos mœurs & nos uſages. Notre Théatre a de grands avantages ſur celui de Paris, mais il faut avouer que le principal conſiſte dans ces tableaux qui coûtent ſi peu au Poëte, même ſans imagination, & qui font tant de plaiſir aux Spectateurs qui n'ont que des yeux. Vous ne pourrez les frapper qu'autant que vous ſaurez peindre. Un ivrogne qui, étendu ſur des chaiſes, ronflera de bonne grace, dans un coin de cette ſalle, rendra ſûrement mieux la Nature que tous les diſcours que vous

pourrez prêter aux autres. Rien n'eſt à négliger ſur la Scene : lorſqu'elle eſt bien diſpoſée, elle produit ſon effet avant que les Acteurs aient ouvert la bouche. Ce ne ſont ni Horace, ni Deſpréaux, ni Moliere, qui vous apprendront à faire une Piece pour notre Théatre : toutes celles qui ont été faites ſur leurs principes, ont été jettées dans le même moule. Que devez-vous étudier ? La Nature. Que devez-vous peindre ? Ce que vous voyez tous les jours : nos mœurs, nos excès, nos débauches, nos vices, nos vertus, nos malheurs. Cependant, comme je ſuppoſe toujours que votre imagination peut avoir beſoin d'être aidée, & qu'il eſt en effet plus aiſé de copier des tableaux que d'en produire de ſoi-même, je vous conſeille de recourir à des magaſins précieux pour notre Comédie moderne, d'autant plus que la Nation qui les poſſéde n'a pas l'eſprit d'en profiter ; je veux parler de pluſieurs Romans François très-intéreſſants, quoique Bourgeois, où vous trouverez des tableaux à

chaque page, des Scenes toutes dialoguées, ſouvent même des Actes tellement préparés, qu'il ne vous reſtera plus qu'à les lier avec ceux qui doivent les précéder ou les ſuivre. Tels ſont *les Illuſtres Françoiſes*, *Cleveland*, *Marianne*, *le Payſan parvenu*. (*a*) Quoiqu'en penſent nos Voiſins, qui n'ont pas l'habileté de tranſporter ces tréſors ſur leur Théatre, voilà la vraie Comédie. C'eſt à nous à leur laiſſer leurs regles, leurs préjugés, leurs erreurs, mais à nous emparer ſans ſcrupule d'un fonds qui peut enrichir notre Scene, & dont il eſt évident qu'ils ne connoiſſent pas le prix.

Pour prouver que vous êtes ſavant, (*b*) vous pourrez mettre quel-

(*a*) Les Anglois ſont peut-être aujourd'hui plus riches que nous en Romans de cette eſpece; mais *Paméla*, *Clariſſe*, *Grandiſon*, *Joſeph Andrews*, *Tom-Jones*, &c. n'ont paru ſucceſſivement que longtemps après la premiere Edition de ces Lettres.

(*b*) THE CARELESS HUSBAND, Acte III.

Shakeſpear a mis dans ſes Pieces le peu de Latin qu'il ſçavoit.

Voyez auſſi THE SILENT WOMAN de Ben-Johnſon. WIT AT SEVERAL WEAPONS, de Beaumont, &c.

Tibere cite des Vers Grecs dans la Tragédie de Séjan, de Ben-Johnſon.

que peu de Latin dans un Dialogue, répondre aux reproches d'une femme qui ne l'entend pas, par des citations de Virgile : l'embarras de ſavoir ce qu'on lui dit, & la colere de ce qu'on ne veut pas le lui expliquer, peut jetter beaucoup de plaiſant dans une Scene. (*a*)

C'eſt encore un moyen ſûr de plaire au Peuple, que de mettre quelques-uns de nos Non-conformiſtes ſur le Théatre ; ce ſont de ces caracteres d'autant plus aiſés à traiter, qu'il ſuffit la plûpart du temps de leur habit, pour exciter la riſée. (*b*) Les François n'oſent pas moiſſonner dans ce champ, auſſi vaſte que fécond, de bonnes plaiſanteries. Quel parti n'auroient-ils pas pu tirer de leurs Quiétiſtes? Parmi leurs Théologiens de différents Partis, ainſi que parmi les nôtres, il ne ſe trouve encore que trop de gens dont le grand chapeau prêteroit au ridicule, mais tout ce qui tient

(*a*) THE INCONSTANT, Acte III.

(*b*) THE DISSENTER. A BOLD STROKE FOR A WIFE. Voyez dans cette derniere Piece le rôle de *Simon Pure*, & dans l'*Alchimiſte* de Ben-Johnſon celui de *Tribulation*, Paſteur d'Amſterdam.

à la Religion leur paroît sacré. D'ailleurs, si dans la Comédie nous avons plus de Privileges que les François, c'est qu'il est bien plus difficile de réussir sur notre Théatre que sur le leur, & *cela parce que les François ont plus de mercure dans leur tête, & moins de bœuf & de Pouding dans leur ventre. Notre solidité rend difficile ce que leur folie rend aisé.* (*a*)

Vous donnerez à vos personnages des noms qui expriment leur caractere. Vous appellerez un Petit-Maître, *M. de Fat-en-ville ;* une Prude, *Madame Grave-air ;* une Coquette, *Madame de Mille-amant ;* un Hypocrite, *M. Bien-masqué ;* une vieille Amoureuse, *Madame de Fort-desir.* Moliere n'a pas été assez fidelle à cette pratique, & cela est cause que dans ses Pieces on est obligé de lire des Scenes entieres avant que de connoître les caracteres qu'il y introduit. (*b*) Si

(*a*) Vanbrugh, Préface de son *Esope.*

(*b*) M. Des Touches avoit adopté ce mauvais goût du Théatre Anglois. Il fait son GLORIEUX, Comte de *Tufière*, & Baron de *Montorgueil.* On peut faire le même reproche à quelques autres de nos Auteurs modernes. Il ne paroît pas que dans L'ENFANT PRODIGUE, le nom de *Fierenfat* n'ajoute rien au Comique de ce rôle.

les vôtres ſont tellement compliqués & indécis, que vous ne puiſſiez leur donner un nom qui les annonce, & que, par leurs actions & par leurs diſcours même, on ne puiſſe deviner ce qu'ils ſont; vous aurez ſoin de les expliquer à la Table des Perſonnages, & vos Spectateurs attendront pour en juger, que votre Piece ſoit imprimée. (*a*)

Vous ferez le moins d'uſage qu'il vous ſera poſſible de l'eſprit & du langage des Comédies Françoiſes dont vous vous ſervirez pour conſtruire la vôtre. *Parce que votre propre invention, quelque mauvaiſe qu'elle puiſſe être, ne peut rien vous fournir d'auſſi lourd que ce qui y eſt. Les Poëtes François qui n'ont pas aſſez d'imagination pour peindre & ſoutenir de vrais caracteres, tâchent de couvrir leurs défauts par des figures ridicules & des grimaces.* (*b*) Vous trouverez réellement ſi peu d'eſprit dans leurs meil-

(*b*) THE CONSTANT COUPLE. THE ARTIFICE. THE BASSET-TABLE. THE INCONSTANT. THE PLAIN-DEALLER. THE NEW INN. EVERY MAN OUT OF IS HUMOUR, &c.

(*b*) Dryden. Préface du *Feint Aſtrologue.*

leures Pieces, que vous ſerez obligé d'épuiſer le vôtre pour en donner à tous vos Perſonnages. Par la même raiſon que, dans le Tragique, nous faiſons quelquefois parler un Prince comme un homme de la lie du Peuple; vous pouvez, dans le Comique, faire tenir à un Valet les diſcours d'un Philoſophe, & s'il en eſt queſtion, faire raiſonner un Payſan du ton d'un Politique du Caffé de Will. Pour le ſtyle, il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſoit auſſi bourſoufflé que celui de la Tragédie. Le Dialogue de la Comédie doit être plus naturel, mais il n'exclut pas l'eſprit, comme les François paroiſſent le ſuppoſer: quoique la plûpart d'entr'eux s'en piquent, ce n'eſt réellement que parce qu'ils en ont peu, qu'il eſt ſi clair ſemé dans leurs Ouvrages; ils prétendent que leur jugement leur apprend à l'épargner: mais le nôtre qui eſt reconnu de toute l'Europe, nous dit qu'on ne peut faire trop d'uſage de celui que l'on a. Le goût dont ils ſe parent, n'eſt qu'un voile qui leur ſert à couvrir leur pauvreté. Ainſi ne craignez

pas d'employer dans votre Piece les figures les plus hardies. Il importe peu que les comparaiſons ſoient juſtes, mais il eſt néceſſaire qu'elles ſoient fréquentes. Sur-tout prodiguez-y l'Antitheſe, c'eſt la figure qui donne le plus l'air d'eſprit, quoique ce ſoit celle qui en demande le moins. Il faut vous aider au Théatre de tout ce qu'on vous permet pour y faire rire. Vous pouvez même riſquer les plaiſanteries les plus indécentes ſur l'Ecriture; (*a*) bonnes ou mauvaiſes, il en faut faire auſſi quelques-unes ſur les François & ſur leur Roi. (*b*) Enfin, répandez à pleines mains, pour aſſaiſonner votre Dialogue, les épigrammes, les jeux de mots, les équivoques & les ordures, (*c*)

(*a*) THE PROVOK'D WIFE. Acte I. Scene I.

(*b*) LOVE IN SEVERAL MASQUES, de M. Fielding.

(*c*) *J'oſe cautionner*, dit le Spectateur Anglois, *pour tous les Poëtes en général, qu'il n'y en a pas un ſeul qui ait écrit des ſaletés, que parce qu'il étoit à bout de ſon invention.* Je ne ſais ſi beaucoup de Comiques Anglois, & M. Congreve lui-même à leur tête, auroient voulu ſouſcrire à cette Sentence, quelque juſte qu'elle ſoit. Voyez THE WIF'ES EXCUSE, THE SHE GALLANTS, &c. Dans celle-ci: *Sir John Aery* & *Vaunter*, deux miſérables qui ſe donnent pour gens à bonnes fortunes, ſont attachés

à moins que l'indécence de l'action ne ſoit telle que vous n'ayiez pas beſoin de la licence du ſtyle pour réuſſir. (*a*) Si quelque Cenſeur trop ſévere s'aviſe de vous critiquer à ce ſujet, vous lui répondrez pour vous juſtifier, *qu'il y a plus d'ordures dans une ſeule Scene de Fletcher*, (*b*) *que*

pieds & poings, & bornés par la foiblesse *Fletcher*. La Scene entre *Dorimene* & *Angélique*, qui eſt prise pour un garçon, eſt de la derniere indécence.

(*a*) Les Anglois ſont tellement accoutumés à la licence de leur Théatre, qu'ils ne craignent pas de donner pour Morale des Pieces dont les mœurs ont de la derniere dépravation.

L'Auteur de *la Vertu en danger*, dit que toute femme eſtimable qui lira ſa Piece ſans partialité, la trouvera ſi innocente, qu'elle ne croira pas faire tort à ſon Livre de Prieres, de la mettre ſur la même tablette. Il en appelle avec confiance au jugement des plus ſéveres. Cependant il eſt peu de Comédies dont la lecture ſoit auſſi dangereuſe. Au IV. Acte on y tient les diſcours les plus diſſolus, & l'adultere s'y commet preſque aux yeux des Spectateurs. Ni notre Langue, ni l'honnêteté, ne permettent de traduire ces Scenes où M. Vanbrugh prétend *n'avoir rien écrit d'aſſez licentieux, pour ſe faire des amis de ceux qui l'ont critiqué.*

(*c*) Dans le Prologue d'une Comédie de cet Auteur intitulée : THE WOMAN HATER, il eſt dit : que *ſi quelqu'un de l'Aſſemblée y eſt venu pour entendre des Scenes laſcives, il n'a qu'à s'en aller ; on aſſure qu'il n'y aura point d'expreſſions obſcenes.*

Avec cela cependant, en liſant ſeulement les noms des Perſonnages, on verra que des trois rôles de Femmes, il y en a deux qualifiés d'une maniere

dans toute votre Piece, & que ſur le Théatre Anglois tout eſt permis, excepté d'ennuyer.

Si après toutes ces précautions pour aſſurer le ſuccès de votre Piece, elle venoit à eſſuyer quelque échec; en ce cas, comme je l'ai déja dit à l'article de la Tragédie, il faut vous défendre vous-même, ou qu'un ami prenne votre parti & vous loue à toute outrance. Alors vous ferez imprimer ſes vers, & vous oppoſerez ſon ſuffrage à celui de tout le Public; c'eſt ainſi que M. Southern & tant d'autres en ont uſé. (*a*)

Lorſque vous aurez quelque Scene tendre à traiter, vous quitterez la Proſe: les Vers donnent plus de pathétique à l'expreſſion, (*b*) & ſi pour varier, il vous prend envie de mêler dans la même, le ſentiment & le

qui ne ſe traduit pas littéralement dans notre Langue. La Scene eſt ſouvent dans un mauvais lieu. La III. du V. Acte eſt ſi diſſolue, qu'il eſt étonnant qu'on en ait pu ſupporter la repréſentation.

(*a*) Voyez la Comédie THE WIFE'S EXCUSE OR CUCKOLDS MAKE THEMSELVES. 1692. *Les ordures même deviennent morales dans ta Piece.* Vers de Dryden à M. Southern.

(*b*) THE TWO SOSIAS, &c.

burleſque;

burleſque ; vous ferez parler l'un de vos Acteurs en Proſe, & l'autre en Vers ; (*a*) & dans tous les autres cas vous finirez & vos Scenes & vos Actes par de longues tirades de Vers. (*b*)

Pour le Prologue, l'Epilogue & la Préface, c'eſt abſolument la même choſe que dans la Tragédie, vantez beaucoup les Comédies Angloiſes, & ſur-tout la vôtre ; ſoutenez hardiment que *nos Auteurs ont de beaucoup ſurpaſſé tous les Ecrivains anciens & modernes des autres Pays*, (*c*) & témoignez le plus grand mépris pour les François & pour leurs productions de toute eſpece. (*d*)

(*a*) THE ROYER. THE ANATOMIST, &c.

(*b*) THE BEAUX STRATAGEMS. LOVE AND A BOTTLE. THE CONSTANT COUPLE. THE FORTUNE HUNTERS. THE INCONSTANT. THE ARTIFICE. THE ARTFULL HUSBAND, &c.

(*c*) Dryden, Eſſai ſur la Poëſie Dramatique.

(*d*) Epilogue de SIR HARRY WILDAIR.

Angli ſuos ac ſua omnia impenſe mirantur, cæteras Nationes deſpectui habent. BARCLAY.

LETTRE LXXVIII.

A Monſieur DU CLOS.

Sur les Négociations ; que les Anglois paſſent pour n'y être pas auſſi habiles que les autres Peuples de l'Europe. Que les factions domeſtiques ſont des entraves pour le Miniſtre. Sur la balance du pouvoir, le véritable intérêt de l'Angleterre, &c.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

ENTRETENIR celui qui écrit l'Hiſtoire de Louis XI. de toute autre matiere que de Politique, ce ſeroit le diſtraire : je vous laiſſe à examiner celle d'un Prince qui a paſſé pour le plus grand Politique de ſon temps, & qui, par ſon habileté dans l'art de régner, a ſu affermir ſa puiſſance au dedans, étendre ſes frontieres au dehors, & rendre la Monarchie redoutable à ſes Voiſins.

Il y a long-temps que l'on a remarqué que les Anglois ne ſont pas auſſi

habiles dans la Négociation que d'autres Peuples de l'Europe, bien moins exercés qu'eux à combiner les plus grands intérêts. Ils ont souvent perdu par des Traités le fruit de plusieurs victoires. Cependant, dans un Pays où les différents Ordres de l'Etat ont part au Gouvernement, la Politique devroit être plus raffinée : pourquoi donc les Anglois, qui la connoissent si bien, ne sont-ils pas supérieurs à leurs Voisins en tout ce qui est de son ressort ?

Il suffit d'être témoin de ce qui se passe parmi eux, pour sentir la raison de cette espece de contradiction : ce n'est pas que les Anglois ignorent l'art de négocier ; c'est que leur façon de penser & de se gouverner, ne leur permet pas toujours de le pratiquer ; ils en sont eux-mêmes si persuadés, qu'ils appellent les Négociations, *l'Artillerie de leurs Ennemis*. En Angleterre, une suite de Traités ne fait qu'engendrer la Guerre.

Un Ministre perpétuellement occupé à lutter contre des factions domestiques, a moins d'avantage qu'un

autre, quand il eſt queſtion de faire échouer les entrepriſes d'un Voiſin ambitieux; ce qu'il auroit de reſſources pour ſoutenir au dehors les intérêts de ſon Souverain, il eſt obligé de l'employer au dedans, à les défendre contre un Parti qui travaille continuellement à les ruiner.

D'ailleurs, il ne peut pas traiter dans les Cours étrangeres avec aſſez de confiance. C'eſt parce qu'il eſt avoué du Roi, qu'il a tout lieu de craindre d'être déſavoué par la Nation. Vainement il prend les meſures les plus ſages, la faction qui lui eſt oppoſée les rend inutiles.

Si le Roi ſe trouve engagé dans une guerre néceſſaire, on déclame contre le Miniſtre, & on lui reproche la ruine du Commerce; ſi le Miniſtre trouve le moyen d'entretenir une harmonie parfaite avec ſes Voiſins, ſes Ennemis tâcheront de renverſer les Autels de la Paix pour l'accabler lui-même ſous les ruines: de ſorte qu'il a beſoin de tout ſon courage & de toute ſon adreſſe, pour ſe ſoutenir dans un poſte, qui

n'eſt, chez aucun Peuple, auſſi odieux, & en même temps auſſi envié que chez les Anglois.

Le Peuple a le droit d'examiner la conduite de ceux qui le gouvernent. Le Miniſtre du Souverain eſt forcé de reconnoître à tout moment que le Parlement ne le regarde en quelque ſorte que comme l'Agent & l'Intendant de la Nation. Il ſait, en acceptant cette place, qu'il eſt comptable de ſa geſtion à la Chambre des Communes. Ainſi il eſt obligé, pour ainſi dire, de ſervir à la fois deux Maîtres, qu'il eſt preſque impoſſible de contenter en même temps. Leurs intérêts qui devroient être les mêmes, ſe trouvent toujours diamétralement oppoſés. S'il ſert trop bien l'un, il s'expoſe néceſſairement à la fureur de l'autre; & lorſqu'elle fait tant que d'éclater, il eſt difficile de l'appaiſer ſans le ſacrifice de la victime.

Sous Charles II. les ennemis du Comte de Danby voulurent lui faire ſon Procès à la Chambre des Pairs. Le Comte de Canarvan, par un diſcours auſſi ſingulier qu'inattendu,

trouva le ſecret de détourner l'orage.

„ Milords, dit-il, je ſais aſſez mal » le Latin, mais très-bien l'Anglois, » & je connois l'Hiſtoire de mon » Pays. J'ai appris les ſuites fâcheu- » ſes de ces ſortes de procédures, » & le ſort funeſte de ceux qui les ont » entrepriſes. J'en pourrois citer plu- » ſieurs exemples anciens ; mais, » Milords, je ne remonterai pas plus » haut que la fin du Regne d'Eliza- » beth. En ce temps, le Comte d'Eſſex » fut pourſuivi par Sir Walter Ra- » leigh, & vous ſavez ce qui eſt arri- » vé à Sir Walter Raleigh. Milord » Bacon pourſuivit Sir Walter Ra- » leigh, & vous ſavez ce qui eſt » arrivé à Milord Bacon. Le Duc de » Buckingham pourſuivit Milord Ba- » con, & vous ſavez ce qui eſt arri- » vé au Duc de Buckingham. Sir » Thomas Wentworth, depuis Com- » te de Strafford, pourſuivit le Duc » de Buckingham, & vous ſavez tous » ce qui eſt arrivé au Comte de Straf- » ford. Sir Harry Vane pourſuivit le » Comte de Strafford, & vous ſavez » ce qui eſt arrivé à Sir Harry Vane.

» Le Chancelier Hyde pourſuivit Sir » Harry Vane, & vous ſavez ce qui » eſt arrivé au Chancelier. Sir Tho- » mas Osburn, à préſent Comte de » Danby a pourſuivi le Chancelier » Hyde : mais qu'arrivera-t-il du » Comte de Danby ? C'eſt ce que » nous allons apprendre par votre » déciſion. En attendant ; que celui » qui veut pourſuivre le Comte de » Danby paroiſſe, & il ne me ſera » difficile de lui prédire ce qui doit » lui arriver à lui-même. « (*) Ce diſcours ayant été prononcé d'un ton de voix très-animé, le Duc de Buckingham qui avoit dreſſé toute la batterie, auſſi déconcerté que ſurpris, s'écria : l'homme eſt inſpiré ; un verre de vin a décidé l'affaire ; & ainſi elle ne fut pas pouſſée plus loin.

Cette liſte, que l'on prendroit preſque pour une eſpece de Martyrologe des Miniſtres d'Angleterre, ne devroit-elle pas effrayer ceux qui ambitionnent un poſte ſi périlleux ? Je ne

(*) *Parliamentary Debates.* vol. 1. p. 248.

ſais, même ſi elle eſt fort avantageuſe à la Nation. Elle prouve du moins, ou que pendant tout ce temps, ceux qui l'ont gouvernée ont prévariqué dans leur charge, ou qu'elle n'a pas pas mieux traité ceux qui l'ont bien ſervie, que les ambitieux convaincus d'avoir trahi ſes intérêts. On trouve ſur cette liſte des noms qui ſont encore l'objet de la vénération publique.

On a fait plus d'une fois les mêmes tentatives, & l'on déclame encore avec la plus grande véhémence dans l'une & l'autre Chambre contre le Miniſtere préſent. Les meſures les plus néceſſaires au maintien du Gouvernement, ſont traitées d'attentats contre la liberté & les droits du Peuple. Si les vues de celui qui gouverne étoient auſſi criminelles qu'on le ſuppoſe, que devroit-on penſer du Parlement où la pluralité des voix lui eſt preſque toujours aſſurée ? Si le Miniſtre eſt coupable, ceux qui le juſtifient ne peuvent être innocents. C'eſt une baſſeſſe que de flatter un homme uniquement à cauſe de

ſon autorité. Mais ce n'eſt pas une moindre dépravation dans le cœur, que de le diffamer ſans autre motif que ſa puiſſance. L'Envieux & le Flatteur ſont également coupables envers la Société, dont ils ſacrifient les intérêts à leur intérêt particulier; l'un en s'efforçant de flétrir le mérite qui le bleſſe, l'autre en rendant au vice les hommages qui ne ſont dûs qu'à la vertu.

Un Miniſtre en Angleterre eſt dans le cas d'un homme revêtu d'une Charge importante; & qui eſt en même-temps inquiété dans ſon Domeſtique. Quelle que ſoient ſa vigilance & ſes bonnes intentions, les déſordres de ſa maiſon l'empêchent de donner toute ſon attention aux devoirs de ſa Charge. Les affaires du dedans prennent toujours un peu ſur celles du dehors; il eſt difficile de ſuffire à tout. L'humanité n'eſt point parfaite. Ceux qui déclament avec tant de violence contre les Miniſtres, ſeroient plus indulgents, s'ils ſongeoient combien il eſt difficile de gouverner les hommes, même en

n'étant occupé que de leurs véritables intérêts.

Le Parlement veut pénétrer dans les vues politiques du Miniſtre, ſoit pour les approuver, ſoit pour les rejetter. Dans une multitude de Conſeillers, il entre ſouvent de la ſageſſe, rarement du ſecret. Voilà, Monſieur, un des principaux déſavantages du Gouvernement Anglois. Le Miniſtere trop contrarié ne peut pas toujours exécuter ce qu'il tente pour le bien de la Nation.

Les Anglois qui ne ſe laiſſent point aveugler par l'eſprit de Parti, ſont forcés de réconnoître l'habileté du Miniſtre qui eſt aujourd'hui en place, en tout ce qui regarde le Gouvernement intérieur du Royaume, mais ils lui reprochent de n'avoir pas ſu également ménager les intérêts de l'Angleterre dans différents Traités d'Alliance où il a engagé ſa Nation; il en a plus fait lui ſeul que vingt de ſes Prédéceſſeurs, ſans en avoir fait un avantageux à l'Angleterre, dont ils prétendent qu'il a ſacrifié les intérêts à la Maiſon d'Hanovre qui eſt

ſur le Trône. Ils l'accuſent d'avoir concouru à rompre l'équilibre de l'Europe, qu'il devoit & qu'il pouvoit y maintenir. M. Walpole, au contraire, par pluſieurs Ecrits qu'il a publiés pour ſa juſtification, prétend avoir été forcé de céder au temps. Sans prononcer ſur le fait ni ſur le droit, peut-être eſt-il vrai que ſes Ennemis le rendent reſponſable de ce que la prudence la plus conſommée ne pouvoit prévoir. La Politique ſait tirer parti des conjonctures; mais elle n'eſt pas toujours maîtreſſe de les faire naître. Il eſt une Providence qui ſe rit de la ſageſſe humaine, & diſpoſe à ſon gré des événements.

Cette prétention qu'ont les Anglois de maintenir dans l'Europe une balance qui ſouvent n'eſt qu'imaginaire, flatte peut-être plus la vanité des particuliers, qu'elle n'eſt en effet avantageuſe à la Nation. Elle eſt cauſe qu'aujourd'hui ils prennent parti dans toutes les guerres de leurs Voiſins, & que communément leurs Alliés leur en font ſupporter tout le

poids. Auſſi un Membre du Parlement a-t-il prétendu que cette manie d'épouſer ſi ſouvent des querelles qui leur ſont étrangeres, les a rendus les *Doms Quichotes de l'Europe.* La balance du pouvoir qui, depuis la derniere révolution, fait tant de bruit en Angleterre, n'eſt cependant peut-être qu'un vain ſon, qui charme les oreilles & échauffe les eſprits de ce Peuple, au point de rendre inutile le bon ſens qui lui eſt naturel. Cette manie a produit des guerres plus ridicules, & du moins auſſi deſtructives que celles des Croiſades. Mais ſi cet équilibre eſt une fois détruit, l'Angleterre doit périr néceſſairement, ainſi que toutes les Puiſſances d'Allemagne, & la France parvient à la Monarchie univerſelle, voilà ce que j'entends dire tous les jours : n'eſt-ce pas une véritable chimere que cette idée qui allarme ſans ceſſe les Anglois pour la balance de l'Europe, & qui leur fait craindre un Empire univerſel ? L'Allemagne conſpirera-t-elle contre ſon propre intérêt pour le ſacrifier à la France ? Nos Armes

ſont-elles un objet de crainte plus raiſonnable pour cette Iſle, que pour les autres Puiſſances du Continent ? Nonobſtant le nombre de Troupes & les ſommes d'argent que chaque Etat peut lever, cette balance politique paſſera ſucceſſivement d'un Royaume à un autre, au gré de l'intelligence & des lumieres des Rois & des Miniſtres qui gouverneront. Henri VIII. eſt le premier Roi d'Anterre qui ait entrepris d'établir cette balance ; mais ce Prince étoit trop livré à ſes paſſions pour ſuivre avec conſtance aucun projet de Gouvernement ; ſon regne n'a été qu'un tiſſu de folie, de violences, de légéreté. Une Princeſſe qui a été la gloire du Trône & de ſa Nation, & qui poſſédoit toutes les vertus de l'un & de l'autre Sexe, ſans avoir aucune des foibleſſes du ſien, Eliſabeth, eſt la ſeule qui ait ſu tenir cette balance politique d'une main toujours ferme & égale. Elle a profité avec art des conjonctures où elle s'eſt trouvée ; aujourd'hui l'Europe n'eſt plus dans la même ſituation.

Da
fes,
men
enc
obli
Co
têr
Ar
ur
p
F

la même averſion que la France, tout autre Etat, quoique poſſédé par un Roi de cette Iſle, dont l'intérêt eſt diſtinct de celui de ſon Pays, s'il n'y eſt pas diamétralement oppoſé. Les Peuples de ce Pays-ci n'ont-ils pas un juſte ſujet de ſe plaindre, dans toutes les occaſions où le travail de leurs mains, les profits de leur Commerce & le ſang de leurs Concitoyens, ſont prodigués follement à la défenſe de cauſes qui leur ſont étrangeres? L'Angleterre ne ſera vraiment grande que lorſque cette Iſle demeurera, comme elle l'eſt par ſa nature, détachée des intérêts & des territoires des Princes d'Allemagne, & du reſte du Continent. En même temps, nous devons en conve nir eſt & la puiſſance & la val te Nation, que toutes les leur haine pour leurs voi t fai iompher des divi ed ſe ſont lus s e. Mal- qu'ils ne rs Enne- mêmes. ques I. où,

Dans le cours ordinaire des choſes, une Iſle ſous un ſeul Gouvernement, riche par elle-même, plus riche encore par ſon Commerce, n'eſt point obligée de ſe mêler des affaires du Continent, & d'entrer dans des ſyſtêmes d'Alliances & de Ligues. Les Anglois épouſent ſouvent par paſſion un parti dans des différends dont ils pourroient être les Médiateurs. Depuis que la Maiſon d'Hanovre eſt ſur le Trône, ils ne s'en tiennent pas là : ce ſont ces Inſulaires qui ſont les premiers à fomenter les guerres ſur le Continent. La politique du Souverain, à qui ſeul elles ſont avantageuſes, trouve l'art de les allarmer pour cette balance chimérique, auſſi ſouvent qu'il peut eſpérer quelque aggrandiſſement pour ſes Etats héréditaires. Ce peuple aveuglé par la haine qu'il a pour ſes Voiſins, n'apperçoit pas les reſſorts que l'on emploie pour l'échauffer & le faire agir contre ſes propres intérêts. Cependant tout Anglois attentif au bien de ſa Nation, doit voir des mêmes yeux, &, puiſqu'il y eſt accoutumé, avec

la même averſion que la France, tout autre Etat, quoique poſſédé par un Roi de cette Iſle, dont l'intérêt eſt diſtinct de celui de ſon Pays, s'il n'y eſt pas diamétralement oppoſé. Les Peuples de ce Pays-ci n'ont-ils pas un juſte ſujet de ſe plaindre, dans toutes les occaſions où le travail de leurs mains, les profits de leur Commerce & le ſang de leurs Concitoyens, ſont prodigués follement à la défenſe de cauſes qui leur ſont étrangeres? L'Angleterre ne ſera vraiment grande que lorſque cette Iſle demeurera, comme elle l'eſt par ſa nature, détachée des intérêts & des territoires des Princes d'Allemagne, & du reſte du Continent. En même temps, nous devons en convenir, telle eſt & la puiſſance & la valeur de cette Nation, que toutes les fois que leur haine pour leurs voiſins les ont fait triompher des diviſions du dedans, ils ſe ſont rendus redoutables à l'Europe. Malheureuſement pour eux, lorſqu'ils ne ſont pas en guerre avec leurs Ennemis, ils le ſont avec eux-mêmes.

Depuis le regne de Jacques I. où,

Dans le cours ordinaire des choſes, une Iſle ſous un ſeul Gouvernement, riche par elle-même, plus riche encore par ſon Commerce, n'eſt point obligée de ſe mêler des affaires du Continent, & d'entrer dans des ſyſtêmes d'Alliances & de Ligues. Les Anglois épouſent ſouvent par paſſion un parti dans des différends dont ils pourroient être les Médiateurs. Depuis que la Maiſon d'Hanovre eſt ſur le Trône, ils ne s'en tiennent pas là : ce ſont ces Inſulaires qui ſont les premiers à fomenter les guerres ſur le Continent. La politique du Souverain, à qui ſeul elles ſont avantageuſes, trouve l'art de les allarmer pour cette balance chimérique, auſſi ſouvent qu'il peut eſpérer quelque aggrandiſſement pour ſes Etats héréditaires. Ce peuple aveuglé par la haine qu'il a pour ſes Voiſins, n'apperçoit pas les reſſorts que l'on emploie pour l'échauffer & le faire agir contre ſes propres intérêts. Cependant tout Anglois attentif au bien de ſa Nation, doit voir des mêmes yeux, & , puiſqu'il y eſt accoutumé, avec

la même averſion que la France, tout autre Etat, quoique poſſédé par un Roi de cette Iſle, dont l'intérêt eſt diſtinct de celui de ſon Pays, s'il n'y eſt pas diamétralement oppoſé. Les Peuples de ce Pays-ci n'ont-ils pas un juſte ſujet de ſe plaindre, dans toutes les occaſions où le travail de leurs mains, les profits de leur Commerce & le ſang de leurs Concitoyens, ſont prodigués follement à la défenſe de cauſes qui leur ſont étrangeres? L'Angleterre ne ſera vraiment grande que lorſque cette Iſle demeurera, comme elle l'eſt par ſa nature, détachée des intérêts & des territoires des Princes d'Allemagne, & du reſte du Continent. En même temps, nous devons en convenir, telle eſt & la puiſſance & la valeur de cette Nation, que toutes les fois que leur haine pour leurs voiſins les ont fait triompher des diviſions du dedans, ils ſe ſont rendus redoutables à l'Europe. Malheureuſement pour eux, lorſqu'ils ne ſont pas en guerre avec leurs Ennemis, ils le ſont avec eux-mêmes.

Depuis le regne de Jacques I. où,

Dans le cours ordinaire des choſes, une Iſle ſous un ſeul Gouvernement, riche par elle-même, plus riche encore par ſon Commerce, n'eſt point obligée de ſe mêler des affaires du Continent, & d'entrer dans des ſyſtêmes d'Alliances & de Ligues. Les Anglois épouſent ſouvent par paſſion un parti dans des différends dont ils pourroient être les Médiateurs. Depuis que la Maiſon d'Hanovre eſt ſur le Trône, ils ne s'en tiennent pas là : ce ſont ces Inſulaires qui ſont les premiers à fomenter les guerres ſur le Continent. La politique du Souverain, à qui ſeul elles ſont avantageuſes, trouve l'art de les allarmer pour cette balance chimérique, auſſi ſouvent qu'il peut eſpérer quelque aggrandiſſement pour ſes Etats héréditaires. Ce peuple aveuglé par la haine qu'il a pour ſes Voiſins, n'apperçoit pas les reſſorts que l'on emploie pour l'échauffer & le faire agir contre ſes propres intérêts. Cependant tout Anglois attentif au bien de ſa Nation, doit voir des mêmes yeux, & , puiſqu'il y eſt accoutumé, avec

la même averſion que la France, tout autre Etat, quoique poſſédé par un Roi de cette Iſle, dont l'intérêt eſt diſtinct de celui de ſon Pays, s'il n'y eſt pas diamétralement oppoſé. Les Peuples de ce Pays-ci n'ont-ils pas un juſte ſujet de ſe plaindre, dans toutes les occaſions où le travail de leurs mains, les profits de leur Commerce & le ſang de leurs Concitoyens, ſont prodigués follement à la défenſe de cauſes qui leur ſont étrangeres? L'Angleterre ne ſera vraiment grande que lorſque cette Iſle demeurera, comme elle l'eſt par ſa nature, détachée des intérêts & des territoires des Princes d'Allemagne, & du reſte du Continent. En même temps, nous devons en convenir, telle eſt & la puiſſance & la valeur de cette Nation, que toutes les fois que leur haine pour leurs voiſins les ont fait triompher des diviſions du dedans, ils ſe ſont rendus redoutables à l'Europe. Malheureuſement pour eux, lorſqu'ils ne ſont pas en guerre avec leurs Ennemis, ils le ſont avec eux-mêmes.

Depuis le regne de Jacques I. où,

Dans le cours ordinaire des choſes, une Iſle ſous un ſeul Gouvernement, riche par elle-même, plus riche encore par ſon Commerce, n'eſt point obligée de ſe mêler des affaires du Continent, & d'entrer dans des ſyſtêmes d'Alliances & de Ligues. Les Anglois épouſent ſouvent par paſſion un parti dans des différends dont ils pourroient être les Médiateurs. Depuis que la Maiſon d'Hanovre eſt ſur le Trône, ils ne s'en tiennent pas là : ce ſont ces Inſulaires qui ſont les premiers à fomenter les guerres ſur le Continent. La politique du Souverain, à qui ſeul elles ſont avantageuſes, trouve l'art de les allarmer pour cette balance chimérique, auſſi ſouvent qu'il peut eſpérer quelque aggrandiſſement pour ſes Etats héréditaires. Ce peuple aveuglé par la haine qu'il a pour ſes Voiſins, n'apperçoit pas les reſſorts que l'on emploie pour l'échauffer & le faire agir contre ſes propres intérêts. Cependant tout Anglois attentif au bien de ſa Nation, doit voir des mêmes yeux, & , puiſqu'il y eſt accoutumé, avec

la même averſion que la France, tout autre Etat, quoique poſſédé par un Roi de cette Iſle, dont l'intérêt eſt diſtinct de celui de ſon Pays, s'il n'y eſt pas diamétralement oppoſé. Les Peuples de ce Pays-ci n'ont-ils pas un juſte ſujet de ſe plaindre, dans toutes les occaſions où le travail de leurs mains, les profits de leur Commerce & le ſang de leurs Concitoyens, ſont prodigués follement à la défenſe de cauſes qui leur ſont étrangeres? L'Angleterre ne ſera vraiment grande que lorſque cette Iſle demeurera, comme elle l'eſt par ſa nature, détachée des intérêts & des territoires des Princes d'Allemagne, & du reſte du Continent. En même temps, nous devons en convenir, telle eſt & la puiſſance & la valeur de cette Nation, que toutes les fois que leur haine pour leurs voiſins les ont fait triompher des diviſions du dedans, ils ſe ſont rendus redoutables à l'Europe. Malheureuſement pour eux, lorſqu'ils ne ſont pas en guerre avec leurs Ennemis, ils le ſont avec eux-mêmes.

Depuis le regne de Jacques I. où,

ſous les noms odieux de Wigh & de Tory, deux Partis commencerent à diviſer l'Etat, on peut dire qu'il y a toujours eu deux Nations dans une, que les affaires du dehors ont quelquefois réduit à la Tréve, mais qui n'ont jamais été en paix l'une avec l'autre.

Toute Faction eſt un nouvel Etat qui s'éleve dans le premier, & comment y en pourroit-il avoir d'innocentes, lorſqu'il ne s'en forme point dont la premiere démarche ne ſoit de ſe ſouſtraire à l'autorité établie? En effet, la plûpart des tentatives des factions, tendent plus à bouleverſer un Gouvernement qu'à le réformer. *Elles ſont*, pour me ſervir des termes de Montaigne, *comme les Médecines foibles & mal appliquées. Les humeurs qu'elles veulent purger, elles les échauffent, exaſperent & aigriſſent par le conflit, & ſi nous demeurent dans le corps, elles ne ſavent nous purger par leur foibleſſe, & cependant nous affoibliſſent.*

Plus un Peuple eſt aiſé, plus il devroit être uni. Les Anglois étant plus

plus riches & plus désunis que leurs voisins, il faut qu'il y ait un vice dans le Gouvernement qui en trouble l'harmonie, & que ces richesses viennent d'une cause physique, toute différente de la cause morale, qui produit leur désunion; comme la situation de leur Isle, leurs possessions dans l'Amérique, &c.

De pareilles dissensions domestiques, ont mis plus d'une fois la République Romaine à deux doigts de sa perte. Les guerres civiles, que les factions des Grands ont autrefois allumées en France, ont été plus funestes à l'Etat, que le Gouvernement peut-être trop absolu de quelques-uns de nos Ministres. Une Nation ne peut se faire craindre au dehors qu'autant qu'elle est unie au dedans. La puissance d'un Etat, & celle d'une Famille, sont de la même nature : un Etat est une grande Famille. L'un & l'autre ne peuvent subsister, si les Membres qui les composent, ne se soutiennent entre eux par les liens de l'union. Et combien il est rare que ceux qui

veulent briſer ces liens ſacrés, n'aient en effet en vue que le bien du genre humain & l'intérêt de leur Patrie !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXIX.

A Monſieur DE BUFFON.

Sur les Voleurs de grands chemins, l'uſage où ſont les Anglois, d'introduire de pareils caracteres dans leurs Pieces. Sur la négligence de la Police d'Angleterre, à l'égard des grands chemins, & la maniere abſurde dont les Anglois ont coutume de juſtifier tous les abus qui regnent parmi eux.

De New-Market, &c.

MONSIEUR,

VOUS avez entendu parler de la mauvaiſe Police d'Angleterre à l'égard des grands chemins, & vous ſavez qu'ici, comme en Turquie & en Perſe, on ne peut voyager ſans courir les riſques d'être volé. Votre Ami, M. C**, qui arriva hier à New-Market, fut ſurpris l'an paſſé près de Cambridge par le célebre Turpin, le Cartouche de ſa Nation. Le Voleur, après lui avoir réitéré inutilement le commandement de s'arrêter, pour le

punir de ſa déſobéiſſance, lui tira un coup de piſtolet : heureuſement la balle ne l'atteignit pas. M. C**, craignant un ſecond avertiſſement ſe vit forcé d'obéir. Le Voleur lui prit ſon argent, ſa montre & ſa tabatiere, & ne lui laiſſa que deux Shellings pour continuer ſa route. Avant que de le quitter, il exigea ſa parole d'honneur de ne point faire courir après lui, & de ne point le dénoncer à la Juſtice, & ſur ce ils ſe ſéparerent, ſinon bons amis, du moins fort civilement.

Ils ſe retrouverent l'un & l'autre aux Courſes, & ils y renouvellerent connoiſſance. M. C** avoit gardé religieuſement ſa promeſſe ; non-ſeulement il ne voulut pas faire arrêter ce miſérable, il ſe vante même d'avoir eu le bonheur de rattraper une partie de ſon argent par une voie plus honnête. Le Voleur lui propoſa un pari, que votre Ami accepta d'auſſi bonne grace qu'il l'eût pu faire avec le plus galant homme d'Angleterre, & qu'il gagna. M. Turpin, touché de ſes bonnes manieres, lui paya fidellement la gageure perdue, &

fut très-fâché de ce que la petite affaire qui s'étoit paſſée entr'eux, ne leur permettoit pas de boire enſemble.

Si quelque Etranger, au lieu de rire de ces tours, où l'on trouve ici tant de gentilleſſe, prend la liberté de blâmer une conduite ſi ridicule dans les Particuliers, & un défaut ſi ſenſible dans le Gouvernement; les Anglois, prévenus en faveur de leur Nation, défendent avec autant de chaleur leurs uſages les plus vicieux que leurs Loix les plus ſages; ils ſemblent tenir aux défauts même de leur Conſtitution, autant qu'à ſes avantages les plus eſſentiels. Plutôt que de convenir que c'eſt une choſe honteuſe, que dans un Etat auſſi policé, à tant d'autres égards, que le leur; on ne ſoit pas en ſûreté ſur les grands chemins, ils prennent le parti d'en plaiſanter. Quelques-uns même ne tirent pas moins de vanité de l'adreſſe de leurs Voleurs, que de la bravoure de leurs Troupes. Un d'eux me racontoit un jour avec plaiſir, qu'un Voleur de ſa Province ayant pris la peine d'arrêter un

Gentilhomme qu'il connoiſſoit pour un homme riche ; & ne lui ayant trouvé que cinq ou ſix guinées, l'avertit que la premiere fois que cela lui arriveroit, il lui donneroit vingt coups de bâton.

Ces plaiſanteries ſont fort du goût des Anglois. Les Voleurs célebres ſont ici des eſpeces de Héros, dont au fonds la populace fait cas. (*) Si le peuple, qui eſt le même dans tous les Pays, c'eſt-à-dire, facile à s'émouvoir, voit à regret des Criminels aller à la potence, celui de Londres aime à les y voir marcher avec conſtance. Il applaudit ceux qui ſont aſſez inſenſés pour mourir auſſi ſcélérats qu'ils ont vécu, bravant la Juſtice de Dieu & des hommes. On permet à ces malheureux de ſe dérober en quelque ſorte, à force d'eau-de-vie, au ſentiment du ſupplice qu'ils méritent ; & le Peuple charmé, admire ſouvent en eux un courage qu'ils

(*) Goodman, un Acteur célébre du Théâtre Anglois, empruntoit, ſelon ſon langage, du premier paſſant l'argent dont il avoit beſoin. Il fut pris, & le Roi Jacques II. fit une choſe agréable au Peuple en lui accordant ſa grace.

ne doivent qu'à leur ivreſſe, & dont on ſe plait à faire honneur à ſa Nation.

Les Poëtes chantent eux-mêmes les exploits de ces malheureux. Un d'eux a fait une Chanſon qui eſt fort goûtée, où il dit, que le Grand Alexandre étoit en priſon au milieu de l'Univers; que le Roi d'Angleterre eſt priſonnier dans ſon Iſle, le Sultan dans ſon Serrail, un Moine dans ſon Couvent, un Savant dans ſon Cabinet, & qu'en un mot, tous les hommes ſont en priſon, quelque part qu'ils ſoient. J'ai entendu aſſez ſouvent à table ce Vaudeville Anglois, & je connois des gens qui le chantent toutes les fois qu'ils veulent mettre la Compagnie en belle humeur.

Je ſuis fâché qu'on ait mis à Paris ſur la Scene un perſonnage tel que Cartouche, & qu'un François ait pu faire, des crimes d'un ſcélérat, l'objet des plaiſanteries d'un Poëme burleſque. La Police ne devroit pas permettre de ſemblables ſcandales. La prudence du Magiſtrat doit mettre un frein à la licence des Auteurs.

Mais c'eſt à la honte du Théatre & du goût des Anglois, que leurs Comédies ſont remplies de rôles de Voleurs, & que l'*Opéra du Gueux*, dont les perſonnages ſont autant de Brigands & de Coupe-jarrets, a ſi long-temps amuſé & amuſe encore la Ville de Londres, & qu'il a trouvé des Protecteurs dans les premieres perſonnes du Royaume de l'un & de l'autre Sexe.

Quel attentat contre les bonnes mœurs, que de prêter des couleurs favorables, aux plaiſirs auſſi infâmes que criminels d'une troupe de Brigands! que de repréſenter des Scélérats, qui, bravant les remords, ſe livrent à une joie brutale, dont ils font leur félicité! Comment ſe peut-il que des Vaudevilles qui expriment des ſentiments ſi diſſolus & ſi dangereux, n'aient pas paru ſcandaleux ſur le Théatre? Quel ſpectacle que d'y voir des malheureux chargés de fers, danſer, chanter, boire & rire dans les priſons, & de la Juſtice qui les y retient, & du ſupplice qui les attend! La potence devroit-elle

être un badinage pour des Ecrivains de quelque eſpece qu'ils ſoient ! & quel plaiſir d'honnêtes gens peuvent-ils prendre à de pareilles repréſentations ! Malheureuſement Shakeſpear en avoit donné l'exemple. Il y a dans une de ſes Pieces (*) une Scene de plaiſanterie entre le Bourreau & le Patient. C'eſt lui qui a accoutumé les Anglois à voir le gibet & la roue ſur leur Théatre.

Pour revenir des Voleurs qui font rire ici dans les Comédies, à ceux qui arrêtent ſur les grands chemins, lorſque l'on paſſe d'une Province à l'autre, il eſt d'uſage de mettre à part une douzaine de guinées, comme un tribut que l'on doit au premier qui le demandera ; c'eſt une ſorte de droit de paſſeport établi par la Coutume en faveur des Voleurs : ils ſont en quelque façon les ſeuls Grands-Voyers d'Angleterre ; auſſi les Anglois les appellent *Gentlemen of the Road*, c'eſt-à-dire, Meſſieurs des grands chemins, comme nous diſons,

(*) *Measure For. Measure.* Act. IV.

Meſſieurs de Ville ; & l'Etat les laiſſe en effet exercer aſſez paiſiblement leur Juriſdiction ſur les Paſſants. A la vérité, ils ſe contentent de prendre l'argent de ceux qui ſe rangent à leur devoir ; mais quoiqu'ils paſſent ici pour être fort humains, la vie d'un Voyageur qui voudra leur échapper n'eſt pas toujours en ſûreté : ils ſont exacts & ardents à lever leur impôt ; & ſi l'on n'a pas de quoi le payer, le moindre riſque que l'on court, eſt d'être aſſommé de coups.

Il y a une quinzaine d'années, que pour maintenir leurs droits, ils afficherent aux portes des gens riches de Londres, des défenſes expreſſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles fuſſent, de ſortir de la Ville ſans avoir dix guinées & une montre ſur ſoi, ſous peine de la vie. Dans les temps malheureux, & où les grands chemins ne rendent pas, ils s'aſſemblent en troupes pour lever leurs impoſitions juſques dans Londres même, & la Garde s'aviſe rarement de les troubler dans leurs fonctions.

Les Maréchauſſées ſi ſagement établies en France, pourroient rémédier à ces abus; mais les Anglois n'en veulent pas : ils craignent les Troupes, & tous les Emplois dont le Roi peut diſpoſer. Ils aiment mieux être volés ſur les grands chemins que dans leurs maiſons, & par des malheureux que par des Miniſtres. D'un autre côté, il ne ſeroit pas de l'intérêt d'un Souverain de confier au Parlement un corps d'hommes armés, quelque petit qu'il fût. Mais puiſque les Anglois s'appliquent ſi fort à conſerver leur bien, pourquoi ne pas ſonger davantage à l'aſſurer contre les Voleurs ? Ne pourroit-on pas employer des moyens, qui, ſans être dangereux pour la liberté, ſeroient plus efficaces que ceux qui ſont ici en uſage ? Leur Gouvernement eſt ſujet à quelques inconvénients auxquels ils pourroient trouver des remedes; mais telle eſt leur prévention en faveur de leurs Loix : s'il eſt des abus qu'elles entraînent, ils les croient inévitables.

Les mauvais chemins d'Angleterre

ſont une nouvelle preuve de ce que j'avance. Ils ſont preſque par-tout impraticables en Hyver; ce qui fait que les chaiſes de poſte ſont inconnues ici, & qu'en bien des endroits même on ne va pas en carroſſe ſans danger. Il y a à la vérité pluſieurs Actes du Parlement pour les réparer, mais qui ne ſervent qu'à enrichir ceux qui en ont l'entrepriſe, & qu'à faire payer aux Paſſants des droits pour des réparations qui ne s'y font pas. L'Angleterre eſt peut-être le Pays où l'on parle le plus du bien public, mais où l'on eſt en effet le plus occupé de ſon intérêt particulier. Si on demande aux Anglois la raiſon de tous ces abus, ils répondront qu'ils ſont inévitables dans un Pays de liberté comme le leur. Il ſemble que ce ſoit la Liberté qui les empêche de rendre les chemins ſûrs & praticables, de paver la Ville de Londres, & d'y établir une bonne Police. (*) Avec ce grand

(*) *La boue & l'infection de quelques endroits de la Ville, les incommodités & les accidents où l'on eſt par-tout expoſé par le défaut du pavé & de l'en-*

mot on pallie tout, & l'on ne remédie à rien. Le Peuple ne connoît pas toujours ſes véritables intérêts; il faut quelquefois le forcer d'être heureux. S'il eſt ici plus difficile de le contraindre qu'ailleurs, le temps & de ſages meſures peuvent opérer ces changements, que l'autorité fait tout d'un coup en d'autres Pays. On ne doit ſouffrir des abus dans un Gouvernement, qu'après avoir tenté inutilement toutes les voies poſſibles de les réformer.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

tretien des rues, ſont tort à notre Nation aux yeux des Etrangers; ils ſont fondés à nous croire un Peuple non-ſeulement ſans politeſſe, mais ſans gouvernement, une troupe de Barbares, une Colonie de Hottentots. Diſcours de Milord Tyrconell à la Chambre des Communes.

LETTRE LXXX.

A M. le Marquis DU TERRAIL.

Sur les courſes de Chevaux & particulierement ſur celles de New-Market.

De New-Market, &c.

MONSIEUR,

IL eſt difficile de bien connoître une Nation, ſi l'on ne ſe prête à ſa façon de vivre; ce n'eſt qu'en épouſant en quelque ſorte ſes goûts, que l'étude de ſes mœurs peut devenir auſſi agréable qu'utile. On partage ſouvent ces mêmes plaiſirs que l'on ne vouloit connoître que comme des objets de ſpéculation. C'eſt ce que j'éprouve aujourd'hui à New-Market, où j'ai ſuivi la nombreuſe Compagnie que les courſes de chevaux y attirent. Charles II. s'y amuſoit tellement qu'il avoit coutume d'y faire tous les ans deux voyages d'un mois chacun. Il y a d'autres courſes établies en différentes Provinces d'Angleterre; mais celles-ci,

les plus célebres de toutes, ſont un Spectacle digne de la curioſité d'un Etranger.

Ce que j'y trouve de plus étonnant, ce ſont les paris conſidérables que l'on y fait. La bonne opinion qu'un Gentilhomme a d'un cheval, lui coute ſouvent le revenu d'une année de ſes terres. Il en eſt parmi nous qui ſe ruinent en équipages; l'Anglois donne autant à la folie, ſans donner autant à la vanité. Il ſe ſoucie peu de porter des habits brillants ou d'avoir une table délicieuſe, mais il ne craint pas de hazarder cent guinées ſur un cheval. Ici le *More-Money*, & les gageures inconſidérées, c'eſt-à-dire, l'appât du gain, ſont auſſi funeſtes à la jeuneſſe Angloiſe, que l'envie de faire figure & le goût de la dépenſe peuvent l'être à la nôtre. Cette maniere de s'enrichir avec ſi peu de peine, ou de ſe ruiner avec ſi peu de plaiſir, eſt commune à tous les Etats. En vingt occaſions un Artiſan riſque ſans répugnance le fruit de deux ans de travail. Tel homme vous propoſe

de parier dix guinées contre une, à qui il ne reſte rien s'il vient à les perdre. Les façons de parler particulieres à une Nation tirent leur origine de ſes mœurs ; la maniere ordinaire d'affirmer une choſe en Anglois, eſt de dire : *dix contre un que cela eſt vrai.* Cette façon d'argumenter, ſi commune en Angleterre, eſt très-commode pour les riches gens ; on n'eſt pas toujours en état d'y répondre, & le triomphe de leur bourſe leur paroît être celui de leur raiſon.

Une autre ſingularité ne m'a pas moins frappé aux courſes, c'eſt la joie folle & inſenſée du Peuple. Il la porte à un point d'ivreſſe dont il ſeroit difficile de vous donner l'idée. Lorſqu'un cheval eſt vainqueur, s'il ne peut pas le complimenter lui-même, & décerner à l'animal victorieux les honneurs du triomphe, il accueille du moins le Palefrenier qui l'a monté avec plus d'acclamations & de louanges, qu'il n'en donneroit peut-être à l'homme qui auroit le mieux ſervi la Patrie. Le Peuple réellement fait plus de cas de ceux

qui

qui l'amuſent, que de ceux qui veillent à ſes intérêts.

J'ai vu l'an paſſé, aux courſes d'une petite Ville, un Gentilhomme en diſputer le prix contre un Cordonnier & le perdre : la canaille couronna de lauriers ſon Héros, & le conduiſit ainſi par-tout en triomphe. Ce Manant eſt un gaillard très-diſpos. Il paſſe ſix mois de l'année à faire des ſouliers, bien ou mal, & les ſix autres, monté ſur ſon Bucéphale, il parcourt le Pays, ſe trouve à toutes les courſes, y entre en lice, & gagne tantôt quarante guinées, tantôt un cheval, tantôt une ſimple ſelle ; car il n'eſt point de prix au deſſous de lui. Son courſier favori l'a ſi bien ſervi, qu'il eſt déjà en état de ſe paſſer de ſa Profeſſion, & il ne la continue que pour s'aſſurer pendant l'Hyver une reſſource d'amuſement.

En France, un jeune homme de condition ſe pique peut-être un peu trop d'avoir bonne grace à la danſe. Il y en a tel parmi nous à qui il ne manque qu'une jupe & des cornettes pour en diſputer le prix au Sexe.

L'Anglois aime à briller à des exercices plus mâles. Si de jeunes François ont été quelquefois tentés de montrer leur habileté ſur le Théatre de l'Opéra, j'ai vu ici des Pairs du Royaume tout prêts d'entrer en lice dans les courſes publiques.

Quoique la jeuneſſe la plus brillante de la Cour ſe trouve ici, cependant on n'y voit point de femmes. New-Market eſt trop loin de toutes les Villes; ainſi on y paſſe tout le temps, excepté celui des courſes, à ce qu'on appelle des amuſements innocents, c'eſt-à-dire, à ruiner ſa fortune au jeu, & ſa ſanté par les débauches. Le gros jeu néanmoins commence à tomber ici depuis quelques années. Il s'y trouvoit auparavant des Avanturiers, c'eſt-à-dire, de ces Marquis François & de ces Barons Allemands, dont la probité eſt auſſi ſuſpecte que la qualité, & des Anglois même de la premiere condition, qui y témoignoient un peu trop d'adreſſe, pour ne pas détruire juſqu'à l'égalité des Jeux de hazard.

Les femmes accourent à toutes les

autres courſes avec autant d'ardeur, & paroiſſent y prendre le même plaiſir que les hommes. On n'y voit pas moins de vilains équipages que de beaux chevaux. Tant que durent les courſes, il y a d'ordinaire, dans les Villes un peu conſidérables, une mauvaiſe troupe de Comédiens, pour le divertiſſement des Dames. Les hommes s'amuſent plus, ſelon leur goût, à la Taverne ou à l'Auberge. On a dans les autres Villes :

Le Bal & la Grand'Bande, à ſavoir trois muſettes,
Et, par fois, Fagotin & les Marionnettes.

On y a auſſi des aſſemblées, c'eſt-à-dire, des endroits où l'on danſe, car de dire qu'on s'y réjouit, ce ſeroit trop hazarder. C'eſt là du moins que la fille d'un riche Campagnard affiche publiquement qu'elle eſt à marier, (*) & que par fois un jeune

(*) La même choſe ſe pratique aux Foires célébres de l'Allemagne. A Leipzig l'*Auerbackshof* eſt le rendez-vous de toutes les Demoiſelles de la Campagne qui ſont à marier ; il y en vient même de la Luſace & de la Boheme. A l'heure de midi, on les y voit rangées ſur différentes files, chacune à côté de ſa mere, & toutes droites & parées comme

Colonel fait d'un grave Juge de paix l'objet du ridicule de ſa petite Ville.

Après vous avoir parlé des courſes, & du plaiſir que les Anglois y prennent, il eſt juſte de vous dire auſſi quelque choſe des chevaux qui y remportent le prix. Les Anglois ont la plus grande attention d'en conſerver la race ; & la généalogie d'un bon courſier eſt preſque auſſi connue que celle d'une Maiſon illuſtre. Ceux qui ſont deſtinés à la courſe ne ſervent point à d'autres uſages : ils ſont chers & coutent beaucoup à entretenir ; mais auſſi on retire ſouvent avec uſure l'intérêt de ſon argent. Ce Comte ou ce Baron, dont le cheval remporte un prix, eſt par là ſuffiſamment dédommagé & de l'argent & des ſoins qu'il lui coûte. En France

nos poupées du Palais. On m'en a montré, qui n'ayant pour dot qu'un joli viſage, avoient trouvé des Maris qui avoient fait leur fortune dès le premier jour qu'elles y avoient paru ; & ſans être commune, la choſe arrive aſſez ailleurs, pour n'étonner nulle part ; mais ce qui eſt plus difficile à croire, du moins parmi nous, on m'en a fait remarquer d'autres fort riches, qui depuis dix ans s'étoient trouvées régulierement à toutes les Foires, ſans que perſonne eût été tenté de les épouſer.

les Gens de condition paroiſſent moins aviſés, ce n'eſt que par vanité qu'ils ont de beaux chevaux dans leurs écuries; il leur ſeroit honteux d'en faire trafic, l'Anglois connoît & conſulte un peu mieux ſes intérêts.

Un cheval qui a une fois remporté le prix à New-Market, devient auſſitôt un animal célebre par toute l'Angleterre, (*) ſon nom ſe trouve dans tous les papiers, & devient bientôt auſſi fameux que celui du meilleur Ecrivain du ſiecle. On grave le portrait de l'Animal victorieux. Tous les Gentilshommes de Campagne en tapiſſent leurs cabinets, & je ne dis pas à la honte de cette Nation, qui d'ailleurs eſt ſi ſage & ſi judicieuſe, mais à la honte de ceux qui l'achettent. Le Graveur débite plus aiſément une eſtampe de cette eſpece, qu'il ne débiteroit le portrait du Chevalier Newton. *La Bohémienne*

(*) Les mêmes folies ſe retrouvent par-tout. Les Fêtes du Carnaval de Rome m'ont offert depuis un ſpectacle peu différent de celui de New-Market. Les chevaux qui y remportent le prix de la courſe, n'y ſont pas moins honorés; on emploie pour les couronner juſqu'aux lauriers du Parnaſſe. Les Poëtes

de M. le Duc de Devonshire & *le Carrouche* de M. Morgan, dont je vous envoie les portraits, ſont aujourd'hui les plus célebres courſiers qui ſoient en Angleterre.

Enfin, un homme travaille actuellement à un Livre dont voici le titre : » *HISTOIRE* de tous les chevaux qui

Italiens modernes ne ſont pas difficiles : tout eſt pour eux matiere à Sonnet. En voici un qui fut imprimé à ce ſujet en 1751.

SONETTO

Dedicato all' Eccellenza dell' Illuſtriſſimo Principe D. Camillo Roſpiglioſi.

A volante ſaetta emuli, e al vento,
Di CAMILLO *gli alipedi Deſtrieri,*
Atti a guidar, ne' lucidi ſentieri,
Il primo luminal del Firmamento;
Colla vittoria al fianco al bel cimento
Vanno faſtoſi, rapidi e leggieri:
E quel mai Corridor vincerli ſperi
Se al paragon lo ſteſſo ſguardo è lento?
Viva CAMILLO *ogn'or, viva immortale;*
Nè manchi in variar mille ſtagioni,
Il Magnanimo, il Prode, il Liberale:
Così il plauſo comun par che riſuoni;
Qual nell'antica pompa trionfale
Degli Emilj, de' Bruti, e de' Scipioni.

La comparaiſon de ces Courſes aux Triomphes des anciens Romains eſt trop remarquable, pour me permettre des réflexions que tout Lecteur judicieux eſt en état de faire.

» ont remporté le prix aux courſes de » New-Market, & autres courſes » célebres d'Angleterre, depuis leur » établiſſement juſqu'à la préſente » année 1738. Avec la généalogie » des chevaux & leurs portraits en » taille-douce. On y a joint les » noms des Palefreniers qui les ont » montés, & des Grands du Royau- » me à qui ils ont appartenu; & » pour l'inſtruction & la ſatisfaction » du Lecteur, un compte auſſi exact » que l'on a pu de toutes les gageu- » res conſidérables qui ont été faites » pour & contre chaque cheval. 3. » Volumes *in-folio.*

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXI.

A Monsieur DE BUFFON.

Sur la passion qu'ont les Anglois pour les jeux de hazard, sur les inconvénients du jeu examiné dans son principe. Sur l'esprit de calcul familier aux Anglois, & l'habitude où ils sont de l'étendre à tout.

De New-Market, &c.

MONSIEUR,

QUOIQUE dans les commencements je me sois assez amusé à New-Market, la vie que les Anglois y menent, me seroit fort à charge, si j'étois toujours obligé de la suivre; mais comme mon porte-feuille me suit par-tout, je ne m'ennuie nulle part. Tandis que les uns perdent leur argent au jeu, & que d'autres tâchent de noyer dans le vin le regret des pertes qu'ils ont déja faites; que quelques-uns, plus déraisonnables

encore, invectivent avec fureur contre une fortune qui n'existe que dans leur idée, & se plaignent d'un mauvais sort : qui n'est que l'effet de leur imprudence ; dans le lieu le plus retiré de cet Auberge, je ris de la folie des uns & des autres.

Les Anglois se ruinent tous les jours aux jeux de hazard, dont ils font leur principale étude. Ils sont accoutumés à calculer les probabilités dans les événements dépendants de la Politique & du Commerce, parce qu'ils se regardent comme ayant part aux affaires publiques. Ils calculent la probabilité de la vie, & celle du retour des Vaisseaux. Ils ont des Annuités, des Actions, des Rentes tournantes & substituées, des Assurances, & une infinité d'autres effets publics, dont la valeur dépend du hazard des événements, & dont cependant ils savent faire une juste estimation. Ils portent cette habitude au calcul dans les jeux, les paris & les hazards de toute espece. Ils se piquent d'en entendre les principes, qui ne sont pas aussi simples qu'on pourroit se

l'imaginer : ils nous ont donné des regles pour connoître l'avantage & le désavantage du Joueur dans tous les cas.

L'esprit de combinaison, qui est nécessaire pour cette espece de calcul, est plus commun chez les Anglois que chez leurs voisins, parce que les premiers sont plus portés à la réflexion. La vivacité naturelle des François les empêche souvent de réfléchir assez sur ce qui les intéresse le plus. Il arrive souvent parmi nous, que le hazard seul décide de nos actions les plus importantes ; les Anglois, qui pensent davantage, veulent soumettre le sort même à la décision de leurs calculs : la liberté de penser qui regne en Angleterre, y entretient le goût pour les idées abstraites ; aussi le jeu est plutôt chez eux une étude, qu'un amusement de société. Cependant, ils jouent avec passion ; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'étant mieux instruits que les autres Peuples des principes mathématiques du jeu, ils semblent en ignorer les conséquences morales.

J'ai eu plusieurs conversations sur ce sujet avec le fameux M. De Moivre, le plus grand Calculateur de Probabilités qu'il y ait en Angleterre. Je ne pense pas qu'il ait jamais calculé les effets du jeu par rapport à la Morale, chose cependant plus essentielle que la Théorie des hazards.

Je me souviens bien, Monsieur, de vous avoir ouï dire qu'on pourroit aisément démontrer, que le jeu est par lui-même un contrat vicieux & nuisible aux deux parties contractantes ; que la perte est nécessairement plus grande que le gain, ensorte que deux Joueurs qui hazardent chacun une partie de leur bien, perdent tous deux par cette convention. Il seroit à souhaiter que cette vérité, qui, au premier coup d'œil, paroît un paradoxe, fût connue de tous les hommes. Vous rendriez un service considérable à la Société, si vous vouliez la développer, & en donner au Public la sorte de démonstration dont elle est susceptible.

Des recherches de cette nature sont infiniment plus utiles que les

ſpéculations abſtraites par leſquelles on combine les conditions d'un jeu particulier. On nous a appris par des calculs, quel eſt l'avantage du Banquier au Pharaon : nous ſavons qu'à moins de vouloir être dupe, on ne doit pas jouer à ce jeu ; ces connoiſſances peuvent nous ſauver des appas du jeu dans quelques cas particuliers. Mais il ſeroit d'une toute autre importance de faire voir démonſtrativement, que dans tous les jeux, dans ceux-même où il y a égalité parfaite de riſque & d'eſpérance, la perte ne laiſſe pas toujours d'être plus grande que le gain, & d'autant plus grande, que les Joueurs hazardent une partie plus conſidérable de leur bien.

L'argent, en effet, n'eſt point une quantité mathématique ; on ne doit pas l'eſtimer par ſa maſſe : il faut en chercher la valeur dans les avantages qui en réſultent. Tout homme qui riſque de perdre la moitié de ſon bien au jeu, pour acquérir une pareille moitié de celui d'un autre, riſque beaucoup plus qu'il ne croit.

Il aura infiniment plus de déſavantage s'il perd, qu'il n'aura d'avantage s'il gagne ; enſorte que ſa ſituation, qui deviendra peut-être malheureuſe par la perte de la moitié de ſon bien, ne ſera pas de beaucoup meilleure par le gain de la pareille moitié de celui d'un autre. Alors un homme riſque ſon néceſſaire, dont rien ne peut être l'équivalent, & ne peut acquérir que du ſuperflu, dont le prix eſt toujours arbitraire.

Peu d'hommes ſont auſſi capables que vous de faire au juſte toutes ces évaluations morales, & cependant réelles. Vous portez l'évidence juſques dans les vérités métaphyſiques.

Au reſte, les grands Joueurs de ce Pays-ci, qui d'ordinaire ne ſont pas grands Géometres, ſont dans l'habitude de conſulter ſur les rapports des hazards, ceux qui ont le plus de réputation en ce genre. M. De Moivre donne tous les jours de ces conſultations au Caffé de Slaughter, comme quelques Médecins en donnent ſur des maladies dans différents Caffés de Londres.

LETTRE LXXXII.

A Monſieur DE LA CHAUSSÉE,

Que l'on peut regarder les Spectacles comme l'Ecole du goût & des mœurs d'une Nation. Sur la licence du Théatre Anglois & l'Acte du Parlement pour la réprimer, &c.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LEs Spectacles ſont, à proprement parler, l'Ecole des mœurs d'un Peuple; on y peut étudier ſes goûts & ſa façon de penſer, ſes vertus & ſes vices. Les Théatres d'Italie reſpirent la molleſſe qui y regne; ils ne ſont plus conſacrés qu'aux charmes de la Muſique. (*)

(*) Il ſe peut auſſi que les Poëtes fatigués des entraves qu'on leur impoſe ſur la Scene, aient été forcés d'en abandonner les honneurs aux Muſiciens. Les Auteurs Dramatiques n'y jouiſſent pas de cette liberté honnête, ſans laquelle le génie le plus heureux demeure ſtérile, ou ne produit que des fruits inſipides. On pourroit ſoupçonner M. *Goldoni*, qui a tant travaillé pour le Théatre Italien, d'avoir

On

On retrouve dans le Cid & dans pluſieurs autres Pieces Eſpagnoles le caractere de fierté, particulier à cette Nation. Nous ne pouvons nier que la galanterie Françoiſe ne ſoit ſouvent l'ame de nos Tragédies. Celles que l'on joue ſur les Théatres de Londres, n'autoriſent que trop le reproche de férocité que l'on fait au Peuple qui ſe plait à les voir repréſenter.

A l'égard des Auteurs Comiques

eu des raiſons pour s'adonner à peindre d'autres mœurs que celles de ſon Pays. Le ſuccès de ſon *Epouſe Perſane*, a fait faire à d'autres Auteurs pluſieurs pieces du même genre. Les Indiens, les Chinois, les Américains ont paru ſucceſſivement ſur les Théatres d'Italie. M. *Griſelini*, compatriote & ami de M. *Goldoni*., connu par d'autres Ouvrages qui prouvent qu'il n'eſt pas moins Philoſophe que Poëte, a donné en 1756 une Comédie Turque intitulée: *l'Eſclave dans le Serrail de l'Aga des Janiſſaires.* L'année précédente il avoit paru de lui un SOCRATE, Tragi-Comédie eſtimée à juſte titre. Qu'un Auteur eſt à plaindre! qu'il doit être humilié & rebuté, lorſqu'après avoir fait une Piece telle que celle-ci, qui ne reſpire que la Morale qui approche le plus de celle de l'Evangile, pour ne pas donner priſe à l'ignorance & à la malignité de la ſuperſtition, il eſt obligé de faire la proteſtation qui ſe lit à la tête d'un Ouvrage ſi peu ſuſpect!

Tutte le voci Gentileſche in queſt' Opera ſparſe, ſi conſiderino come eſpreſſioni Poetiche, non mai di buon Cattolico, come profeſſa d'eſſere l'Autore.

de ce Pays-ci, on peut les accuſer d'avoir plus cherché à flatter leur Nation, qu'à la corriger. Tous n'ont pas le courage de faire parler la vérité ſous le maſque de la plaiſanterie. Quelques-uns d'eux n'ont pas rougi d'encenſer certains vices, plutôt que de les cenſurer dans leurs Compatriotes. Autant vous & votre Confrere, M. Des Touches, vous avez d'attention de faire régner dans vos Pieces la politeſſe & les mœurs, autant quelques Comédies nouvelles que j'ai vu jouer ici, ſont oppoſées au goût & à la morale.

C'eſt principalement au Théatre que la Liberté Angloiſe eſt dégénérée en licence. La perſonne du Miniſtre y a toujours été en butte aux traits de la Satyre; (*) celle du Roi n'y eſt guere plus reſpectée. Je vois dans pluſieurs Pieces qui y ſont applaudies, le reſpect dû au Souverain, bleſſé; l'autorité du Parlement, avilie & dégradée; les Loix les plus ſages

(*) Une des Pieces les plus remarquables en ce genre, eſt le célebre *Opéra du Gueux*, qui a eu tant de ſuccès.

tournées en ridicule ; & la ſainteté de la Religion même, violée à tout moment avec impunité. On a porté le ſcandale juſqu'à introduire la Religion elle-même ſur le Théatre, pour l'expoſer à la riſée des impies & des libertins. (*) Qui croiroit que de pareils Spectacles euſſent jamais pu être ſoufferts chez un Peuple civiliſé & Chrétien !

Il étoit temps de mettre un frein à une licence qui pouvoit avoir les ſuites les plus funeſtes. Les gens ſages de la Nation condamnoient cet abus ſans oſer le réprimer ; ils le regardoient comme le triſte, mais néceſſaire effet d'une bonne cauſe. La licence & la liberté ſont tellement liées enſemble qu'il n'eſt pas aiſé de corriger l'une, ſans bleſſer dangereuſement l'autre. Elles ne ſont ſéparées que par un point preſque imperceptible. C'eſt ainſi que dans ces étoffes de ſoie changeantes, on apperçoit aiſément

(*) Voyez la Piece intitulée : *Paſquin*. Dans une autre, un Auteur a eu l'impudence de repréſenter le Clergé, la Robe & la Médecine, comme trois Profeſſions incompatibles avec le ſens commun.

les deux différentes couleurs, mais il n'eſt pas ſi facile de découvrir où l'une finit & l'autre commence. Il n'eſt point de bien dans cette vie qui ne ſoit mêlé de quelque mal : la licence eſt l'alliage de la liberté. C'eſt une ébullition, c'eſt une excreſcence, c'eſt une tare ſur l'œil du corps politique, à laquelle on ne doit jamais toucher ſans trembler, de peur de détruire le corps & de bleſſer l'œil ſur lequel elle eſt ſujette à paroître. Nous ne devons, diſoit-on, la conſervation de nos libertés, qu'au droit qu'a tout Anglois de publier ce qu'il penſe, & de nos Loix & du Parlement même. Un Miniſtre a un moyen ſûr de ne pas craindre la Satyre, c'eſt de n'y pas donner lieu : s'il la mérite, ſa moindre peine doit être de la ſouffrir. La Majeſté Royale ne peut être bleſſée, tant qu'on n'attaque pas directement la perſonne du Souverain ; s'il ne reſpecte pas l'autorité des Loix, peut-il ſe plaindre que la ſienne ne ſoit pas reſpectée ? La liberté du Théatre eſt une ſuite de celle de la Nation. On ne

peut toucher à l'une, ſans ébranler l'autre: Reſtreindre le droit que nous avons de dire tout, c'eſt augmenter les facilités qu'a le Miniſtre de tout oſer. Ainſi ce privilege ne leur paroiſſoit pas moins eſſentiel & pas moins ſacré que ceux que *la grande Charte* (*) accorde au Peuple.

Cependant les Auteurs du Théâtre, pour avoir trop abuſé de cette liberté, viennent de la perdre. Le Parlement, qu'ils ont révolté par la témérité ſcandaleuſe de leurs ſatyres, n'a pu refuſer au Roi un Acte qui les réprimât. Il n'eſt plus permis aujourd'hui en Angleterre de repréſenter ſur quelque Théatre que ce ce ſoit, aucune Piece, qu'elle n'ait été approuvée au tribunal de la Cour. Un zélé Défenſeur de la Liberté & le

(*) La grande Charte eſt la baſe des Loix & des Libertés de l'Angleterre, que les Barons obligerent le Roi Jean de ſigner, après de longues guerres & en préſence des deux Armées. Elle déclare quels ſont les droits du Peuple Anglois, conformément aux anciennes Coutumes, & particulierement à celles d'Edouard le Confeſſeur, de qui le premier Prince Normand diſoit tenir ſon droit à la Couronne. Cette Charte a été depuis confirmée plus d'une fois, & d'une maniere fort ſolemnelle par Henri III. dans la neuvieme année de ſon regne.

Protecteur le plus éclairé des talents, a fait ce qu'il a pu à la Chambre des Pairs pour empêcher qu'on ne les ſoumît à de pareilles entraves : malgré les efforts de Milord Cheſterfield, une des premieres Charges de la Cour, aura déſormais pour fonction principale, l'exercice de ce nouveau Contrôle ſur l'eſprit, & pour me ſervir de ſes expreſſions, *le Lord Chambellan aura l'honneur d'être Jaugeur & Survoyeur en chef, Commiſſionnaire, Juge & Juré de tout celui qui ſe débite au Théatre.* Voilà donc les Anglois à cet égard ſur le même pied que nous.

Cet Acte excita un murmure univerſel dans la Nation. On s'en plaignit ouvertement dans les papiers publics. Tous les Caffés de Londres en appellerent comme d'une Loi injuſte, & manifeſtement contraire aux Libertés du Peuple Anglois. L'Hyver arrive, les Spectacles ouvrent. Le Théâtre de *Covent-Garden*, débute par trois petites Pieces nouvelles, approuvées par le Grand Chambellan : une foule de peuple y aſſiſte :

j'étois du nombre des Spectateurs. La meilleure Piece qu'on auroit jouée ce jour-là n'auroit pas réuſſi. (*) On étoit réſolu de la *damner*, car c'eſt ainſi que l'on s'exprime ici : le mot de *ſiffler* paroît trop foible aux Anglois. Ils diſent *damner* une Piece, *damner* un Auteur, &c. & il eſt vrai que leur mot n'eſt point trop fort pour exprimer la maniere dont ils reçoivent un Ouvrage qui leur déplaît. (†) Les petites Pieces en queſtion furent donc *damnées* impitoyablement. On ne s'en tint pas là, on chaſſa les Acteurs du Théatre, & il fut heureux pour l'Auteur de ne pas tomber entre les mains de ce Public furieux.

Comme vous ne connoiſſez pas les

(*) *La premiere Repréſentation de ces Pieces fut interrompue, preſque auſſi-tôt que commencée, en préſence d'une nombreuſe Aſſemblée, par une cabale de gens qui avoient réſolu de faire tomber les premiers fruits de cet Acte du Parlement, que l'on avoit cru néceſſaire pour la Police du Théatre.* THE NEST OF PLAYS, *Préface*, London, 1738.

(†) *They come to a new Play, like hounds to a Carcaſe, and are all in a full cry ſome times for a hour together before the Curtain riſes tothrow it amongaſt them.*

THE LIFE OF COLLEY CIBBER.

coutumes de ce Pays-ci, vous ne devineriez pas aiſément quels étoient les auteurs de tout ce vacarme. Peut-être croirez-vous que c'étoient des écoliers, des clercs, ou des gens de la lie du peuple. Point du tout, c'étoient des perſonnes fort graves & fort honnêtes, des Avocats en un mot. C'eſt un Corps ici peut-être moins honoré, mais ſûrement plus craint qu'en France. Ils habitent la plûpart des Colleges, (*) où, vivant continuellement les uns avec les autres, ils s'entretiennent mutuellement dans l'eſprit d'indépendance, & forment plus aiſément des cabales. Ces Meſſieurs, dans les Spectacles de Londres, ſe comportent à peu près comme nos Pages à celui de la Foire. Chaque Pays a ſes mœurs : chez nous, ce ſont les gens à plumet qui ſont bruyants ; ici ce ſont les gens de Loi, ſi, pourtant, on doit donner ce nom à ces prétendus Juriſconſultes, qui ſont plutôt les organes de la chicane, que les interprêtes de la Juſtice. A Paris,

(*) THE TWO TEMPLES LINCOLN'S INN. GRAY'S INN. DOCTOR'S COMMONS, &c.

les cabales du Parterre ne ſont guere compoſées que de ceux en qui l'âge peut excuſer l'étourderie, ou de quelques créatures aſſez viles pour ſervir la baſſe jalouſie des Auteurs; ici elles ſont le fruit des délibérations de tout un Corps fort grave, & qui n'eſt pas moins redoutable pour le Miniſtre en place, que pour les Ecrivains du Théatre.

Les Comédiens ne ſe rebuterent point, & peu de temps après ils afficherent une ſeconde nouveauté. Même concours de peuple à *Covent-Garden*, même curioſité m'y attire. J'étois au moins ſûr ſi l'on n'y repréſentoit pas la Piece affichée, d'y voir jouer au Parterre quelque Scene extraordinaire.

Une demi-heure avant que la Piece dût commencer, les Spectateurs annoncerent leurs diſpoſitions, par des ſifflets & des hurlements épouvantables. Jamais peut-être aux Amphitéatres de Rome, on n'entendit des mugiſſements plus terribles. Ce n'eſt que par les yeux qu'on pouvoit s'aſſurer que le Spectacle étoit compoſé

d'Etres qui ſe croyoient raiſonnables. L'Auteur qui avoit prévu cette furie du Parterre, avoit ſongé à s'en garantir. Il connoiſſoit ſes Spectateurs, & pour les appaiſer, il avoit eu l'adreſſe de doubler dans ſon Prologue la doſe d'encens qu'on a coutume de leur donner pour repaître leur vanité. C'eſt ici un tribut établi, & dont il n'eſt permis à aucun Auteur de ſe diſpenſer. La ſage précaution de l'Auteur lui réuſſit; ces gens ſi redoutables ſe calmerent: le charme de la louange, plus fort que celui de la Muſique, leur fit perdre toute leur férocité.

Vous voyez, Monſieur, que le Parterre eſt le même dans tous les Pays; par-tout il aime qu'on le loue, c'eſt-à-dire, qu'on le flatte. Pour peu qu'on ait l'art de préparer la louange, il la ſaiſit avec avidité: c'eſt un breuvage qui le charme & l'enivre aiſément. Chacun croit mériter en particulier les éloges que l'on donne au général; l'illuſion opére; on ne les applaudit que parce qu'on en eſt flatté. Pour n'avoir

point à rougir d'y être ſenſible, on s'autoriſe de l'exemple de la multitude, & c'eſt peut-être la ſeule occaſion où perſonne ne ſe croit obligé d'être modeſte.

L'Auteur ayant commencé d'apprivoiſer par la louange ce Public ſi féroce, acheva de gagner ſa bienveillance par la premiere Scene de ſa Piece. On vit paroître deux Acteurs, dont l'un étoit vêtu à l'Angloiſe, & d'une façon modeſte; l'autre, au contraire, avoit des ſourcils fort noirs, un ruban d'une aulne ſous le menton, une perruque à bourſe, poudrée outre meſure, le nez tout barbouillé de tabac, &c. Quel Anglois à ce portrait ridicule pouvoit méconnoître un François! Le Peuple groſſier de Londres, croit que nous ſommes tous ainſi faits, & ajoute volontiers à nos ridicules tous ceux qu'il plaît à leurs Auteurs de nous donner. Mais lorſqu'il ſe trouva que ce Perſonnage ainſi vêtu, & dont l'habit étoit galonné ſur toutes les tailles, n'étoit qu'un Cuiſinier, les Spectateurs furent auſſi charmés que ſurpris

L'Auteur avoit eu ſoin de mettre en ſa bouche toutes les impertinences qu'il avoit pu imaginer ; celles de ſa Piece lui furent pardonnées à ce prix, & dès l'inſtant le ſuccès en fut décidé. Il y fit une longue Critique de nos mœurs, de nos uſages, & ſurtout de notre cuiſine. Il vanta l'excellence & les vertus du bœuf d'Angleterre, & ſoutint que c'étoit aux qualités particulieres de ſon ſuc, que les Anglois doivent ce courage & cette ſolidité d'eſprit, qui les élevent au-deſſus de toutes les autres Nations de l'Europe. Il donna la préférence au noble & antique Pouding, ſur les ragoûts les plus fins qu'aient jamais inventé les plus grands génies que la France ait produits. Tous ces traits ingénieux furent ſuivis de battements de mains.

Le Parterre, en faveur du mal qui fut dit des François dans cette Piece, oublia qu'il étoit venu pour la *damner*, & maintenir l'ancienne liberté du Théatre. Il ſe réconcilia avec les Comédiens & avec la Cour même, & ſe dédommagea ainſi d'être

privé du plaiſir de rire, au Théatre, des Satyres contre le Miniſtere, par celui d'y entendre la Critique de notre Nation qu'on lui avoit laiſſé. La liberté des Auteurs ceſſa de paroître trop reſtreinte, puiſque la Cour ne les empêchoit pas de dire du mal des François.

Tout intraitable que paroît le Public; en ce Pays-ci même, qui le ſait prendre par ſon foible, en vient aiſément à bout. Voilà la liberté du Théatre réduite à de juſtes bornes, ſans que le Parterre Anglois ait fait depuis aucun effort pour s'oppoſer à ce nouveau Réglement. La Loi s'exécute ſans le moindre trouble. Toutes les Pieces qui ont ſuivi, ont été écoutées tranquillement, & ont eu le ſort heureux ou malheureux qu'elles devoient avoir. Il n'y a plus qu'un pas à faire à préſent pour toucher à la liberté de l'impreſſion, que les Anglois ont ſi fort à cœur, & dont ils n'abuſent pas moins. Sous Charles II. elle fut reſtreinte par Acte du Parlement. Le Roi Guillaume qui ne pouvoit monter au Trône qu'en

compoſant avec ceux qui n'étoient pas nés ſes ſujets, la rétablit dans toute ſon étendue. Depuis, il n'a pas été poſſible à la Cour d'y porter atteinte ; ſi pourtant quelque Miniſtre oſe un jour l'entreprendre, je crois que le moyen le plus ſûr d'y réuſſir, eſt de commencer par déclarer qu'on ne prétend en aucune façon troubler les Auteurs Anglois dans la poſſeſſion immémoriale où ils ſont de dire du mal des François.

A l'égard des Spectacles, c'eſt peut-être trop tard que le Gouvernement Anglois s'eſt apperçu de l'influence néceſſaire qu'ils ont ſur les mœurs du Peuple, ſoit pour la Politique, ſoit pour la Morale, ſoit pour la Religion : il eſt toujours difficile de déraciner des eſprits les germes de corruption dont ils ont été une fois empoiſonnés. Le Théatre eſt un amuſement devenu néceſſaire dans tous les Pays policés. Il ſert aux uns de délaſſement, les autres entierement inoccupés, en ont beſoin pour remplir les vuides de leur vie. Chacun n'y cherche que ſon plaiſir particulier,

mais il eſt de la ſageſſe de tout Gouvernement, de faire que ce plaiſir tourne à l'avantage de la Société en général. La Politique peut tirer plus de parti des Spectacles que l'on ne penſe ; celle des Grecs à cet égard eſt remarquable : la plûpart de leurs Tragédies ont été dictées par l'eſprit Républicain, & ne reſpirent que la haine de la Royauté. En quelque Etat que ce ſoit, on devroit ſe ſervir du Théatre, comme d'une voie pour inſpirer au Peuple les mœurs & les ſentiments dont il a beſoin pour ſon propre bonheur. Il eſt des avantages dont il jouit ſans en connoître le prix : ſouvent il n'en regrette d'autres dont il eſt privé, que faute d'être inſtruit des inconvénients qui y ſont attachés.

Quand je quitte, dit un Ancien, le commerce des hommes, j'en reviens plus avare, plus ambitieux, plus corrompu ; &c. Il m'arrive tout le contraire quand j'ai aſſiſté à la repréſentation d'une Tragédie de Corneille, j'en ſors plus vertueux. Puiſqu'il eſt vrai qu'il n'y a point

d'effet ſans cauſe, n'en doit-on pas conclure qu'il n'y a rien d'indifférent. La ſenſation dont un homme aura été affecté à un Spectacle, contribuera toujours pour quelque choſe à ſa façon de penſer. Nos actions les plus importantes, peuvent dépendre de certaines impreſſions que nous avons reçues ſans en prévoir les conſéquences; celles du moment préſent ne ſont quelquefois ſi vives, que par la relation qu'elles ont avec les premieres qui nous ont frappé. Il eſt dans notre vie, comme dans la Nature, un enchaînement par lequel tout ſe tient, tout eſt effet ou cauſe. Les gens du peuple font ſagement, quand ils menent de bonne heure leurs enfants voir un Scélérat expier la peine dûe à ſes crimes.

Il n'eſt que trop vrai que les hommes ſont enfants toute leur vie : il eſt plus aiſé de les éclairer ſur leurs véritables intérêts par le ſentiment, que par le raiſonnement même. On ne perſuade que le petit nombre, quand on parle à l'eſprit ; quand on parle au cœur, tous ſe laiſſent émouvoir. C'eſt

C'eſt par cette voie que le Théatre peut contribuer à rendre un Peuple humain ou cruel, brave ou efféminé. Il eſt à craindre que le cœur ne ſe laiſſe amollir par le ſpectacle continuel des foibleſſes de l'Amour. Il occupe trop ſouvent le premier rang dans nos Tragédies : la férocité qui regne dans celle de nos voiſins a les inconvénients de l'excès oppoſé, dont l'influence n'agit pas moins ſur les mœurs. Sans adopter le préjugé qui parle contre eux, on ne peu nier que de ce côté ils n'aient plus beſoin de frein que d'éperon. On ne s'habitue pas, ſans contracter quelque teinture de cruauté, à voir avec plaiſir ces Scenes affreuſes de carnage ſi communes dans les Tragédies Angloiſes. Combien eſt plus dangereuſe encore la Philoſophie de nos jours, qui ſemble n'élever la voix au Théatre que pour braver les Loix, prêcher l'irréligion & confondre les vertus & les vices ! On devroit éclairer les Peuples, on les égare ; on leur préſente, comme dignes d'admiration, des ſentiments

pour leſquels on ne pourroit leur inſpirer trop d'horreur. Le mépris de la mort n'eſt pas toujours une preuve d'héroïſme, il n'eſt malheureuſement que trop compatible avec le dernier degré de ſcélérateſſe. La vertu ſouffre lorſque l'on prête au crime des couleurs trop favorables, & le Théatre devroit être à tous égards une Ecole de Citoyens vertueux. Quel ſervice ne rendroient pas à la Société, quelle gloire n'acquerroient pas des Auteurs qui feroient toujours un uſage ſi digne de leurs talents! Les Romains, le Peuple le plus ſage de la Terre, avoient placé le Temple de la Renommée derriere le Temple de la Vertu, pour montrer qu'il falloit paſſer par celui-ci pour arriver à l'autre. L'intérêt public eſt le ſeul diſpenſateur de la véritable gloire. Du moins il eſt ſûr que la réputation la plus flatteuſe eſt celle qui eſt fondée ſur un mérite utile au bonheur de ſes Concitoyens.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXIII.

A Monſieur DE MAUPERTUIS, de l'Académie Royale des Sciences, &c.

Le ſentiment des Anglois ſur ſon Livre DE LA FIGURE DE LA TERRE. *Leur zele pour la gloire de* NEWTON. *Les différentes eſpeces d'enthouſiaſme Littéraire, l'injuſtice des goûts excluſifs, l'enthouſiaſme National.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

J'AI regret de ne pouvoir donner à mes expreſſions toute la vivacité de mes ſentiments, pour vous rendre des graces dignes du préſent que vous m'avez fait, pour vous prouver combien je ſuis flatté d'avoir reçu ce témoignage d'amitié d'un homme qui jouit par toute l'Europe de la plus haute eſtime. Je ſens que les remerciments que je pourrois vous faire de votre Livre, ne valent pas ce que j'ai à vous en dire; ils

ne peuvent avoir rien d'auſſi flatteur pour vous que l'approbation de toute l'Angleterre dont je puis vous rendre témoignage.

Les Anglois attendoient votre Ouvrage ſur la Figure de la Terre avec impatience, ils l'ont reçu avec acclamation : ils ont également loué & le courage qui vous a fait entreprendre des expériences auſſi pénibles qu'importantes, & le génie qui vous a fait imaginer les voies les plus ſimples & les plus ſûres pour y réuſſir. Quelques contradictions que vous éprouviez aujourd'hui en France, n'en craignez rien, Monſieur, elles ne peuvent pas durer, & je ne doute pas que toute l'Europe Savante ne s'accorde bientôt à porter le même jugement que les Anglois de la juſteſſe des meſures que vous avez priſes. La queſtion que vous venez de décider ſur la Figure de la Terre, eſt, ſelon eux, tellement liée à celle de l'Attraction, qu'ils prétendent que vous les avez par-là jugées toutes deux en même temps, & c'eſt peut-être la plus

grande gloire où un Philoſophe de nos jours pouvoit aſpirer ; ce n'eſt pas comme Anglois, mais comme homme d'un Ordre ſupérieur, que Newton ne pouvoit être jugé que par ſes Pairs.

Les Géometres de ce Pays-ci regardent votre Ouvrage comme la confirmation de l'Evangile de leur Apôtre ; & vous, Monſieur, comme l'heureux mortel que le Ciel avoit deſtiné à démontrer par l'expérience, les vérités que Newton a découvertes par ſon calcul. Ils eſperent qu'on ne pourra plus lui refuſer nulle part le culte qu'ils lui rendent eux-mêmes. Vous connoiſſez le zele qu'ont les Anglois pour la réputation de ce grand homme ; c'eſt ſon nom autant que ſon ſyſtême qu'ils aiment à répandre, c'eſt-à-dire, la gloire de leur Nation autant que les lumieres de ſa Philoſophie.

On ne peut trop les louer de placer à côté l'un de l'autre & le Guerrier qui a verſé ſon ſang pour la Patrie, & le Philoſophe qui a conſacré ſes veilles à l'inſtruction du Genre

humain. A l'Abbaye de Weſtminſter vous avez dû voir avec plaiſir le mauſolée du Chevalier Newton à côté de celui du Général Stanhope ; vous ſavez que tous deux ont été conſtruits aux frais de la Nation. Mais quelques Critiques ont blâmé le ton trop emphatique de l'Epitaphe de Newton : *GRATULENTUR SIBI MORTALES, TALE AC TANTUM EXTITISSE HUMANI GENERIS DECUS.* Ces mots, à ce qu'ils prétendent, ſont trop faſtueux, & peut-être qu'en effet on auroit pu dire la même choſe dans un ſtyle plus ſimple. Au reſte l'emphaſe de cette inſcription ne fait qu'exprimer littéralement ce que les Anglois penſent de ce Philoſophe. On leur a ſouvent reproché d'être enthouſiaſtes ſur les Hommes illuſtres de leur Nation, mais ils n'en ont aucun ſur lequel ils le ſoient autant. Peut-être même ne font-ils pas tout le cas qu'ils devroient faire du Chancelier Bacon, c'eſt-à-dire, du pere de la Métaphyſique & du Philoſophe à qui l'on doit en partie les plus heureuſes découvertes

de ceux qui lui ont ſuccédé, en un mot de celui qui a préparé les voies à Deſcartes & à Newton.

Le Comte de Shaftesbury a donné un excellent Traité ſur l'Enthouſiaſme, j'ai regret qu'il n'y ait parlé que de celui de Religion; la Philoſophie, du moins celle de nos jours, n'en eſt pas exempte; elle a dans ce Pays-ci des *Prédicants*, j'oſe ainſi les appeller, auſſi ardents & auſſi fanatiques que la ſuperſtition. Comment des Enthouſiaſtes peuvent-ils ſe flatter de paſſer pour Philoſophes? Ces qualités s'excluent mutuellement. Le zele du bien public & l'amour de la vérité n'inſpirent pas cette paſſion qui regne dans leurs Ecrits, elle vient bien plutôt d'un orgueil exceſſif, qui, à quelque prix que ce ſoit, veut faire du bruit dans le monde. La Secte des *Free-Thinkers* a ſon eſprit particulier comme toutes les autres, & qui n'eſt pas moins oppoſé au bien général de la Société. (*)

(*) L'AMI DES HOMMES ne le paroît nulle part plus eſſentiellement que lorſqu'il s'éleve avec tant de chaleur contre ces Ouvrages, "qui, ſous l'appât

La vraie Philoſophie eſt plus retenue, elle ne parle qu'aux Sages, parce qu'elle ſait que le vulgaire abuſe de tout. Elle craint également de toucher, ſoit à des erreurs quelques fois utiles, ſoit à des vérités qui peuvent être dangereuſes, elle reſpecte la Religion, les Loix, & ne ſe propoſe en tout que le bien de la Société. La plûpart des hommes ſont ſi déraiſonnables qu'ils s'enthouſiaſment ſur tout. Il ſemble que pour eux la raiſon ſoit un état forcé; il y en a peu qui puiſſent s'y tenir. L'oppoſition que vous avez éprouvée ne vous a que trop appris que l'eſprit de parti, qui eſt ſi diamétralement oppoſé à celui de l'équité, ne regne pas moins en fait de Sciences qu'en fait de Religion.

Avec quelle fureur les Partiſans d'Ariſtote ne ſe ſont-ils pas déchaînés

„ d'une fauſſe liberté, mettent en queſtion tout
„ ce qui fut utilement mis en fait depuis deux
„ mille ans, qui detachent l'eſprit & le cœur du
„ culte de l'Etre Souverain & du reſpect pour les
„ Puiſſances établies; des Ouvrages qui détruiſent
„ tout & n'édifient rien, qui mettent enfin le poids
„ & la meſure aux mains de chaque individu.
Seconde Partie. Chap. III. Juſtice & Police.

contre ceux de Deſcartes ? La diſpute ſur le mérite des Auteurs anciens & modernes n'a-t-elle pas produit un véritable ſchiſme littéraire ? Combien de choſes n'a-t-elle pas fait faire de part & d'autre contre la bonne foi ? Combien de haines n'a-t-elle pas engendrées ? Cette ſorte d'enthouſiaſme eſt la fievre de l'eſprit & la honte de la raiſon : il n'eſt pas même néceſſaire pour l'exciter, que l'objet en ſoit important : deux Sonnets, ſujets auſſi frivoles qu'ingénieux, ont autrefois partagé tout Paris. Ils furent critiqués réciproquement par des eſprits échauffés, & qui ſe firent une guerre ridicule par le ſérieux qu'ils y mirent. La diſpute des Vers & de la Proſe n'a-t-elle pas été traitée depuis peu avec la même animoſité ? Et pour venir à ce qui vous regarde, aujourd'hui même l'Attraction & les Tourbillons ne font-ils pas deux Partis à l'Académie des Sciences, qui ne ſont pas moins diviſés de cœur que d'eſprit ? Combien de gens ne vous y ſont oppoſés, que parce que vous avez

ladopté un ſyſtême que vous avez crû le meilleur ? Voilà les hommes, & aes Savants ſont hommes comme les putres. Si parmi les Anglois la plûdart ne ſoutiennent la Philoſophie de Newton avec tant de chaleur que parce qu'il étoit leur Compatriote ; il n'eſt que trop vrai que beaucoup pe François ne la rejettent, quo narce qu'il étoit Anglois. Ceux qui p'entendent pas ſon ſyſtême ; ne ſe fermettent-ils pas d'en faire des plaitanteries qui ſont ſouvent autant de ſort à leur eſprit qu'à leurs connoiſrances ? Que l'enthouſiaſme de Pays lend quelquefois les hommes ridicues ! Anglois, Italien, François, qu'importe qui nous éclaire, pourvu qu'on nous conduiſe au Sanctuaire de la vérité ?

Il y a, ſi je ne me trompe, deux ſortes d'enthouſiaſmes, l'un qui eſt cauſe de toutes les belles choſes qui ſe font, & ſans lequel on n'acquiert pas une grande réputation. Heureux qui, comme vous, Monſieur, ſe ſent emporté par celui-là ! l'autre, eſt celui qui naît de l'eſtime que nous

faiſons de ces mêmes choſes, & de l'admiration que nous avons pour ceux qui en ſont les auteurs. Les hommes portent ſouvent cette ſeconde eſpece d'enthouſiaſme à un point qui fait tort à leur jugement ; ou plutôt comme le premier eſt la marque du génie, celui-ci eſt communément la preuve d'un petit eſprit.

On doit combler d'éloges l'heureux enthouſiaſme qui a produit un Poëme tel que *le Paradis perdu* ; mais peut-on ne pas condamner en même temps celui d'un Lecteur qui ſe paſſionnera pour cet Ouvrage au point de n'en pas voir les défauts ? c'eſt ainſi que la plûpart des hommes, en eſtimant trop une certaine ſcience ou un certain art, deviennent inſenſibles aux plus belles choſes des autres genres. On a ſouvent reproché avec juſtice aux gens hériſſés de Grec & de Latin, de ne pas faire aſſez de cas des productions ingénieuſes de notre ſiecle. Il eſt peu d'Antiquaires qui voient autre choſe dans une ſtatue ou dans un bas-relief que leur ancienneté. Madame Dacier avoit lû ſoixante &

dix fois les Comédies d'Ariſtophane ; & ne croyoit pas qu'en bonne morale il fût permis de faire des Opéra.

Quoi de plus ridicule que ces goûts excluſifs, ſi communs néanmoins en faveur d'une telle Science, d'un tel Auteur, d'un tel Spectacle, ou d'un tel genre de curioſité ? car non-ſeulement il entre de l'enthouſiaſme dans les choſes les plus indifférentes, mais c'eſt d'ordinaire ſur les objets de nos amuſements que nous le portons le plus loin. (*)

(*) Nous venons d'en voir un exemple remarquable dans la guerre à toute outrance que ſe ſont faite les Partiſans des Bouffons Italiens, & les Amateurs de notre Opéra François. Le complot étoit formé ; on n'en vouloit pas ſeulement à notre ancienne Muſique, celle de Rameau étoit compriſe dans la proſcription : des eſprits plus hardis qu'adroits avoient entrepris, du moins à force d'injures, de dégoûter la Nation d'un Spectacle qui lui plaît, & de lui faire agréer en échange ces plattes bouffonneries, ſi peu dignes d'être miſes en Muſique en quelque Pays que ce ſoit. Les Etrangers qui abondent dans la Capitale, & que la révolution intéreſſoit le plus, étoient à la tête de la Conjuration ; la jeuneſſe y étoit entrée, il n'eſt pas difficile aux Novateurs de toute eſpece de la ſéduire. Ceux-ci ſe ſont érigés en Prophetes, & n'ont paru que des Enthouſiaſtes. Les eſprits ſe ſont aigris, les combats ont été opiniâtres ; des torrents d'encre ont coulé de part & d'autre ; les exploits des Aſſaillants ont fait long-temps gémir la preſſe. Un tas

L'Amateur de Tableaux rit du Fleuriſte ; & celui qui aime les Coquilles, ſe moque du Curieux en Porcelaines. L'eſprit accoutumé à la belle ſimplicité de la Muſique Françoiſe, trouve ridicule l'heureuſe variété de la Muſique Italienne ; le Partiſan de celle-ci prétend qu'il n'y a pas même de chant dans la nôtre, & ainſi chacun à ſon tour condamne, ſans aucun ménagement, le goût ou le ſentiment oppoſé au ſien. Ainſi tel qui va aſſidument à la Comédie, blâme celui qui eſt tous les jours à l'Opéra ; tel autre qui ne veut que rire au Spectacle, ſoutient qu'on ne peut pas avoir du plaiſir à y pleurer. Le Philoſophe ſérieux, & pour qui le rire eſt un beſoin, prend le parti du Comique, & veut que la Tragédie ne ſoit faite que pour les femmes & les Ecoliers. Je n'ai vu aucun Partiſan de la Le Couvreur rendre juſtice à la

de Brochures, déja oubliées, ont occupé l'oiſiveté des uns, & nourri la malignité des autres. Le Public qui ne prend pas le change ſur ſes plaiſirs, s'eſt enfin laſſé du trouble & de l'ennui que lui ont cauſé les Bouffons, & toutes les diſputes qu'ils ont occaſionnées.

Duclos. Ceux de Mademoiſelle Peliſſier n'ont pas été plus équitables à l'égard de cette divine Le Maure, qui eſt aujourd'hui le ſoutien de l'Opéra, & l'objet de l'admiration du Public. Londres s'eſt vu de même partagé ſur le mérite de la Fauſtina & de la Cuzzoni, toutes deux Chanteuſes excellentes, & toutes deux réciproquement trouvées miſérables par des gens qui, dans leur plaiſir, portent ce goût exclusif. Les Adorateurs paſſionnés des graces de Mademoiſelle Sallé, ſont abſolument inſenſibles aux charmes de la Danſe de Mademoiſelle Camargo. Les vieux Partiſans de Lulli ne rendent pas juſtice à Rameau; ceux de Rameau, pour le venger des premiers, abaiſſent trop le mérite du pere de la Muſique Françoiſe, & ne ſongent pas que parmi ceux qui ſont venus après lui, & qui ſans lui peut-être ne ſe feroient pas tant élevés, peu l'ont égalé, & aucun ne l'a ſurpaſſé. Enfin les Admirateurs de Corneille ne peuvent ſouffrir qu'on lui compare Racine; & j'ai vu bien des gens idolâtres de

Racine, n'eſtimer pas aſſez le génie du ſeul de nos Poëtes à qui l'on ait donné le nom de Grand. Au lieu de rendre juſtice aux uns & aux autres dans la partie où chacun d'eux a excellé, on donne tout à l'un, & l'on refuſe tout à l'autre. Au lieu d'admettre tous les goûts, on n'admet que le ſien, & ainſi chacun veut ſoumettre les autres à ſa façon de penſer ou de ſentir, & prend ſon opinion ou ſes caprices pour la raiſon même.

De-là cette chaleur de converſation qui annonce plus d'entêtement pour ſon opinion que de zele pour la vérité. Exagération, mauvaiſe foi; l'on ſe permet tout pour ſoutenir ſon avis. Deux perſonnes qui diſputent tranquillement tête à tête ſur une matiere, ne ſont plus les mêmes au moment qu'il ſe trouve un tiers, quel qu'il ſoit, pour les juger. Dès-lors, au lieu de ſe contenter d'expoſer & de ſoutenir ſon opinion, on ne ſonge plus qu'à tourner en ridicule celle de ſon Adverſaire: on aime mieux fermer les yeux à la

vérité, que de souffrir qu'un autre ait l'avantage de nous éclairer. A mesure qu'il y aura plus de témoins, les voix deviendront plus aigres, la conversation plus vive, je veux dire plus déraisonnable; & il y aura dans les reparties plus d'animosité, & dans la dispute plus de mauvaise foi. Que de mauvais tours notre vanité nous joue! Et que nous aurions souvent honte de nous-mêmes si nous songions combien elle nous rend petits aux yeux des autres!

Mais que dirons-nous de ceux qui s'enthousiasment pour ou contre toute une Nation? Par exemple, il me paroît que les Anglois ont toujours montré autant de prévention contre la nôtre, que depuis peu nous en témoignons en leur faveur. Il se trouve, à la vérité, parmi eux quelques gens à la Cour accusés d'être trop François, comme il en est plusieurs parmi nous convaincus d'une antipathie pour les Anglois, qui fait tort à leur raison. Mais, en général, ces fiers Insulaires ne s'appliquent pas moins à nous donner des ridicules, que nous

nous nous empreſſons à faire leurs éloges. Ils exagérent nos vices comme nous exagérons leurs vertus. Moliere & nos bons Auteurs Comiques ne ſe ſont appliqués qu'à peindre les défauts de l'humanité en général, ou de leur Nation en particulier. Ceux du Théatre Anglois aiment mieux faire rire leurs Spectateurs à nos dépens qu'aux leurs.

Quoi de plus ridicule que ces haines & que ces préventions Nationales, en un mot que les enthouſiaſmes de toute eſpece ! En vérité, les hommes ſont bien déraiſonnables. Il y a trop de vanité à voir d'un œil de pitié toutes leurs folies ; mais pour peu qu'on ſoit Philoſophe, il eſt bien difficile de s'empêcher d'en rire.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXIV.

A Monſieur l'Abbé HUBERT.

*Relation d'une converſation entre un François & le Chevalier W.** où il eſt parlé de pluſieurs choſes qui ont rapport à la Conſtitution du Gouvernement d'Angleterre, ſpécialement de l'élection des Membres du Parlement.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

LORSQUE l'on vit en Angleterre, on y devient politique ſans s'en appercevoir, vous en avez fait l'expérience, & tout livré qu'eſt votre ami M. D** à des occupations d'un autre genre, il connoît le Gouvernement Anglois comme s'il n'avoit étudié autre choſe. Par-tout où l'on ſe trouve, vous le ſavez, on entend parler des affaires de la Nation; ſi comme étranger on ſe défend d'y prendre part; comme homme, on eſt affecté de tout ce qui intéreſſe

l'humanité. Le Philosophe ne s'en tient pas là : son esprit, ému par de si grands objets, se fait un plaisir de les considérer de plus près ; il examine les rapports des Loix & des Mœurs, du naturel des Peuples & de la forme du Gouvernement. Il calcule par les regles de la Politique ce que l'on peut espérer des passions des différents particuliers pour l'avantage commun. Il pese dans la balance de la Morale ce que l'on doit laisser aux hommes de liberté, ou leur imposer de contrainte pour les rendre plus vertueux, c'est-à-dire, plus heureux. Dans les abus d'un Gouvernement, il recherche les vices de sa constitution ; dans l'inexécution des Loix, il reconnoît leur insuffisance.

Votre ami M. D** est un Philosophe de cette espece : il y a deux mois que nous nous trouvâmes à Londres, chez un des Chefs les plus considérables du Parti opposé à la Cour dans la Chambre des Communes ; c'est M. le Chevalier W** ; vous savez que cet Anglois n'est pas moins

jaloux de la gloire de ſa Nation, que zélé défenſeur de ſes libertés. La nouvelle du jour détermina le ſujet de la converſation dont je me contentai d'être le témoin : c'eſt le rôle que joue le plus ſouvent dans le monde celui qui ne le voit que pour s'inſtruire.

La Ville de L** venoit de nommer pour l'un de ſes Députés un jeune homme à qui le moindre défaut que l'on eût à reprocher, étoit le manque d'expérience, que l'âge ſeul peut donner. L'entretien roula tout entier ſur le peu d'attention que les Anglois apportent dans le choix de ceux qu'ils chargent de veiller à leurs libertés. Je vais vous le rapporter auſſi fidelement qu'il me ſera poſſible ; je n'entreprendrai pas même de l'abréger ; indépendamment de l'intérêt que vous prenez à l'un des Interlocuteurs, la matiere vous plaît, & elle eſt en effet digne d'exercer tout eſprit raiſonnable : il s'agit d'examiner les moyens que met en uſage une Nation dont on vante la ſageſſe, pour aſſurer le dépôt de ſes Loix & veiller

au bonheur de la Société. Ceux qui cherchent à nous inſpirer une ſi haute admiration pour le Gouvernement Anglois, ſont attentifs à ne le préſenter que par ſes beaux côtés, ils couvrent d'un voile adroit tout ce qu'il a de défectueux. M. D** étoit trop inſtruit pour que le Chevalier W** pût lui en impoſer. Il réſulte, du moins de cette converſation, que le crédit du Miniſtre n'eſt ſi puiſſant à la Chambre des Communes, que parce que les Loix n'ont pas pris toutes les précautions néceſſaires pour empêcher l'influence qu'il a ſur les élections, & lui ôter les moyens de corrompre les ſuffrages.

Monſieur, dit votre Ami, au ſujet de ces défauts du Gouvernement Anglois, à M. le Chevalier W** qui cherchoit à les pallier, il nous paroît étonnant que vous receviez dans un Corps auſſi reſpectable que le vôtre, que vous faſſiez aſſeoir parmi vos Sages, que vous confiiez les intérêts d'une Province, en un mot, que vous éleviez au rang de Légiſlateur, un homme qui par ſa jeuneſſe manque

d'expérience dans les affaires, & qui souvent par son esprit n'est pas capable d'en acquérir. Quel service peut rendre à sa Patrie un Député tel que celui que la Ville de L** vient de choisir ?

Rapportez-vous-en à nous, répondit le Chevalier W** avec ce flegme particulier à ceux de sa Nation : Vous ne pouvez connoître, comme nous, le mérite de celui dont vous parlez ; mais fût-il tel que la jalousie de ses Concurrents a pu vous le peindre, il nous seroit encore aussi utile qu'un autre qui auroit plus de facultés naturelles ou plus de lumieres acquises. C'est un homme dont nous sommes sûrs ; le Parti qui l'a choisi disposera toujours de sa voix. Il ne nous en faut pas davantage. Nous sommes le Conseil du Souverain & le Sénat de la Nation : pour donner à un Acte la force de Loi ; les suffrages se comptent & ne se pesent pas.

Il y auroit de la témérité, reprit M. D**, à un Etranger de condamner ce que font des Sages tels que vous, mais il lui doit être permis de chercher

à s'instruire. Je suis surpris que vos usages autorisent ce qui paroît contraire à la raison ; & ce que l'exacte probité ne permet pas peut-être. Je vous demande si un honnête homme peut promettre de voir toujours par les yeux d'autrui, & si vous pouvez raisonnablement faire choix d'un homme qui ne seroit pas en état de voir par les siens, d'un homme quelquefois à peine capable de penser....

Il n'est pas nécessaire qu'il pense, interrompit le Chevalier W**, qui sentit toute la force de l'objection, il y a dans la Chambre une douzaine de têtes qui pensent pour toutes les autres, & les grandes Assemblées ne peuvent pas être composées autrement. Quelques Chefs y décident les affaires. La multitude est toujours moutonniere. La nécessité oblige le plus grand nombre à ce qu'ils devroient faire par sagesse. Faute de lumiere ils prennent des guides pour se conduire. Si je ne craignois de passer pour vain à vos yeux, je vous dirois qu'il y a plus de soixante Membres qui me font l'honneur de me

regarder comme leur Chef, & de ſe régler uniquement ſur mon avis.

La réplique fut aſſaiſonnée d'un compliment. On ne peut que les louer, lui dit M. D**, ſi c'eſt par diſcernement qu'ils ont adopté votre façon de penſer : il eſt heureux pour la Nation que les Citoyens les plus vertueux & les plus capables, donnent le ton à ceux qui ne peuvent apporter à la déciſion des affaires que de bonnes intentions; mais ne ſentez-vous pas l'inconvénient qui en réſulteroit dans le cas où des Aveugles ſuivroient un guide moins éclairé ? D'ailleurs celui qui a le bonheur d'épouſer par hazard le parti le plus ſage, n'eſt pas auſſi utile à ſa Patrie que celui qui, comme vous, a le talent de le faire connoître aux autres. Il vous donnera ſa voix, à la bonne heure; mais celui qui auroit plus de lumiere & d'expérience, & qui ſauroit défendre la cauſe qu'il embraſſe, pourroit, à votre exemple, entraîner une multitude de ſuffrages par le ſien. Vous êtes allarmés de ce que les Partiſans de la Cour

ſont toujours les plus forts dans le Parlement, & de ce que cette ſupériorité y fait paſſer continuellement des Actes que vous croyez contraires aux intérêts du Peuple : c'eſt peut-être, parce qu'une douzaine de têtes y diſpoſent de tout, & que les autres ne font que ſuivre machinalement l'impreſſion qu'on leur donne.

Le Chevalier W** prétendit que dans l'un & dans l'autre Parti, la déciſion ne dépendant que des Chefs, la compenſation de ceux qui ne pouvoient faire autorité que par leur nombre, établiſſoit à cet égard une ſorte d'égalité.

Votre Ami revint à la charge, & ſe ſervit avec avantage des armes que pouvoit lui fournir & la connoiſſance des hommes en général, & celle des Anglois en particulier. J'ai, Monſieur, continua-t-il, un ſi grand reſpect pour vous, que je ne combats votre avis qu'avec peine, auſſi n'eſt-ce pas pour vous contredire que je reprends la parole, ce n'eſt que pour vous prier d'éclaircir tous mes doutes. Eſt-il bien vrai que la choſe ſoit

auſſi égale qu'elle le paroît d'abord ? Ceux du Parti oppoſé au vôtre ſont toujours de même avis ; c'eſt-à-dire, de celui du Miniſtre. De votre côté vous n'êtes, ni ne pouvez être auſſi unanimes, qu'ils le ſont. Les différentes opinions de vos Chefs tournent toutes à ſon avantage. Les Membres dévoués à la Cour, qui ſont à peu prés du mérite de celui qui a donné lieu à notre converſation, ne ſont-ils pas d'une reſſource plus ſûre pour celui qui diſpoſe de leurs ſuffrages ? Si les ames élevées ſont ambitieuſes, les ames communes ſont intéreſſées. La Cour a, pour retenir dans ſon parti ceux qui le ſoutiennent, des dignités & des titres à promettre, des emplois & des penſions à donner : Vous ne le ſavez que trop, puiſque vous vous en plaignez ſi ſouvent. (*) Dans des temps

(*) *Lorſque l'on publia la Liſte des Membres de la Chambre des Communes, qui avoient voté pour ou contre la fameuſe Convention avec les Eſpagnols, parmi ceux qui choiſirent l'affirmative, il ſe trouva pour 200000 l. ſt. par an, de Places & d'Emplois.* &c. Hiſtoire critique de l'Adminiſtration de M. Walpole, aujourd'hui Comte d'Orford.

Un Auteur Anglois prétend que le nombre des

d'Elections, le Miniſtre n'a-t-il pas fait plus d'une fois ſignifier à tous les Officiers de l'Armée, depuis le Caporal juſqu'au Général, qu'ils n'avoient ni avancements, ni graces à eſperer de la Cour, à moins qu'ils ne fiſſent uſage, chacun dans leur pays, de tout leur crédit, pour faire tomber le choix ſur le Candidat qui leur étoit recommandé ?

Lorſqu'à la Chambre des Communes on lui a reproché d'avoir privé de leurs emplois des Membres dont le ſeul crime étoit de lui avoir déplu, en votant ſuivant leurs lumieres & leur conſcience, il n'a pas craint de répondre qu'il ſe croiroit un pitoyable Miniſtre, s'il ne privoit pas de

Charges ou Places Eccléſiaſtiques, Civiles ou Militaires, qui ſont à la diſpoſition de la Cour, monte à plus de vingt mille.

Dans le temps de la célebre affaire de l'*Exciſe*, on imprima auſſi la liſte des Membres de la Chambre Baſſe qui voterent pour ou contre. Le Miniſtre eut pour lui 266 voix, contre 205. Les Charges, Offices ou Emplois, ſont à la ſuite des noms de chaque Membre du Parlement. De ces 266, il n'y en a que 74 qui n'ont aucun titre. Ce ſont apparemment ceux qui avoient de ces penſions, que déſavouent également & celui qui les donne, & celui qui les reçoit.

ſon poſte, dans l'Armée, tout Officier qui auroit tâché de diminuer l'autorité de ſon Miniſtere, en contrequarrant ſes meſures au Parlement. » C'étoit, dit, un an après, le Duc » d'Argyle à la Chambre des Pairs, » un aveu ſi formel de ſes criminelles » intentions, & une attaque ſi ma» nifeſte de notre Conſtitution, qu'il » eſt étonnant qu'aucun Membre n'ait » eu ſur le champ le courage de re» querir qu'on lui fît ſon procès. « De pareilles menaces de la part d'un Miniſtre tout-puiſſant ne ſont que trop capables d'intimider ceux qui, en ouvrant les yeux, pourroient éprouver des remords, ſur-tout après que, par des exemples, il a prouvé qu'il ſait tenir ſa parole. Des ſeize Pairs d'Ecoſſe, ſept ou huit voterent contre le plan de l'*Exciſe*. Quelle en fut la conſéquence? Ils furent tous deſtitués des charges ou emplois qu'ils tenoient de la Cour, & le Miniſtre, à l'Election ſuivante, empêcha qu'aucun d'eux ne pût être choiſi de nouveau.

Dans votre parti vous n'avez rien,

Monſieur, qui puiſſe engager ceux qui l'ont embraſſé à vous être fidelles : pour les en détacher, le Miniſtre leur préſente inceſſamment des appas auxquels l'amour-propre & la cupidité ne réſiſtent pas long-temps, ceux des richeſſes & des grandeurs.

L'honneur & l'amour de la Patrie, repartit le Chevalier W**, avec une ſorte de vivacité, ſont de notre coté ce que l'ambition & l'intérêt ſont du côté de la Cour.

Ils le devroient faire, ils ne le ſont pas toujours, pourſuivit ſon Antagoniſte ; ces jours-ci, même dans la Chambre des Pairs, le Duc de**, ſur lequel vous aviez tant compté ; dans la votre, M.** qui a ſi long-temps déclamé contre le Miniſtere, ne viennent-ils pas de changer de façon de penſer, l'un pour un régiment, l'autre pour une penſion ? De pareilles déſertions n'arriveroient pas à la Chambre des Communes, ſi vous ne choiſiſſiez pour Membres que des Citoyens qui euſſent, comme vous, le zele de la liberté, & qui préféraſſent les intérêts de leur Patrie aux

leurs. Mais je ne puis croire que des hommes d'une capacité médiocre se conduisent par de si grands motifs, & puissent s'élever à de pareilles vertus. La probité, dans un homme dépourvu d'entendement, nous doit être suspecte. Son zele est toujours près de l'enthousiasme, sa constance n'est qu'opiniâtreté, & son désintéressement même n'est souvent qu'insensibilité.

Si l'on voit quelques jeunes gens à la Chambre des Pairs, c'est un privilege de leur naissance; les Loix ont réglé l'âge où ils ont droit d'y prendre séance. Mais à celles des Communes, la plus importante des deux, & où vous êtes maîtres de choisir, vous ne devriez confier les intérêts d'une Ville ou d'une Province qu'à celui qui passe pour le plus sage, le plus éclairé & le plus attaché à sa Patrie.

Vous reprochez à vos Voisins d'admettre parmi ceux qui disposent de leurs fortunes, & quelquefois de leurs vies, des jeunes gens qui étudient la Jurisprudence à l'Opéra, qui donnent

plus de temps à leur toilette qu'à l'examen des procès dont ils sont Juges, & qui n'ont rien de leur état, pas même l'habit qu'ils défigurent le plus qu'il leur eſt poſſible. A cela, nous vous répondons que c'eſt un malheur dont nous gémiſſons, & que la vénalité des Charges a rendu preſque inévitable.

Mais comment ſe peut-il que dans une Nation où le bon ſens abonde, où l'eſprit de liberté regne, & où le zele du bien public eſt en honneur, comment ſe peut-il, dis-je, qu'un Peuple auſſi intéreſſé que libre dans le choix de ceux à qui il confie la garde de ſes privileges, s'en repoſe ſi ſouvent ſur des hommes qui n'ont aucune des qualités néceſſaires pour y veiller? Vos places de Députés au Parlement ſont bien d'une autre conſéquence que nos Charges de Juſtice. Nos Conſeillers, nos Préſidents ſont des Magiſtrats qui, dépoſitaires de l'autorité que le Souverain leur a confiée, ne prononcent communément que ſur les fortunes des particuliers: ils n'ont pas même la liberté de

s'écarter des Loix qui leur ſervent de regles. Mais vous, vous êtes les Légiſlateurs de la Nation, vous avez les intérêts de l'Etat, le bonheur ou le malheur du Peuple entre vos mains. *Un Sénateur de la Grande Bretagne*, ainſi que vous le dites vous-même, *eſt revêtu d'autant de dignité & de pouvoir, qu'aucun Particulier en ait joui dans la République la plus libre & la plus illuſtre. De ſa voix qui peut déterminer la pluralité des ſuffrages, dépendent la vie, la liberté & les biens de ſes Compatriotes.* Vous penſez même *qu'il peut diſpoſer non-ſeulement de la liberté de ſa Patrie, mais de celle d'une grande partie de l'Europe*, dont vous croyez que le ſort dépend de vos délibérations. Les portes de la Chambre des Communes ne devroient donc s'ouvrir qu'à l'amour du bien public & au zele de la liberté; cependant lorſqu'il eſt queſtion d'en remplir les places, ce n'eſt que brigue de part & d'autre: on fait moins d'attention au plus capable qu'au plus riche. Le Marchand de Biere opulent, & qui aura dequoi enivrer le plus de peuple, l'emportera

l'emportera ſur l'homme qui aura les plus grands talents & les meilleures intentions. Comment ſe peut-il que des gens choiſiſſent pour les repréſenter, un homme dont ſouvent ils ne connoiſſent ni la fortune, ni le caractere, quelquefois pas même ſa perſonne? On a nommé publiquement à la Chambre Baſſe un de ſes Membres, Magiſtrat de Londres, qui avoit avoué n'avoir jamais été dans le Bourg qu'il repréſentoit, n'avoir parlé à aucun de ceux qui l'avoient choiſi, & n'en avoir pas même vu un ſeul. N'eſt-il pas évident qu'il ne devoit ſon élection qu'à l'influence, c'eſt-à-dire, à l'argent du premier Miniſtre qui lui avoit gagné la pluralité des voix? Peut-on douter que des Artiſans & des Marchands n'aient vendu leurs ſuffrages lorſqu'on les voit élire des perſonnes qui ſe trouvent à-peu près dans les mêmes circonſtances, par préférence à des Gentilshommes de leurs voiſinage, qui font travailler les uns, & achettent dans la boutique des autres; à des Gentilshommes, pour dire plus,

dont ſouvent les Ancêtres ont rempli ces places honorables avec une approbation univerſelle. Autant le Parlement eſt libre par ſa nature, autant par la corruption de la plûpart de ceux qui le compoſent (pardonnez-moi une expreſſion, peut être dure dans la bouche d'un Etranger, mais qui eſt ici dans celle de tout le monde) autant, dis-je, ce Corps qui prétend le diſputer pour l'indépendance, aux Républiques les plus ſages, eſt aujourd'hui aux gages de la Cour. Vos places à la Chambre des Communes ne ſont-elles pas preſqu'auſſi vénales que celles de nos Cours de Juſtice? Car vous m'avouerez que ſoit que l'on dépenſe cent mille francs en gros ou en détail, la choſe revient au même; la place eſt toujours le prix de l'argent que l'on a dépenſé.

Vous avez déja, par une Loi, rendu tout Penſionnaire de la Cour incapable d'avoir ſéance parmi vous. Mais je voudrois ſavoir s'il y a quelque différence entre une penſion de mille livres ſterling par an, & une

place avec mille livres sterling d'appointement annuel. Je n'en connois aucune, excepté que la place est plus profitable que la pension, puisque si celui qui l'occupe n'est pas scrupuleux, elle peut lui fournir l'occasion de gagner par ses malversations, deux fois, trois fois, peut-être dix fois plus que la valeur de ses gages. Ainsi celui qui en est pourvu aura plus de crainte de la perdre, & en donnant sa voix, de désobliger un Ministre qui peut la lui ôter.

Sur cet article particulier, souffrez, Monsieur, que je vous réponde, reprit le Chevalier W**, que quoique par les raisons que vous dites, je me sois toujours opposé au grand nombre des gens en place, que nous avons parmi nous, je ne laisse pas de trouver entr'eux, & ceux qui reçoivent en secret des pensions de la Cour, une différence essentielle. S'il est difficile, il est du moins possible que les premiers soient d'honnêtes gens, & les autres ne peuvent l'être. Ils violent les Loix de leur Pays au moment où ils s'engagent;

votre ancienne Conſtitution l'article peut-être le plus eſſentiel à la conſervation de vos libertés. Avant le regne d'Henri VIII. vous n'aviez pas même encore vu d'exemple d'une prorogation. Les Parlements alors n'avoient qu'une Seſſion, & communément très-courte; aucune n'étoit d'un an.

Les Parlements étant une fois rétablis, comme du temps d'Edward III. il ſeroit difficile aux gens en place, ou qui tiennent des penſions de la Cour, d'épargner annuellement aſſez d'argent pour venir à bout de corrompre la probité de la plûpart de ceux qui ont part aux élections, & qui, en leur vendant leurs ſuffrages, ſe rendent coupables envers la Patrie dont ils trahiſſent les intérêts. C'eſt par ce moyen que la Chambre des Communes n'eſt pas moins dans la dépendance de la Cour, que celle des Pairs; & il eſt certain que vos libertés ne ſeroient pas plus précaires ſous un Monarque abſolu, qu'avec un Parlement qui auroit le droit de ſe maintenir le même, pendant

plusieurs années, ou sans aucune limitation de temps. Les fréquentes Sessions du même Parlement sur lequel la Cour conserve la même influence ne travaillent que foiblement au soulagement du peuple. De fréquents renouvellements de Parlement peuvent seuls seuls arrêter la mauvaise administration, (*) ou punir la prévarication de certains Ministres toujours prêts à sacrifier à leur

(*) „ Dans le nombre des griefs dont la Nation „ se plaint si hautement, & avec tant de justice, „ le défaut d'une Représentation libre est certaine- „ ment le plus essentiel, ou plutôt il est l'origine „ de tous les autres. Depuis que les Parlements, „ par une extension abusive d'autorité, ont eux- „ mêmes fixé leur durée au terme de sept ans, „ n'avons-nous pas été fatigués de leur joug? Doit- „ on confier à la fragilité de la nature humaine „ un pouvoir si long & si peu limité?

Lettre de *Britannicus* dans l'*Evening-Post*, Novembre 1756.

Toutes les Brochures qui ont paru dans le cours de cette année contre l'administration présente, tiennent le même langage. Les différents changements qui viennent d'arriver dans le Ministere n'ont point satisfait le Peuple, qui prétend qu'*il n'est plus possible de guérir les blessures de la Nation & de la rendre florissante, qu'en rétablissant sa premiere Constitution, qui fixoit le terme de l'Assemblée du Parlement à trois ans révolus.* La fermentation des esprits est telle aujourd'hui en Angleterre, que la crise peut devenir violente pour le Gouvernement.

ambition & à leur cupidité, l'honneur de leur Prince & le bien de leur Pays.

Secondement, le Parlement, tel qu'il eſt, ne pourroit-il pas, au lieu de ſe borner, comme il a fait, à déclarer nulle l'élection de tout homme convaincu d'avoir donné de l'argent pour entrer dans le Chambre Baſſe, priver, par un nouveau réglement, du droit d'élire tout particulier qui en auroit reçu, défendre aux Payſans & à ceux du petit peuple, qui ſont dans l'uſage de vendre leur voix pour un pot de biere d'en boire d'autre que celle qu'ils paieroient pendant les quinze jours qui précéderoient l'élection; & interdire pour cette fois du droit de ſuffrage, quiconque ſe ſeroit enivré durant cet eſpace de temps; déclarer ceux qui occupent des places, auſſi incapables d'être élus que ceux qui tiennent des penſions de la Cour, en n'exceptant que quelques grands Officiers qui vous ſont néceſſaires pour vous inſtruire, & vous diriger dans pluſieurs affaires qui s'agitent parmi vous.

Penſeriez-vous aſſez mal de l'humanité pour croire qu'il faudroit être des Anges pour établir & maintenir de pareils Réglements ? Que n'auriez-vous point à craindre d'un Roi ambitieux, s'il eſt vrai que le Miniſtre peut tout faire paſſer au Parlement avec de l'argent ?

Alte-là, Monſieur, interrompit le Chevalier W** avec plus de feu qu'il n'en avoit encore témoigné, vous voilà, quoique parmi nous, dans l'erreur où ſont tous les Etrangers à notre égard. Vous ne connoiſſez pas toute la vertu des Anglois. Nous entretenons ſeize mille hommes de Troupes de terre, lorſque notre Marine ſuffit pour nous garder; nos impôts ſont plus forts qu'ils ne devroient l'être ; en un mot, nous accordons au Roi beaucoup de choſes que nous ferions mieux de lui refuſer. Mais notre liberté nous reſte. Le courage Anglois eſt toujours le même, & nous répandrons juſqu'à la derniere goutte de notre ſang plutôt que de la laiſſer entamer.

Ainſi finit la diſpute, que la politeſſe

ne permettoit pas de pouſſer plus loin. Mais, Monſieur, eſt-il bien ſûr que les Anglois ſeront toujours en état de conſerver cette liberté qui leur eſt ſi précieuſe ? A force de conceſſions ne peuvent-ils pas rompre la balance entre les droits du Roi & ceux de ſes Sujets ; rendre le Prince trop puiſſant & le Peuple trop foible? Leur courage leur reſte. Mais quelle affreuſe extrémité que d'en être réduit aux guerres civiles !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXV.

A M. le Marquis DE LOMELLINI, Envoyé de Genes.

Déclaration de guerre contre l'Eſpagne par oppoſition au Miniſtere. De l'attention qu'a l'Angleterre à profiter de ſes avantages, des principales ſources de ſes richeſſes. Hiſtoire de ſon Commerce & de celui de France. De la décadence du Commerce dans les Républiques d'Italie. Du Commerce floriſſant de la Hollande ; du goût qu'ont les Anglois pour les modes de France. De la maniere de connoître la balance du Commerce. Avantages des Colonies Angloiſes.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE Parti de l'*Oppoſition* commence à triompher, le Roi d'Angleterre vient d'être forcé de déclarer la guerre à l'Eſpagne : en vous écrivant cette nouvelle, je ne compte pas vous étonner ; eſt-ce à nous

autres particuliers à apprendre quelque chose à ceux qui sont faits pour pénétrer le secret des Cabinets ?

M. le Prince de Cantemir, avant que de partir d'Angleterre, a vu préparer & mettre en mouvement les ressorts qui ont opéré ce grand événement. Il connoît les ressources & la politique de la faction victorieuse, & il est, je crois, bien convaincu qu'elle n'en veut pas moins à M. Walpole qu'aux Espagnols. On espere parvenir par la guerre à ce qu'on n'a pu obtenir pendant la paix; on plonge la Nation dans le trouble & la confusion pour embarrasser celui qui la gouverne : il semble qu'on ne puisse trop acheter sa perte, & cependant peut-être seroit-elle difficile à réparer. Il passe pour constant que ceux qui veulent lui succéder ne sont pas mieux intentionnés que lui, & il est douteux s'ils sont aussi habiles.

Quoiqu'il en puisse être, cet acte de vigueur ou de foiblesse du Gouvernement Anglois, a causé dans la Nation une joie, qui ne peut être justifiée que par les plus grands succès.

Il y a long-temps que le Parti qui vient de l'emporter déclamoit avec violence contre toutes les meſures pacifiques. La démarche que les chefs de la cabale ont fait faire à pluſieurs Négociants, qu'ils ont engagé à porter au Parlement leurs plaintes contre les Eſpagnols, ne pouvoit manquer d'échauffer les eſprits. C'étoit en quelque façon ſonner le tocſin; auſſi l'allarme eſt devenue générale : le bruit artificieuſement ſemé, *que le Commerce étoit en danger*, s'eſt changé ſur l'heure en clameur publique. La populace de Londres a ceci de particulier, c'eſt qu'il eſt plus aiſé de l'échauffer que celle de tout autre Pays; je n'entreprendrai pas de décider ſi c'eſt l'effet des liqueurs fortes dont elle fait trop d'uſage, ou celui d'une férocité qui lui eſt peut-être naturelle; mais il eſt certain qu'il n'en eſt point dans l'Europe; qu'il ſoit auſſi facile de porter aux plus grands excès. Les gazettes & toutes ces brochures politiques que liſent ici les gens des profeſſions les plus baſſes, n'en ont point changé

l'eſpece ; ils ſont encore les mêmes que ceux qui ont autrefois coupé la tête à un Miniſtre pour avoir introduit l'Imprimerie en Angleterre. (*a*) Aujourd'hui que le Peuple eſt dans cette eſpece de délire, en ſuivant les impreſſions des intrigants qui le font agir, il ſe croit inſpiré par la ſageſſe, il veut la guerre à quelque prix que ce ſoit : il ne prévoit pas que lorſque ſon ivreſſe ſera finie, il pourra changer d'avis, & peut-être dans peu ſe voir réduit à former des vœux inutiles pour la paix.

Sans vouloir juger entre les Eſpagnols & les Anglois, il eſt ſûr que ceux-ci voudroient eux ſeuls faire le Commerce de toute l'Europe : Sir William Petty, dont les calculs ſont aſſez ſouvent chimériques, croit avoir démontré que l'Angleterre a des fonds ſuffiſants pour l'entreprendre. A cet égard les Anglois regardent leurs prétentions comme des droits, & les

(*d*) Le Lord Say, Grand Tréſorier ſous Henri VI. Voyez, dans la Lettre LXX. le diſcours que Shakeſpear met dans la bouche de Cade, chef des révoltés.

droits de leurs Voiſins comme des Uſurpations. (a)

L'Angleterre eſt attentive à profiter de tous les avantages de ſa ſituation. C'eſt une Iſle placée comme à un centre dont le Commerce peut tirer des lignes, ſoit à l'Orient, ſoit à l'Occident, ſoit au Midi, ſoit au Nord. Elle eſt peuplée d'hommes également braves, forts & induſtrieux. Ses Havres ſont en grande quantité & excellents.

La Mer qui l'environne, donne à ſes Habitants des facilités pour tranſporter de toutes parts les marchandiſes de leur Pays & recevoir celles des autres, à moins de frais. Ayant une plus grande étendue de Côtes, elle a auſſi néceſſairement plus de Matelots. Les peuples du Continent, pour ſe défendre les uns contre les autres, ſont obligés de fortifier des Villes & d'entretenir des Troupes.

(a) Qu'il me ſoit permis de faire remarquer au Lecteur, que voilà en peu de mots l'Hiſtoire de nos démêlés avec eux dans l'Amérique Septentrionale, & l'unique cauſe de la guerre à laquelle, heureuſement pour nous, ils ont eu l'imprudence de nous forcer.

Les Anglois, par leurs Vaiſſeaux de guerre peuvent ſe mettre à l'abri de l'invaſion de l'Ennemi. Leurs *murs de bois*, car c'eſt ainſi qu'ils les appellent, ſont les ſeules fortereſſes dont ils aient beſoin. Ainſi toutes les dépenſes que le Gouvernement eſt obligé de faire pour ſa ſûreté, tendent encore immédiatement à l'avantage du Commerce.

Le terrein eſt aſſez fertile en Angleterre ; dans les lieux même où il paroît infructueux, il eſt enrichi de mines d'étain, de plomb, de cuivre, &c. Le commerce de charbon de terre de Newcaſtle, eſt la pépiniere des Matelots Anglois.

Les laines ſont le tréſor le plus précieux de l'Angleterre ; & la branche la plus étendue de ſon Commerce : les cuirs en ſont auſſi une conſidérable.

Cependant il faut avouer que ſes productions naturelles ne montent au plus, qu'à la quatrieme partie de ſes richeſſes. Elle doit tout le reſte à ſes Colonies & à l'induſtrie de ſes Habitants, qui, par le tranſport & les échanges des richeſſes des autres Pays, augmentent

augmentent continuellement celles du leur. Les établiſſements qu'elle a dans l'Amérique emploient ſeuls plus de quatre cent Vaiſſeaux.

Les Nations Septentrionales ſe ſont appliquées aſſez tard au Commerce : la marine des Anglois n'exiſtoit pas encore dans les temps que votre République étoit la Reine de la Mer. Depuis le regne de Guillaume I. juſqu'à celui d'Elizabeth, ils ſe ſont moins occupés à enrichir leur Iſle, le moyen le plus ſûr d'augmenter leur puiſſance, qu'à faire des conquêtes ſur le Continent, qui ne pouvoient que flatter la vanité de leurs Souverains.

Le Roi Edward III. eſt le premier des Succeſſeurs de Guillaume le Conquérant, qui paroiſſe avoir tourné ſes vues du côté du Commerce. Dans le Parlement tenu à Weſtminſter en 1338. il défendit la ſortie des Laines d'Angleterre, & accorda pluſieurs priviléges aux Ouvriers étrangers pour les attirer dans ſes Etats. Il ne fut pas moins attentif à protéger la Navigation : les Marchands

de Londres s'étant plaint d'avoir été pillés par des Pirates Eſpagnols, il arma une Flotte, & fut lui-même en perſonne venger les dépradations commiſes ſur ſes Sujets. Il rétablit ainſi la liberté du Commerce & ajouta un triomphe naval à tous ceux qu'il avoit déja remportés ſur terre.

Mais ce qui a occaſionné le premier établiſſement des Manufactures, & l'aggrandiſſement du Commerce des Anglois, c'eſt l'imprudence des Souverains de Flandres : tout le monde ſait que le Commerce de cette Province étoit autrefois l'un des plus floriſſants de l'Europe ; des Princes peu aviſés, pour ne rien dire de plus, commencerent à charger le peuple & les manufactures, de taxes tellement onéreuſes, que les Marchands les plus riches & les Ouvriers les plus habiles vinrent s'établir en ce Pays-ci. Cet avantage fut conſidérablement augmenté par la ſage conduite de Henri VII. de Henri VIII. & ſurtout de la Reine Eliſabeth. A la fin les cruautés des Eſpagnols dans les Pays-Bas acheverent d'y tout ruiner

& de tranſporter aux Anglois l'induſtrie, & par une ſuite néceſſaire, les richeſſes des Flamands : deſorte que le Commerce des premiers doit moins ſon origine à l'excellence de leur Conſtitution politique, ou à la ſageſſe de leur conduite, qu'aux meſures inſenſées & aux perſécutions cruelles de leurs Voiſins. On ne peut trop craindre un écueil où toute la puiſſance Eſpagnole s'eſt briſée : cependant dans combien d'Etats oſe-t-on encore s'y expoſer ? C'eſt toujours à regret que des Marchands & des Artiſans quittent leur Patrie ; mais lorſqu'ils y ſont forcés, ils ne manquent pas de ſe retirer dans le Pays où ils ſont le plus à l'abri des troubles & des perſécutions qui les font fuir de celui où ils ſont nés. Une grande Reine occupoit alors le Trône d'Angleterre ; la ſageſſe & la tranquillité de ſon gouvernement y attirerent les Flamands. Auſſi ſous le regne glorieux de cette Princeſſe, le Commerce & la Marine d'Angleterre firent des progrès conſidérables ; & quelle en fut la ſuite ? Cette Reine s'étant

rendue, par ſes Flottes, Souveraine des Mers, devint l'arbitre de l'Europe. En 1579. elle établit une Compagnie de Turquie ; elle ouvrit à ſes Sujets un nouveau Commerce à Archangel, par un Traité qu'elle fit avec le grand Duc de Moſcovie. Les Anglois fonderent des Colonies en Amérique, & y cultiverent le Tabac & le Sucre, qui par degrés les ont mis en état de ſupplanter les Portugais.

Cromwel, qui étoit auſſi grand homme qu'on peut l'être ſans la vertu, après s'être emparé, ſous le titre de Protecteur, de l'autorité ſuprême, fit goûter à l'Angleterre ſon nouveau Gouvernement, en la rendant au dedans plus floriſſante par ſon Commerce, & au dehors plus redoutable par ſes forces Maritimes. Le Réglement qu'il fit pour empêcher les différentes Nations qui commercent avec l'Angleterre, d'apporter d'autres marchandiſes que celles que leur propre pays produit, eſt une des Loix les plus ſages que la Politique pouvoit lui dicter pour le bien d'un Peuple qui n'a jamais été moins libre

que. ſous ſa *Protection*, ni plus puiſſant que lorſqu'il l'a tenu ſous le joug. (*a*)

(*a*) On ne doit pas être ſurpris que l'Auteur du *Traité de la Population* appelle tyrannique un Acte qui s'accorde ſi mal avec ces principes de bienveillance & de *bienfaiſance* générales, qu'il veut & qu'il croit pouvoir établir parmi les hommes. C'eſt dommage qu'un plan ſi admirable dans la Théorie, ſoit impoſſible dans la Pratique. Comment amener tant de Nations différentes à reconnoître en même temps & la ſupériorité de celle qu'il choiſit pour leur ſervir de modele, & cette *fraternité* commune dont il fait dépendre le bonheur de l'eſpece humaine? La Raiſon conſeille, & l'Evangile ordonne à tous les hommes de ſe regarder comme freres, mais la Politique ne permet pas aux Nations les plus civiliſées de ſe traiter autrement que comme rivales. Ce ſyſtême de fraternité univerſelle, bâti ſur des fondements qu'un concours néceſſaire de cauſes phyſiques & morales varie & détruit ſans ceſſe, reſſemble, plus que l'Auteur ne le penſe, à la République de Platon. Les plus habiles Légiſlateurs ont eu aſſez de peine à établir ſur une baſe ſolide l'ordre & la proſpérité d'une Nation particuliere. C'eſt peut-être paſſer les bornes preſcrites à la ſageſſe humaine, que d'embraſſer, pour ainſi dire, dans un même plan d'économie politique, les Peuples des quatre parties du Monde. On accuſera, ſans doute, *l'Ami des hommes*, de s'être laiſſé emporter à la chaleur de ſon imagination, & de n'avoir fait qu'un beau rêve; mais ce n'eſt pas un petit mérite que de pouvoir rêver comme Platon. D'ailleurs jamais Auteur n'a mieux rempli le titre de ſon Ouvrage, le ſien ne reſpire en effet que le bien de l'humanité.

... Quid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non, Plenius ac melius Chryſippo & Crantore dicit. Horat.

La gloire, la richeſſe, le bonheur d'une Nation, tout dépend de celui qui la gouverne ; Louis XI. en délivrant ſes Sujets de la tyrannie des Grands, leur fit éprouver un avantage réel dans l'augmentation de ſa puiſſance. Si les beſoins de l'Etat l'obligerent d'établir de nouveaux Impôts ſur ſes peuples, ſa prudence lui fit imaginer de nouvelles reſſources pour y ſubvenir. Il tenta différents moyens pour faire fleurir le Commerce dans ſon Royaume. De ſon temps il ſe tenoit à Geneve des Foires très-préjudiciables à la France ; il en établit à Lyon de ſemblables ; & pour y attirer les Marchands étrangers, il leur accorda les mêmes privileges qu'à ſes Sujets. Les premieres étoient un gouffre où tout l'argent du Royaume alloit ſe perdre, celles-ci devinrent une ſource qui y apporta l'or de nos Voiſins.

Un des plus grands Rois de la Monarchie, Henri IV. eſt auſſi l'un de ceux qui ont le plus contribué à l'aggrandiſſement de notre Commerce. Il fit planter les Meuriers en France,

il y établit des Manufactures de ſoie & de toile. M. Colbert a ſuivi & perfectionné les plans que la ſageſſe de Henri IV. avoit tracés, & que ſous le Regne ſuivant on avoit trop négligés. Tout occupé qu'étoit ce Miniſtre du bien public, peut-être a-t-il été expoſé aux injuſtices populaires; mais quelle gloire ne s'eſt-il pas acquiſe dans la poſtérité! Il ſera toujours mis au rang des plus grands Hommes de la Nation. Nous n'avons proſpéré dans le Commerce, qu'autant que nous avons ſuivi ſes maximes. En étendant les limites d'un Royaume, on ne fait ſouvent que lui ſuſciter de nouveaux ennemis; en le rendant plus riche, ſans allarmer ſes Voiſins, on le met plus ſûrement en état de leur donner la Loi.

A l'égard du Commerce actuel des Anglois, vous ſavez, Monſieur, qu'avec l'Italie, la balance eſt totalement contr'eux. La preuve en eſt dans les remiſes conſidérables d'argent qu'ils ſont obligés de faire, ſoit à Genes, ſoit à Veniſe.

Depuis qu'un Prince de la Maiſon

de Bourbon eſt monté ſur le Trône d'Eſpagne, leur Commerce avec cette Nation leur eſt beaucoup plus déſavantageux qu'il ne l'étoit auparavant. La balance eſt encore contr'eux dans celui qu'ils ont avec la Flandre, l'Allemagne & les autres Royaumes du Nord. Mais la Hollande, le Portugal, l'Afrique & les Indes Orientales, les dédommagent avec uſure, de ce qu'ils perdent avec les autres Nations.

Malheureuſement pour les Anglois, nous ſommes ceux de leurs Voiſins qu'ils aiment le moins & dont ils ont le plus de beſoin; ils voient à regret, que dans le Commerce qu'ils ont avec nous, la balance eſt prodigieuſe en notre faveur, & il ne tiendroit qu'à nous de la rendre encore plus forte.

Nous prenons actuellement beaucoup de Tabac des Anglois, & du Bled dans les temps de diſette. Je ne doute pas qu'avec le temps la ſageſſe du Miniſtere ne remedie à ces deux inconvénients. D'un côté le terrein de la France eſt ſi fertile, que ſi nous profitions de l'exemple de nos Voiſins, nous ne ſerions jamais expoſés

à manquer de Bled. De l'autre, nous ſavons par l'expérience que nous avons des Colonies dans l'Amérique, auſſi favorables aux plantations de Tabac que celles des Anglois. Telle eſt la Louiſiane. Nous leur avons déja enlevé le commerce du Sucre, il ne nous ſeroit guere plus difficile de nous emparer de celui-ci. Du moins, pourquoi acheter de nos Voiſins, ce dont nous pourrions nous fournir nous-mêmes ?

De pareils établiſſements exigent peut-être de grandes avances de la part du Gouvernement ; mais auſſi quels avantages n'en retireroit-on pas dans la ſuite ? Il faut dans le Commerce, imiter la ſage économie du Laboureur, qui ne plaint pas la dépenſe pour engraiſſer & enſemencer ſes terres, parce qu'il eſt ſûr de retirer ſon argent avec uſure.

Il ſeroit à ſouhaiter que l'on pût engager les Fermiers-Généraux, qui ont la Régie du Tabac, & qui le prennent des Anglois ou des Hollandois, à acheter celui de nos Colonies ; on pourroit les dédommager

de ce qu'ils y perdroient dans les commencements, car il eſt ſûr qu'avec le temps, ils trouveroient dans l'intérêt général, leur intérêt particulier. Par-là ils augmenteroient conſidérablement notre Commerce, & par conſéquent les droits de la Douane, dont ils ont l'adminiſtration. Une pareille Compagnie peut être plus utile à l'Etat, que ne ſe le perſuadent ceux qui prennent pour eſprit toutes les plaiſanteries que l'envie fait faire ſur les gens riches. Leur crédit influe ſur le Gouvernement; c'eſt une eſpece de fonds public dont il peut toujours s'aider au beſoin. Les reſſorts de la Finance ne ſont pas les moins néceſſaires & les moins puiſſants pour mouvoir la machine d'un Etat. Il n'eſt queſtion que d'empêcher qu'ils ne nuiſent à ceux du Commerce. C'eſt l'accord parfait des uns & des autres, qui y fait circuler l'argent, l'unique moyen d'y entretenir l'abondance.

L'attention des Anglois ſur tout ce qui peut leur être avantageux, devroit ſervir d'exemple à leurs

Voiſins : il y a long-temps, Monſieur, qu'ils méditent un projet qui vous feroit grand tort, s'ils venoient à l'accomplir ; c'eſt de planter des Meuriers dans leurs Colonies, pour diminuer la quantité de Soie qu'ils ſont obligés d'acheter de l'Italie. Ils ne négligent pas les plus petits objets. Si j'en crois ce que j'ai oui dire en Bretagne, ils ont eu la conſtance de venir pendant pluſieurs années charger des Barques d'Huitres au rocher de Cançal, près S. Malo, & de les jetter dans la Mer ſur leurs Côtes. Ces Huitres qu'ils ont ſemées, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, ont enfin, dit-on, produit le banc de Colcheſter, d'où l'on tire aujourd'hui celles qui paſſent pour les plus délicates de l'Europe, & qui ſe paient ſi cher à Paris. Je ne prétends point vous garantir ce fait, je ne ſais trop même, s'il s'accorde avec la bonne Phyſique. Ce que l'on en penſe parmi nous, eſt du moins une preuve de l'opinion que l'on y a de leur vigilance.

Les Laines ſont la ſeule marchandiſe

que les François devroient tirer de l'Angleterre : elle a un beſoin bien plus indiſpenſable de nos Vins & de nos Eaux-de-vie. Indépendamment des avantages que dans notre Commerce reſpectif avec les Anglois nous avons ſur eux, par la nature de notre climat ; l'entêtement qu'ils ont pour nos modes, en eſt encore un eſſentiel ; c'eſt une eſpéce de tribut que leur folie paie à la nôtre, & que tous les efforts de leur politique n'a pû abolir. Ils nous épargnent même le ſoin de leur tendre des pieges ; ils nous blâment par humeur, & nous imitent par goût. Auſſi épris que nous de toutes les nouveautés, ils ſont obligés d'adopter les nôtres, parce que leurs Ouvriers exécutent, mais n'imaginent pas.

Sous Charles II. où la Cour d'Angleterre affectoit les mœurs Françoiſes, les Ouvriers Anglois contrefaiſoient nos étoffes à meſure qu'elles paroiſſoient. Mais à peine y avoient-ils réuſſi, que la mode en introduiſoit de nouvelles à Paris, qui bientôt parvenues à Londres y faiſoient

tomber celles du pays ; de façon qu'ils furent obligés d'y renoncer, & que ces Manufactures ne purent se soutenir. Le Roi Guillaume, pendant la guerre même, n'a pu entierement remedier à cet abus. L'unique effet des Actes du Parlement qui défendoit si sévérement l'entrée des marchandises de France en Angleterre, étoit d'y faire vendre plus cher & nos rubans, & nos galons.

Votre République n'a-t-elle pas besoin de toute sa sagesse pour empêcher qu'un pareil abus ne s'introduise parmi vous ? On n'a à Genes que trop de penchant à imiter nos mœurs. Si la sévérité de vos Loix prouve l'attention des Chefs à veiller au bien général, elle suppose dans les particuliers un penchant violent à s'en écarter.

Ceux qui s'étonnent & qui se plaignent de ce qu'en France depuis quelques années, parmi les gens aisés, les hommes & les femmes s'habillent également de soie en Hyver comme en Eté, ne songent pas que nos Provinces Méridionales sont aujourd'hui

tellement peuplées de Meuriers, qu'elles nous aident beaucoup à ſoutenir nos Manufactures, & que nous ne pourrions trouver le débit du ſuperflu de nos draps au Levant, ſi nous ne recevions en échange le ſuperflu des ſoies des Pays avec leſquels nous trafiquons. D'ailleurs la plûpart des étoffes riches qui ſe fabriquent à Lyon, ſe vendent aux Etrangers. Heureuſement pour nous, ils aiment nos modes; ils ſemblent ne venir à Paris que pour y étudier nos goûts. De retour chez eux ils ne trouvent de bien fait que ce qui vient de France. Hebert, la Duchapt & Marcel, ſont peut-être les trois perſonnes de Paris les plus connues en Allemagne.

Il eſt impoſſible que le luxe ne regne pas plus ou moins dans une Nation riche & commerçante. Si, par excès de frugalité, elle vouloit renoncer à toutes les marchandiſes étrangeres dont elle pourroit ſe paſſer, que feroit-elle du ſuperflu des ſiennes? Que deviendroient ſes propres Manufactures? C'eſt à nous à

encourager toutes celles qui attirent chez nous l'argent de nos Voiſins.

Les Manufactures & les Arts ſont les principaux ſoutiens du Commerce. Les Eſpagnols, malgré tout l'or des Indes, ſont pauvres pour les avoir négligés. Les meubles, les équipages & autres dépenſes des gens qui ont le goût du faſte & les moyens de le ſatisfaire, ne peuvent appauvrir une Nation, lorſqu'elle emploie ſes propres matériaux, & que de l'excédent de la main-d'œuvre elle tire de l'étranger dequoi nourrir les Ouvriers. Par-là, elle entretient les pauvres avec l'argent des riches; ce qui eſt la meilleure diſtribution de la Société.

Dans quelque Nation que ce ſoit, ceux à qui le Gouvernement confie le ſoin du Commerce, doivent mettre toute leur attention à bien diſtinguer les canaux par leſquels les richeſſes arrivent, de ceux par leſquels elles s'écoulent. Le goût du luxe qui les attire dans un Pays, les épuiſe dans un autre. La frugalité eſt une vertu morale; mais aux yeux de la

Politique, elle eſt ſouvent moins avantageuſe à la Société que l'induſtrie.

L'argent eſt non-ſeulement la véritable meſure de la richeſſe intrinſeque d'un Etat, il eſt auſſi celle de l'avantage ou du déſavantage de ſon commerce avec l'Etranger. L'unique maniere de juger de l'augmentation ou de la diminution du fonds du tréſor public, eſt d'examiner ſi nos Voiſins emportent notre argent ou nous apportent le leur.

La Conſtitution du Gouvernement d'Angleterre, en admettant les Négociants, comme les autres Ordres de l'Etat, à la Chambre des Communes, a pourvu ſagement au bien de ſon commerce. Ils ſavent quelle en eſt la balance avec l'Etranger; ils s'apperçoivent de celui qui peut être avantageux à leur Nation. Ils ſont en état d'y veiller, & de propoſer les réglements néceſſaires. Ce ſont eux, qui, ſous le Roi Guillaume III, firent ſemer du chanvre & du lin en Irlande, & établir des Manufactures de toiles, pour diminuer la quantité de celles qu'ils étoient obligés de tirer de France. On

On a beau lire dans ſon cabinet des Traités du Commerce, on apprend ce que c'eſt; on n'apprend pas à le conduire. Il y a dans chaque choſe une partie méchanique, que l'uſage ſeul peut donner. La Science eſt en tout un grand avantage : peut-être même ne peut-on exceller dans aucun Art, ſi l'on n'en poſſede la Théorie; mais celle-ci ſans la pratique, doit toujours être ſuſpecte. Il eſt auſſi difficile que les Livres ſeuls faſſent un habile Négociant qu'un parfait Médecin.

L'Eſprit des Loix eſt trop inflexible pour ſe plier à toute la liberté que le Commerce exige. On traite de gain illicite celui qui n'eſt ſouvent que proportionné aux riſques qu'un Commerçant eſt obligé de courir. Quelquefois on le trouve coupable lorſqu'il n'eſt que malheureux. C'eſt l'utilité générale, que l'on doit conſulter ſur tout ce qui eſt juſte ou permis dans tous les cas particuliers. Notre Juriſdiction des Conſuls, Tribunal ſi ſage, eſt bien une preuve

que le Commerce ne veut pas être traité par les Loix ordinaires.

La découverte d'un nouveau chemin aux Indes Orientales par l'Océan, & celle de l'Amérique qui nous a fait connoître de nouvelles richeſſes & de nouveaux beſoins, ont entierement changé la face de l'Europe par rapport au Commerce; celui de votre République & celui de Veniſe ont beaucoup diminué. La Hollande, un petit pays, eſt aujourd'hui une Puiſſance formidable: l'Eſpagne, une immenſe contrée, eſt devenue un Etat foible; elle s'eſt dépeuplée à meſure quelle s'eſt enrichie. La véritable richeſſe d'un pays, ſont les hommes & leur travail.

Les Eſpagnols ont, ſur-tout dans l'Arragon & dans la Caſtille des pays couverts de chênes extraordinaires, & de pins propres pour faire des mâts; mais l'indolence à laquelle l'or de l'Amérique les a accoutumés, eſt cauſe qu'ils aiment mieux le laiſſer aller à l'Etranger, que de ſe donner la moindre peine.

...Dans les Provinces qui confinent avec la France, les Payſans qui ne ſont ni moins glorieux, ni moins pareſſeux que les hommes des autres états, trouvent que c'eſt bien aſſez que de ſemer eux-mêmes leur bled; ils ne peuvent ſe réſoudre à la fatigue de ſe courber pour le moiſſonner; ils attendent tranquillement que leurs Voiſins, plus laborieux, viennent chez eux faire leur récolte.

De combien les Anglois ſont-ils plus vigilants & plus actifs? Ils ont établi entre leurs Colonies & le Portugal, un commerce de bois qui eſt très-avantageux à l'Angleterre.

On remarque que les Portugais eux-mêmes ſont devenus beaucoup moins induſtrieux depuis la découverte des mines d'or & d'argent dans le Breſil. Ils ont laiſſé les Anglois s'emparer des Iſles Caraïbes, d'où ceux-ci tirent aſſez de ſucre & d'indigo, non-ſeulement pour leur conſommation, mais pour en fournir à leurs Voiſins.

Quelle riche conquête eſt-ce pour les Anglois que la Jamaïque, qui eſt

ſeule plus grande que toutes les autres Iſles qu'ils ont dans l'Amérique, dont le terrein eſt extrêmement fertile, & qui par ſa ſituation eſt ſi favorable au commerce de contrebande, qu'ils font au préjudice des Eſpagnols; commerce que bien des gens regardent comme la premiere cauſe de la guerre qui vient d'être déclarée, & dont nous ne verrons peut-être pas ſi-tôt la fin.

C'eſt aux troubles de Religion (*) & aux guerres civiles qui ont ſi long-temps déchiré l'Angleterre, qu'elle doit en partie l'état floriſſant où ſont aujourd'hui ſes Colonies dans l'Amérique: il eſt tel, que peut-être le Gouvernement auroit-il ſujet d'en prendre quelque ombrage. Elles ſont ſi puiſ-

(*) En 1637. Cromwell eut le deſſein, avec quelques Gentilshommes, de paſſer dans la Nouvelle Angleterre, pour ſe mettre à l'abri des violentes perſécutions que l'Archevêque Laud exerçoit contre les Puritains: ſi Charles I. par ſa proclamation Royale n'eût pas empêché l'exécution de ce projet, Cromwell, qui a rempli l'Univers du bruit de ſon nom, ſeroit mort ignoré dans l'Amérique; & l'Hiſtoire de ces derniers temps n'auroit point à reproche à la *Majeſté du Peuple Anglois*, un crime qui n'avoit point encore eu d'exemple, ni dans les ſiecles les plus barbares, ni chez les Nations les plus féroces.

ſantes, qu'il ſeroit dangereux de mettre leur obéiſſance à une trop forte épreuve. Les Actes du Parlement n'ont force de Loi dans chaque Colonie, qu'après avoir été revus par ceux qui en ſont les principaux Chefs. D'habiles Politiques ont déja prédit que quelque jour le nouveau Monde ſecouera le joug de l'ancien, & que ce ſeront les Colonies Angloiſes, les plus floriſſantes, qui donneront l'exemple à celles des autres Nations. Riches, comme elles le ſont, il eſt difficile en effet qu'elles reconnoiſſent encore long-temps ſur Mer les conditions onéreuſes auxquelles le Gouvernement les tient aſſujetties.

Avant que les Anglois euſſent des établiſſements dans l'Amérique, ceux d'entr'eux qui ſe trouvoient inquiétés, alloient ſe réfugier en Suiſſe, en Dannemarck, & dans les Villes Anſéatiques; & ainſi leur Patrie les perdoit pour jamais. Des Pays nouvellement découverts ont offert depuis, à ceux qui étoient perſécutés, des aziles, où ils ont été plus utiles à leur Pays, que s'ils euſſent continué à vivre en Angleterre.

Qu'il feroit heureux pour nous, ſi les Proteſtants, que la révocation de l'Edit de Nantes a contraints de ſortir du Royaume, ſe fuſſent de même réfugiés dans nos Colonies! Ils n'euſſent point porté à nos Voiſins nos principales richeſſes, c'eſt-à-dire, nos manufactures. Les relations qu'ils euſſent conſervées avec la France les euſſent entretenus dans l'habitude de la regarder toujours comme leur Patrie. Séparés de nous par la Religion, ils nous ſeroient reſtés unis par les liens de la Politique. Intéreſſés à la gloire de leur Nation, dont ils auroient encore fait partie, ils auroient continué à travailler à ſon avantage. Au fond de l'Amérique ils auroient le cœur François; à nos portes, ils ſont nos plus cruels ennemis.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXVI.

A Monſieur DE MONTCRIF, de l'Académie Françoiſe.

Sur l'art & les moyens de plaire. Différence des ſentiments & des uſages des François & des Anglois à cet égard.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

AU milieu du grand monde où vous vivez, & parmi les diſſipations de toute eſpece, il eſt heureux pour vous de pouvoir encore converſer avec les Muſes. Qu'il vous eſt beau ſur-tout de ne point oublier vos anciens amis! Pour moi, je paſſe ici une vie ſimple, unie, & détachée de toutes les vanités humaines. Il eſt des temps où la ſolitude m'eſt néceſſaire; j'aime à vivre tantôt à la Ville, tantôt à la Campagne: la foule du monde & le ſilence de la retraite me plaiſent alternativement: ces changements de ſituation, qui varient ou renouvellent les affections

de l'ame, lui ſont toujours agréables; elle a beſoin quelquefois des amuſements les plus ſimples pour ſe délaſſer. La gravité de la Philoſophie n'empêchoit pas Socrate de jouer avec des enfants.

Comme je ne vais à la Campagne que pour y jouir des charmes de la retraite, je fais peu de cas de ces ſomptueux édifices, qui ſont autant de temples conſacrés à l'ennui. J'évite le plus que je puis ces vaſtes appartements, où l'on s'aſſemble en corps pour lui ſacrifier: cette foule de Valets qu'on rencontre à chaque pas dans les grandes Maiſons, me choque; tout ce faſte ſent encore trop la Ville. J'habite au fond d'un Bois, & ſur le bord d'une fontaine, un petit Hermitage: autour de cet humble toit, tout reſpire le plaiſir & l'innocence. C'eſt-là que ſeul je philoſophe & que je jouis de moi-même. Je m'occupe à contempler les merveilles de la Nature; en un mot, je ſuis heureux, tandis que ſous des lambris dorés, au milieu de la bonne chere & du jeu, les autres ſont accablés

de vapeurs. Si j'aime ſi fort la retraite, c'eſt qu'elle a ſur moi le même effet que ſur Montaigne ; & trouvez bon que je me ſerve de ſes propres expreſſions ; j'y trouve une force à laquelle on ne peut eſpérer d'atteindre. *La ſolitude locale*, dit-il, *m'étend plutôt & m'enlargit au dehors : je me jette aux affaires d'Etat & à l'Univers plus volontiers quand je ſuis ſeul. Au Louvre & en la preſſe je me reſſerre, & contrains en ma peau. La foule me repouſſe à moi ; & ne m'entretiens jamais ſi follement, ſi licentieuſement & particulierement qu'aux lieux de reſpect & de prudence cérémonieuſe. Nos foibles ne me font pas rire, ce ſont nos ſapiences.* . . . . . .

J'avoue, malgré le goût que j'ai pour la vie champêtre, qu'elle donne aux mœurs quelque choſe de rude. Les hommes ſont d'autant plus groſſiers, qu'ils vivent plus loin des Villes, & qu'ils ſont moins enſemble. L'habitude de la politeſſe ſe perd aiſément dans la ſolitude. Ainſi, je vous ai une véritable obligation du préſent que vous avez bien voulu me faire

de votre *Eſſai ſur la néceſſité & les moyens de plaire.* Après l'avoir lu avec plaiſir, je le relirai avec profit. Je m'en ſervirai comme d'un préſervatif contre la rouille, que je puis contracter, ſoit au fond de ma retraite, ſoit parmi les chaſſeurs du renard, avec leſquels je vis quelquefois.

Comme vous avez paſſé quelque temps en ce Pays-ci, vous avez dû vous appercevoir qu'une des vertus caractériſtiques des Anglois, eſt cette probité ſi eſſentielle dans le commerce de la vie : leur abord n'eſt pas prévenant : mais quand une fois on les connoît, on trouve chez eux de l'amitié & des ſentiments autant que dans aucune autre Nation. On ne peut ſur ce ſujet leur donner trop d'éloges ; les ſentiments ſont le plus bel appanage de l'humanité. Mais malheureuſement les Anglois ne comptent pas les attentions & les égards mutuels au rang des devoirs, ils dédaignent d'acquérir ces manieres polies & inſinuantes, qui nous concilient la bienveillance des autres, & que par un excès tout oppoſé, nous

mettons ſouvent à la place des ſentiments même. Le deſir de plaire qui ne ſe trouve ici que rarement chez les Grands, eſt abſolument ignoré des petits. La plûpart des Anglois ne regardent les regles du ſavoir-vivre que comme un joug qui rend la vie incommode.

C'eſt ici un Pays de liberté, & où chacun ſe pique de ne ſe gêner en rien : loin de cacher un naturel qui déplaît, on ajoute à ſes autres défauts celui de vouloir paroître ſingulier. On n'entre dans aucune ſociété, qu'aux conditions d'y être libre, c'eſt-à-dire, de n'y avoir aucun égard les uns pour les autres. Celui dont on dit qu'il ne ſe gêne pas, eſt ſûrement un homme qui fait parade de ſa groſſiereté. La plûpart des vices s'introduiſent dans le monde ſous des noms de vertu. En de certains pays, l'inſolence de la brutalité paſſe pour franchiſe ; ailleurs la baſſeſſe de la flatterie s'appelle politeſſe.

Parmi nous, il faut qu'un homme qui veut faire ſa fortune, s'étudie à

plaire; ici, celui qui cherche à plaire, doit commencer par faire sa fortune. En France, un homme riche tâche de s'avancer à la Cour; en Angleterre on fait plus, on le prévient. Quiconque a de grands biens, est ici beaucoup plus important qu'il ne le seroit par-tout ailleurs. C'est par-là qu'un Pair du Royaume se trouve en état de faire tête à un Ministre, & qu'un Négociant devient Membre du Parlement: aussi dans toutes sortes d'états, au lieu de s'étudier à plaire, on ne songe qu'à devenir riche, & alors on plaît toujours assez. L'Intérêt est un Dieu qu'on adore dans tous les pays; mais il est, je pense, servi nulle part avec plus de dévotion qu'en Angleterre: il y a un temple aussi solidement bâti, pour le moins, que celui de la Liberté, & sûrement beaucoup plus fréquenté.

Selon la diversité des mœurs des pays, on y a de différentes notions des mêmes choses. Ce que l'on appelle à Paris un homme aimable, ne s'appelle à Londres qu'un homme

frivole ; ce que nous nommons eſprit, les Anglois le nomment *déraiſon* ; (*) & ce qui nous paroît agrément, n'eſt à leurs yeux que de la folie. On ne connoît point ici cette eſpece d'hommes ſi commune parmi nous, qui, au lieu d'aſpirer à la fortune, bornent leur ambition à être bien venus dans le monde, & qui ſe font du plaiſir d'être ſouhaités & recherchés dans la Société, le plus grand bonheur de leur vie. Un tel Etre paroîtroit ridicule aux Anglois. Ils s'attachent au ſolide ; & parmi eux, rien ne donne du crédit à un homme que ſes richeſſes. C'eſt la ſorte de mérite qui éclipſe tous les autres. Quelqu'un contoit un jour un fait qui ne paroiſſoit pas vraiſemblable ; un homme de la compagnie prit la liberté de lui laiſſer voir qu'il oſoit en douter. Monſieur, répondit cet Anglois, je tiens la choſe d'un Gentilhomme de la Province de Kent, qui a quatre mille livres ſterling de rente. Il fallut ſe rendre à cette raiſon.

Les femmes participent beaucoup

(*) *Non ſenſe.*

ici de la façon de penſer des hommes. Auprès de celles qui donnent dans la galanterie, l'art de plaire ne ſe borne pas à des manieres agréables, à des complaiſances, des ſoins & des flatteries ; toutes ces choſes ne leur paroiſſent que ce qu'elles ſont, que des bagatelles. La plûpart de ceux qui parmi nous paſſent pour hommes à bonnes fortunes, auroient de la peine à réuſſir auprès d'une Angloiſe, elle ne ſe rendroit non plus aux douceurs de leur jargon, qu'à l'ambre dont ils ſont parfumés. Ces Officiers Irlandois, ces heureux mortels, qu'une riche Douairiere va chercher quelquefois juſques dans la lie du peuple pour les épouſer, ne doivent que rarement le don de plaire aux charmes de leur eſprit & de leurs manieres.

D'ailleurs les Anglois, qui la plûpart ſe donnent pour Philoſophes, trouvent ces ſoins & cette complaiſance, que le Sexe exige, au deſſous d'eux. Cela étoit bon pour les ſiécles d'ignorance, où en effet on trouvoit parmi eux de preux &

galants Chevaliers autant qu'ailleurs. Depuis ce temps, les hommes ſont devenus moins complaiſants, & les femmes ſe ſont faites, petit-à-petit, à être moins difficiles: aujourd'hui elles ſont contraintes à les prendre tels qu'ils ſont. Les François ſont ſouvent galants ſans être amoureux; les Anglois ſont toujours amoureux ſans être galants.

Quoique dans cette Nation on étudie aſſez peu l'art de plaire, on y diſtingue cependant une claſſe particuliere d'hommes, que la néceſſité oblige d'en chercher les moyens; ce ſont les gens d'Egliſe. Ceux qui viſent à l'Evêché, ſont tous Courtiſans de profeſſion: ils ſe piquent de la politeſſe la plus recherchée, quoique la leur ſoit ſi affectée & ſi ridicule, qu'elle eſt communément un objet de plaiſanterie à la Cour. Ici, comme vous ſavez, il eſt rare qu'un homme de condition entre dans l'état Eccléſiaſtique. On eſt obligé de donner les plus grands Bénéfices à des gens de College, qui n'en perdent jamais les manieres, & qui, quoique toujours

attentifs à copier celle du monde ; ſont néanmoins mal-adroits à les imiter. Il ſemble que la pédanterie leur imprime un caractere indélébile. Le ton de leurs Ecrits, comme celui de leurs diſcours, tout annonce chez eux le deſſein de plaire ; mais ils ſont bien loin d'en connoître l'art. Un d'entr'eux prêchant un jour à la Cour, dit en finiſſant ſon Sermon, *que ceux qui n'en profiteroient pas, iroient habiter pendant toute l'Eternité un lieu que la politeſſe ne lui permettoit pas de nommer devant une Aſſemblée ſi reſpectable.*

En Angleterre, comme en France, il me paroît que de tous les hommes, ceux qui plaiſent le plus généralement, ſont ceux qui ont de la gaieté & de la douceur, ſans aucun mélange de vanité. Un homme de ce caractere n'a pas même beſoin d'eſprit pour être du goût de tout le monde ; au contraire, un eſprit mélancolique peut ſe faire eſtimer, mais rarement ſe faire aimer. Combien connoiſſons-nous de gens eſtimables avec leſquels nous ne voudrions pas vivre ?

Il

Il faut qu'un homme né ſans gaieté ait beaucoup de mérite pour réuſſir dans la Société. Heureux ſont ceux qui plaiſent ſans qu'il leur en coûte rien ! Mais je m'apperçois que j'entre dans une matiere qu'il ne convient qu'à vous de traiter. Il faut poſſéder les moyens de plaire pour pouvoir les enſeigner aux autres.

Cette réflexion, Monſieur, me ramene à votre Ouvrage. Je l'ai fait voir à pluſieurs Anglois, faits pour en juger, ils l'ont trouvé comme moi également louable, & par ſon objet & par la maniere dont vous l'avez rempli. Quoique Montaigne ait dit qu'il ſe fioit plus à la vertu de tempérament, qu'à la vertu acquiſe par le ſecours des réflexions ; il n'en eſt pas moins vrai que la Société doit beaucoup à ceux qui dans leurs Ouvrages ſe propoſent de faire des Citoyens vertueux. Tel eſt le but du vôtre. Ce deſir de ſe faire aimer que vous voulez que l'on imprime en nous dès l'enfance, ces qualités propres à plaire dont vous nous faites ſentir la néceſſité, ſont puiſées dans les

ſources les plus pures de la Morale ; & vous ne permettez de les employer que dans la ſeule vue de ſe concilier la bienveillance des autres en procurant le bien de la Société. Vous faites ſentir enfin qu'on ne peut être véritablement aimable ſans être eſſentiellement vertueux.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXVII.

A Monſieur l'Abbé HUBERT.

Sur ce qu'en Angleterre on s'adonne trop à la Politique. Sur la véritable liberté & quelques autres points touchant la conſtitution du Gouvernement Anglois.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

S'IL eſt vrai qu'en France les eſprits raiſonnables ne s'appliquent pas aſſez à la Politique, il eſt ſûr qu'en Angleterre les eſprits communs s'en occupent trop; elle dérange plus de têtes qu'elle n'en regle, parce qu'elle demande une application que la plûpart ne comportent pas, & des lumieres que peu d'hommes ſont en état d'acquérir.

Les principes qui ſont la baſe de la Morale ſont ſimples, & la Nature les a gravés dans tous les cœurs: ceux qui ſont le fondement de la Politique, ſont tellement compoſés,

qu'après l'expérience de tant de Nations & de tant de ſiecles, on ne les a pas encore bien conſtatés. Lorſque l'une apprend inutilement aux hommes à ne point faire aux autres ce qu'ils ne voudroient pas qu'il leur fût fait, & qu'ils ſont aſſez aveugles, pour ne pas reconnoître que c'eſt en cela que conſiſte leur véritable intérêt, c'eſt à l'autre à trouver les moyens les plus ſages de les y ramener malgré eux, & de les contenir dans les bornes de la Juſtice. Mais autant il eſt aiſé de preſcrire ce que les particuliers doivent à la Société, pour les avantages dont elle les fait jouir, autant il eſt difficile de régler ce que la Société doit à chacun d'eux, pour ceux qu'elle retire de leur concours mutuel à l'utilité commune, puiſque ſelon les temps & les circonſtances, on eſt néceſſité de ſacrifier l'intérêt particulier à l'intérêt général, & que dans tous les cas le ſalut du Peuple eſt la Loi ſuprême.

Vous êtes, Monſieur, de ce petit nombre d'hommes choiſis, qui ſont faits pour examiner utilement pour

eux-mêmes & pour leurs Concitoyens, une matiere ſi délicate & ſi importante. La fineſſe & la ſagacité de votre eſprit, l'étendue de vos connoiſſances, & les liaiſons que vous avez eues avec les plus grands Politiques d'Angleterre, vous mettent plus à portée qu'un autre d'approfondir un Art, que l'on peut appeller le complément de la ſageſſe humaine.

Si l'on en croit quelques Auteurs qui ont écrit ſur le Gouvernement Anglois, le mot de Liberté qui a cauſé tant de diſputes, & fait répandre tant de ſang dans ce Pays-ci, n'y eſt pas encore bien entendu. En général il eſt vrai, comme l'a remarqué Hobbes, que quand les Particuliers ou les Sujets demandent la liberté, ils entendent par ce mot la domination, ou la ſouveraine puiſſance, à quoi pourtant leur ignorance fait qu'ils ne prennent pas garde. Vous ſavez que tandis que les Ecrivains du Parti mécontent ſe plaignent qu'il n'y a plus de liberté en Angleterre, d'autres exagerent celle qui y régne, & en font de ſi grands éloges, qu'on

croiroit que la forme du Gouvernement Anglois n'a rien à craindre des viciſſitudes & des révolutions auxquelles toutes les inſtitutions humaines ſont ſujettes.

La véritable Liberté eſt ce qui exempte un homme de la ſujétion d'un autre, autant que l'ordre de la Société le permet. Elle ne donne pas à chaque Particulier le privilege de ne faire que ce qui lui plaît, mais ſeulement de faire tout ce qui n'eſt pas contraire au bien général. Comme elle tire toute ſa force des Loix, où l'on peut les violer avec impunité, on ne peut pas dire qu'elle ait des fondements bien aſſurés. Il n'eſt point d'atteintes qui ne les ébranlent. On ne s'apperçoit pas toujours de celles qui portent le coup fatal : ainſi cet édifice conſtruit avec tant d'art & de ſoins, s'écroule quelquefois au moment où l'on y penſe le moins.

Si la Liberté conſiſtoit dans la variété des cultes religieux, & dans une licence effrenée de parler & d'écrire, on pourroit dire que les Anglois en jouiſſent auſſi pleinement

qu'aucun Peuple de la Terre en ait jamais joui. Mais peut-être que pour conſtituer la vraie & parfaite liberté, il faut quelque choſe de plus qu'un ſon vuide, & que la licence & de la langue & de la plume.

En effet, ceux qui ſeroient eſclaves & de l'ambition & de l'intérêt, pourroient-ils ſe dire libres ? Dès qu'on a échangé ſa liberté pour des richeſſes ou des honneurs, ne l'a-t-on pas véritablement aliénée, & n'eſt-ce pas ainſi que tous les Etats libres ont été aſſujettis ?

Ceux à qui une Nation confie le précieux dépôt de ſa Liberté, peuvent ſacrifier l'intérêt public à leur intérêt particulier, & comme ils ont le droit de faire des Loix, toutes celles qu'il leur plaît d'établir, ſont autant de chaînes qui lient les mains de ceux qui leur ont confié la ſuprême Puiſſance. Il ne faut pas moins qu'un effort général pour les rompre, & le Peuple peut ſe trouver tellement embarraſſé, qu'il n'eſt plus en état de le tenter.

Je ne prétends pas inſinuer par-là

que les Anglois aient rien perdu de cette même liberté pour laquelle leurs Ancêtres ont tant combattu : je ne veux que vous faire ſentir combien il eſt probable qu'ils ne la conſerveront pas toujours. Le changement des mœurs entraîne néceſſairement celui du Gouvernement. L'opération de la corruption eſt imperceptible, mais l'effet n'en devient par-là que plus à craindre.

Les Anglois qui aiment à ſe comparer aux Romains, doivent ſonger qu'auſſitôt que ces fiers Vainqueurs du Monde connurent la ſoif des richeſſes, ils perdirent l'eſprit Républicain, l'unique fondement de leur puiſſance & de leur liberté. Rien n'eſt ſi oppoſé à l'amour de la Patrie que l'intérêt particulier, & vous avez dû vous appercevoir que l'eſprit qui anime ici les différents Partis, eſt tout au moins ſuſpect.

La Liberté ne peut ſubſiſter ſans l'amour de la Patrie, & peut-être ſans une eſpece de fanatiſme qu'un concours de cauſes phyſiques & morales rendroit auſſi difficiles à déraciner

chez de certains Peuples, qu'il le ſeroit de l'inſpirer à d'autres. Les Romains, toujours occupés de la grandeur de leur Nation, ſe faiſoient un devoir de ſacrifier leurs intérêts perſonnels à celui de la République. Chez eux, l'avantage particulier réſultoit de l'attachement de chacun à la cauſe commune. Un Bourgeois de Rome ſe croyoit fait pour commander aux Rois. Les Anglois ſont un Peuple raiſonnable & commerçant, qui ne cherche qu'à s'enrichir : ils n'ont pas, pour préférer le bien public à leur bien particulier, ce puiſſant motif qui faiſoit agir les Romains, ce deſir de la gloire & cette ardeur héroïque qui ont rendu ceux-ci les maîtres du Monde. Les Romains ne ſont devenus commerçants que pour s'en aſſurer la conquête ; les Anglois n'arment dans l'Europe que pour y étendre leur commerce. Si l'intérêt public leur fait prendre les armes contre leurs Voiſins, les plus éclairés d'entr'eux avouent qu'il eſt plus ſouvent le

prétexte, que la cauſe de leurs diviſions domeſtiques.

Voici la peinture que fait des principaux chefs du Parti oppoſé à la Cour, un des Auteurs qui paſſe pour connoître le mieux l'état préſent de l'Angleterre ; *Malheureuſement*, dit cet habile Politique, *il n'eſt que trop vrai que l'oppoſition au Miniſtere eſt fondée principalement, ſinon uniquement, ſur l'avarice* (*). *Ceux qui la ſoutiennent ſont exclus des avantages qui réſultent du pouvoir & des charges ; & en cela conſiſte tout le myſtere de l'oppoſition, quelque art que l'on emploie à le déguiſer. Si le Miniſtre pouvoit trouver les moyens de ſatisfaire les paſſions dominantes de ceux qui lui ſont contraires, s'il pouvoit les raſſaſier d'emplois & de penſions, il lui ſeroit aiſé de gouverner ſans trouble, juſqu'à ce qu'il eût porté le pouvoir de ſon Maître au-deſſus de celui de ſon Parti.*

Quelle idée nous donne-t-on là,

(*) *Multorum crudelitas & ambitio & luxuria ut paria peſſimis audeat, fortunæ favore deficitur. Eadem velle eos cognoſces, da poſſe quantum volunt.* Sen.

Monſieur, de tant de Perſonnages illuſtres & qui paroiſſoient ſi animés du zele du bien public ? Il y a toute apparence qu'elle eſt exagérée par la chaleur du mécontentement ; mais on ne peut nier que tel qui a déclamé à la Chambre des Communes contre le Gouvernement, n'en ait fait l'apologie à celle des Pairs, dès qu'il a plu au Roi de l'y admettre. Ne ſoyons pas ſurpris de toutes ces variations & de toutes ces contradictions ; ſelon les circonſtances, les hommes changent de ſentiments & de langage. Il ne faut pas même les ſoupçonner toujours de mauvaiſe foi. L'amour-propre faſcine les yeux de la plûpart. Ils ne voient réellement les objets, que comme ils ſont intéreſſés à les voir. Il y a plus de ſottiſe que de malice dans les hommes ; ce n'eſt point la méchanceté, c'eſt la vanité qui eſt le principe de toutes leurs actions.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE LXXXVIII.

A Monſieur DE CRÉBILLON, fils.

Sur les eaux de Bath, la Compagnie qu'on y trouve, & la maniere d'y vivre.

De Bath, &c.

MONSIEUR,

ENFIN j'ai ſatisfait une de mes grandes curioſités, & j'ai vu les eaux de Bath. Je n'ai point été à celles de Scarborough, de Tumbridge, ou d'Epſom, parce qu'elles ne ſont plus à la mode, & que ſi l'on veut aller aux eaux ſans être malade, il faut du moins aller où l'on eſt ſûr de trouver la meilleure Compagnie.

Bath, à mon avis, ne mérite pas moins l'attention d'un Etranger que les Villes d'Oxford & de Cambridge, qui en ſont plus communément l'objet. Dans celles-ci, que leurs Univerſités ont rendu ſi célebres, on peut faire connoiſſance avec des Savants du premier ordre; dans celle où je

ſuis à préſent, on ne trouve pas un monde qui ſache ſi bien le Latin ou le Grec; mais on n'en trouve un autre avec lequel il eſt plus doux de vivre. Je veux parler de cette moitié de la Nation, qui, dans tous les Pays, eſt la plus aimable. Bath eſt le lieu de l'Angleterre où le Sexe aujourd'hui ſe plaît le plus, & où par conſéquent il ſonge le plus à plaire. Ceux qui croient qu'il en eſt des eaux de Bath comme de celles de Bourbon, où l'on ne trouve que des gens infirmes, paralytiques ou valétudinaires, ſe trompent; au contraire, c'eſt ici le lieu de l'Angleterre où l'on ſe porte le mieux, & où l'on tire le meilleur parti de ſa ſanté.

Je puis vous l'aſſurer, Monſieur, les eaux de ce lieu ſi riant, méritent bien leur réputation. Un Mari ſe plaint-il de ce que ſa femme lui refuſe depuis long-temps un héritier, les Médecins lui conſeillent de l'envoyer à Bath, & bientôt elle éprouve l'efficacité des eaux. Elles ſont encore un remede ſûr pour les vapeurs des Belles; & ce qui ſurprendroit tout

autre que vous, que rien ne peut étonner de leur part, c'eſt que la vertu de ces eaux n'agit que ſur le Sexe. Je connois pluſieurs ſortes de maladies qu'elles guériſſent chez les femmes, ſans que les hommes en reçoivent le même ſoulagement, comme la mélancholie, la jauniſſe, la conſomption même, quand le mal n'eſt pas invétéré.

La Compagnie que l'on trouve à ces eaux eſt toujours de bonne humeur, & l'on demeure d'accord qu'elles tirent leur principale vertu de la gaieté qui y regne. Si un Etranger veut apprendre la Langue du Pays & connoître les Dames d'Angleterre, il doit venir paſſer ici quelque temps. Il n'eſt pas aiſé de les voir à Londres. Ce n'eſt pas que les hommes y ſoient jaloux, c'eſt que les femmes y ſont farouches & inacceſſibles; ici au contraire elles ſont du commerce le plus doux & le plus facile. Elles y mettent à profit toute la liberté de la Campagne, & toute la familiarité des eaux. Vous, Monſieur, qui ſans avoir pris parmi nous le titre

de Spectateur, en faites quelquefois les fonctions dans vos Ouvrages ingénieux, vous qui démêlez avec tant de fineſſe les plus petits ridicules de ce Sexe, en qui tout, juſqu'aux défauts, prend la forme des graces; je crois que vous vous amuſeriez beaucoup de toutes les Scenes qui ſe paſſent aux eaux de Bath, & que votre heureuſe imagination en ſauroit bien tirer parti.

Lorſqu'une jeune Veuve ou une Douairiere ſurannée, veulent encenſer de nouveau les Autels de l'Hymen, c'eſt ici qu'elles viennent ſacrifier à ce Dieu; c'eſt ici que les hommes à bonnes fortunes ſe rendent de tous côtés pour établir leur réputation. Enfin, c'eſt ici le lieu de la Grande-Bretagne où les Irlandois ſont le mieux reçus. Celui qui a fait parler de lui l'Automne aux eaux de Bath, fait infailliblement du bruit l'Hyver ſuivant à Londres. Il excite la curioſité des Ducheſſes, & attire ſur lui les regards de toutes les femmes de la Cour.

Il ſemble que l'air de cette Ville

inſpire le goût du plaiſir, on lui ſacrifie juſqu'aux heures de ſolitude. On y lit nos Ouvrages nouveaux, & ſans vous faire de compliment, je n'en connois point que l'on y ait autant goûtés que les vôtres. Ils ſont déſormais au rang de ceux dont la lecture fait partie du régime que l'on y obſerve.

A Londres, c'eſt communément quelque choſe d'aſſez triſte qu'un cercle d'Angloiſes qui prennent leur thé. Les hommes les plus galants craignent de s'y préſenter. Elles y parlent peu, à moins que la médiſance ne leur délie la langue. A Bath, au contraire, les tables de thé ſont extrêmement gaies; auſſi celui qu'on y prend eſt-il différent de celui dont on uſe en Angleterre & dans le Pays de Galles. Le thé ordinaire n'a aucune vertu ſur les eſprits; celui de Bath les éveille & donne de l'enjouement aux plus triſtes. Il eſt fait avec de l'eau-de-vie d'Arac, du citron & du ſucre. Le même vin ne communique pas plus de chaleur, & n'inſpire pas plus de gaieté. Auſſi les Dames à

Bath

Bath en font grand uſage. C'eſt ce qu'elles appellent du thé d'Arac, & que par-tout ailleurs on nomme de la *Ponche*. A Londres, les femmes, du moins celles qui veulent paſſer pour raiſonnables, ſont obligées de ſe contraindre, & ne peuvent guere boire de liqueurs qu'en ſecret; ici les eaux d'anis, de citron, des Barbades, &c. font partie de l'équipage de la table de thé (*).

Enfin autant les hommes s'amuſent aux courſes de New-Market, autant les femmes de leur côté ſe plaiſent aux eaux de Bath. Elles ſont en effet ici, tout autres qu'elles ne ſont à Londres; & ce qui produit en elles une différence ſi remarquable, c'eſt la gênante uniformité de leur vie ordinaire. Premierement, comme femmes, elles ſe vengent ici par un mois de liberté & de divertiſſement,

(*) Dans la Comédie de Congreve qui paſſe pour ſon chef-d'œuvre, & qui peint le mieux les mœurs de ſon temps, THE WAY OF THE WORLD, Mirabell déclare à Mademoiſelle Milleamant comme un des articles à ſigner avant le contrat de mariage, qu'il faut qu'elle banniſſe de ſa table de thé toute eau d'anis, de citron, de cinnamomon, des Barbades, &c.

de la contrainte & de la triſteſſe où le joug de l'habitude les retient dans la Capitale le reſte de l'année. Les mœurs peuvent être différentes, mais le Sexe eſt par-tout le même ; il aime à jouir de ſes droits, & s'il en eſt dépouillé par l'injuſtice ou par le caprice des hommes, par la mode ou par les préjugés, il emploie tout ce qu'il a de reſſources pour y rentrer dès qu'il en trouve les occaſions : dans les Pays même où on les traite en eſclaves, elles trouvent les moyens de commander à leurs Maîtres. Secondement, celles de ce Pays-ci ont une raiſon de plus pour aimer à faire uſage de leur liberté ; c'eſt d'être nées ſous un Gouvernement qui en inſpire l'eſprit. D'ailleurs leur tempérament mélancolique, qui ſouvent les éloigne du plaiſir, doit le leur rendre plus ſenſible quand elles veulent s'y livrer. Une coquette s'y abandonne ſans réflexion toutes les fois qu'il ſe préſente, ce qui fait peut-être qu'elle le goûte moins. Pour une Angloiſe, c'eſt une affaire capitale & raiſonnée. Une partie de

Bath eſt peut-être le fruit de ſix mois de méditation & d'intrigues : il a fallu faire la malade, gagner les Domeſtiques, corrompre le Médecin, preſſer une Tante, tromper un Mari, en un mot, recourir à toutes ſortes d'artifices pour y réuſſir. On cherche à ſe payer de toutes les peines qu'on a priſes. Le plaiſir eſt d'autant plus attrayant pour les Angloiſes, qu'il leur eſt moins familier & leur coûte davantage. Les Mélancoliques ſentent plus vivement la joie que ceux en qui elle eſt habituelle.

Au reſte les eaux de Bath joignent à toutes les vertus dont je vous ai parlé, celles des eaux du Léthé. Pour peu qu'une femme en boive, elle perd le ſouvenir de tout ce qui lui eſt arrivé dans ce ſéjour d'enchantements. Vainement, à Londres, un jeune Renaud croît reconnoître l'amoureuſe Armide dont il a adoré les charmes, il n'y retrouve plus qu'un Dragon de vertu dont le ſeul regard fait trembler le Chevalier le plus audacieux. J'ai oui dire que les eaux d'Aix-la-Chapelle avoient à peu près

toutes les mêmes vertus (*) : je laiſſe aux Naturaliſtes à examiner ce fait, & à nous en apprendre la véritable cauſe.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

(*) Nous apprenons de Cicéron, que chez les Romains les eaux de Pouzzol avoient la même réputation, & probablement la même efficacité dans tous les cas. *Puteolos plurimi & lautiſſimi ſolent eſſe in iis locis.* Cic. ad Att. Lib. IV. Ep. X.

LETTRE LXXXIX.

A Monſieur H * *.

Converſation avec un Pair d'Angleterre. Que dans les débats du Parlement on ſonge ſouvent plus à faire du bruit qu'à ſervir la Patrie.

De Northampton, &c.

MONSIEUR,

UN mot ſuffit au Sage pour entendre ; un mot ſuffit à celui qui ne l'eſt pas pour ſe trahir. Cette réflexion morale ſent le début de l'Apologue, & vous vous attendez peut-être que je vais vous en envoyer un que vous puiſſiez mettre en Vers, & que vous ne manqueriez pas d'embellir par les graces de votre imagination. Mais ce n'eſt point une fable que je vais vous conter, c'eſt un de ces faits qui ne méritent d'être remarqués qu'autant qu'ils prouvent que la plûpart de ces hommes qui nous paroiſſent ſi grands à l'aide de tout l'artifice qu'ils emploient pour

nous en impoſer, redeviennent bien petits quand ils ſe laiſſent voir dans leur ſimple naturel. C'eſt alors que dans le Citoyen zélé pour le bien public, on ne trouve plus qu'un eſprit ambitieux ou turbulent, & que celui que l'on croyoit l'ami de la Patrie ne paroît plus que l'ennemi du Miniſtre.

Je ſoupai hier avec un Membre du Parlement extrêmement célebre par ſon amour pour la Liberté, ou du moins par ſon oppoſition à la Cour; car il faut prendre garde de s'y tromper, on prend ſouvent ici l'un pour l'autre. Le Pair du Royaume dont je veux vous parler, a la réputation d'un homme de beaucoup d'eſprit: il eſt un de ceux qui ont le plus de crédit à la Chambre Haute. La ſorte d'éloquence qui lui eſt particuliere, a plus d'une fois déconcerté le Duc de Newcaſtle; il eſt ami de Milord Bolingbrooke; M. Pope lui a adreſſé la troiſieme de ſes *Epîtres Morales*; en un mot, rien ne lui manque pour fixer ſur lui l'attention du Public, & pour exciter la curioſité d'un Etranger. A ces titres il méritoit

toute la mienne, je fus charmé que le hazard pût me procurer un tête-à-tête avec un homme d'une ſi grande réputation.

Je fis long-temps tout ce que je pus pour avoir une converſation ſuivie avec cet illuſtre Défenſeur des libertés de l'Angleterre, j'avois tout lieu de me flatter que la ſienne ne pouvoit manquer d'être pour moi auſſi inſtructive qu'agréable. Cependant mes eſpérances furent trompées; tantôt il me parla de la beauté des Vers de M. Pope, & tantôt des voyages du Chevalier Ogletorpe: il m'entretint auſſi de l'Hiſtoire ancienne de M. Rollin, & de celle de la Chine du P. du Halde. Je fus même ſurpris, je l'avoue, de le trouver aſſez au fait de notre Littérature Françoiſe, pour ſavoir à quoi s'en tenir ſur le mérite de certaines feuilles périodiques qui paroiſſent toutes les ſemaines à Paris, *& qui ont moins l'air de Critiques propres à éclairer l'eſprit & perfectionner le goût, que de Satyres uniquement deſtinées à entretenir la malignité des ſots.* Ce ſont ſes

propres expreſſions ; mais outre qu'il ne m'apprenoit rien de nouveau, je voulois le faire parler ſur des matieres d'une tout autre importance. Je lui demandai s'il ne ſe rendroit pas à Londres pour l'ouverture de la Séance prochaine du Parlement. » Oui, „ Monſieur, me dit-il, c'eſt mon „ devoir, & je le remplirai ; mais je „ n'y ai plus de plaiſir. " Comment, Milord, repris-je, vous n'y avez plus de plaiſir ! Et pourquoi ? „ *C'eſt*, „ me répondit-il, *que je ne m'échauffe* „ *plus*. J'approche de mes ſoixante „ ans, & toute ma chaleur eſt paſſée. „ J'ai vu un temps où plus jeune & „ le ſang bouillant dans mes veines, „ je faiſois du bruit dans la Chambre. „ J'aurois parlé deux heures de ſuite „ ſans perdre haleine ; & ſi mon avis „ étoit contredit, Dieu ſait comme „ je le ſoutenois. Mais aujourd'hui „ ce n'eſt plus cela ; je ne puis pas „ même élever aſſez ma voix pour „ me faire entendre. De nouveaux „ vents m'ont éclipſé ; je ne brille „ plus. Je dis mon avis, & puis „ c'eſt tout. Il m'eſt cruel d'en être

„ réduit-là après avoir joué pendant „ plusieurs années un des premiers „ rôles dans le Parlement. Vous ne „ sauriez vous imaginer le plaisir qu'il „ y a à parler, lorsque l'esprit de parti „ & la chaleur de la dispute vous „ emportent, quand vous êtes sûr „ que le rapport de ce que vous „ aurez dit à la Chambre, troublera „ la digestion du Ministre, & inquié- „ tera le Roi à son souper. Ah, Mon- „ sieur, voilà les prérogatives que „ nous avons nous autres Seigneurs „ Anglois, & que les vôtres ne con- „ noissent pas.... Mais c'est une satis- „ faction que je ne goûte plus, & „ que je regrette tous les jours. Que „ Milord C** est heureux! quoiqu'il „ soit de mon âge, il n'est point „ d'affaires importantes sur lesquel- „ les il ne parle encore le premier, „ le plus haut & le dernier. Il n'a „ rien perdu du feu de sa jeunesse. „ Pour moi, encore un coup, *je ne* „ *m'échauffe plus.*

Il accompagna ces derniers mots d'un profond soupir; & ce fut-là, Monsieur, sans que j'aie altéré en rien

la vérité, ce que la conversation de ce Membre du Parlement eut pour moi de plus curieux & de plus instructif. Il n'y fut pas même question de l'amour de la Patrie ; & la liberté de parler fut moins envisagée comme une voie de procurer le bien de la Nation, que comme un moyen de mortifier le Ministre.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XC.

A Monſieur l'Abbé D'OLIVET.

Révolutions dans l'Empire des Lettres. Caractere de Rouſſeau. Décadence des Auteurs François. Diſpute ſur les Anciens & les Modernes. Le bel eſprit trop eſtimé, le bon ſens trop négligé. Jugement ſur pluſieurs Auteurs.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LEs Ouvrages de génie donnent autant de réputation à une Nation que ſes conquêtes : ces eſpeces de triomphes dans les Lettres ne l'honorent pas moins que ſes triomphes dans les armes. La Poſtérité place au même rang le Héros, & celui qui le chante.

Les grands Hommes, que le ſiecle de Louis XIV. a produit dans l'un & l'autre genre, ont également excité la jalouſie de nos Voiſins. Ceux à qui la gloire de la France porte le plus d'ombrage, les Anglois, n'ont pas fait

moins d'efforts pour lui disputer la prééminence dans la République des Lettres, que pour s'opposer à l'aggrandissement de sa puissance dans l'Europe.

Il est sûr que de leur côté ils ont beaucoup contribué à l'avancement de la Philosophie ; mais peut-être ont-ils tort de penser, que *dans l'éloquence, comme dans la Poésie, dans l'Histoire même, & dans les autres genres de Littérature, aucun Peuple ancien ou moderne ne les a surpassés* : du moins ce sont ces prétentions qu'il ne leur est pas aisé de justifier.

L'Empire des Lettres a ses révolutions comme les autres Empires : il a passé dans ces derniers temps des Italiens aux François. Aujourd'hui les Anglois travaillent avec ardeur à nous en déposséder ; & j'ai regret que nous ne fassions pas, pour nous y soutenir, autant d'efforts que nos Voisins en font pour s'en rendre les Maîtres.

Si la gloire du Parnasse François n'est pas entierement éclipsée, elle s'obscurcit de jour en jour. Sous un

nouvel Auguſte nous n'avons plus de Virgile. Tandis qu'un Roi, l'amour de ſes Peuples, à la tête de ſes Armées, étonne toute l'Europe par la rapidité de ſes conquêtes; nos Muſes dégénérées ont tenté vainement de les célébrer : elles n'ont encore ſû bien exprimer que l'impuiſſance de leur zele. Des Princes qui ſoutiennent dignement tout l'éclat des plus grands noms à la guerre, ont beau ſignaler leur valeur, ils ne reçoivent plus de couronnes que des mains de la Victoire.

Rouſſeau avoit montré à nos Poëtes, où ſe cueillent ſur le Parnaſſe ces Lauriers, qui immortaliſent également; & celui qui les donne, & celui qui les reçoit. Soit qu'ils n'aient pas eu aſſez de force pour ſe ſoutenir dans la route qu'il leur avoit tracée, ou qu'ils aient eu le malheur de prendre des ſentiers qui les ont égarés, ils n'en ont rapporté qu'une moiſſon de fleurs paſſageres. A des faits immortels, ils n'ont élevé que des monuments d'un jour.

Dans les Ouvrages d'un autre genre

nous ne ſommes pas plus heureux : toutes les fois qu'il m'eſt arrivé de faire un tour chez les Libraires François qui ſont ici établis, j'ai toujours été fâché de les trouver ſi bien fournis de tant de Livres nouveaux qui s'impriment journellement à Paris, & qui déshonorent notre Nation aux yeux des Etrangers.

Aujourd'hui, grands dans les petites choſes, & petits dans les grandes ; Philoſophes dans les bagatelles, & frivoles dans la Philoſophie : au lieu de travailler à l'avancement des connoiſſances humaines & à la perfection des Arts, nous ne ſongeons qu'à ſatisfaire le goût qu'on a dans ce ſiecle pour toutes les choſes ſuperficielles.

Il n'eſt que trop vrai, Monſieur, que le Savoir eſt totalement négligé parmi nous, c'eſt à ceux, qui, comme vous, occupent les premiers rangs dans la Littérature, à s'en plaindre. Les Chaires que le Reſtaurateur des Lettres en France (*) a fondées au College Royal, pour y perpétuer

(*) FRANÇOIS I.

l'étude & le goût des Langues ſavantes, ne ſont plus guere fréquentées que par des Prêtres Hibernois.

De quelques dons que la Nature nous ait comblés, nous avons beſoin de modeles pour nous former ; celui qui eſt obligé de tirer tout de ſon fonds, ne produit jamais rien de grand. Corneille lui-même n'a commencé à s'élever que par le Cid. L'imitation en pareil cas ne fait qu'embellir l'invention. Nous pouvons obſerver les regles de la Nature & écrire dans l'eſprit de ceux qui les ont le mieux ſuivies. Les Ouvrages des Anciens étoient familiers aux bons Ecrivains du ſiecle de Louis XIV. Ce n'eſt qu'en les imitant qu'ils ſont parvenus à les égaler : c'eſt d'Euripide que Racine a appris à émouvoir les paſſions.

Différents Auteurs, ſuivant leurs intérêts peut-être plutôt que leurs lumieres, ont depuis prétendu que les progrès que les Sciences ont faits parmi nous, nous diſpenſent déſormais de recourir aux Ecoles de Rome & de la Grece. Ils ſentoient qu'ils

ne pourroient avoir de réputation dans leur ſiecle, qu'autant qu'ils réuſſiroient à faire tomber celle des Anciens. Il étoit plus aiſé de décrier le mérite de leurs Ouvrages, que d'y atteindre : ainſi, ne pouvant imiter leur ſimplicité, ils ont voulu la faire paſſer pour groſſiéreté.

Comme cette prétention, quoique fauſſe, favoriſoit deux vices qui ſont naturels à tous les hommes, la vanité & la pareſſe, ces nouveaux Docteurs firent bientôt de nombreux Proſélytes : ceux que l'on appelle *Beaux-Eſprits*, c'eſt-à-dire, les Ecrivains ignorants & ſuperficiels, ſe firent un devoir de répandre des principes qui étoient ſi fort de leur goût. Enfin, toute la génération préſente paroît les avoir adoptés ; & vous en voyez les triſtes effets. Dans les Sciences, comme dans la Morale, le moindre relâchement a des ſuites dangereuſes : il ne faut peut-être pas moins d'efforts pour ſe ſoutenir dans la perfection, que pour y atteindre.

Notre ſiecle, dans les différentes productions

productions de l'esprit, est déjà tellement inférieur à celui qui l'a précédé, que sur ce sujet les plaintes sont générales. Mais autant je les trouve bien fondées, autant il me paroît ridicule de s'en prendre au peu de protection, que selon quelques gens, l'on accorde parmi nous aux Lettres. Je ne crains pas d'avancer au contraire, que la France est encore le pays où les Sciences reçoivent le plus d'encouragement de la part du Gouvernement : dans une partie si essentielle à la police d'un Etat florissant, elle donne depuis long-temps l'exemple à l'Europe. En Angleterre, les particuliers accueillent les Sciences & favorisent ceux qui les cultivent; mais le Ministere public, dont l'influence est toujours plus puissante, ne contribue presque en rien à leur avancement.

On cherche également à nous en imposer, & sur ce qui regarde nos Voisins, & sur ce qui se pratique parmi nous. Cependant, ceux qui ont recours à de pareils artifices, s'abusent eux-mêmes en croyant

tromper le Public : on s'apperçoit que ces excuſes frivoles ne ſont que l'effet de leur mauvaiſe foi, qui les empêche de convenir de leur ignorance ou de leurs défauts.

M. de la Motte a oſé prononcer ſur Homere, dont il avoue qu'il n'entendoit pas la Langue : on peut faire cas des talents & reſpecter la mémoire de cet illuſtre Académicien, ſans adopter ſes ſentiments : quelques Auteurs qui ont ſuivi ſon exemple ; n'ont pas eu, à beaucoup près, les mêmes avantages que lui, pour ſe paſſer d'une étude, qu'un eſprit préſomptueux peut mépriſer, mais dont il ne peut jamais tenir lieu.

Bayle, avec trop de ſévérité peut-être, prétend que quiconque ne ſait pas le Grec, ne peut pas ſe dire Homme de Lettres. Aujourd'hui, parmi ceux qui oſent en uſurper le nom, combien à peine entendent le Latin ! Un Roman, la plus mépriſable Brochure, paroiſſent à ceux qui en ſont les Auteurs, des titres ſuffiſants pour y prétendre.

Ainſi, de ce grand nombre d'Ecri-

vains, les uns ſe laiſſent entraîner par le torrent, les autres ne font que ſe livrer à leur pareſſe; & l'on ne voit plus paroître en France que des Ouvrages frivoles, parce que ce ſont ceux qui ſont les plus à la mode, & où il eſt le plus aiſé de réuſſir. En tout ce qui s'y fait aujourd'hui, on néglige entiérement le ſolide, on ne cherche que l'agrément. Comme on ne bâtit plus que pour ſoi, & point du tout pour ſes deſcendants; dans les Ouvrages d'eſprit, on ne ſonge plus à la poſtérité, on n'écrit que pour ſon ſiecle. Tel étoit né avec des talents qu'il pouvoit rendre utiles à la Société, qui paſſe ſa vie à faire de miſérables Romans.

Ceux qui ſe permettent un ſi mauvais uſage des dons qu'ils ont reçus de la Nature ne s'apperçoivent pas du tort qu'ils ſe font à eux-mêmes. Ils obtiennent à la vérité une réputation momentanée, mais ils ne peuvent parvenir à aucune conſidération réelle (*). Les ſeuls Ecrivains qui

(*) *Vera gloria radices agit, atque etiam propagatur: ficta omnia celeriter tanquam ſtoſculi decidunt, nec ſimulatum poteſt quidquam eſſe diuturnum.*

aient le droit d'y prétendre, ſont ceux dont les Ouvrages ſont marqués au ſceau de l'utilité publique.

La réputation de *Bel-eſprit* dont on eſt ſi jaloux, & que l'on obtient à ſi peu de frais, eſt l'unique cauſe de tous ces écarts ; comme ce ſont les femmes qui la donnent, on n'écrit que pour leur plaire. Il n'eſt pas étonnant que tant de gens dans le monde faſſent un ſi grand cas de tous ces Ecrits ſuperficiels ; ce ſont ceux qui ſont le plus à leur portée. Les eſprits frivoles qui ne ſont point affectés du bon ſens des Anciens, mépriſent ce qu'ils n'ont pas. C'eſt un parti que notre amour-propre prend volontiers pour n'être pas humilié de ce que la Nature nous a refuſé.

On compte faire grace aux Ecrivains de l'Antiquité en leur accordant un *gros ſens commun*, l'unique mérite que les Partiſans de la Littérature moderne ne leur diſputent pas. La plûpart ne ſentent pas même quel eſt le prix de ce qu'ils leur accordent : le langage ordinaire de ceux qui ſont dépourvûs de jugement,

eſt de dire que tout le monde en a.

On ne craint pas d'avancer que Deſpréaux n'étoit point un homme d'eſprit ; le célebre Rouſſeau, tient, dit-on lui-même au ſiecle paſſé, il n'en a que fort peu. On ne compte plus aujourd'hui les fonds pour rien, on ne s'attache qu'aux tournures, on ne veut plus que des penſées fines. Ainſi, tandis que les uns ſe tourmentent inutilement pour en tirer de leur propre fonds, d'autres tout bonnement en prennent où ils en trouvent. Il eſt des Ecrivains, dont je me doute bien que vous ne liſez pas les Livres, qui ſont à cet égard de la meilleure foi du monde. Loin de reſſembler, lorſqu'ils compoſent, à ce Muſicien, qui a tant de regret de ne pouvoir imaginer de chants, qui ne ſoient dans Lulli, ils ne reconnoiſſent pas au bout de leur plume les penſées de La Bruyere, de Paſcal, ou de La Rochefoucault. Leurs Ouvrages ne ſont que des répétitions continuelles de ce qui a été dit avant eux. Ils paſſent ainſi leur vie à courir après l'eſprit des autres ; ils ſe ſuppoſent

le talent d'écrire parce qu'ils en ont la manie, & lorſqu'ils ont alembiqué à leur maniere tout ce qu'ils ont lu ou entendu, ils croient réellement l'avoir penſé. Voilà comme quoi nous voyons paroître tant de Livres nouveaux qui n'ont réellement de nouveau que le titre & le ſtyle maniéré qui les diſtinguent.

C'eſt ſur-tout des Auteurs de cette eſpece que Bacon a dit qu'ils écrivent par vanité, & nullement pour inſtruire. La mémoire leur tient lieu d'imagination ; ils ont été frappés d'une jolie idée ; pour la faire paroître nouvelle ils la retournent & la revêtent des petits mots familiers qu'ils ont ramaſſés dans la Société où ils vivent. A ces titres ils ſe croient modeſtes lorſqu'ils balancent à prendre le pas ſur les Ecrivains les plus ingénieux du dernier ſiecle. L'étude des mots enfle de vanité ceux qui s'y appliquent ; aujourd'hui c'eſt une eſpece de contagion qui fait grand tort à notre Littérature.

Il eſt une voie bien ſimple d'en venir à une déciſion qui ne ſeroit

peut-être pas favorable aux Partiſans du goût qui regne à préſent. Les Traductions ſont la pierre de touche de l'eſprit. Ce qui en eſt véritablement dans une Langue, en eſt également dans un autre. Le véritable eſprit eſt comme le mercure qui prend des formes différentes, mais ne peut ſe perdre par quelque opération que ce ſoit. Les *Concetti* des Italiens, rendus en Anglois, ſont ce qu'on appelle ici, *Non-Senſe* (*).

Les Ouvrages des Anciens ont toujours ſubi cette épreuve, ſans rien perdre de leur valeur intrinſeque. Homere, en quelque Langue qu'on le liſe, eſt le plus grand des Poëtes. Dom-Quichote même n'a pas moins réuſſi en François qu'en Eſpagnol. Moliere conſerve en Italien & en Anglois ſes véritables beautés : comme il a peint la Nature, on reconnoît toujours la vérité & la juſteſte de ſes portraits, dans tous ceux qui ont l'art de les rendre. Toute Traduction eſt une copie; mais

(*) *Non-Senſe*, choſe qui n'a point de ſens.

pour bien copier, il faut être capable de peindre.

Lorſque l'on vient à traduire en Anglois ceux de nos jolis Ouvrages modernes qui ont le plus de réputation, on trouve qu'ils ne ſont qu'un tiſſu de riens agréablement exprimés: toutes ces penſées ſi fines s'évanouiſſent en décompoſant les mots dont elles ſont revêtues. L'eſprit qui en fait le mérite eſt d'une nature ſi légere qu'il s'évapore d'abord au creuſet. Comme ce qu'il a d'éblouiſſant il ne le doit qu'à la tournure, il ne peut le conſerver dans une autre Langue, où l'on ne trouve pas des équivalents pour toutes ces jolies phraſes qui tiennent lieu de penſées.

Il n'y a certainement point d'eſprit où il n'y a pas de raiſon, & la raiſon ne peut ſe rencontrer où manquent la ſolidité & l'exactitude. Ainſi, toutes ces penſées, dont le brillant fait d'abord quelque illuſion, mais qui s'évanouiſſent quand on les approfondit, ne ſont pas d'un plus grand prix dans l'original que dans la traduction.

C'eſt à cette épreuve que l'on reconnoît quel eſt en effet le mérite de chaque Auteur. Le véritable eſprit eſt le même dans toutes les Nations & dans tous les temps. Nous liſons Phedre avec plaiſir. Les Fables de la Fontaine auroient réuſſi à Athenes. La Poſtérité, qui dans deux mille ans ne connoîtroit de Corneille que ſes Ouvrages traduits dans une Langue qui ſe parleroit alors, ne pourroit deviner ni de quelle Nation il a été, ni dans quel ſiecle il a vécu. Tout admirable qu'eſt Racine, on s'apperçoit qu'il eſt François. D'autres, inpendamment du caractere National, ont encore celui de leur ſiecle : d'autres enfin n'ont que l'eſprit de l'année où ils ont écrit. C'eſt celui de beaucoup de nos Auteurs modernes. On pourroit aller plus loin, & dire que le Bel-eſprit, qui depuis peu eſt ſi fort en honneur, n'eſt à proprement parler que l'eſprit du jour. Auſſi ne produit-il guere que des Ouvrages *Ephémères* (*).

(*) *Ephémère*, qui ne dure qu'un jour.

Tel Auteur ſe croit d'un grand poids, qui n'en mettroit qu'un bien léger dans une balance pareille à celle que le judicieux M. de Piles a imaginée pour les Peintres. Pluſieurs de nos Poëtes Dramatiques n'y figureroient que comme Verſificateurs; ils ſe trouveroient très-défectueux dans les parties du deſſein & de la compoſition, qui, en Poéſie comme en Peinture, ſont pour le moins auſſi eſſentielles que le coloris. Ils y apprendroient que celui qu'ils recherchent avec tant d'affectation, parce qu'il a un brillant qui en impoſe, n'eſt pas le plus naturel, & qu'il ne convient que rarement aux ſujets où ils l'emploient. S'il éblouit le grand nombre des Spectateurs, ils ne ſatisfait ceux qui en connoiſſent le mieux le véritable prix, qu'autant qu'on en ſait faire uſage à propos. Je ne penſe pas que le goût des tirades & des portraits qui prévaut aujourd'hui ſi fort à notre Théatre, puiſſe durer encore long-temps.

Tout ce qui eſt purement de mode, éprouve ſon inconſtance; pluſieurs

Livres après avoir fait beaucoup de bruit dans leur naiſſance, tombent dans le mépris, ou du moins dans l'oubli. Comme ils tirent leur principal mérite d'un jargon différent du langage ordinaire, & d'une conformité au ton de plaiſanterie qui eſt en vogue, ils ſont entraînés avec le tourbillon des ridicules & des extravagances de leur temps, qui eſt obligé de faire place à d'autres plus puiſſants par leur nouveauté. Ces révolutions de folies ſont auſſi promptes que fréquentes dans notre Nation. Ainſi, l'eſprit de cette année ne ſera point de l'eſprit, l'année prochaine. Lorſqu'un jour dans ceux de nos Romans, qui ne peignent pas moins le langage que les mœurs de notre temps, on lira qu'*On ne doit pas blâmer une femme qui a une* AFFAIRE, *parce qu'il n'y en a point qui n'en ait;* il y a grande apparence qu'on n'entendra pas ce que l'Auteur a voulu dire, & tant mieux pour l'honneur de notre ſiecle!

Il eſt vrai que parmi ces productions qui paſſent pour ingénieuſes,

quelques-unes reſſemblent en effet ſi fort à celles de l'eſprit, qu'on eſt en quelque façon excuſable de s'y tromper pendant quelque temps. La Capitale, à cet égard, n'a d'avantage ſur les Provinces, qu'en ce qu'elle revient plus aiſément de ſes erreurs. Le brillant n'en impoſe à Paris, qu'autant que le charme de la nouveauté le met en valeur.

Dans ce ſiecle où la Phyſique a fait plus de progrès que les talents, nous ſommes parvenus à contrefaire l'eſprit auſſi parfaitement que le diamant : nous imitons également bien l'éclat de l'un & de l'autre. La ſolidité eſt la ſeule qualité que nous ne pouvons donner à tous ces eſſais où nous voulons faire paſſer l'Art pour la Nature. Ainſi, nous pouvons les multiplier à l'infini ſans devenir plus riches. C'eſt par une indigence réelle que tant d'Auteurs affectent cet eſprit à la mode. On a des recettes ſûres pour en faire ; on en a même depuis peu imprimé le ſecret. *Il ne faut pour cela que réunir des choſes éloignées, ou diviſer celles qui paroiſſent ſe joindre,*

ou les oppoſer l'une à l'autre (*), & ſur-tout donner beaucoup ſur l'Antitheſe, c'eſt de toutes les figures de Rhétorique celle qui produit le plus d'effet & qui coûte le moins à mettre en œuvre. Dire les choſes autrement qu'on ne les a dites, vouloir donner un air neuf à des penſées uſées & triviales, exprimer ſingulierement des idées ordinaires, préſenter ridiculement des lieux communs, & toujours affecter autant d'ordre dans les mots que de déſordre dans les penſées, *c'eſt faire ſupérieurement du Bel-eſprit.* Un Ecrivain judicieux en a fait la remarque : *Nous ne voyons plus dans la République des Lettres que des Ouvrages de Pieces rapportées, & qui ne ſont point faites pour aller enſemble* (†).

Dans le ſtyle d'aujourd'hui, toujours ſerré, c'eſt-à-dire découſu, on ne connoît plus ni nombre ni meſure. Tout y eſt tranché; on veut être laconique, on n'eſt que dur. On donne un air ſententieux aux réflexions les plus communes. On

(*) Diſſertation ſur l'ESPRIT.
(†) Eſſai ſur le BEAU.

ne ſait plus ce que c'eſt que ces liaiſons & ces tranſitions dont l'art ſuppoſe autant d'ordre dans les idées, que d'adreſſe dans la maniere de les préparer. Auſſi eſt-ce une partie que les regles & l'eſprit même ne peuvent donner : elle eſt l'effet du jugement & du goût.

Il faut pourtant avouer que nous avons encore beaucoup d'Auteurs qui s'attachent à une maniere d'écrire plus liée & plus naturelle. Parmi les Ouvrages de pur agrément, le *Siege de Calais* eſt un de ceux où le mérite eſt le plus remarquable. Quel gré ne doit-on pas ſavoir à l'Auteur d'avoir eu la ſageſſe de préférer au ſtyle *brillanté* qui eſt ſi fort à la mode, l'élégante ſimplicité des Ecrivains du ſiecle de Louis XIV.

M. Locke fait conſiſter l'eſprit dans un aſſemblage heureux d'idées qui ont quelque reſſemblance ou quelque rapport. La maniere de les exprimer doit conſerver, pour ainſi dire, cette même harmonie : elle conſiſte dans cette ſimplicité ſage & ce tour aiſé & naturel que nous

admirons dans les Anciens, & dont perſonne ne s'écarte que ceux qui n'ont pas aſſez de force de génie pour faire briller une penſée par ſes vrais rapports. Les Auteurs Grecs & Romains, excitent quelquefois notre admiration par l'art avec lequel ils rapprochent les idées les plus éloignées; ceux de nos jours ne cherchent à étonner que par l'union de celles qui ſont contradictoires. Dans les Ecrits de toute eſpece comme en tout genre de deſſein, on ſe plaît aujourd'hui à marier les choſes d'une nature oppoſée. Je ne ſais ſi ce mauvais goût a paſſé de France en Angleterre, ou d'Angleterre en France. Mais M. Pope lui-même n'en eſt pas exempt. Lorſque dans la deſcription d'Hamptoncourt, il s'exprime à peu près ainſi, en parlant à la Reine Anne:

Dans ce Palais ſuperbe, où votre Majeſté
Prend quelquefois Conſeil... & quelquefois du Thé *:

* *Here Thou great Anna! Whom three realms obey;*
Does ſometimes counſel take.... and ſometimes Tea.
THE RAPE OF THE LOCK, *Canto III.*

s'il n'a voulu que ſurprendre, il a atteint à ſon but; s'il a cru trouver du plaiſant, je doute qu'il y ait réuſſi.

A l'exemple des femmes, qui, aujourd'hui plus parées ſans être plus riches, mêlent le Straſs (*) à leurs diamants, ceux même de nos Auteurs qui ne ſont pas faits pour ſe tromper ſur la valeur véritable de cet eſprit contrefait, ne laiſſent pas de l'employer dans leurs Ouvrages pour éblouir davantage le commun de leurs Lecteurs. Voilà tout ce qu'a produit l'ambition de la parure. On ne s'occupe pas à amaſſer de vraies richeſſes en ce genre, parce qu'on eſt ſûr de briller avec les fauſſes. Nous nous contentons d'employer les diamants de notre fabrique; & par-là, malgré tout cet étalage pompeux de nos Ecrits, nous ne laiſſerons rien à nos neveux. Ce ſeront pour eux des effets de nulle valeur, parce qu'ils n'y trouveront aucune ſolidité.

Les Ouvrages des Anciens ſont des

(*) On appelle Straſs les pierres qui imitent les Diamants, c'eſt le nom de l'ingénieux Ouvrier qui eſt parvenu à les contrefaire le mieux.

mines

mines où nos Peres ſe ſont enrichis, & que malheureuſement nous avons abandonnées. Quelques tréſors qu'ils y aient découverts, ils ne les ont pas épuiſées, ou plutôt c'eſt un fonds dont nous-mêmes nous pourrions en tirer d'autres, ſi nous nous appliquions à les faire valoir. Les Penſées d'Horace ou de Juvénal ne paroîtront point en François des beautés empruntées, quand, ainſi que Malherbe & Deſpréaux, on aura l'art de ſe les rendre propres par le travail. Celui qui étudiera les Auteurs de l'Antiquité y peut découvrir de nouveaux germes d'idées, dont ſouvent on eſt ſuſceptible; mais que peut-être ne trouveroit-on pas de ſoi-même, & qu'il eſt impoſſible d'appercevoir, ſi l'on ne s'entretient dans l'habitude de penſer ſolidement. La lecture des bons Ouvrages eſt la véritable culture de l'eſprit; elle échauffe l'imagination & la rend capable de produire. *L'Eſſai ſur l'Entendement Humain* de M. Locke, n'eſt que le développement d'un de ces

germes (*) dont ceux qui depuis deux mille ans ont enſeigné la Philoſophie d'Ariſtote, n'avoient apperçu ni le principe ni les conſéquences.

Pour la Morale comme pour l'Eloquence, pour former l'Orateur, le Citoyen, le Philoſophe même, quel maître que Ciceron ! Jamais la raiſon & la vertu n'ont parlé par un organe qui ait mieux fait ſentir tous les avantages de l'une & tous les charmes de l'autre.

Nos jeunes gens, en ſe familiariſant davantage avec la maniere de penſer & d'écrire des Anciens, s'accoutumeroient à préférer le bon eſprit qui les touche ſi peu, & dont la raiſon eſt la baſe, au bel eſprit dont ils font ſi grand cas, & qui n'eſt fondé que ſur le caprice ; celui-ci même a ſon mérite, mais du ſecond genre ſeulement, parce qu'il n'eſt que de convention ; l'autre par ſa nature en a un auſſi réel qu'invariable. Ils ſentiroient que comme le vrai doit

(*) *Nihil eſt in intellectu humano, quod non priùs fuerit in ſenſu.*

toujours régner dans le premier, le ſecond même n'eſt rien s'il eſt deſtitué du vrai-ſemblable. Les productions les plus extravagantes doivent encore avoir une ſuite & un accord; &, dans leurs bizarreries même, une ſorte d'harmonie qui les rapproche de la vérité.

La plaiſanterie eſt un des objets où l'eſprit s'applique le plus & ſe fait le mieux ſentir; toutes les fois qu'elle regarde l'humanité en général, c'eſt-à-dire, les vices, les défauts, & les ridicules du genre humain; l'eſprit ainſi employé eſt ſûr de plaire dans tous les temps, & ſera du goût de tous les hommes, c'eſt le bon eſprit. L'*Avare* de Plaute fait encore rire ſur notre Théatre; la Poſtérité ne jugera pas autrement que nous du *Miſanthrope* de Moliere. Mais lorſque la plaiſanterie porte uniquement ſur les mœurs de quelques Sociétés particulieres, & ſur les manieres de quelques perſonnes; lorſque l'on fait des Livres entiers ſur des minuties dont un trait ſeul peut faire ſentir tout le ridicule, l'eſprit devient frivole par

faſſe l'application la plus ſévere aux Ouvrages des autres ; mais lorſqu'il s'agit de leurs propres productions, les regles ne paroiſſent plus les mêmes, ou du moins on ſe croit, par un mérite particulier, diſpenſé de s'y ſoumettre. Chacun s'imagine alors avoir un droit au privilege excluſif de lâcher la bride à ſon amour-propre & de franchir impunément les bornes de la modeſtie. C'eſt un reproche que grand nombre d'Auteurs ſe ſont attiré dans tous les temps ; il en eſt aujourd'hui de plus répréhenſibles encore & dont l'exceſſive vanité, je ne dis pas ſe laiſſe voir, mais affecte de ſe montrer tellement à découvert, que ſur ce point on peut les aſſurer d'être ſans aucune pudeur. Les ſentiments les plus hazardés deviennent, lorſqu'ils les adoptent, des oracles qu'il faut reſpecter ; ils affichent le mépris pour tout Lecteur qui oſe ne les pas recevoir comme tels. Ils ne prennent point la peine d'amener les eſprits à leurs opinions par la chaîne des conſéquences ; ils ſe contentent de prononcer, & veulent

en être crûs ſur leur parole. Pour faire du bruit dans le monde (car quel autre but pourroit-on leur ſuppoſer?) il n'eſt point de vérités reçues qu'ils n'attaquent ſans ménagement, point de paradoxes, quelqu'étranges qu'ils puiſſent être, qu'ils ne ſoutiennent avec confiance. Ils entreprennent ainſi d'élever ou détruire, & de réformer tout au gré de cette ſcience certaine, pleine puiſſance & autorité Magiſtrale qu'ils s'attribuent dans l'empire des Lettres, & qui n'eſt reconnue que de quelques Enthouſiaſtes qu'ils ont l'adreſſe d'infatuer de la ſupériorité de leur mérite & de la bizarrerie de leurs idées. Il ne tient pas en effet à ces Proſélytes zélés que la Philoſophie moderne ne preſcrive l'aveugle ſoumiſſion de l'ancienne. Ils rétabliroient volontiers, en faveur de celui de leurs Docteurs qu'il leur plaît de préconiſer, la formule de l'Ecole : *Le Maître l'a dit.* Le Tribunal ſuprême du Public, qui n'eſt autre que celui de la raiſon & de la vérité, regarde comme autant d'attentats contre ſa

Juriſdiction, toutes ces entrepriſes particulieres, & ne manque pas de punir tôt ou tard les coupables par le juſte mépris que mérite leur orgueil & leur préſomption (*).

La même tyrannie dans la converſation révolte également ceux qu'elle entreprend de ſoumettre. Jamais on ne réuſſit mieux dans l'un & l'autre genre que quand on s'occupe moins à faire paroître ſon eſprit, qu'à en donner aux autres, c'eſt-à-dire, quand on parle & qu'on écrit de façon que celui qui vous lit ou vous écoute, prévienne vos penſées, & croie ſe ſouvenir de ce que vous lui apprenez. Socrate avoit coutume de dire qu'un de ſes plus grands plaiſirs étoit de faire accoucher les eſprits : c'eſt le but que tout Ecrivain ſage doit ſe propoſer ; il doit chercher à faire accoucher ſes Lecteurs. La plûpart ont les germes des mêmes idées que l'Auteur : il ne s'agit que de les féconder & de les faire éclorre.

(*) *Neminem nomino; quare iraſci mihi nemo poterit, niſi qui ante de ſe voluerit confiteri.* Cicer. Pro Lege Manilia.

C'eſt un des principaux mérites de Séneque & de Montaigne ; c'eſt un talent que poſſedent, dans le degré le plus éminent, deux des premiers Philoſophes de ce ſiecle ; tout bon eſprit le devient, en liſant les Ouvrages de M. de Monteſquieu & de M. de Buffon, & c'eſt ce qui a le plus contribué à la haute réputation dont ils jouiſſent. Il eſt des hommes à qui l'on n'apprend rien, mais à qui l'on donne lieu de penſer ; c'eſt toujours un ſervice que vous leur rendez, & dont ils ſont reconnoiſſants. Ils ſe plaiſent à ſuivre une génération d'idées dont vous leur développez le germe ; ils vous tiennent compte des découvertes que vous leur faites faire ; & l'épreuve heureuſe de leurs forces, tourne à l'avantage de celui qui y a donné lieu : Ils ne peuvent ſe féliciter de penſer comme vous, ſans vous ſavoir bon gré de penſer comme eux. Le contentement qu'ils en reçoivent eſt le motif de leur approbation, & la meſure de leur eſtime & de votre mérite réel.

En effet, la vérité & la raiſon ſont

communes à un chacun, & ne ſont pas plus à celui qui les a dites le premier, qu'à celui qui les a dites mille après, non plus à l'Auteur qui écrit, qu'au Lecteur intelligent à qui il les expoſe. *Ce n'eſt non plus ſelon Platon, que ſelon moi*, dit Montaigne, *puiſque lui & moi nous voyons & entendons de même ;* ce n'eſt non plus ſelon l'Auteur qui compoſe un Ouvrage, que ſelon le Lecteur qui le juge, puiſque tous deux ſe rencontrent.

Mais ſi la vérité eſt à tout le monde, la maniere de la préſenter eſt ce qui nous appartient à chacun en particulier, c'eſt ce qui fait le caractere diſtinctif, & ce qui conſtitue le tour d'eſprit différent de chaque Auteur. L'un, pour nous perſuader, emploie la force du raiſonnement ; l'autre, ſe ſert du charme des images ; celui-ci, de l'expreſſion du ſentiment. Les Bourdaloues, les Boſſuets, les Maſſillons, par différentes voies, arrivent au même but. La plûpart de ceux qui ſe regardent aujourd'hui comme leurs ſucceſſeurs, n'ont au-

cun caractere qui leur ſoit propre; ils ſuivent le mauvais goût du ſiecle, ils cherchent plus à amuſer leurs Auditeurs, qu'à les rendre meilleurs. Au lieu de lancer les foudres de l'éloquence contre les vices, ils ne font que décocher les traits de l'épigramme contre les ridicules. Souvent même ſans égard pour leur miniſtere, pour le lieu où ils parlent, & pour les matieres qu'ils y traitent, ils débitent leur morale en Madrigaux, qui ne paroîtroient jamais auſſi ingénieux à l'Opéra, qu'ils ſont indécents en Chaire, & qui néanmoins leur attirent le ſuffrage des femmes qui courent en foule à leurs Sermons. Toujours plus occupés des mots que des choſes, & d'eux-mêmes que de leurs ſujets, ils font dire d'eux que s'ils ne perſuadent pas, on a du moins du plaiſir à les entendre; & de leurs Auditeurs, qu'ils font trop de cas de l'eſprit, & trop peu du bon ſens.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XCI.

A M. le Préſident DE MONTESQUIEU.

Sur la vraie liberté. En quoi elle conſiſte, & ce qui conſtitue le vrai bonheur d'une Nation. Que les Peuples ſont plus heureux dans une grande Monarchie que dans un petit Etat. Que le Deſpotiſme tyrannique des Princes de l'Orient n'eſt pas à craindre en Europe.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

CEUX qui ne cherchent dans les Sciences que de quoi amuſer leur eſprit, y trouvent rarement de quoi éclairer leur raiſon. Ils deviennent plus ſavants ſans devenir plus utiles à leurs Concitoyens. Ils n'apperçoivent pas le Phiſoſophe dans le Poëte, & le Politique dans l'Hiſtorien. Ils ne diſcernent pas dans les Annales d'une Nation le rapport de ſes mœurs & de ſon Gouvernement,

la partie qui peut le plus ſervir à notre inſtruction.

Ceux qui réfléchiſſent davantage ne chargent leur mémoire des faits, qu'après en avoir examiné l'enchaînement : ils comparent leur ſiecle à ceux qui l'ont précédé : ils obſervent combien les Loix rendent différents les uns des autres, ces hommes que la Nature produit à peu près les mêmes dans tous les Pays & dans tous les temps. Quelquefois auſſi ils voient différents principes produire les mêmes effets ; l'honneur, c'eſt-à-dire, l'amour-propre bien dirigé fait faire aux uns ce qu'a fait faire à d'autres l'amour de la Patrie.

Voilà, Monſieur, le fruit que ceux qui vous reſſemblent retirent des Sciences, voilà les avantages qu'ils procurent à un Etat où ils en répandent les richeſſes. Lorſqu'ils parcourent l'Hiſtoire, ou portent un œil philoſophique ſur les différents Gouvernements établis aujourd'hui en Europe, ils s'arrêtent moins aux noms qu'on leur donne, qu'à leur effet réel, c'eſt-à-dire, à l'influence

qu'ils ont ſur le bien général de la Société. Ils voient des Républiques gouvernées par la tyrannie & des Monarchies où regne l'équité.

Je ne ſais ſi les Anglois ne paient pas trop cher cette prétendue liberté dont ils ſont ſi jaloux : l'eſpece d'aſſujettiſſement qu'ils nous reprochent n'eſt pas tel qu'ils ſe plaiſent à le croire, & les rendroit peut-être moins malheureux que les factions continuelles qui les déchirent. Un des Auteurs qui a marqué dans ſes Ecrits le plus d'amour pour la vérité, Bayle, au milieu de l'Etat qui paſſe pour le plus libre de tous, avoue lui-même, que beaucoup de gens dans les Pays étrangers ſe font une fauſſe idée de la liberté Hollandoiſe, & de la ſervitude Françoiſe. *La ſujétion eſſentielle & effectuelle*, dit Montaigne, *ne regarde que ceux d'entre nous qui s'y convient, & aiment à s'honorer & enrichir par un tel ſervice; car qui veut ſe tenir en ſon foyer, & fait conduire ſa maiſon ſans querelle & ſans procès, il eſt auſſi libre que le Duc de Veniſe.*

On pourroit reprocher aux Réfugiés l'eſprit de Satyre qu'ils ont contracté chez nos Voiſins, ſi le malheur qui les aigrit ne les rendoit en quelque façon excuſables ; mais les Anglois ne le ſont pas de nous juger d'après de vaines déclamations. Ceux d'entr'eux qui ſe laiſſent emporter par l'enthouſiaſme Républicain, ont beau peindre la Monarchie des couleurs les plus noires, il eſt des Peuples qui ne peuvent la reconnoître aux portraits affreux qu'ils en font, & dont ce Gouvernement fait tout le bonheur & toute la puiſſance.

Votre ami, M. Pultney, dont je reſpecte d'ailleurs le rare mérite & la haute réputation, eſt tombé lui-même dans cet excès. Il craint pas d'avancer que » les maximes du Gou» vernement François ne convien» nent qu'à des Eſclaves, & que, quel» que avantageuſes qu'elles ſoient » pour les Gouverneurs, quoiqu'el» les puiſſent contribuer à la ſûreté » d'un Tyran, elles ſont deſtructives » de tout le bonheur qui naît de la

» Liberté & de tous les privileges » d'un être raiſonnable (*).

Après un portrait ſi odieux de notre adminiſtration civile & de nos Loix particulieres, il ne laiſſe pas de propoſer au Parlement notre Police militaire, comme pouvant être avantageuſe à une Nation libre, puiſqu'il veut que l'Angleterre l'adopte. Cependant c'eſt cette perfection qu'il y trouve, qui fait en partie la force de nos Souverains, & qui aſſure leur indépendance abſolue, le premier droit de leur couronne. M. Walpole, en qualité d'Anglois, ne fait pas à ſon illuſtre Antagoniſte la réponſe la plus naturelle & qui réſulte d'une contradiction ſi manifeſte, c'eſt que la juſtice qu'il rend au Gouvernement François dans la ſeconde partie de ſon Diſcours, prouve que ce qu'il a dit contre, dans la premiere, n'eſt qu'une de ces vaines déclamations qu'on ſe permet ici tous les jours pour flatter un Peuple qui a la manie

(*) PARLIAMENTARY DEBATES IN ENGLAND. Vol. XIX. Ann. 1739.

de

de ſe croire le ſeul libre, & tous les autres eſclaves.

Qu'entend-on par liberté dans une Nation ? Eſt-ce l'indépendance de toute autorité ? Eſt-ce le droit de ſe choiſir ſes Maîtres & d'avoir part au Gouvernement? Il ſeroit aiſé de faire voir que dans ce ſens la liberté eſt la cauſe du malheur, & ſouvent de la ruine des Peuples. Les Polonois & les Suédois ſont-ils plus heureux que nous, parce qu'ils éliſent leurs Rois, ou qu'ils participent aux affaires de l'Etat ? La vraie liberté conſiſte dans l'ordre civil, dans l'harmonie de la Société, dans la ſubordination des différents états qui la compoſent. C'eſt de cet accord parfait des Membres avec les Chefs, que réſulte le bonheur général. Soit que les particuliers obéiſſent à un Monarque, ou qu'ils ſoient gouvernés par un Sénat, ils peuvent être également libres. Pour prononcer ſur la liberté, il faut moins examiner la forme que les effets d'un Gouvernement. Si le Peuple eſt heureux, il eſt libre.

Le moyen le plus ſûr pour juger du bonheur d'une Nation, eſt de voir ſi le Pays qu'elle habite eſt peuplé : la vraie richeſſe d'un Etat conſiſte dans la quantité d'hommes. Il ne faut pas craindre que la terre ne produiſe pas de quoi les nourrir. Il n'en eſt point de ſtérile où les hommes ſont laborieux. Quand le beſoin éveille leur induſtrie, ils ſechent les marais, ils applaniſſent les montagnes.

La France quoique bien peuplée pourroit l'être encore davantage, ſans être obligée de tirer de l'Etranger aucune des choſes néceſſaires à la vie, je veux parler de celles qu'on appelle dans le Commerce *les denrées de premiere néceſſité.* Par conſéquent, elle ſeroit encore & plus riche & plus puiſſante.

Lorſqu'il y aura plus d'hommes dans un Etat, il y aura plus de bras pour cultiver la terre, pour faire valoir les Manufactures, pour repouſſer l'Ennemi, &c. Tout homme, en quelque genre que ce ſoit, peut retirer de ſon travail plus qu'il ne lui faut pour vivre. Ce qu'il ne

conſomme pas eſt autant de gagné pour la Société. Ainſi, plus il y aura d'hommes dans un Pays, plus il y aura d'excédent de travail qui tournera à l'avantage de l'Etat. C'eſt cet excédent porté à l'Etranger, qui fait la richeſſe de toutes les Nations commerçantes.

Il eſt ſûr que ſelon la nature du Gouvernement, les hommes plus ou moins laborieux, jouiſſent auſſi plus ou moins des fruits de leur travail. Cependant, au lieu d'écouter des préjugés qui flattent notre orgueil, mais qui ne s'accordant pas avec les imperfections de la nature humaine, ſont peut-être contraires à ſes véritables intérêts; pour les connoître, ne conſultons que la raiſon; examinons ce qui doit faire le bonheur d'un Peuple, & par conſéquent ſa liberté.

Il me paroît, Monſieur, qu'en tout Etat, Monarchique ou Républicain, le bonheur général de la Société réſulte du bonheur de chaque particulier. Un homme raiſonnable eſt toujours heureux, s'il a le néceſſaire

ſelon ſa condition, c'eſt-à-dire, ſi, ſous la protection des Loix, il peut vivre comme ſon pere a vécu: Ainſi, une des choſes eſſentielles au bien d'une Nation, c'eſt d'être gouvernée d'une maniere conſtante & uniforme. Si, pour ſon avantage même, il eſt néceſſaire de faire des changements à ſa conſtitution politique, il faut les préparer de loin & y arriver par des voies inſenſibles. Toute altération trop prompte dans un Gouvernement eſt toujours dangereuſe; elle n'a communément d'autre effet que d'y introduire de nouveaux abus. De-là nous pouvons conclure que rien n'eſt plus contraire au bonheur & à la liberté d'un Peuple, que la licence & l'eſprit de diſſenſion qui ne tendent qu'à renverſer l'autorité établie, ou qui du moins préſentant ſans ceſſe ces révolutions comme poſſibles, détruiſent la confiance publique qui en eſt le plus ferme appui.

Quel ſeroit en effet le ſort d'un Roi & d'un Peuple, dont les droits & les prétentions n'auroient aucune regle certaine; qui, au lieu de s'occuper

de la puiſſance & de l'aggrandiſſement de l'Etat, ne penſeroient réciproquement, le Prince qu'à violer les Privileges de ſes Sujets, le Peuple qu'à uſurper les prérogatives de ſon Souverain ? Ces mouvements inteſtins & contraires, ne doivent-ils pas détruire les forces totales d'une Nation, qui n'eſt puiſſante qu'autant qu'elle eſt unie ? Le Corps Politique s'affoiblit par la violence de ces agitations, qui ne peuvent aboutir qu'à des révolutions continuelles, pendant leſquelles un Voiſin attentif peut ſubjuguer ce Peuple, qui ne pourroit ni ſouffrir qu'un Roi le gouvernât, ni ſe gouverner lui-même.

Les Anglois qui écrivent contre la Monarchie, rappellent toujours les regnes des Nérons & des Caligula, comme ſi de pareils Monſtres avoient rien de commun avec ceux des Souverains qu'ils veulent rendre odieux (*).

J'ajouterai qu'en examinant les choſes philoſophiquement, on trouvera peut-être qu'un Souverain, qui

(*) Gordon, *Réflexions ſur* TACITE.

comme Néron, ſeroit maître de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique, & qui voudroit l'imiter dans les abus les plus cruels de ſon autorité, ne pourroit pas rendre les Peuples en général auſſi malheureux qu'ils le ſont communément dans un petit Etat. Une Puiſſance qui s'étend ſi loin, en eſt par-là moins à charge aux particuliers. Autant elle peut être fatale aux Grands, autant elle paroît favorable aux petits. C'eſt dans les grandes Villes, c'eſt ſous les grands Empires que ceux qui ne veulent point ſe mêler des affaires de l'Etat, jouiſſent le plus ſûrement des avantages de leur condition, & de cette ſorte de liberté qui fait le bonheur d'un homme raiſonnable. On prouveroit aiſément à tout homme qui aura lû l'Hiſtoire avec attention, que les Peuples en général étoient plus heureux ſous Néron, qu'ils ne le ſont aujourd'hui dans quelques-unes de nos Républiques.

Mais je ne craindrai point de le dire, dans un ſiecle éclairé comme le nôtre, le Deſpotiſme n'eſt point

auſſi à craindre qu'il a pû l'être dans ces temps où les ténebres de l'ignorance avoient couvert la ſurface de l'Univers. Les hommes péchent d'autant moins contre l'ordre, qu'ils ſont plus éclairés. Le vice eſt le faux dans la Morale, comme la vertu eſt la vérité : ſelon qu'ils ſeront plus ou moins en état de diſtinguer l'un & l'autre, ils ſeront toujours plus ou moins vertueux.

L'habitude de raiſonner influe ſur tout ; elle nous met en état de mieux juger, & du Gouvernement politique & de la vie Civile, & de ce que nous devons aux autres, & de ce que les autres nous doivent. La raiſon fait connoître aux Rois comme aux Peuples leurs véritables intérêts : elle apprend aux Sujets à ſe tenir dans l'obéiſſance que l'ordre exige d'eux, & aux Souverains à ne point abuſer de leur pouvoir.

Le fanatiſme d'aucune eſpece ne peut ſubſiſter avec la raiſon ; & ſi à l'égard de ceux qui ſont nés dans des partis différents, elle ne le détruit pas entierement, du moins, elle

rapproche les eſprits : toujours amie de l'humanité, elle n'emploie pour les ſubjuguer d'autres armes que celles de la perſuaſion & de la douceur. Elle empêche ceux du parti le plus fort d'abuſer de leur puiſſance ; elle apprend à ceux du plus foible, à être les plus modérés. Elle convainc, par l'expérience, les hommes qui ſont les plus à portée de ſentir les défauts d'un Gouvernement, qu'il vaut mieux quelquefois les tolérer, que de les détruire ſous prétexte de les réformer. Qu'ont produit les dernieres guerres civiles d'Angleterre ? Ces mêmes ſéditieux qui ont briſé le Sceptre de Charles I. ont armé d'une verge de fer un homme, qui, ſous le nom de Protecteur, eſt devenu le tyran de ſa Patrie. La foibleſſe de ſon Succeſſeur & la ſageſſe des Grands de la Nation, ont bientôt fait reprendre aux Anglois leur ancienne conſtitution.

Il n'eſt pas étonnant que des Peuples groſſiers qui ne ſentent pas la liaiſon de leurs intérêts & de leurs devoirs, qui ne connoiſſent ni les

principes de la Morale, ni les fondements de la Politique, qui n'ont l'idée ni des Sciences, ni des Arts, ni de l'exacte équité, ni du véritable héroïsme, n'ayant jamais eu devant les yeux aucun modele de juſtice ou aucun exemple de vertu : il n'eſt pas étonnant, dis-je, que de pareilles Nations ſe laiſſent continuellement entraîner par le fanatiſme, & ſoient ou opprimées par la tyrannie cruelle, ou détruites par la licence effrenée. Mais comment ſe peut-il qu'un Prince & qu'un Peuple, accoutumés à converſer avec la vertu des Grecs & des Romains, & à qui l'Hiſtoire, la leçon des Rois & des Sujets, eſt familiere, puiſſent ſe tromper : le Prince, dans l'adminiſtration de ſon autorité; les Sujets, dans les regles de leur obéiſſance ?

Combien plus encore devons-nous eſtimer les avantages d'une Religion dont toute la morale ne tend qu'au maintien de l'ordre, & qu'au bonheur du genre humain, d'une Religion qui nous enſeigne à reſpecter dans les Rois les images de la Divinité,

& qui les oblige de traiter leurs Sujets comme leurs freres, qui rappelle inceſſamment aux Peuples que l'obéiſſance eſt un devoir, & leur ſoumiſſion une vertu, & qui apprend aux Rois que leur pouvoir n'eſt point arbitraire, & que leur juſtice ſera jugée !

Si dans l'Orient le Mahométiſme & la tyrannie tiennent encore ſous le joug de nombreuſes Nations, c'eſt l'ignorance ſeule qu'il faut accuſer, & des honteux déréglements des Souverains, & de l'aveugle ſoumiſſion des Peuples. De ſemblables excès ne peuvent guere avoir lieu parmi les Monarques Chrétiens. S'il en eſt qui, à l'exemple d'un Prince Muſulman, oſent, ſans aucune formalité de Juſtice, dévouer un de leurs Sujets à la mort : ſur un Trône que le crime environne, ces Souverains ſi redoutables n'ont qu'une autorité chancelante, parce qu'elle eſt arbitraire. Ils peuvent tout ſur le peuple, mais ils dépendent de leurs Soldats. Ceux qu'ils emploient pour tenir leurs Sujets dans la ſervitude, les y

réduiſent eux-mêmes : en ſe jouant de la vie des hommes, ils expoſent la leur ; le même fer, qui, au gré de leur caprice, tranche les jours d'un malheureux, menace leur propre tête. Auſſi, dans ces Pays où les abus de la Puiſſance ſont ſi cruels, & les révolutions ſi communes, tout eſt encore enveloppé dans les ténebres de l'ignorance, juſqu'à la Religion qu'on y profeſſe.

L'eſclavage n'eſt point à craindre dans l'Europe Chrétienne tant qu'elle ſera partagée, comme elle l'eſt, entre différents Potentats. Il n'eſt pas ici queſtion des François, qui ſe ſont toujours diſtingués des autres Nations par leur amour pour leurs Rois; ce qui fait leur éloge & celui de leurs Souverains : on ne s'accoutume point à aimer les Tyrans. Mais je ſuppoſe qu'un Roi devenu abſolu en Angleterre, voulût abuſer de ſon pouvoir, les cris d'un Peuple opprimé appelleroient bientôt ſes Voiſins à ſon ſecours. La Nation mécontente paſſeroit ſous d'autres Loix. Quand les Peuples des Pays-Bas voulurent ſe

ſouſtraire à la domination Eſpagnole, toutes les autres Puiſſances de l'Europe leur tendirent les bras.

Les Anglois répondront que ce n'eſt point le lacet des Turcs qu'ils redoutent, mais l'autorité d'un Roi aſſez puiſſant pour établir des impôts ſans le conſentement de la Nation. Hé, n'eſt-ce pas le vœu du Roi, & non celui du Peuple qui regle toutes les affaires au Parlement? Le Miniſtre n'y eſt-il pas entiérement le maître? Si celui qui gouverne eſt obligé de céder à la faction qui lui eſt oppoſée, celui qui lui ſuccédera n'en diſpoſera-t-il pas avec la même facilité? Un Ecrivain qui paroît avoir mieux approfondi qu'aucun autre les différents changements arrivés au Gouvernement d'Angleterre, eſt d'avis qu'à *cette glorieuſe époque de la Révolution*, qui, ſuivant les Whigs, a établi ſi heureuſement les Libertés & les priviléges de la Nation, les choſes ont pris un tour très-différent de ce que l'on croit communément. Il prétend que le pouvoir ſuprême a paſſé des mains du Roi dans celles

du Miniſtre, que de cet inſtant le dernier a commencé à être abſolu, & que ſa Souveraineté a toujours été depuis en augmentant. Auſſi les Peuples ſe plaignent-ils d'être accablés plus que jamais ſous un poids de dettes Nationales & de taxes plus onéreuſes que celles des Pays où elles ſont arbitraires (*). Quoiqu'il en ſoit, l'autorité ſouveraine, pour être ici différente de ce qu'elle eſt ailleurs, ne laiſſe pas d'y produire le même effet. Si le Parlement eſt quelquefois le Conſeil de la Nation,

(*) „ Les Peuples de cette Iſle ſont chargés à „ préſent, même en temps de paix, d'une dépenſe „ publique de ſix millions ſterlings, au lieu de „ deux millions, ce qui étoit la ſomme la plus „ forte dont ils aient jamais été chargés en temps „ de paix, avant la prétendue révolution.... A „ quoi emploie-t-on cet argent ? à ſoudoyer des „ Troupes mercenaires qui ne peuvent être que „ dangereuſes dans un Pays libre ? Auſſi pouvons-„ nous dire aujourd'hui, comme du temps de Taci-„ te : *Britannia ſervitutem ſuam quotidie emit, „ quotidie poſcit.*

„ ..... Tout ce que vous mangez, buvez ou „ portez, la ſanté, la propreté & la chaleur, vos „ habitations, & même la lumiere bienfaiſante du „ ſoleil, que le Ciel a libéralement accordée à tous „ également, tout eſt taxé pour vous épuiſer & „ enrichir les Hanovriens, &c. *Seconde Lettre au Peuple d'Angleterre, ſur les ſubſides étrangers, les Armées mercenaires*, &c. 1756.

il n'eſt le plus ſouvent qu'un tribunal où les volontés du Souverain reçoivent la forme & la force de la Loi. La Liberté publique eſt en danger toutes les fois qu'une Conſtitution libre eſt dépendante d'une des Parties de la Légiſlature; par le moyen des places & des penſions, les Miniſtres ont trouvé l'art de mettre les deux Chambres dans cette dépendance vis-à-vis du Roi, qui dirige leur conduite & diſpoſe en tout de leurs ſuffrages.

Par les troubles que les Factions entretiennent ſans ceſſe en Angleterre, le Peuple achete cher la petite part qu'il a dans le Gouvernement. S'il ne peut conſerver ſes privileges qu'à ce prix, ſon ſort eſt peut-être moins à envier, que ſon zele pour la liberté n'eſt louable. Il s'en faut beaucoup que par-tout ailleurs, comme il ſe le perſuade, l'eſclavage des Sujets ſoit une ſuite néceſſaire de l'autorité indépendante du Souverain. Il ſemble même qu'en général le Deſpotiſme Oriental n'eſt point à craindre dans les Pays où les

hommes ſont naturellement fiers, remuants & courageux. Ceux de nos Climats ne ſont pas faits pour l'eſclavage comme les Aſiatiques que la molleſſe abatardit. Parmi nous elle n'énerve pas le courage. En Politique tout eſt encore ignoré : le même vice n'a pas par-tout les mêmes effets. Il eſt des Peuples que le beſoin éveille & rend induſtrieux ; il en eſt d'autres qu'il décourage & qu'il empêche de travailler. Le Phyſique & le Moral influent tellement l'un ſur l'autre, que ſelon les ſiecles & les Climats différents, le même Gouvernement rend les Peuples heureux ou malheureux.

Jouiſſons avec reconnoiſſance de l'avantage d'être nés dans un Pays où les hommes ſont capables de penſer, & dans un ſiecle où les lumieres Philoſophiques ramenent tout au bonheur de la Société ; ou ſoumis, ſans être eſclaves, nous obéiſſons à des Souverains indépendants, mais dont le véritable intérêt eſt inſéparable du nôtre.

Rendons graces au Ciel, qui nous

fait vivre aujourd'hui ſous un Prince uniquement occupé du bonheur de ſes Sujets. S'il en eſt devenu l'amour, c'eſt qu'il s'en eſt montré le pere. Quel autre fut jamais plus digne de commander à une Nation accoutumée à aimer ſes Rois ! La voix du Peuple s'eſt faït entendre, & le Peuple ne flatte pas. Le nom de LOUIS LE BIEN-AIMÉ eſt déja écrit dans les Faſtes de l'Hiſtoire, ainſi que dans les cœurs de tous ſes Sujets (*).

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

(*) *Quod tutius imperium eſt, quàm illud quod amore caritate munitur? Quis ſecurior quam* REX *ille, quem non metuunt ſed cui metuunt ſubditi?*
SYNES de Regno.

LETTRE

LETTRE XCII.

A Monſieur DE BUFFON.

Sur l'inconſtance des François, & le changement que peu d'années apportent dans les mœurs même. Sur les les Petits-Maîtres, les Petites-Maîtreſſes; comparaiſon des femmes ſavantes d'aujourd'hui à celles du temps de Moliere, &c. La ſupériorité que les Anglois & les François s'attribuent réciproquement, les uns ſur les autres, laiſſée à la déciſion des gens raiſonnables de l'une & l'autre Nation.

De Paris, &c.

MONSIEUR,

ME voici rendu à ma Patrie, & j'ai eu grand regret, arrivant à Paris, de ne vous y pas trouver. Je ſuis ſurpris, je l'avoue, de l'impreſſion que les François ont faite ſur moi à mon retour. Auroient-ils changé pendant mon abſence ? ou

ſerois-je changé moi-même ? Aujourd'hui l'on me trouve étranger dans mon propre Pays, & de mon côté tout m'y paroît étrange. Eſt-ce ma faute, ou celle de mes Compatriotes?

Peut-être, en effet, faiſons-nous trop de cas de ces airs & de ces manieres que les Etrangers ont tant de peine à contracter parmi nous, & que nous perdons ſi facilement chez eux ; qui, en un mot, font partie de notre politeſſe Françoiſe. Aujourd'hui la plupart de ces airs me paroiſſent autant d'extravagances, dont je ſuis encore plus bleſſé, que je ne l'étois, il n'y a pas long-temps, de celles des Anglois. Cependant je ſuis forcé de reconnoître, que non-ſeulement en France ils tiennent lieu de mérite ; mais que c'en eſt la ſorte qui réuſſit le plus dans le monde.

Ce n'eſt pas que je ne trouve parmi nous des hommes raiſonnables ; & je penſe aſſez bien & de l'humanité & de ma Nation pour n'en pas être ſurpris. Mais, quelqu'avantageuſement que je penſe & de l'une

& de l'autre, il faut avouer que les gens ſenſés ſont rares dans tous les Pays ; & le nôtre n'eſt peut-être pas celui où ils ſont le plus communs. Les femmes influent trop ſur nos mœurs ; & à la honte & de ce Sexe que nous appellons foible, & du nôtre que nous croyons fort ; il n'eſt que trop vrai que nous leur devons les trois quarts de nos ridicules. Nous avons même ſi mauvaiſe opinion de leur goût, qu'en nous propoſant de nous y conformer, nous allons juſqu'à prendre, pour leur plaire, des travers qui nous empêchent d'y réuſſir.

Les femmes n'aiment pas les Petits-Maîtres ; ce n'eſt pourtant que pour ſe faire aimer d'elles que ces Meſſieurs ſont ſi affectés dans leurs airs & dans leur parure, & ſi frivoles dans toute leur conduite. A la façon dont ils ſe mettent, à leurs mœurs efféminées, on doute preſque de quel Sexe ils peuvent être : les femmes même ne les regardent pas comme des hommes ; de notre côté nous les déſavouons, & ne les voyons

tout au plus que comme des individus d'une eſpece mitoyenne entre l'homme & la femme ; & ce que je ne comprends pas, également mépriſés de l'un & de l'autre Sexe, ils ſont cependant incorrigibles. Vous ſavez que les airs changent comme les modes ; les manieres de ceux d'aujourd'hui me paroiſſent plus extravagantes que toutes celles dont ils ſe ſont jamais aviſés. On eſt d'ordinaire plus frappé des ridicules que l'on n'a pas vu naître. Que ceux d'aujourd'hui me paroiſſent étranges ! Par exemple, quelque François que l'on ſoit, peut-on s'empêcher de convenir que de tous les Etres connus, celui qui reſſemble le moins à un Etre penſant & raiſonnable, c'eſt le Petit-Maître de robe ? Ce n'eſt que chez nous que l'on trouve un pareil travers dans un état qui y eſt ſi oppoſé. Le Militaire, en pareil cas, me paroît plus excuſable : il n'eſt pas obligé à la même gravité. D'ailleurs il ne faut pas y regarder de ſi près avec des gens, qui, faits pour défendre la Patrie, ſont aſſez embarraſſés

de leur loiſir en temps de paix. Le plumet fait tout paſſer, & quelquefois donne de la grace à tout. Du moins l'on ne peut nier que les ridicules ne choquent davantage où l'on doit le moins les attendre.

Qui ne ſeroit en effet révolté de l'indécence d'une jeuneſſe auſſi peu ſérieuſe d'habitude, qu'elle devroit l'être par ſon état ! A la Comédie, à l'Opéra, dans tous les lieux publics, on voit nos Sénateurs Petits-Maîtres, uniquement occupés à juger de la parure des femmes, & ſouvent ſcandaliſer par la liberté de leurs propos, ceux qu'ils ont étonnés par la ſingularité de leurs figures. Combien de nos jeunes Magiſtrats ſemblent mettre tout leur mérite dans la friſure de leurs perruques ! Et il en eſt bien quelques-uns, qui en cela ne font que ſe rendre juſtice (*). Cependant que réſulte-t-il de toutes les peines qu'ils ſe donnent? qu'ils ſe dégradent en pure

(*) *Quis eſt iſtorum qui non malit Rempublicam ſuam turbari quàm Comam, qui non ſollicitior ſit de capitis ſui decore quàm de ſalute Reipublicæ, qui non comptior eſſe malit quàm honeſtior?* Seneca de Brevitate vitæ.

perte. Il eſt bien vrai qu'ils ne paroiſſent pas ce qu'ils ſont ; mais ils ne ſont que des efforts inutiles pour paroître ce qu'ils ne ſont pas. Ils ont beau affecter l'air cavalier, ils ont je ne ſais quoi de contraint & de forcé qu'ils ne peuvent quitter ; & même à la Campagne, où ils ſemblent rougir de porter l'habit de leur état, l'air pédant perce à travers les galons qui les déguiſent.

Quelle folie aux hommes de vouloir paroître autre choſe que ce qu'ils ſont ! Rougir d'un habit, qui par lui-même ne peut inſpirer que du reſpect, & affecter des airs qui ne peuvent qu'exciter nos mépris ; c'eſt, ce me ſemble, le comble de l'extravagance. Auſſi les gens ſenſés regardent les Petits-Maîtres de robe d'aujourd'hui comme la honte de notre Nation. A quelque point que ceux dont je parle ſe déshonorent par leurs indécences, je me garderai bien d'entrer dans des détails dont l'effet pourroit réjaillir ſur un Etat ſi reſpectable, & qu'eux ſeuls ne reſpectent pas.

Je ne puis pourtant m'empêcher de remarquer, que dans la Province ils portent ſouvent la licence plus loin. Pluſieurs mettent au rang des priviléges de leurs charges celui d'enfreindre les Loix dont ils ſont les gardiens, & de commettre ce qu'ils puniroient dans les autres. Dans une Ville que je ne nommerai pas, il eſt arrivé à de jeunes Magiſtrats de renouveller une des principales cérémonies des Lupercales; ſeulement ils avoient choiſi la nuit pour célébrer les leurs, ils parcouroient tous les quartiers munis des mêmes armes dont étoient armés les Prêtres de ces fêtes payennes, & malheur à qui tomboit ſous les mains de nos jeunes Sénateurs. Si on a arrêté de pareils déſordres, on ne les a pas punis; le plus coupable eſt quelquefois déclaré innocent, quand il eſt jugé par ſes Pairs. Les choſes ont été ainſi de tout temps, on tient à l'honneur de ſon corps, & pour le ſauver on néglige la vindicte publique.

Je ne puis non plus vous céler

que j'ai été extrêmement frappé à mon retour des ridicules de quelques-unes de nos femmes ; je craindrai d'autant moins de vous en parler, qu'ils ne font que relever le mérite de celles qui ont la ſageſſe de s'en affranchir. Celles qui m'ont le plus étonné, ce ſont ces femmes qui ne ſont connues qu'à Paris, & pour leſquelles on a été obligé d'imaginer le nom de *Petites-Maîtreſſes*, qui, précieuſes dans leur langage, légeres dans leur conduite, affectées dans toutes leurs manieres, ſous prétexte de ſecouer le joug des préjugés, ne ſe mettent au-deſſus des foibleſſes de leur Sexe, que pour s'avilir par les vices du nôtre. La modeſtie eſt non-ſeulement la premiere vertu, mais la premiere des graces dans les femmes ; & nos Françoiſes ne ſont pas aſſez convaincues de cette grande vérité. La politeſſe qui regne aujourd'hui parmi les gens du monde, ſe permet trop de choſes. Nos peres auroient taxé d'effronterie dans les femmes, des propos où nous ne trouvons aujourd'hui que de la gaieté.

Je m'aviſai, il y a quelques jours de vanter la ſage retenue des Angloiſes, devant une femme du caractere que je viens de peindre. En vérité, Monſieur, me dit-elle, je ſuis ſurpriſe du langage que vous nous tenez-là ! Vos Angloiſes ſont des *Eſpeces ;* elles n'ont pas le ſens commun, & vous l'avez perdu en vivant avec elles. Les femmes qui ont de l'eſprit & du monde, ſavent à quoi s'en tenir, & ne prennent pas pour vertu ce qui n'eſt qu'un maſque. Les préjugés ne ſont pas reçus chez les honnêtes gens, & la modeſtie dont vous nous parlez n'eſt faite que pour les Prudes ou pour les Bourgeoiſes ; & puiſque vous le voulez, pour vos Angloiſes. Le Cercle fut de ſon avis, & l'on trouva que ſon raiſonnement étoit *délicieux.* C'eſt ainſi que parmi nous les femmes qui ſe donnent pour bien *éduquées*, ne contribuent pas moins à corrompre nos mœurs que notre langage.

Que n'aurois-je pas à vous dire de nos femmes ſavantes d'aujourd'hui !

Ne reſſemblent-elles pas entierement à celles du temps de Moliere ? L'unique différence que j'y trouve, eſt qu'au lieu de parler de Tourbillons, elles parlent de l'Attraction, qu'elles n'entendent pas davantage ; combien en eſt-il, qui, pour avoir fait un cours d'expériences Phyſiques chez M. l'Abbé Nollet, raiſonnent continuellement ſur la figure de la Terre, ou les anneaux de Saturne, & ſe croient au fait des myſteres les plus cachés de la Nature ; qui veulent en un mot, à quelque prix que ce ſoit être Géometres ! Les Angloiſes plus raiſonnables, au lieu de ſe livrer à de vaines curioſités, ne s'ornent l'eſprit que des connoiſſances propres à former les mœurs : convaincues que les vertus valent mieux que les talents, elles ne cherchent à ſe diſtinguer que par celles qui ſont particulieres à leur Sexe & à leur état. Quoiqu'accoutumées à penſer, quoique dans une Nation où la Géométrie eſt en ſi grande récommandation, elles ne s'aviſent pas d'y porter leurs idées ; elles ſont

mieux, elles s'occupent de leurs devoirs.

Aujourd'hui la manie des femmes en France eſt de ſe croire faites pour les Sciences abſtraites; elles ont pris pour le calcul, le goût qu'elles avoient autrefois pour les Romans. Newton, ſur leur toilette, a remplacé le grand Cyrus. Une femme du bel air ne peut faire de bruit, ſans avoir un Géometre à ſa Cour, & le Géometre qui n'eſt pas répandu dans le Monde, fait lui-même une triſte figure parmi ſes Confreres. Qu'en arrive-t-il? Que les femmes perdent dans un travail infructueux l'habitude des graces qui leur ſont naturelles; & que ſans s'en appercevoir, nos Savants, dans leur ſociété, ne contractent ſouvent que des ridicules.

Quand je vois, dit le ſage Montaigne, *les femmes attachées à la Rhéthorique, à la Judiciaire, à la Logique, & ſemblables drogueries ſi vaines, inutiles à leur beſoin, j'entre en crainte que les hommes qui leur conſeillent, le faſſent pour avoir loi de leur régenter ſous ce titre; car quelle autre excuſe*

leur trouverai-je, &c. En effet, les Sciences ſont un aliment qui ne convient pas à toute ſorte d'eſprits ; aux uns elles donnent de la force, elles augmentent la foibleſſe des autres. Les nourritures qui ont le plus de ſubſtance, ſont les plus contraires aux eſtomacs débiles : il en eſt de même de celles de l'eſprit. Le goût des Sciences ne vient à beaucoup de femmes, que quand elles ont épuiſé tous les autres, & comme il ne leur eſt pas naturel, il leur eſt d'ordinaire plus nuiſible qu'avantageux. Il en eſt peu qu'elles rendent plus aimables, il en eſt beaucoup à qui elles tournent la tête, & qu'elles expoſent à la riſée des perſonnes raiſonnables, de l'un & de l'autre Sexe. Une femme, qui, pour ſon malheur, donne dans un pareil travers, ſe rend inſupportable par l'air de ſuffiſance qu'elle prend ſans s'en appercevoir (*). Elle

(*) „ Cornélie, femme de Pompée, avoit beaucoup de graces pour attraire un homme à l'aimer, outre celles de la beauté ; car elle étoit „ honnêtement exercitée aux Lettres, bien appriſe „ à jouer de la lyre, & ſavante en la Géométrie, „ & ſi prenoit plaiſir à ouir propos de Philoſophie,

paroît toujours étonnée de ce qu'elle ſait, quoique ſon prétendu ſavoir ſoit communément ce que les autres trouvent de moins étonnant en elle.

S'il eſt quelques maiſons à Paris où des femmes, d'un eſprit ſupérieur, ſe plaiſent à raſſembler des Gens de Lettres, & où, par le concours des lumieres & de la politeſſe, le goût ſe perfectionne autant que la raiſon s'éclaire : qu'elles ſont rares, Monſieur, ces maiſons, en comparaiſon de cette quantité de Bureaux d'eſprit, ouverts à tous les Triſſotins du ſiecle? où l'Auteur mercenaire de la plus mauvaiſe Brochure, eſt traité d'Homme de Lettres; où celui-même qui s'eſt déshonoré dans la Société par l'uſage de ſes talents, ſe trouve fêté; où tout enfin eſt reçu à titre de bel-eſprit, juſqu'à celui qui n'a que le ridicule d'y prétendre. Le dirai-je néanmoins? le plus mépriſable Ecrivain qui fréquente ces Ecoles du

„ non point en vain, ni ſans fruit; mais qui plus „ eſt, elle n'étoit point pour tout cela ni fâcheuſe, „ ni glorieuſe, comme le deviennent ordinaire- „ ment les jeunes femmes qui ont ces parties & „ ces ſciences-là. *Plutarque; Vie de Pompée.*

mauvais goût & du jargon, ne l'eſt pas autant que les *Caillettes* précieuſes qui y préſident.

Voilà cependant le monde, je ne dirai pas avec lequel j'ai le plus vécu depuis mon retour, mais qui eſt le plus mêlé avec celui que les honnêtes gens fréquentent. Ici, je n'entends parler que de ſpectacles & de bagatelles, là que de table & de cuiſine. Des hommes s'entretiennent de parure & d'ajuſtement; des femmes, de Newton & des couleurs primitives; j'entends parler ici de tout, excepté de la raiſon & du ſens commun. Si en Angleterre, j'ai été quelquefois étonné de l'air embarraſſé que les femmes ont au Spectacle, combien le ſuis-je davantage de celui d'effronterie, qui n'eſt que trop naturel à quelques-unes de nos Françoiſes, & que tant d'autres ne craignent pas d'affecter? Il n'eſt pas rare à l'Opéra de Londres de trouver des femmes qui s'y tiennent le viſage toujours couvert de leur éventail: il eſt encore plus commun à celui de Paris d'y en voir qui ne

reſpectent pas même le Public. Nous nous familiariſons ſi aiſément avec les ridicules, qu'il nous paroît tout ſimple aujourd'hui de les voir porter des ſacs à ouvrage aux promenades, & faire des nœuds à la Comédie : depuis que la mode en eſt devenue générale, nous ne nous aviſons pas d'y ſoupçonner la moindre indécence. Il eſt vrai, qu'à la voir de certains côtés, elle a ſes avantages. On croit, aux premieres Loges, que l'air d'inattention que donne cette eſpece d'occupation, annonce la ſupériorité de l'eſprit ; ce n'eſt qu'aux ſecondes qu'on a beſoin d'écouter une Comédie pour l'entendre. Puiſque c'eſt un privilege de la naiſſance que de ſavoir tout ſans avoir rien appris ; il faut, pour ne pas y déroger, tout entendre ſans rien écouter. Quoiqu'il en ſoit, les femmes d'un certain rang, accoutumées à quitter les modes dès qu'elles ont gagné le tiers-état, devroient bien renoncer à celle-ci, depuis que les plus petites Bourgeoiſes ſont parvenues à faire des nœuds en public avec autant de

dextérité & de grace même que les femmes de la premiere condition.

Pour les ridicules, encore paſſe ; s'ils ſcandaliſent quelques eſprits miſanthropes, ils ſont l'ame de la Société ; c'eſt même une choſe reçue dans ce ſiecle poli, que ceux qui n'en ont pas ſont des gens à fuir ; & que pour s'y rendre agréable, il faut payer chacun réciproquement ſon tribut à la malignité les uns des autres. Mais, que l'on badine avec les vices même ; qu'ils marchent aujourd'hui la tête levée ; que les femmes ne paroiſſent aux Spectacles que pour inſtruire le Public de leurs intrigues ; qu'elles y affectent l'éclat, comme ailleurs on recherche le myſtere ; qu'il ne ſoit plus même permis de s'en ſcandaliſer : ce ne peut être que l'effet de la plus grande dépravation dans les mœurs. Ces plaintes générales, dit-on, ne ſignifient rien ; la nature humaine a été la même dans tous les temps. C'eſt ainſi que chacun cherche à ſe juſtifier, ſous prétexte de diſculper ſon ſiecle. Comme ſi le plus ou le moins de licence ne rendoit pas les

hommes

hommes plus ou moins dépravés. Il eſt bien vrai que leur penchant au vice a toujours été le même, mais toutes les fois qu'ils ſe ſont affranchis de la honte qui y eſt attachée, toutes les fois que ſous prétexte de ſecouer le joug des préjugés, ils ont rompu le frein de la décence, & de l'honnêteté publique, la corruption a été plus générale & plus forte. Et dans quel ſiecle la bienſéance a-t-elle été moins obſervée en toute ſorte d'états ?

Suis-je en Compagnie ? Je ne vois par-tout qu'étourderie, affectation & légéreté. Je vois le peu de cas que l'on y fait de tout homme qui n'eſt pas inſtruit du courant de Paris; c'eſt-à-dire, de toutes les bagatelles qui occupent les eſprits frivoles & pareſſeux de cette grande Ville, & dont un homme de bon ſens dédaigne de s'amuſer. Je trouve qu'il s'eſt établi pendant mon abſence, un jargon, où, à commencer par le nom qu'on y donne, je ne puis rien comprendre. Je veux parler de ce qu'on appelle ici *Perſiflage*. Tout ce que

j'ai pu recueillir de pareils entretiens, c'eſt qu'avec le plus grand ſérieux du monde, des perſonnes qui ſe croient ſenſées, ſe parlent une heure pour ne ſe rien dire, & évitent, avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, de mettre de la raiſon dans leurs diſcours. Et le grand nombre de ceux qui parlent ce jargon, n'ont pas pour cela de grands efforts à ſe faire.

Il s'eſt encore introduit dans la Société une autre ſorte de *perſiflage* également extravagant, mais beaucoup plus dangereux. Celui où nos jeunes gens du bel-air ſe piquent d'exceller, n'eſt autre choſe que le langage de la malignité. De tout temps les petits eſprits ont cherché à en impoſer, en abuſant du frivole avantage qu'ils ſe ſentent ſur ceux qui ſont au-deſſous d'eux; leur foible eſt de croire s'élever en abaiſſant les autres. Dans ce ſiècle, où l'on a raffiné ſur les vices même, on ne s'en tient pas là: en ce genre, on n'obtient de réputation, c'eſt-à-dire, qu'on ne ſe fait eſtimer d'une eſpece de ſots, & craindre d'une autre, qu'autant qu'on

a l'art de plaiſanter quelqu'un ſans qu'il s'en apperçoive. C'eſt aſſez ſouvent le but que ſe propoſent pluſieurs de ceux qui poſſedent ce don, à ces ſoupers brillants qu'ils arrangent entr'eux. Tel s'y croit convié pour ſon mérite, qu'ils n'y admettent que comme l'objet de leur riſée : aux tables de ceux qu'ils ſe croient en droit de traiter d'*eſpeces*, ils ne ſe donnent des rendez-vous, que pour ſe procurer le plaiſir de les *perſifler*. Talent pernicieux, que la plûpart n'exercent que faute d'avoir aſſez d'eſprit pour s'en paſſer, dont quelques-uns ne tirent vanité, que parce qu'ils ne ſe doutent pas du tort qu'il leur fait, & qui ne peut être envié que de ceux qui ne ſont pas en état de le réduire à ſa juſte valeur. Il ne faut, pour l'acquérir, que cette proportion d'entendement qui ſuffit pour être méchant, c'eſt-à-dire, celle dont la Nature eſt le plus prodigue. La méchanceté eſt au-deſſous de l'homme qui a beaucoup d'eſprit, & au-deſſus de celui qui en manque;

elle n'eſt préciſément à la portée que de ceux qui ont cette médiocrité qui ſe trouve dans les hommes les plus communs. En la tournant du côté du *perſiflage*, il n'eſt pas difficile d'en contracter l'habitude : les occaſions de s'exercer ſont toujours prochaines. Rarement un homme eſt-il aſſez ſot, pour n'en pas rencontrer d'autres qui le ſoient encore davantage. Dans le nombre on choiſit les dupes. La foibleſſe des uns ne prouve pas la force des autres. Et combien ont la lâcheté de ſe ſervir d'une arme offenſive, contre ceux qui ne peuvent ou n'oſent employer la même pour ſe défendre ! Les uns s'en laiſſent impoſer par les noms ou par les rangs, les autres reſpectent encore la dignité dans la perſonne qui en eſt le moins digne.

Sans craindre, en effet, ces gens qui ſe croient ſi redoutables, le parti le plus ſage eſt de ne point entrer en lice avec eux. On n'obtient la victoire que ſur ceux qui la diſputent. L'homme de bon ſens en pareil cas,

ne s'abaiſſe pas juſques-là. Il ne s'engage pas à des combats où le triomphe eſt ſouvent plus humiliant que la défaite : attentif à ne ſe pas compromettre, il dédaigne de parler un jargon qui ne pourroit que le dégrader. S'il voit une Compagnie de gens qu'il ſuppoſoit raiſonnables, ſe transformer tout-à-coup en une troupe de Baladins & d'Hiſtrions, il n'y choiſit d'autre rôle que celui de Spectateur. Il aimeroit encore mieux être l'objet, qu'un des Acteurs de ces indécentes Comédies, où l'on ſe joue également & de l'honneur & de la raiſon. Les diſcours inſolents de quelques étourdis qui triomphent de ſon ſilence, n'excitent que ſes mépris.

Lorſque j'ai le malheur d'être témoin de quelque Scene de cette eſpece, je ne puis m'empêcher de ſentir que notre politeſſe Françoiſe n'eſt pas auſſi parfaite que nous nous l'imaginons, lorſque ceux même que leur naiſſance devroit rendre plus circonſpects, ne mettent dans leur converſa-

tion ni frein ni décence ; je regrette la taciturnité de mes bons Anglois du Nord ; de combien le silence est-il préférable, je ne dis pas à l'indécence, je dis même à l'abus continuel de la parole, si commun parmi nous ?

Comme il est de l'homme de se tromper, & de l'honnête homme de reconnoître son erreur, j'avoue de bonne foi que je crains de n'avoir pas connu tout le mérite des Anglois, lorsque j'ai vécu parmi eux. Je puis avoir été choqué de ce qui n'est que l'opposé de nos défauts. Ce qui m'a paru contraire aux bienséances, ne l'est peut-être qu'à nos usages.

Je ne décide donc point entre les deux Nations. De part & d'autre je vois un tel mêlange de défauts, & de grandes qualités ; de vertus, & de vices ; de préventions mal fondées, & d'avantages réels : que quand j'aurois la témérité d'en vouloir juger, je ne saurois à laquelle des deux la préférence est dûe. Il n'est qu'un moyen pour ne s'y pas tromper, c'est de la donner à la plus raisonnable :

on eſt sûr, par une pareille déciſion, de n'en déſobliger aucune des deux : le Préjugé, de part & d'autre, en ſera l'interprête.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

F I N.

TABLE

Des LETTRES *contenues dans le troiſieme Volume.*

LEttre LXV. A Monſieur l'Abbé de Rothelin.

De l'Académie Françoiſe, de l'honneur qu'elle fait à la Nation & de l'utilité dont elle eſt pour l'avancement des Lettres, du beſoin qu'auroient les Anglois d'une pareille Société pour perfectionner leur Langue. page 1

Lettre LXVI. A M. le Chevalier de Blane.

Des Combats de Gladiateurs & du goût que l'on a en Angleterre pour tous les exercices violents. 9

Lettre LXVII. A Monſieur Freret.

Des Auteurs Anglois & François, & des caracteres qui les diſtinguent, de la multitude de Livres qui s'impriment en Angleterre. 20

Lettre LXVIII. A Monſieur le Préſident Bouhier.

De la Chambre des Communes & des Elections. 39

Lettre LXIX. A Monſieur Duclos.

Que l'on doit regarder les Lettres des grands hommes comme des portraits où d'ordinaire ils ſont peints. Deux Lettres de l'infortuné Comte d'Eſſex. 79

Lettre LXX. A Monſieur Helvetius.

Caractere de Shakeſpear. Quelques Scenes de ſes Piéces. 87

Lettre LXXI. A Monſieur de Buffon.

Erreurs des Anglois & des François dans les Jugements qu'ils portent les uns des autres. 122

Lettre LXXII. A Monſieur le Duc de ***.

De l'Opéra de Londres. Comparaiſon des Opéra François & des Opéra Italiens. 133

Lettre LXXIII. A Monſieur de Crebillon.

Des Spectacles de cruauté que Shakeſpear s'eſt plu à expoſer dans ſes piéces, extrait de la Tragédie de Titus & d'Andronicus. 148

Lettre LXXIV. A Monſieur du Clos.

De l'Hiſtoire & de ſon utilité, que le goût des Anglois pour les Mathématiques leur fait négliger d'autres ſciences; qu'ils n'ont d'autre hiſtoire de leur propre pays que celle de Rapin de Thoyras. 162

Lettre LXXV. A Monſieur le Duc de Nivernois.

Sur le Poëme de Léonidas. Qu'en Angleterre, l'eſprit de parti; en France les intrigues peuvent procurer une ſorte de ſuccès à des ouvrages médiocres, mais qui bientôt après retombent dans l'oubli. 175

Lettre LXXVI. A M. le Marquis de Lomellini Envoyé extraordinaire de la République de Genes.

Eloge du Prince Cantemir, qu'il faut

des caracteres & des talents totalement différents pour réuſſir dans les Sciences ou dans les affaires ; qu'il eſt rare que la même perſonne ſoit également propre aux unes & aux autres. Lettre du Chancelier Bacon au Roi Jacques I. 182

Lettre LXXVII. de Monſieur l'Abbé Sallier.

Critique du Théatre Anglois, & ſurtout des Auteurs de cette Nation qui ont mal parlé de ceux du Théatre François dont le plus ſouvent ils ne ſont que les plagiaires. Ouvrage intitulé le Supplément du Génie, ou l'art de compoſer des Poëmes Dramatiques, tel que l'ont pratiqué pluſieurs Auteurs célebres du Théatre Anglois. 194

Lettre LXXVIII. à M. du Clos.

Sur les Négociations que les Anglois paſſent pour n'y être pas auſſi habiles que les autres peuples de l'Europe. Que les factions domeſtiques ſont des entraves pour le Miniſtre. Sur la

balance du pouvoir, le véritable intérêt de l'Angleterre, &c. 306

Lettre LXXIX. à M. de Buffon.

Sur les Voleurs de grands chemins, l'uſage où ſont les Anglois, d'introduire de pareils caracteres dans leurs Pieces. Sur la négligence de la Police d'Angleterre, à l'égard des grands chemins & la maniere abſurde dont les Anglois ont coutume de juſtifier tous les abus qui regnent parmi eux. 323

Lettre LXXX. à Monſieur le Marquis du Terrail.

Sur les courſes des chevaux & particulierement ſur celles de New-Market. 334

Lettre LXXXI. à M. de Buffon.

Sur la paſſion qu'ont les Anglois pour les jeux de hazard, ſur les inconvénients du jeu examiné dans ſon principe. Sur l'eſprit de calcul familier aux Anglois, & l'habitude où ils ſont de l'étendre à tout. 344

Lettre LXXXII. à Monſieur de la Chauſſée.

Que l'on peut regarder les Spectacles comme l'Ecole du goût & des mœurs d'une Nation. Sur la licence du Théatre Anglois & l'acte du Parlement pour la réprimer, &c. 352

Lettre LXXXIII. à Monſieur de Maupertuis de l'Académie Royale des Sciences, &c.

Le ſentiment des Anglois ſur ſon livre de la figure de la terre. Leur zele pour la gloire de Newton. Les différentes eſpeces d'enthouſiaſme littéraire, l'injuſtice des goûts excluſifs, l'enthouſiaſme national. 371

Lettre LXXXIV. à Monſieur l'Abbé Hubert.

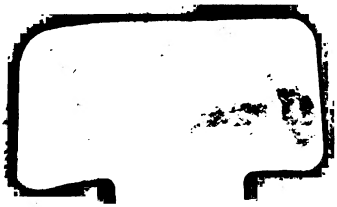
*Rélation d'une Converſation entre un François & le Chevalier W.** où il eſt parlé de pluſieurs choſes qui ont rapport à la Conſtitution du Gouvernement d'Angleterre, ſpécialement de l'élection des Membres du Parlement.* 386

& ce qui conſtitue le vrai bonheur d'une Nation. Que les Peuples ſont plus heureux dans une grande Monarchie que dans un petit Etat. Que le deſpotiſme tyrannique des Princes de l'Orient n'eſt pas à craindre en Europe. 508

Lettre XCII. à Monſieur de Buffon.

Sur l'inconſtance des François & le changement que peu d'années apportent dans les mœurs méme. Sur les Petit-Maîtres, les Petites-Maitreſſes, comparaiſon des femmes ſçavantes d'aujourd'hui à celles du temps de Moliere, &c. La ſupériorité que les Anglois & les François s'attribuent réciproquement les uns ſur les autres, laiſſée à la déciſion des gens raiſonnables de l'une & l'autre Nation. 529

Fin de la Table du troiſieme Tome.

DEC 2 1 1928

DEC 21 1928